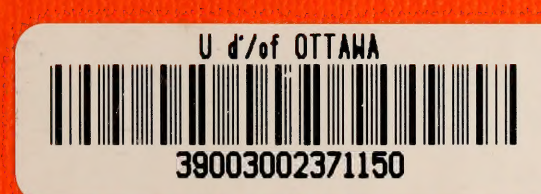
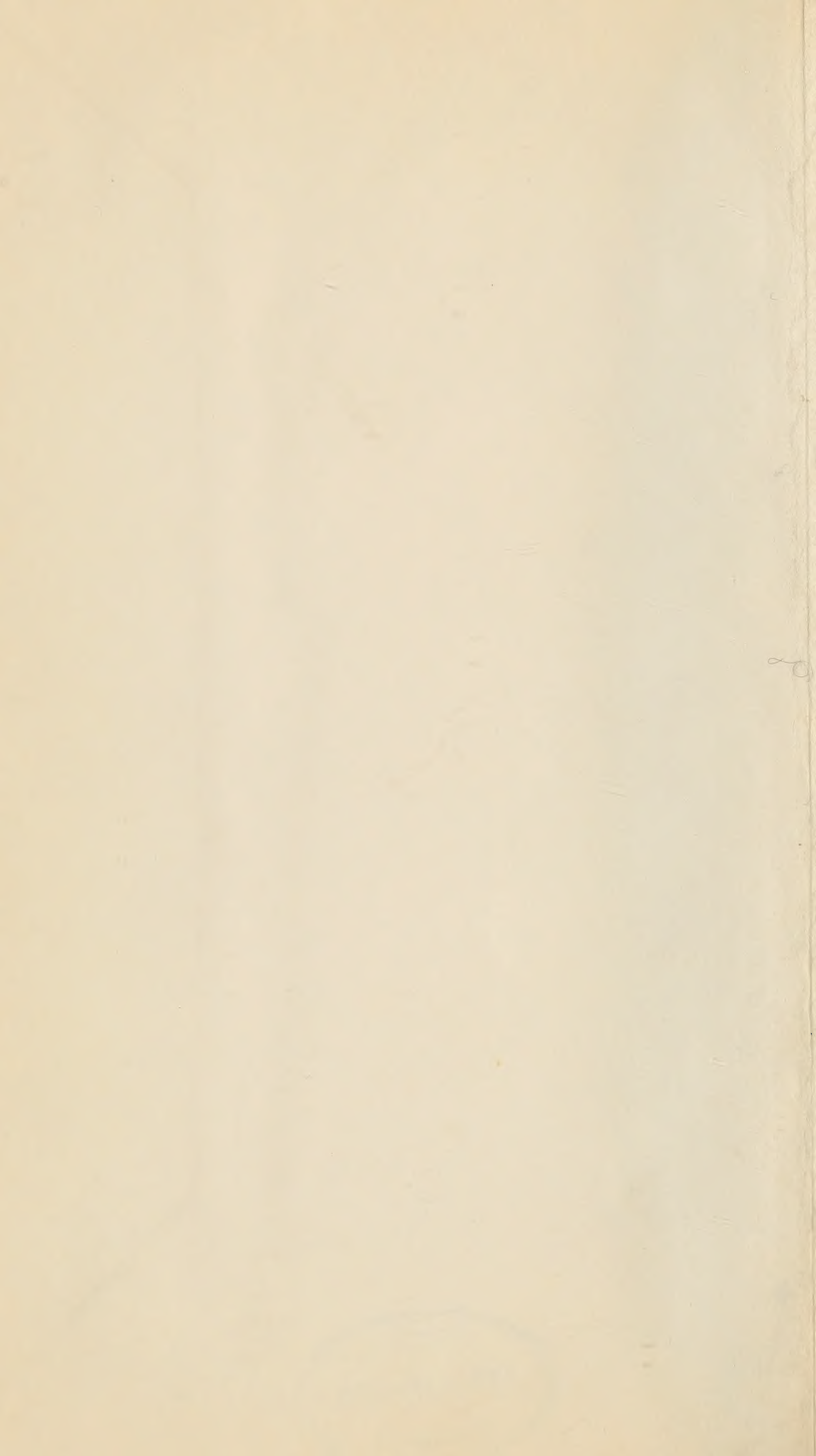




BOSSUET MORALISTE

Permis d'imprimer.

Perpignan, le 30 mars 1912.

† Jules, *Év. de Perpignan.*

Imprimatur.

Parisiis, die 5ª Aprilis 1912.

H. Odelin, *Vic. gen.*

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en avril 1912.

Bossuet moraliste

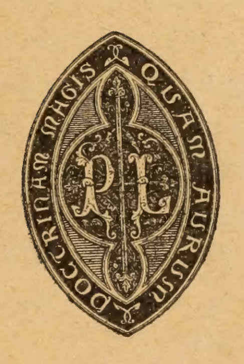
PAR

Pierre BONET

ANCIEN PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE ET DE PHILOSOPHIE
CHANOINE HONORAIRE DE PERPIGNAN
CURÉ-ARCHIPRÊTRE DE CÉRET

« Il est étrange que La Rochefoucauld passe pour un grand moraliste avec ses cent pages de pensées, alors que Bossuet en présenterait tout autant et d'aussi fortes, s'il s'était inquiété de les réunir en un volume. »

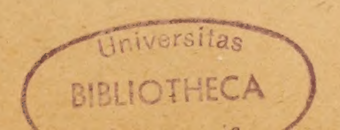
Emile Faguet.



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10



PRÉFACE

« On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois et remplissant tout l'entre-deux. »

C'est Pascal qui a dit cela, et l'on a dit cela de Pascal.

Il est, en effet, de ces rares génies, de cette race de géants, comme Homère, comme Shakespeare, par exemple, qui montrent léur grandeur en touchant à la fois les deux extrémités sans laisser de vide dans l'intervalle.

Bossuet aussi.

Si l'on considère en lui l'Orateur sacré, le Théologien, on sait qu'il est incomparable et qu'il a dépassé tous les sommets; — si, descendant des hauteurs du dogme dans le domaine inférieur de la morale, on l'étudie comme « moraliste », comme observateur et peintre de la nature humaine, on devra reconnaître qu'il ne le cède à aucun ni pour la délicatesse et la profondeur du trait, ni pour la subtilité et la finesse de l'observation, ni pour la vigueur et l'audace de l'expression.

Cet aspect de son génie n'a peut-être pas été assez remarqué chez lui; disons plus : certains critiques ont, sinon nié, au moins douté qu'on pût faire de Bossuet un vrai moraliste.

Ce livre est né de ce doute.

Nous avons voulu, en nous plaçant à ce point de vue exclusif, relire Bossuet, tout Bossuet, depuis son *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, jusqu'à ses *Prières du matin et du soir*, jusqu'à ses *Prières de la messe*, et nous avons acquis la preuve que le Moraliste, en lui, n'est inférieur ni au Philosophe, ni à l'Orateur, ni à l'Historien, ni au Théologien.

Quand on a dit, par exemple, en le comparant à Bourdaloue, que la morale a sa place dans les sermons de Bossuet, mais qu'elle y est en seconde ligne et comme la conséquence du dogme ; tandis que dans les sermons de Bourdaloue le dogme se retrouve, mais seulement comme introduction à la morale dont il est le fondement, on croit avoir tout dit.

Cela est vrai, sans doute, mais ce n'est pas dire assez ; ce n'est pas mettre suffisamment en relief sa puissance d'observation et son talent de peintre de mœurs qui est absolument de tout premier ordre, et que Bourdaloue est loin d'avoir surpassé. S'il semble se porter de préférence aux hautes conceptions de la foi, de la théologie, de la philosophie, son souple et merveilleux génie sait descendre aussi jusqu'aux plus humbles réalités de la vie ; il connaît le cœur de l'homme, il en sonde tous les replis, il en dévoile tous les mystères. On s'en convaincra facilement en lisant ce livre.

Et ce n'est pas seulement *l'Homme* abstrait qu'il connaît et qu'il peint ; mais l'homme réel et vivant, *les Hommes*, avec leurs faiblesses et leurs misères, avec leurs passions, leurs intérêts, leurs vices : il est moraliste autant que théologien.

Sans doute, Bossuet n'avait pas ambitionné cette gloire. Elle lui est venue par surcroît. C'est sans le vouloir, sans le chercher, qu'il est devenu le rival des La Bruyère, des La

Rochefoucauld, des Pascal. Car c'est bien ainsi que le montreront les fragments que nous avons détachés de son œuvre, et que nous aurions pu intituler indifféremment : *Maximes*, ou *Pensées*, ou *Caractères* de Bossuet.

Et cependant, quoiqu'il n'ait rien à redouter de ce périlleux voisinage, peut-être avons-nous eu tort de le lui imposer. En le faisant descendre du ciel théologique, en l'humanisant, comme Socrate, au dire de Cicéron, le fit pour la Philosophie ; en le rendant plus familier, plus à l'usage de la vie commune, plus à la portée de tous, nous sentons bien que nous avons en quelque sorte découronné Bossuet ; que nous lui avons enlevé ce qui constitue essentiellement son orginalité, sa personnalité incomparable ; que ces portraits, ces peintures de mœurs, isolés, détachés de leur cadre naturel, si magnifique, ont peut-être perdu quelque chose de cette splendeur et de cet éclat que leur donne, dans le texte, ce fleuve de feu qui court à travers et qui est le caractère propre de son éloquence.

Mais du moins nous le sentirons plus près de nous, nous nous sentirons nous-mêmes plus suavement, plus fortement attirés à lui, et, en voyant qu'il nous a si bien connus, nous le fréquenterons davantage. En tout cas, on ne sera plus tenté de lui appliquer, ainsi qu'à ses ouvrages, le vers ironique du poète :

Sacrés ils sont... car personne n'y touche.

Quoi qu'il en soit, nous en demandons pardon à ce divin génie, à ce Prêtre à la foi splendide et inébranlée, qui, lui, n'aurait jamais admis que sa « morale » fût séparée du Dogme et de la Révélation, et qui jamais n'aurait consenti à ce divorce violent.

Ne semble-t-il pas même avoir d'avance protesté contre

notre témérité, quand il écrit dans son *Panégyrique de sainte Catherine :*

« La science chrétienne ne se doit jamais produire au dehors
« pour se faire admirer elle-même. Elle a un plus digne office
« dont elle se doit tenir assez glorieuse : c'est de faire paraî-
« tre Jésus-Christ. Et la raison en est évidente. Quand on
« présente au miroir quelque beau visage, dites-le-moi, Chré-
« tiens, n'est-ce pas pour faire paraître, non la glace, mais le
« visage ? Et tout l'honneur du miroir, si je puis parler de la
« sorte, n'est que dans une fidèle représentation. La science
« du Christianisme, qu'est-ce autre chose qu'un miroir fidèle
« et céleste dans lequel Jésus-Christ se représente ? Quand
« Jésus-Christ donne à ses fidèles la science de ses vérités,
« que fait-il autre chose en eux, sinon de poser dans
« leur esprit un miroir céleste de ses propres perfec-
« tions ? Ne vous persuadez pas, ô vous qui êtes ornés de
« cette science, que vous deviez la faire paraître avec soin,
« mais seulement Jésus-Christ dont elle montre au naturel
« les perfections. C'est pourquoi, dit l'apôtre, nous ne nous
« prêchons pas nous-mêmes, mais Jésus-Christ Notre Sei-
« gneur ; nous ne montrons le miroir que pour faire voir le
« visage ; nous ne produisons la science que pour faire con-
« naître Jésus-Christ. »

Pourquoi n'ajouterions-nous pas que si Bossuet connaît l'homme, il ne connaît pas moins le *Chrétien* ? Quel directeur d'âmes ! Avec quelle sûreté et quelle sagesse, avec quelle prudence et quelle fermeté, il conduit dans les voies les plus hautes de la perfection chrétienne et religieuse, les âmes qui font appel à ses lumières et à ses conseils ! C'est un mystique, mais qui ne se perd jamais dans les nuages (sa querelle avec Fénelon en est la preuve), « un mystique qui s'appuie tou-

jours sur les vérités de la foi, et non sur les imaginations d'une piété où la sensibilité a souvent plus de part que la raison ».

Qu'on relise, par exemple, ses *Réflexions sur la Prière*, sur l'*Oraison*, sur la *Sanctification des actions ordinaires*, ses *Lettres de Piété et de Direction*, particulièrement les *Lettres* adressées au Maréchal de Bellefonds, ses *Lettres* à la sœur Cornuau, etc. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans toutes ces œuvres, ou de la pénétration de son esprit et de son discernement dans la conduite des âmes, ou de l'abandon et de la simplicité du style, ou de la profondeur et de la sublimité de la doctrine et de la pensée. Elles ne nous donnent pas seulement l'infaillible impression que Bossuet est un des plus grands Moralistes et le plus sûr des Maîtres de la vie spirituelle, mais encore elles nous font connaître la hauteur d'âme de cet évêque, elles nous révèlent sa vertu, sa piété tendre et, dans le bon sens du mot, presque naïve, son humilité, qui est celle des saints. Ecrivant à Monsieur de Bellefonds (Let. xx), il lui parle de Mademoiselle de La Vallière, qui venait de prendre le voile, et de ses sentiments : « Elle me ravit et me confond, dit-il ; je parle et elle fait. » — Parole d'autant plus admirable dans la bouche de Bossuet que sa vie tout entière ne fut qu'une lutte continuelle pour la vérité, et que l'on pourrait dire de son éloquence ce que Cicéron dit de la vertu, qu'elle est essentiellement agissante : *Virtus actuosa est.*

*
* *

Notre livre s'ouvre par un chapitre préliminaire intitulé : *Quelques Jugements sur Bossuet*. Ces pages sorties de la

plume d'écrivains éminents, des Maîtres de la critique, traduisent, dans un magnifique langage, l'admiration enthousiaste qu'excite l'œuvre immense de Bossuet. On remarquera que les multiples aspects de son génie ont été envisagés et glorifiés par eux ; tous, excepté celui que nous nous sommes proposé de mettre spécialement en lumière dans cet ouvrage.

Et cela est déjà bien singulier.

Seul, ou à peu près, M. Émile Faguet a parlé du moraliste, et nous avons été infiniment heureux de trouver dans son *Étude* le vœu qu'un livre dans le genre du nôtre fût enfin donné au public. Nous devons à la vérité de dire que lorsque cette brillante Étude de l'éminent académicien est tombée sous nos yeux, notre ouvrage était déjà prêt, et presque entre les mains de l'éditeur ; mais nous avons regardé comme une bonne fortune de pouvoir nous autoriser de son nom, en lui empruntant, pour en orner le frontispice de notre livre, la phrase la plus caractéristique. Non seulement elle justifie après coup le dessein que nous avons eu, mais elle aurait pu tout aussi bien l'inspirer.

Du livre lui-même nous ne dirons rien. Nous pourrions en faire l'éloge, puisque c'est du Bossuet ; mais précisément parce que c'est du Bossuet, il n'a pas besoin de notre éloge.

Parmi les notes qui accompagnent le texte, un très petit nombre sont de nous. Une sorte de crainte révérentielle trop justifiée nous eût empêché, au besoin, si nous en avions été tenté, de mêler notre prose à celle de Bossuet. Nous avons préféré lui donner pour commentateurs les génies de même race et de même sang. Ce commentaire nous a paru non seulement infiniment plus intéressant, mais encore seul digne de lui. De plus, le perpétuel rapprochement de cette

grande et profonde et pénétrante pensée avec celle de Montaigne, de Pascal, de La Rochefoucauld, de Bourdaloue, de Molière, et de La Bruyère ; de Lucrèce, d'Horace et de Juvénal ; des Philosophes et des Poètes dramatiques de la Grèce ; des Pères de l'Église, éclaire et illustre magnifiquement un texte déjà magnifique par lui-même, et démontre avec évidence — ce que nous avons déjà dit — que « Bossuet moraliste » occupe une place très éminente à côté des grands penseurs et des grands écrivains qui ont su le mieux observer et qui ont le plus profondément connu, qui ont peint aussi le plus merveilleusement le cœur humain, la nature humaine.

Pour finir, imitant une page bien connue de Sainte-Beuve [1], dans laquelle le célèbre critique expose les raisons d'aimer Molière, nous dirons — et avec combien plus de raison ! — à nos lecteurs :

Aimez Bossuet !

Aimer Bossuet, j'entends l'aimer sincèrement, d'un amour d'admiration et d'imitation, c'est déjà avoir en soi une garantie contre bien des défauts, bien des travers et des vices d'esprit et de caractère. C'est ne pas aimer d'abord tout ce qui est incompatible avec Bossuet, tout ce qu'il a si vigoureusement flagellé de son temps, tout ce qu'il eût non moins vigoureusement flagellé du nôtre.

Aimer Bossuet, c'est aimer en tout et partout, dans les actes et dans les paroles, dans la vie ordinaire et dans le style, le naturel, le simple et le vrai. C'est regarder le bon sens comme le grand maître de la vie humaine. C'est fuir

---

1. *Nouveaux lundis*, tome V.

toute recherche et toute affectation, toute pruderie et tout pédantisme.

Aimer Bossuet, c'est aimer la grande et belle littérature, celle qui « élève l'esprit et qui inspire des sentiments nobles et courageux » ; c'est, par conséquent, haïr et mépriser, comme elles le méritent, ces œuvres malsaines, véritables tisons d'enfer, qui semblent n'avoir d'autre but que d'enivrer les yeux d'images voluptueuses, d'affecter les nerfs sans toucher l'esprit, de bercer les âmes en des rêveries amollissantes, de chatouiller toutes les indignes faiblesses du cœur, d'éteindre enfin la flamme des grandes et saintes amours, la flamme du dévouement et du sacrifice.

Aimer Bossuet, c'est aimer le Vrai, le Beau et le Bien. C'est travailler toute sa vie, c'est chercher par tous les moyens à atteindre, à réaliser cet idéal. C'est se former à soi-même une intelligence armée contre l'erreur, une volonté réfractaire au mal, une conscience inflexiblement docile au devoir. C'est avoir horreur de tout ce qui est vil, bas, lâche et rampant.

Aimer Bossuet, c'est savoir s'indigner et ressentir

> ..... *ces haines vigoureuses*
> *Que doit donner le vice aux âmes vertueuses* ;

C'est poursuivre, c'est flétrir le mal sous toutes ses formes : l'impudicité qui « endurcit le cœur, et énerve le principe de droiture qui est en nous pour résister à tous les crimes » ; — les plaisirs sensuels qui « amollissent l'âme, ôtent la réflexion, ruinent en nous le corps, la gloire, la fortune, la religion, la conscience » ; — l'avarice, le luxe égoïste et la soif insatiable des richesses qui « remplissent l'âme de sorte qu'elles en éloignent tout le sentiment de la misère des autres, et mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source de la com-

passion » ; — l'orgueil, qui se nourrit de gloire » ; — la jalousie, « mère des meurtres » ; — la vanité au dehors, « marque évidente de la pauvreté au dedans » ; — l'envie, « la plus basse, la plus odieuse, la plus décriée de toutes les passions » ; — la flatterie, « corruptrice de la vie humaine, avec ses perfides embrassements et ses baisers empoisonnés », et les flatteurs, « âmes vénales et prostituées » ; — l'hypocrisie, qui « estime assez la vertu pour la faire servir de prétexte, de montre, de parade, et pas assez pour la faire servir de règle ».

Aimer Bossuet enfin, c'est aimer avec toute son âme, avec tout son cœur, avec toute son énergie, c'est aimer avec orgueil l'Église et la France : « A Dieu ne plaise », s'écriait-il fièrement, en prenant possession de la chaire du Louvre, devant un auditoire de courtisans et devant Louis XIV, « A Dieu ne plaise, que je vienne ici faire ma cour : Je suis Français et Chrétien ! »

Français et Chrétien, c'est tout Bossuet.

PIERRE BONET.

QUELQUES JUGEMENTS
SUR BOSSUET[1].

Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si longtemps une envieuse critique et qui l'a fait taire ; qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre et l'éminence de ses talents ; orateur, historien, théologien, philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire ; un défenseur de la religion, une lumière de l'Église ; parlons d'avance le langage de la postérité, un Père de l'Église ?

(La Bruyère, *Discours de réception à l'Académie.*)

Que dirons-nous de Bossuet comme orateur? à qui le comparerons-nous ? et quels discours de Cicéron et de Démosthène ne s'éclipsent point devant ses *Oraisons funèbres* ?...

Sans cesse occupé du tombeau, et comme penché sur les gouffres d'une autre vie, Bossuet aime à laisser tomber de sa bouche ces grands mots de *temps* et de *mort*, qui retentissent dans les abîmes silencieux de l'éternité. Il se plonge, il se noie dans des tristesses incroyables, dans d'inconcevables douleurs. Les cœurs, après plus d'un siècle, retentissent encore du fameux cri : *Madame se meurt, Madame est morte.* Jamais les rois ont-ils reçu de pareilles leçons ? Jamais la philosophie s'exprima-t-elle avec autant d'indépendance ? Le diadème n'est rien aux yeux de l'orateur ; par lui le pauvre est égalé au monarque, et le potentat le plus absolu du globe est obligé de s'entendre dire, devant des milliers de témoins,

1. Jacques-Bénigne BOSSUET naquit à Dijon, le 27 septembre 1627, et mourut à Paris le 16 avril 1704.

que ses grandeurs ne sont que vanité, que sa puissance n'est que songe, et qu'il n'est lui-même que poussière.

Trois choses se succèdent continuellement dans les discours de Bossuet : le trait de génie ou d'éloquence; la citation, si bien fondue avec le texte, qu'elle ne fait plus qu'un avec lui ; enfin, la réflexion ou le coup d'œil d'aigle sur les causes de l'événement rapporté. Souvent aussi cette lumière de l'Église porte la clarté dans la discussion de la plus haute métaphysique ou de la théologie la plus sublime ; rien ne lui est ténèbres. L'évêque de Meaux a créé une langue que lui seul a parlée, où souvent le terme le plus simple et l'idée la plus relevée, l'expression la plus commune et l'image la plus terrible servent, comme dans l'Écriture, à se donner des dimensions énormes et frappantes.....

Nous avons remarqué qu'à l'exception de Pascal, de Bossuet, de Massillon, de La Fontaine, les écrivains du siècle de Louis XIV, faute d'avoir assez vécu dans la retraite, ont ignoré cette espèce de sentiment mélancolique dont on fait aujourd'hui un si étrange abus. Mais comment donc l'évêque de Meaux, sans cesse au milieu des pompes de Versailles, a-t-il connu cette profondeur de rêverie ? C'est qu'il a trouvé dans la religion une solitude; c'est que son corps était dans le monde et son esprit au désert; c'est qu'il avait mis son cœur à l'abri dans les tabernacles secrets du Seigneur ; c'est, comme il l'a dit lui-même de Marie-Thérèse d'Autriche, qu'on *le voyait* courir aux autels pour y goûter avec David un humble repos, et s'enfoncer dans son oratoire, où, malgré le tumulte de la cour, *il* trouvait le Carmel d'Élie, le désert de Jean, et la montage si souvent témoin des gémissements de Jésus.....

(Chateaubriand, *Génie du christianisme.*)

Si, après avoir étudié dans tous ses détails la vie, les actes, les œuvres, les croyances, les fautes, les vertus, le style, la parole d'un homme aussi mémorable que Bossuet, on cher-

che à résumer en un seul mot le caractère général de cet homme, le mot qui se présente à l'esprit pour caractériser Bossuet, c'est le mot Prêtre.

Le Prêtre, pour paraître dans toute sa majesté, dans toute son autorité, dans toute sa pompe morale pour l'imagination, ne peut se personnifier plus complètement que dans Bossuet.

Bossuet, pour être lui-même, pour développer dans son étendue et à toute sa hauteur les grandes qualités d'âme, de génie, de gouvernement, d'éloquence dont la nature l'avait pétri, ne pouvait être autre chose que prêtre. Cet homme était formé pour le sacerdoce, pour le pontificat, pour l'autel, pour le pavois, pour la chaire, pour la robe traînante, pour la tiare. Aucun autre lien, aucune autre fonction, aucun autre costume ne siéent à cette nature. L'imagination ne saurait se représenter Bossuet sous l'habit laïque. Il est né pontife. La nature et la profession sont si indissolublement liées et confondues en lui que la pensée même ne peut les séparer. Ce n'est pas un homme, c'est un oracle.....

Son histoire n'est que l'histoire de cette éloquence. L'homme était digne de sa tribune; les autres éloquences ne montent pas à ces hauteurs. Les noms qui les représentent restent grands ; mais Bossuet, qui les égale par le génie, les dépasse par la portée de sa tribune. Ils parlaient de la terre, il parle du nuage. Cicéron n'a pas plus de culture et d'abondance; Démosthène n'a pas plus de violence, de persuasion ; Chatam n'a pas plus de poésie oratoire; Mirabeau n'a pas plus de courant; Vergniaud n'a pas plus d'images. Tous ont moins d'élévation, d'étendue et de majesté dans la parole : ce sont des orateurs humains ; l'orateur divin, c'est Bossuet. Pour l'entendre, il faut d'abord monter à son niveau, le Ciel.....

(Lamartine.)

« Bossuet emploie tous nos idiomes, comme Homère employait tous les dialectes : le langage des rois, des politiques

et des guerriers ; celui du peuple et du savant, du village et de l'école, du sanctuaire et du barreau ; le vieux et le nouveau, le trivial et le pompeux ; le sourd et le sonore : tout lui sert, et de tout cela il fait un style simple, grave, majestueux. Ses idées sont, comme ses mots, variées, communes et sublimes. Tous les temps et toutes les doctrines lui étaient sans cesse présents, comme toutes les choses et tous les mots. C'était moins un homme qu'une nature humaine, avec la tempérance d'un saint, la justice d'un Évêque, la prudence d'un docteur et la force d'un grand esprit. »

(Joubert.)

Les philosophes de la Grèce énoncèrent, dans l'enceinte de leurs écoles, quelques grandes vérités morales, et Platon avait eu de sublimes pressentiments sur les destinées humaines ; mais ces idées, mêlées d'erreur et enveloppées de ténèbres, divulguées à voix basse depuis Socrate, ne s'adressaient pas à la foule du peuple, et dans ces gouvernements, si favorables en apparence à la dignité de l'homme, on ne faisait rien pour lui apprendre ses devoirs et ses immortelles espérances. Le christianisme élevait une tribune où les plus sublimes vérités étaient annoncées hautement pour tout le monde, où les plus pures leçons de la morale étaient rendues familières à la multitude ignorante : tribune formidable, devant laquelle s'étaient humiliés les empereurs souillés du sang des peuples ; tribune pacifique et tutélaire, qui plus d'une fois donna refuge à ses plus mortels ennemis ; tribune où furent longtemps défendus les intérêts partout abandonnés, et qui seule plaidait éternellement la cause du pauvre contre le riche, du faible contre l'oppresseur, et de l'homme contre lui-même.

Là, tout s'ennoblit et se divinise : l'orateur, maître des esprits, qu'il élève et qu'il consterne tour à tour, pour leur montrer quelque chose de plus grand que la gloire et de plus effrayant que la mort : il peut faire descendre des cieux une éternelle espérance sur ces tombeaux où Périclès n'apportait

que des regrets et des larmes. Si, comme l'orateur romain, il célèbre les guerriers de la légion de Mars tombés au champ de bataille, il donne à leurs âmes cette immortalité que Cicéron n'osait promettre qu'à leur souvenir ; il charge Dieu lui-même d'acquitter la reconnaissance de la patrie. Veut-il se renfermer dans la prédication évangélique : cette science de la morale, cette expérience de l'homme, ces secrets des passions, étude éternelle des philosophes et des orateurs anciens, doivent être dans sa main. C'est lui, plus encore que l'orateur de l'antiquité, qui doit connaître tous les détours du cœur humain, toutes les vicissitudes des émotions, toutes les parties sensibles de l'âme, non pour exciter ses affections violentes, ces animosités populaires, ces grands incendies des passions, ces feux de vengeance et de haine où triomphait l'antique éloquence, mais pour adoucir, pour apaiser, pour purifier les âmes. Armé contre toutes les passions, sans avoir le droit d'en appeler aucune à son secours, il est obligé de créer une passion nouvelle, s'il est permis de profaner par ce nom le sentiment profond et sublime qui seul peut tout vaincre et tout remplacer dans les cœurs, l'enthousiasme religieux, qui donne à son accent, à ses pensées, à ses paroles, plutôt l'inspiration d'un prophète que le mouvement d'un orateur.

A cette image de l'éloquence apostolique, n'avez-vous pas reconnu Bossuet ? Grand homme, ta gloire vaincra toujours la monotonie d'un éloge tant de fois entendu. Le privilège du sublime te fut donné ; et rien n'est inépuisable comme l'admiration que le sublime inspire. Soit que tu racontes les renversements des États, et que tu pénètres dans les causes profondes des révolutions ; soit que tu verses des pleurs sur une jeune femme mourante au milieu des pompes et des dangers de la cour ; soit que ton âme s'élance avec celle de Condé et partage l'ardeur qu'elle décrit ; soit que, dans l'impétueuse richesse de tes sermons à demi-préparés, tu saisisses, tu entraînes toutes les vérités de la morale et de la Religion, partout tu agrandis la parole humaine : tu surpasses l'ora-

teur antique, tu ne lui ressembles pas. Réunissant une imagination plus hardie, un enthousiasme plus élevé, une fécondité plus originale, une vocation plus haute, tu sembles ajouter l'éclat de ton génie à la majesté du culte public et consacrer encore la religion elle-même.

(Villemain, *Discours et Mélanges*, 1822.)

La gloire de Bossuet est devenue l'une des religions de la France ; on la reconnaît, on la proclame, on s'honore soi-même en y apportant chaque jour un nouveau tribut, en lui trouvant de nouvelles raisons d'être et de s'accroître ; on ne la discute plus. C'est le privilège de la vraie grandeur de se dessiner davantage à mesure qu'on s'éloigne et de commander à distance. Ce qu'il y a de singulier pourtant dans cette fortune et cette sorte d'apothéose de Bossuet, c'est qu'il devient ainsi de plus en plus grand pour nous sans, pour cela, qu'on lui donne nécessairement raison dans certaines controverses des plus importantes dans lesquelles il a été engagé. Vous aimez Fénelon, vous chérissez ses grâces, son insinuation noble et fine, ses chastes élégances, vous lui passeriez même aisément ce qu'on appelle ses erreurs : et Bossuet les a combattues ces erreurs, non seulement avec force, mais à outrance, mais avec une sorte de dureté. N'importe! la grande voie du contradicteur vous enlève malgré vous et vous force à vous incliner sans égard à vos secrètes attaches pour celui qu'il abat. De même pour les longues et opiniâtres batailles rangées qui se sont livrées sur la question gallicane. Êtes-vous gallican ou ne l'êtes-vous pas? Vous applaudissez, ou vous poussez un soupir à cet endroit de la carrière, mais l'ensemble de la course illustre ne garde pas moins à vos yeux sa hauteur et sa majesté. J'oserai dire la même chose de la guerre sans trêve que Bossuet a faite au Protestantisme sous toutes ses formes. Tout protestant éclairé, en faisant ses réserves sur les points d'histoire, avouera avec respect qu'il n'a jamais rencontré deux pareils adversaires...

Un Dieu, un Christ, un évêque, un roi — voilà bien dans son entier la sphère lumineuse où la pensée de Bossuet se déploie et règne, voilà son idéal du monde. De même qu'il y eut dans l'antiquité un peuple à part qui, sous l'inspiration et la conduite de Moïse, garda nette et distincte l'idée d'un Dieu créateur, éternel et toujours présent, gouvernant directement le monde, tandis que tous les peuples alentour égaraient cette idée, pour eux confuse, dans les nuages de la fantaisie, ou l'étouffaient sous les fantômes de l'imagination et la noyaient dans le luxe exubérant de la nature, de même Bossuet, entre les modernes, a ressaisi plus qu'aucun cette pensée simple d'ordre, d'autorité, d'unité de gouvernement continuel de la Providence, et l'applique à tout son effort et comme par une déduction invincible. Bossuet, c'est le génie hébreu, étendu, fécondé par le Christianisme, et ouvert à toutes les acquisitions de l'intelligence, mais retenant quelque chose de l'interdiction souveraine, et fermant exactement son vaste horizon là où pour lui finit la lumière. De geste et de ton, il tient d'un Moïse ; il y mêle dans la parole des actions du prophète-Roi, des mouvements d'un pathétique ardent et sublime ; il est la voix éloquente par excellence, la plus simple, la plus forte, la plus brusque, la plus familière, la plus soudainement tonnante. Là même où il a son discours rigide et son flot impérieux, il y roule des trésors d'éternelle morale humaine. Et c'est par tous ces caractères qu'il est unique pour nous, et que, quel que soit l'emploi de sa parole, il reste le modèle de l'éloquence la plus haute et de la plus belle langue.

(Sainte-Beuve.)

J'en viens à ce beau génie, le plus grand de nos écrivains en prose, en qui se résument toutes les grandeurs de l'esprit français avec le moindre mélange de défauts ; encore les défauts de Bossuet semblent-ils ceux de l'humanité plutôt que ceux d'un homme.

Il faut s'y arrêter, il faut s'y complaire. Il n'y a pas de plus

grand nom dans l'histoire de la littérature française; il n'y a pas, pour me servir d'une expression familière à Bossuet, d'esprit dont la cime soit plus haute.

Aucun écrivain, au dix-septième siècle, n'a plus complètement que Bossuet représenté l'union des deux antiquités et de l'esprit moderne.

Pascal néglige les poètes et se prive de beaucoup de secours de ce côté-là; Fénelon, trop païen pour un évêque, est presque trop grec pour un écrivain français. Bossuet admet tout, s'assimile tout, mais à sa manière, sans mêler les philosophies, sans associer des pensées contradictoires, sans s'emporter d'aucun côté, avec une fermeté et une liberté d'esprit dont l'histoire des lettres, dans aucun pays, n'offre un si bel exemple.

(Nisard.)

Ce grand homme est, pour ainsi dire, l'âme du siècle de Louis XIV : il règne à côté du grand roi; il règne sur le roi lui-même par la double puissance de la doctrine et du génie. Athlète infatigable, on le retrouve partout et toujours victorieux; dans la chaire, où il triomphe; près du trône, dont il forme l'héritier; à la cour, dont il renverse saintement les favorites; au théâtre, qu'il condamne et proscrit; dans les assemblées du clergé, dont il dicte les résolutions; dans son diocèse, qu'il *nourrit de la parole de vie;* dans les plus humbles monastères de filles, dont il *élève* les esprits au niveau des *mystères* du christianisme, et qu'il édifie par de pieuses *méditations*. Il semble que l'époque tout entière soit pénétrée par sa pensée, et que, pour bien connaître les principes du siècle, il suffise de comprendre Bossuet.

Il s'empare de toutes les idées, de tous les progrès de son temps et les absorbe dans la grande unité de la foi catholique. Ennemi « des esprits ardents et excessifs, plus propres à commettre ensemble les vérités chrétiennes qu'à les réduire à leur unité naturelle », il s'attache de toute la puissance de sa logique et de son immense érudition aux doctrines les plus

vieilles et les plus générales du catholicisme. Son originalité, c'est de n'avoir pas d'originalité dans le dogme : il en résulte que son autorité prend un caractère impersonnel et divin, et que sa parole devient, pour ainsi dire, la voix même de l'Église.

Il est remarquable que les lacunes mêmes de la doctrine philosophique de Bossuet deviennent le principe des plus brillants éclats de son éloquence. Il ne croit point au progrès, au développement successif de l'humanité. Tout ici-bas est immobile dans son néant, comme là-haut dans l'infinité. Les générations humaines *dorment leur sommeil.* Un abîme éternel sépare la terre du ciel : Bossuet, génie hébraïque, songe peut-être même trop peu que le Christ a comblé l'intervalle. Il semble inspiré plutôt par la grandeur terrible de l'Ancien Testament que par la mansuétude de la Loi nouvelle. De là cet austère dédain de toute chose mortelle, cette fierté pleine de grandeur, cette sublime rudesse de parole, qui frappe, étonne et laisse dans l'âme un long ébranlement d'admiration.

« Son discours se répand à la manière d'un torrent ; et, s'il trouve en son chemin les fleurs de l'élocution, il les entraîne plutôt après lui par sa propre impétuosité, qu'il ne les cueille avec choix pour se parer d'un tel ornement. » Souvent son style s'abaisse, avec une admirable insouciance du succès, jusqu'au langage familier qui eût effrayé tout autre orateur : mais, alors même, on sent que c'est l'aigle qui s'abat sur sa proie, et qu'il descend du ciel tout prêt à y remonter d'un seul bond...

(Demogeot, *Histoire de la Littérature française.*)

Bossuet et Bourdaloue furent des moralistes et des orateurs : le premier commença à prêcher vers 1655, et le second vers 1660. Encore que celui-là s'attachât davantage à enseigner le dogme et celui-ci à prêcher la morale, tous deux tournèrent les esprits vers l'examen des choses intérieures et peuvent être considérés, à les regarder à ce seul point de vue,

comme les successeurs immédiats des Pascal et des La Rochefoucauld.

Bossuet fut d'abord un prédicateur et un missionnaire et c'est à cette partie de sa vie que se rapportent ses *Sermons*, œuvres toutes inachevées, mais qui sont ce qu'il y a de plus familier et de plus pressant, de plus incisif et peut-être de plus vivant dans Bossuet...

C'est dans les moments de repos d'une vie qui fut un perpétuel combat qu'il composa ses sublimes *Oraisons funèbres*, qu'il écrivit ses *Elévations sur les Mystères* et encore ses *Lettres de direction* ou *Lettres spirituelles*, et encore une foule d'autres écrits moins importants, tous marqués au sceau de son génie incomparable. C'est un des plus grands hommes de pensée, c'est un des plus grands hommes d'action, c'est le plus grand homme de parole de France.

On a tout dit de son style, qui a toutes les qualités possibles, puisque, ayant traité tous les sujets, Bossuet a toujours trouvé la forme qui s'appliquait à chacun d'eux et cela à un degré éminent; de son éloquence tantôt familière et pressante, tantôt grave et touchante dans ses *Sermons*; éclatante, majestueuse et comme épique et lyrique dans ses *Oraisons funèbres;* mais on n'a pas assez dit à quel point il a été un penseur; non pas sans doute un philosophe, — et la philosophie de sa religion lui suffisait, — mais un moraliste profond, qui a fait autant de découvertes dans l'âme humaine qu'il a donné de fortes expositions de la foi. On n'y fait point assez attention, parce que ces observations et ces analyses sont répandues à travers tous ses ouvrages; mais il est étrange que La Rochefoucauld passe pour un grand moraliste avec cent pages de pensées, alors que Bossuet en présenterait tout autant et d'aussi fortes s'il s'était inquiété de les réunir en un volume. Il faut savoir rétablir les choses et dire qu'ils sont de grands moralistes tous les deux et que Bossuet a une foule d'autres titres.

(Emile Faguet.)

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME

I

Faiblesse et misère de l'homme

I

Connaissons-nous la vérité[1] parmi les ténèbres qui nous environnent ? Hélas ! durant ces jours de ténèbres, nous en voyons luire de temps en temps quelque rayon imparfait. Aussi notre raison incertaine ne sait à quoi s'attacher, ni à quoi se prendre parmi ces ombres. Si elle se contente de suivre ses sens, elle n'aperçoit que l'écorce ; si elle s'engage plus avant, sa propre subtilité la confond. Les plus doctes, à chaque pas, ne sont-ils pas contraints de demeurer court[2] ? Ou ils

1. Après avoir posé en principe que la possession de la vérité est essentielle au bonheur de l'homme, Bossuet en détermine les caractères : toujours *une*, toujours *égale*, toujours *immuable*, elle juge de tout, et ne dépend du jugement de personne. « Voilà, dit-il, ce que c'est que la vérité. » Puis il poursuit : « Connaissons-nous... »

2. « Tout grand savant, tout vrai philosophe confesse le mystère. Je me souviens qu'un jour je parlais à M. Pasteur des joies que devait lui procurer ce monde des infiniment petits, découvert et exploré par lui : « Parlez plutôt, reprit-il, du sentiment « de mon ignorance que chaque pas dans ce monde inconnu rend « plus vif : je ne connais presque rien, je suis de toutes parts « entouré de mystère. » (Ollé-Laprune, *Le prix de la vie.*) — On connaît aussi le mot de Newton : « Je connais les lois de l'attraction ; mais si vous me demandez ce que c'est que l'attraction, je ne puis rien vous répondre. »

évitent les difficultés, ou ils dissimulent et font bonne mine, ou ils hasardent ce qui leur vient sans le bien entendre, ou ils se trompent visiblement et succombent sous le faix.

Même dans les affaires du monde, à peine la vérité est-elle connue...... Que ferai-je? Où me tournerai-je, assiégé de toutes parts par l'opinion ou par l'erreur? Je me défie des autres, et je n'ose croire moi-même mes propres lumières. A peine crois-je voir ce que je vois et tenir ce que je tiens ; tant j'ai trouvé ma raison fautive ! [1].

Ah ! J'ai trouvé un remède pour me garantir de l'erreur. Je suspendrai mon esprit ; et retenant en arrêt sa mobilité indiscrète et précipitée, je douterai du moins, s'il ne m'est pas permis de connaître au vrai les choses. Mais, ô Dieu ! quelle faiblesse et quelle misère ! De crainte de tomber, je n'ose sortir de ma place, ni me remuer. Triste et misérable refuge contre l'erreur, d'être contraint de se plonger dans l'incertitude et de désespérer de la vérité !....

(3e Sermon pour la fête de Tous les Saints.)

II

Notre vie qu'est-ce autre chose qu'un égarement conti-

---

1. « L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur, naturelle et ineffaçable sans la grâce. Rien ne lui montre la vérité : tout l'abuse. Ces deux principes de vérité, la raison et les sens, outre qu'ils manquent chacun de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de fausses apparences ; et cette même piperie qu'ils lui apportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour : elle s'en revanche. Les passions de l'âme troublent les sens, et leur font des impressions fausses. Ils mentent et se trompent à l'envi. » (Pascal, III, 19.)

Montaigne avait dit avant Pascal et dans les mêmes termes : « Cette mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la reçoivent à leur tour ; nostre ame parfois s'en revanche de mesme : ils mentent et se trompent à l'envy. » (*Apologie.*)

nuel ?[1] Nos opinions sont autant d'erreurs, et nos voies ne sont qu'ignorance[2]. Et, certes, quand je parle de nos ignorances, je ne me plains pas de ce que nous ne connaissons pas quelle est la structure du monde, ni les influences des corps célestes, ni quelle vertu tient la terre suspendue au milieu des airs, ni de ce que tous les ouvrages de la nature nous sont des énigmes insolubles.

Bien que ces connaissances soient très admirables et très dignes d'être recherchées, ce n'est pas ce que je déplore aujourd'hui ; la cause de ma douleur nous touche de bien plus près. Je plains notre malheur de ce que nous ne connaissons pas ce qui nous est propre, de ce que nous ne connaissons pas le bien et le mal, de ce que nous n'avons pas la véritable conduite qui doit gouverner notre vie...... [3]

---

1. Voir un passage semblable dans le Sermon pour une vêture, le jour de la Nativité de la Sainte Vierge.

2. C'est dans cette ignorance et dans ces erreurs qu'il faut placer la source la plus ordinaire de nos vices et de nos crimes. Toute erreur, en effet, conduit à un vice, et, à son tour, chaque vice amène à sa suite le mal et le malheur. C'est précisément cela qui rend si lourdes les responsabilités de ceux qui propagent les mauvaises doctrines. On agit généralement comme on pense, comme on croit. Les croyances saines font les hommes vertueux et les peuples libres ; le mensonge et l'impiété engendrent le vice et la tyrannie. — « Le péché est une erreur », a dit Malebranche. — Et Pascal : « Travaillons à bien penser : voilà le principe de la morale ». — Et Victor Hugo : « Bien raisonner mène à bien agir ; la justesse dans l'esprit devient la justice dans le cœur. » — « Plus je réfléchis, écrivait Le Play, plus je suis consterné de la masse d'idées fausses dans lesquelles nous nous noyons, et plus je comprends cette décadence absolue de tant de peuples que nous retrace l'histoire. C'est l'erreur, plus que le vice, qui les a perdus. Notre nation grandirait plus par l'acquisition d'une idée juste que par l'annexion d'une province... Le vice, et même le crime, ont des limites, l'erreur n'en a point. »

3. ... « Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences abstraites ne lui sont pas propres, et que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant que les autres en les igno-

Mortels misérables et audacieux, nous mesurons le cours des astres, nous assignons la place aux éléments, nous allons chercher au fond des abîmes les choses que la nature y avait cachées, nous pénétrons un océan immense pour trouver des terres nouvelles que les siècles précédents n'ont jamais connues ; et à quoi ne nous portent pas les désirs vagues et téméraires d'une curiosité infinie? Et après tant de recherches laborieuses, nous sommes étrangers chez nous-mêmes ; nous ne connaissons ni le chemin que nous devons tenir, ni quelle est la vraie fin de nos mouvements.

(S. sur la Loi de Dieu, 2e S. pour le Dim. de la Quinquag.)

III

Vous dites que vous savez tout, et que vous n'avez pas besoin qu'on vous avertisse ; vous montrez bien par un tel discours, que même vous ne savez pas quelle est la nature de votre esprit. Esprit humain, abîme infini, trop petit pour toi-même et trop étroit pour te comprendre tout entier ; tu as des conduites si enveloppées, des retraites si profondes et si tortueuses dans lesquelles tes connaissances se recèlent, que souvent tes propres lumières ne te sont pas plus présentes que celles des autres. Souvent ce que tu sais, tu ne le sais pas ; ce qui est en toi, est loin de toi ; tu n'as pas ce que tu possèdes...

Ecoutez, homme savant, homme habile en tout, qui n'avez pas besoin qu'on vous avertisse ; votre propre connaissance

---

rant : j'ai pardonné aux autres d'y peu savoir. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme et que c'est la vraie étude qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie... » — « Il faut se connaître soi-même : quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela sert au moins à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste. » (Pascal, VI, 23 ; XXV, 59).

n'est pas avec vous, et vous n'avez pas de lumière. Peut-être que vous avez la lumière de la science, mais vous n'avez pas la lumière de la réflexion ; et sans la lumière de la réflexion, la science n'éclaire pas et ne chasse point les ténèbres.

Ne me dites donc pas que vous avez de la connaissance, que vous êtes fort bien instruits des vérités nécessaires : je ne veux pas vous contredire dans cette pensée. Eh bien ! vous avez des yeux, mais ils sont fermés : les vérités de Dieu sont dans votre esprit, comme de grands flambeaux, mais qui sont éteints. Ah ! souffrez qu'on vienne ouvrir ces yeux appesantis par le sommeil, et qu'on les applique à ce qu'il faut voir[1]. Souffrez que les Prédicateurs de l'Évangile vous parlent des vérités de votre salut, afin que la rencontre bienheureuse de vos pensées et des leurs excite en votre âme la réflexion, comme une étincelle de lumière qui rallumera ces flambeaux éteints et les mettra devant vos yeux pour les éclairer ; autrement toutes vos lumières ne vous sont qu'inutiles.

(Sermon sur la Prédication Evangélique.)

IV

Je suis né dans une profonde ignorance[2], j'ai été comme exposé en ce monde sans savoir ce qu'il y faut faire : et ce que je puis en apprendre est mêlé de tant de sortes d'erreurs,

---

1. Cf. Bossuet : « Laissez traiter vos yeux malades; souffrez qu'on les nettoie, qu'on les fortifie... (S. pour la Fête de tous les Saints.)

— Horace avait fait la même comparaison : *Non contemnas lippus inungi*, se disait-il à lui-même, « ne dédaigne pas de traiter tes yeux malades. »

2. Tout ce passage rappelle le passage si connu de Pascal : « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses »... (Art. IX, 1). — Et cet autre : « En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, et comme

que mon âme demeurerait suspendue dans une incertitude continuelle, si elle n'avait que ses propres lumières ; et nonobstant cette incertitude, je suis engagé à un long et périlleux voyage : c'est le voyage de cette vie, où il faut nécessairement que je marche par mille sentiers détournés, environné de toutes parts de précipices fameux par la chute de tant de personnes. Aveugle que je suis ! que ferai-je, si quelque bonne fortune ne me fait trouver un guide fidèle qui régisse mes pas errants et conduise mon âme mal assurée ?

C'est la première chose qui m'est nécessaire.

Mais je n'ai pas seulement l'esprit obscurci d'ignorance ; ma volonté est extrêmement déréglée. Il s'y élève sans cesse des désirs injustes ou superflus. Je suis presque toujours en désordre par la véhémence de mes passions et par la violente précipitation de mes mouvements. Il faut que je cherche une règle certaine qui compose mes mœurs selon la droite raison et réduise mes actions à la juste médiocrité.

C'est la seconde chose dont j'ai besoin.

Et enfin voici la troisième. Mon entendement et ma volonté, qui sont les deux parties principales qui gouvernent toutes mes actions, étant ainsi blessées, l'une par l'ignorance et l'autre par le dérèglement, toute mon âme est agitée et tombe dans un autre malheur, qui est une inquiétude et une inconstance éternelle. J'erre de désir en désir, sans trouver quoi que ce soit qui me satisfasse. De là l'inégalité de ma vie, qui n'ayant point de conduite arrêtée, est un mélange d'aventures diverses et de diverses prétentions, qui toutes ont trompé mes désirs. Je les ai manquées, ou elles m'ont manqué : je les ai manquées, lorsque je ne suis pas parvenu au but que je

---

égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est, et sans moyen d'en sortir .. » (xi, 8).

m'étais proposé; elles m'ont manqué, lorsqu'ayant obtenu ce que je voulais, je n'y ai pas rencontré ce que je cherchais. De sorte que je vivrais désormais sans espérance de terminer mes longues inquiétudes, si je ne trouve à la fin un objet solide qui donne quelque consistance à mes mouvements par une véritable tranquillité, un guide pour mes erreurs, une règle pour mes désordres, un repos assuré pour mes inconsistances.....

Je vois, je vois dans la Loi de Dieu une conduite infaillible, et une règle certaine, et une paix immuable.....

(Sermon sur la Loi de Dieu.)

V

Tu me cries de loin, ô philosophie, que j'ai à marcher en ce monde dans un chemin glissant et plein de périls : je l'avoue, je le reconnais, je le sens même par expérience. Tu me présentes la main pour me soutenir et pour me conduire; mais je veux savoir auparavant si ta conduite est bien assurée : « Si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans le précipice. » Et comment puis-je me fier à toi, pauvre philosophie? Que vois-je dans tes écoles, que des contentions inutiles, qui ne seront jamais terminées? On y forme des doutes, mais on n'y prononce point de décisions [1].

Remarquez, s'il vous plaît, que depuis qu'on se mêle de philosopher dans le monde, la principale des questions a été des devoirs essentiels de l'homme et quelle était la fin de la vie

---

1. Tous les philosophes proclament l'impuissance de la philosophie pour la conduite de la vie : « Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher », dit Pascal. Et encore : « Nous n'estimons pas que la philosophie vaille une heure de peine » (VII, 30; XXIV, 10). — On connaît la boutade brutale de Cicéron : « *Nil tam absurdum quod non dicatur ab aliquo philosophorum.* » Le passage de *L'espoir en Dieu*, dans lequel Alfred de Musset raille les

humaine. Ce que les uns ont posé pour certain, les autres l'ont rejeté comme faux. Dans une telle variété d'opinions, que l'on me mette au milieu d'une assemblée de philosophes un homme ignorant de ce qu'il aurait à faire en ce monde; qu'on ramasse, s'il se peut, en un même lieu, tous ceux qui n'ont jamais eu la réputation de sagesse ; quand est-ce que ce pauvre homme se résoudra, s'il attend que de leurs conférences il en résulte enfin quelque conclusion arrêtée? Plus tôt on verra le froid et le chaud cesser de se faire la guerre, que les philosophes convenir entre eux de la vérité de leurs dogmes[1].....

Non, je ne le puis ; je ne puis jamais me fier à la seule raison humaine[2] : elle est si variable et si chancelante, elle est tant de fois tombée dans l'erreur, que c'est se commettre à un péril manifeste, que de n'avoir point d'autre guide qu'elle. Quand je regarde quelquefois en moi-même cette mer si vaste et si agitée, si j'ose parler de la sorte, des raisons et opinions humaines, je ne puis découvrir, dans une si vaste étendue, ni aucun lieu si calme, ni aucune retraite si assurée, qui ne soit illustre par le naufrage de quelque personnage célèbre.

(Sermon sur la Loi de Dieu.)

---

divers systèmes philosophiques et relève leurs contradictions, est dans toutes les mémoires :

Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation.
. . . .
Voilà donc les débris de l'humaine science!
Et, depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté!
. . . .

1. Théodore Jouffroy constate aussi avec tristesse que la philosophie n'a pu résoudre une seule des questions qu'elle s'est posées. « Et cependant, ajoute-t-il, ces questions, Pythagore et Démocrite, Aristote et Platon, Zénon et Epicure, Bacon, Descartes, Leibnitz, Malebranche, Locke et Kant les ont goûtées ! »

2. Pascal lui crie, à la raison humaine, avec sa vigueur coutumière : « Humiliez-vous, raison impuissante ; taisez-vous, raison imbécile » (VIII).

VI

Considérez ces grands et puissants génies ; ils ne savent tous ce qu'ils font : ne voyons-nous pas tous les jours manquer quelque ressort à leurs grands et vastes desseins, et que cela ruine toute l'entreprise ? L'événement des choses est ordinairement si extravagant, et revient si peu aux moyens que l'on y avait employés, qu'il faudrait être aveugle pour ne pas voir qu'il y a une puissance occulte et terrible [1] qui se plaît de renverser les desseins des hommes, qui se joue de ces grands esprits qui s'imaginent remuer tout le monde, et qui ne s'aperçoivent pas qu'il y a une raison supérieure qui se sert et se moque d'eux, comme ils se servent et se moquent des autres [2]. (Ibid.)

VII

..... Nul fondement sur la terre. Nous pensons nous reposer ; et cependant le temps nous enlève, et nous sommes la proie de notre propre durée. Fixez un peu vos yeux, et vous verrez tout en mouvement autour de vous. Est-ce donc que

---

1. Lucrèce avait déjà dit :

> Usque adeo res humanas vis abdita quædam
> Obterit.....

« Tant il est vrai qu'une puissance occulte écrase les forces humaines... » (v. 1272)

2. L'homme s'agite et Dieu le mène », a dit Fénelon.

— C'est au fond l'idée maîtresse du *Discours sur l'Histoire universelle* que Bossuet exprime à la fin comme le résumé de l'œuvre tout entière : « C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus... En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens. » (IIIe part., ch. VIII.)

tout tourne, ou bien si nous-mêmes nous tournons? Tout tourne, et nous tournons tous ensemble, parce que la figure de ce monde passe[1]. Et si nous ne sentons pas toujours cette violence, c'est que nous sommes emportés avec tout le reste par une même rapidité.....

Dans cette inconstance des choses humaines[2], et parmi tant de violentes agitations qui nous troublent et qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge..... Et c'est pourquoi je ne vois pas d'homme sensé qui ne se destine un lieu de retraite, qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera, quand il sera poussé par les vents contraires[3].

Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune, est encore de son ressort; et si loin que vous étendiez votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries. Vous penserez vous être muni d'un côté, la ruine viendra de l'autre. Vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice fondra tout à coup par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut qui renversera tout de fond en comble[4].

---

1. *Præterit enim figura hujus mundi* (S. Paul, I Cor. VII). — Cicéron exprime cette même pensée dans le *Pro Milone* : « *Vide quam sit varia vitæ commutabilisque ratio, quam vaga volubilisque fortuna...* » Verrait-on parmi les hommes tant d'injustices, tant de tyrannie, si l'on pensait un peu plus à cette inconstance des choses humaines, et que la roue de la fortune tourne si vite et souvent de façon si imprévue?

2. On retrouve ce même passage presque textuellement dans le Sermon sur l'Enfant prodigue. Bossuet ne craint pas de se répéter, même en parlant devant le même auditoire.

3. V. Cicéron, début des *Tusculanes*. — Voltaire écrivait à Mlle Quinault : « Il vient un temps où le goût du repos et les charmes d'une vie retirée l'emportent sur tout le reste. Heureux qui sait se dérober de bonne heure aux séductions de la renommée, aux fureurs de l'envie, aux jugements inconsidérés des hommes. »

4. Pascal a décrit en termes énergiques ces inconstances et ces incertitudes : « Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incer-

Je veux dire simplement et sans figure, que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, enfants, amis, dignités, emplois, qui non seulement ne puisse manquer, mais encore ne puisse nous tourner en une amertume infinie ; et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions encore besoin qu'on nous prouvât cette vérité.

(3e Sermon pour la fête de Tous les Saints.)

VIII

Il n'y a point de grandeur en la créature qui ne se démente par quelque endroit, qui soit soutenue de toutes parts ; et tout ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre. Celui-là est relevé en puissance, mais médiocre en sagesse; cet autre aura un grand courage, mais qui sera mal secondé par la force de son esprit ou par celle de son corps. La probité n'est pas toujours avec la science, ni la science avec la conduite. Enfin, sans faire ici le dénombrement de ces infinis mélanges par lesquels les hommes sont inégaux à eux-mêmes, il n'y a personne qui ne voie que l'homme est un composé de pièces très inégales qui ont leur fort et leur faible... Dieu seul est grand en tous points.....

(Fragment d'un Sermon sur la Nativité.)

---

tains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte, et, si nous le suivons, il échappe à nos prises, nous glisse, et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous..... Nous brûlons du désir de trouver une assiette ferme, et une dernière base constante, pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini ; mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. (*Pensées*, I.)

IX

Qui ne désire pas? Qui ne gémit pas? Qui ne soupire pas dans cette vie? Toute la nature est dans l'indigence. Glaive, puissance, richesses, abondance, noms superbes et magnifiques, choses vaines et stériles. Les biens que le monde donne, accroissent certains désirs et en poussent d'autres : semblables à ces viandes creuses et légères, qui pour n'avoir que du vent et non du suc ni de la substance, enflent et ne nourrissent pas, et amusent la faim plutôt qu'elles ne la contentent.

Les grandes fortunes ont des besoins que les médiocres ne connaissent pas. Cette avidité de nouveaux plaisirs, de nouvelles inventions, marque de la pauvreté extérieure de l'âme. L'ambition compte pour rien tout ce qu'elle tient. Ne vous laissez pas éblouir à ces apparences : ce qui est richement couvert par le dehors, n'est pas toujours rempli au dedans; et souvent ce qui semble regorger est vide.

(4e Sermon pour la fête de Tous les Saints.)

X

..... Chacun est jaloux de ce qu'il est ; et on aime mieux être aveugle que de connaître son faible[1]; surtout les grandes fortunes veulent être traitées délicatement; elles ne prennent pas plaisir qu'on remarque leur défaut; elles veulent que si on le voit, du moins on le cache. Et toutefois, grâce à la

---

1. « L'aveuglement des hommes est le plus dangereux effet de leur orgueil : il sert à le nourrir et à l'augmenter, et nous ôte la connaissance des remèdes qui pourraient soulager nos misères et nous guérir de nos défauts. » (La Rochefoucauld, DLXXXV).

mort, nous en pouvons parler avec liberté. Il n'est rien de si grand dans le monde, qui ne reconnaisse en soi-même beaucoup de bassesse, à le considérer par cet endroit-là. Mais c'est encore trop de vanité, de distinguer en nous la partie faible, comme si nous avions quelque chose de considérable! Vive l'Eternel! O grandeur humaine, de quelque côté que je t'envisage, (sinon en tant que tu viens de Dieu et que tu dois être rapportée à Dieu — car en cette sorte, je découvre en toi un rayon de la Divinité qui attire justement mes respects — mais en tant que tu es purement humaine) je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'envisage, je ne vois rien en toi que je considère; parce que, de quelque endroit que je te tourne, je trouve toujours la mort en face[1], qui répand tant d'ombres de toutes parts sur ce que l'éclat du monde voulait colorer, que je ne sais plus sur quoi appuyer ce nom auguste de grandeur, ni à quoi je puis appliquer un si beau titre.

(Sermon sur la Mort.)

XI

Etrange égarement de l'esprit humain, que nous souffrions en nous-mêmes si facilement des maux dont nous ne pouvons supporter la vue; que nous ayons les yeux plus tendres et plus délicats que la conscience[2], et que pendant que nous haïssons tellement nos vices que nous ne pouvons les voir,

---

1. Bossuet dit dans l'oraison funèbre de la Duchesse d'Orléans : « De quelque côté qu'on s'y tourne, on voit toujours la mort en face, qui couvre de ténèbres tous nos plus beaux jours. »
2. Cf. Horace :

.... Nam cur
Quæ lædunt oculum, festinas demere; si quid
Est animum, differs curandi tempus in annum.
(Epist. I, 2, 37, ss.)

nous nous y plaisions tellement, que nous ne craignions pas de les nourrir ! Comme si notre âme insensée mettait son bonheur à se tromper elle-même, et se délivrait de ses maux en y ajoutant le plus grand de tous, qui est celui de n'y penser pas et celui même de les méconnaître [1].

(Sermon sur la Haine des hommes pour la vérité.)

XII

Quand je vois ces riches tombeaux sous lesquels les grands de la terre semblent vouloir cacher la honte de leur corruption, je ne puis assez m'étonner de l'extrême folie des hommes qui érigent de si magnifiques trophées [2] à un peu de cendre et à quelques vieux ossements. C'est en vain que l'on enrichit leurs cercueils de marbre et de bronze ; c'est en vain que l'on déguise leur nom véritable par ces titres superbes de monuments et de mausolées. Que nous profite après tout cette vaine pompe, si ce n'est que le triomphe de la mort est plus glorieux et les marques de notre néant plus illustres ?

(1er sermon pour le jour de Pâques)

---

1. « C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts ; mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein et de ne les vouloir pas reconnaître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. » (Pascal, II, 8.)

— ... « Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrariété, et nous nous cachons et nous déguisons à nous-mêmes. » (Id. VI, 17.)

— « Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes. » (La Rochefoucauld, CXIX.)

2. Cf.... « Ces colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant. » (Bossuet, Or. fun. d'Henriette d'Angleterre.)

XIII

Il nous faut entendre les faiblesses, les blessures, la captivité de notre nature vaincue par le péché : et au-dedans et au dehors tout concourt à établir son empire. Et premièrement au dehors, enivrés de bonne fortune, envieux de celle des autres, insensibles à leurs malheurs, troublés et abattus par nos moindres pertes, nous ne gardons ni envers nous-mêmes, ni envers nos frères, le juste milieu : tout ce qui paraît au dehors est une occasion de scandale. Et au-dedans, quelles ténèbres ! quelle ignorance ! Les biens véritables sont les moins connus ; on ne peut nous les faire entendre. Et pour ce qui est de nos connaissances, ou la passion les obscurcit, ou l'inconsidération les rend inutiles : témoins tant de savants déréglés ; ou la curiosité les rend dangereuses : témoins tant d'impiétés et tant d'hérésies.

Dans toutes les rencontres de la vie, la raison nous conseille mieux, les sens nous pressent davantage. C'est pourquoi le bien nous plaît, mais cependant le mal prévaut ; la beauté de la vertu nous attire, mais les passions nous emportent[1] ; et pendant que celle-là combat faiblement, celles-ci remportent une trop facile victoire, établissent leur tyrannie, et se font un règne paisible.

Tout ce qu'il y a de meilleur en nous se tourne en excès : le courage en fierté ; l'activité en empressement ; la circonspection en incertitude. Que deviendrai-je ? Où me tournerai-

---

1. « Je ne fais pas le bien que j'aime, et je fais le mal que je hais », dit saint Paul.

Quæ nocuere sequar, fugiam quæ profore credam,

dit Horace (Épit. I, VIII).

...... *Video meliora proboque,*
Deteriora sequor,

dit Ovide, et combien d'autres ont constaté, en gémissant, cette faiblesse, cette impuissance de la volonté.

je ? Homme misérable ! Que ferai-je de ma volonté toujours affaiblie par la contrariété de ses désirs ? Ou la paresse l'engourdit, ou la témérité la précipite, ou l'irrésolution la surprend, ou l'opiniâtreté la tient engagée et ne lui permet plus de rien entendre. Tantôt le péril l'étonne, tantôt la sûreté la relâche, tantôt la présomption l'égare. O pauvre cœur humain ! De combien d'erreurs es-tu la proie ? De combien de vanités es-tu le jouet ? De combien de passions es-tu le théâtre[1] ? Étrange misère de l'homme que ses ignorances aveuglent, que ses lumières confondent[2] ; à qui sa propre sagesse est un lacet, et sa vertu même un écueil contre lequel ses forces se brisent parce que son humilité y succombe !

(3e sermon pour la Circoncision.)

XIV

O vanité et grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parais peu à ma vue !...

(3e sermon pour le dimanche après Pâques)

---

1. « La nature humaine est violente dans ses instincts : elle a des passions tumultueuses qui l'emportent vers la terre. La nature humaine est égoïste : elle a horreur du sacrifice ; elle ne lève pas volontiers les yeux vers le ciel. Et quoique le poète l'ait dit :

Malgré moi l'Infini me tourmente ;
Je ne puis y songer sans crainte et sans espoir,

il y a dans l'homme, avant que le Christ ne l'ait rassuré, plus d'effroi de Dieu que de confiance dans l'Infini. La nature humaine est cela : faite de terre dont elle veut manger, faite d'égoïsme dans lequel elle se replie, elle a une horreur secrète de l'Invisible, et elle s'en détourne. » (R. P. Didon, Discours prononcé à Dijon au VIIIe centenaire de S. Bernard, 1891).

2. Bossuet a reproduit ce même passage, à peu près dans les mêmes termes, dans le 4e Sermon sur la Circoncision.

XV

Toutes les grandeurs ont leur faible : grand en puissance, petit en courage; grand courage et petit esprit ; grand esprit dans un corps infirme qui empêche ses fonctions ! Qui peut se vanter d'être grand en tout ? Nous cédons et on nous cède ; tout ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre. C'est pourquoi il y a, entre tous les hommes, une espèce d'égalité : tellement qu'il n'y a rien de si grand que le petit ne puisse atteindre par quelque endroit.

(1er sermon pour la Visitation de la Sainte Vierge.)

XVI

O pauvre et désastreuse humanité, à combien de maux es-tu exposée? Nous sommes donnés en proie à mille cruelles infirmités ; tout nous altère, tout nous incommode, tout nous tue; et vous diriez que quelque puissance ennemie ait soulevé contre nous toute la nature, tant il semble qu'elle prend plaisir à nous outrager de toutes parts[1].

Mais encore ne sont-ce pas là nos plus grands malheurs : notre avarice, notre ambition, nos autres passions insensées et insatiables sont des maux, et de très grands maux; mais ce sont des maux qui nous flattent. O Dieu! où en sommes-nous ? et quelle vie est la nôtre, si nous sommes également persécutés de ce qui nous plaît et de ce qui nous afflige!...

(2e sermon pour la Purification de la Sainte Vierge)

---

1. « Oui, dit ailleurs Bossuet (même sermon), il n'y a dans l'homme que misère, misère en son origine, misère dans toute la suite de sa vie, misère profonde, misère extrême. Ne sont-ce pas ces misères qui nous serrent et nous tiennent à la gorge? »

XVII

Si nous entendons bien ce que c'est que l'homme, nous trouverons que nous sommes comme suspendus entre le ciel et la terre[1], sans qu'on puisse bien décider auquel des deux nous appartenons. Il n'y a point au monde une si étrange composition que la nôtre : une partie de nous est tellement brute, qu'elle n'a rien au-dessus des bêtes ; l'autre est si haute et si relevée, qu'elle semble nous égaler aux intelligences[2]... et nous sommes tellement partagés, qu'il semble qu'on ne puisse faire justice sur ce différend, sans nous ruiner et sans nous détruire par une distraction violente.

(Sermon sur la Virginité, pour une profession.)

---

1. « Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même, et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles... Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant : un milieu entre rien et tout... » (Pascal, I, 1.)
— Plus loin : « Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de eette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre; ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre, m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'étendue qui m'a précédé et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'enfoncent comme un atome. » (id. IX.) — Ailleurs encore : « Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée dans l'éternité précédant et suivant ; le petit espace que je remplis, et même que je vois, abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent, je m'effraie et m'étonne de me voir ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors. Qui m'y a mis ? » (Art. xxv, 16.)

2. Rappelons encore le mot de Pascal : « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête » (art. vii. 13). A propos de ce mot de Pascal rappelons cette

XVIII

O Dieu, qu'est-ce donc que l'homme[1] ? Est-ce un prodige ? Est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles[2] ? Ou bien est-ce une énigme inexplicable ? Non ; nous avons expliqué l'énigme[3]. Ce qu'il y a de si grand dans l'homme est un reste de sa première institution ; ce qu'il y a de si bas, et qui paraît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble à un édifice ruiné, qui, dans ses masures renversées, conserve

---

boutade d'un médecin-philosophe : « L'homme n'est ni ange, ni bête ; il est homme : ne soyons ni moralistes, ni vétérinaires ; soyons médecins. »

1. « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers. Qui démêlera cet embrouillement ? » (Pascal, VIII, I.)

2. Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante, taisez-vous, nature imbécile ; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez : Ecoutez Dieu ! »... (id. *loc. cit.*)

3. « Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne et qu'il y a quelque grand principe de grandeur en l'homme, et qu'il y a un grand principe de misère. Il faut donc qu'elle nous rende raison de ces étonnantes contrariétés. » (id. XII, I.)

La Religion, en effet, a rendu raison de ces « étonnantes contrariétés », par son dogme de la chute originelle, à propos de laquelle Pascal dit : « certainement, rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine ; et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme ; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. » (Id. VIII).

encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan[1].

Fondé, dans son origine, sur la connaissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruines ; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera, dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste encore en l'homme, si forte qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si faible qu'il ne peut la suivre : si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa faute, et lui faire sentir sa perte[2].

(Sermon pour la profession de madame de la Vallière.)

XIX

La santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe[3], la

---

1. « N'est-il pas plus clair que le jour que nous sentons en nous-mêmes des caractères ineffaçables d'excellence ? Et n'est-il pas aussi véritable que nous éprouvons à toute heure les effets de notre déplorable condition ? Que nous crie donc ce chaos, et cette confusion monstrueuse, sinon la vérité de ces deux états, avec une voix si puissante qu'il est impossible de résister ? » (Id. XII, 3.)

2. « Malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avait point de grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, et ne pouvons y arriver ; nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge : incapable d'ignorer absolument et de savoir exactement, tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement déchus. » (Id. VIII, 1.)

— C'est dans ce même ordre d'idées que Lamartine a dit :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

3. « Il me semble que je rêve ; car la vie est un songe un peu moins inconstant. » (Pascal, III, 14.)

— « Elle vous dit par ma bouche que la grandeur est un songe

gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement; tout est vain en nous[1], excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes...

---

la joie, une erreur; la jeunesse, une fleur qui tombe; et la santé, un nom trompeur. » (Bossuet, Or. fun. de Marie-Thérèse d'Autriche.)

— On connaît le mot énergique de Pindare : « L'homme est le songe d'une ombre. »

1. Madame de Maintenon écrivait à Madame de Maisonfort : « Que ne puis-je vous donner mon expérience! Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les Grands, et la peine qu'ils ont à remplir leur journée! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse, dans une fortune qu'on aurait peine à imaginer? J'ai été jeune et jolie; j'ai goûté les plaisirs, j'ai été aimée partout. Dans un âge plus avancé, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit; je suis venue à la faveur, et je vous proteste, ma chère fille, que tous les états laissent un vide affreux. » Il y a longtemps que Salomon avait exprimé ces mêmes sentiments.

— Rapprochez de cette pensée de Bossuet, que l'on retrouve souvent sous une forme semblable dans ses sermons et ses oraisons funèbres, ce beau passage de saint Grégoire de Nazianze, dans l'oraison funèbre de Césaire : « J'ai tout vu, dit l'Ecclésiaste, j'ai approfondi dans ma pensée tous les biens de la terre, richesses, plaisirs, honneur, la gloire si fugitive, la sagesse qui échappe le plus souvent quand on croit la tenir; puis encore les plaisirs, encore la sagesse, repassant plusieurs fois dans le cercle des choses humaines, plaisirs de la table, jardins délicieux, essaims de serviteurs, abondance des domaines, échansons et chanteurs des deux sexes, armes, satellites, hommages des peuples agenouillés, tributs des nations, faste du trône, tout le superflu, tout le nécessaire de la vie. Et qu'y a-t-il au fond de tout cela? vanité des vanités, et tout est vanité, illusion que le vent emporte, élan inconsidéré de l'âme, distractions mensongères de l'homme, qui sans doute porte ainsi la peine de sa première chute. Mais écoute, dit-il, la conclusion de ce discours : crains Dieu, car c'est là tout l'homme; c'est tout le prix de la vie; par là, à travers le tumulte des choses visibles et passagères, on arrive aux biens solides et immuables. »

... Nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine, et cette origine est petite[1]. Leurs années se poussent successivement comme des flots : ils ne cessent de s'écouler; tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes ; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'océan avec les rivières les plus inconnues...

La grandeur et la gloire !... Grandes paroles par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas apercevoir son néant[2] !...

Considérez ces grandes puissances que nous regardons de si bas ! Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause ; et

---

1. Bossuet revient souvent sur cette idée, et cela prouve qu'il ne flattait pas les préjugés de son siècle. Comparez ce passage de Sénèque : « *Omnibus nobis totidem ante nos sunt. Nullius non origo ultra memoriam jacet. Plato ait neminem regem non ex servis oriundum, neminem non servum ex regibus. Omnia ista longa varietas miscuit, et sursum deorsum fortuna versavit. Quis ergo generosus? Ad virtutem a natura bene compositus : hoc unum est intuendum ; alioqui, si ad vetera revocas, nemo non inde est, ante quod nihil est* : — Nous avons tous le même nombre d'aïeux. Il n'est pas un homme dont l'origine ne se perde dans la nuit des temps. Platon dit qu'il n'est pas un roi qui ne descende de quelque esclave; pas un esclave qui ne descende de quelque roi. Toutes ces distinctions ont été, dans la longue suite des temps, confondues et bouleversées par la fortune. Qui donc est noble ? Celui que la nature a bien doué pour la vertu. C'est la seule chose dont il faut tenir compte. Autrement si l'on fait entrer en ligne de compte l'antiquité de la race, il n'est personne qui ne remonte au temps avant lequel il n'y avait rien. »

2. Cf. Pascal, Art. IV, *Divertissement*.

il les épargne si peu, qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes[1]...

La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature ; notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien[2], parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps ; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue ; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes ! C'est ainsi que la puissance divine, justement irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant, et que, pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre.

(Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre, *passim.*)

XX

Comptons comme très court, ou plutôt comme un pur néant tout ce qui finit, puisqu'enfin, quand on aurait multiplié les années au delà de tous les nombres connus, visiblement ce ne sera rien quand nous serons arrivés au terme fatal. Mais peut-être que, prêt à mourir, on comptera pour quelque chose cette vie de réputation ou cette imagination de revivre dans sa famille qu'on croira laisser solidement établie. Qui ne voit combien vaines, mais combien courtes et combien fragiles sont encore ces secondes vies que notre faiblesse nous fait inventer pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la

---

1. Bossuet a exprimé magnifiquement ces mêmes pensées dans l'exorde de l'Oraison funèbre de Henriette-Marie de France.

2. *Cadit in originem terram, et cadaveris nomen, ex isto quoque nomine peritura, in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem.* (Tertullien, de *Resurr. carnis.*)

mort ? Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière !

Ah ! si quelques générations, que dis-je? si quelques années après votre mort vous reveniez, hommes oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfants[1].

(Oraison funèbre de Michel Le Tellier.)

XXI

Gloire, fortune, réputation, santé, beauté, esprit, savoir, habileté, tout nous perd ; le goût même de notre vertu : il nous perd plus que tout le reste.

(Méditations sur l'Évangile.)

XXII

Nous commençons tous notre vie par les mêmes infirmités de l'enfance : nous saluons tous en entrant au monde, la lumière du jour par nos pleurs[2] ; et le premier air que nous respirons nous sert à tous indifféremment à pousser des cris. Ces faiblesses de la naissance attirent sur nous tous généralement une même suite d'infirmités dans tous les progrès de la vie ; puisque les grands, les petits, les médiocres, vivent également assujettis aux mêmes nécessités naturelles, exposés aux

---

1. « Souvent, dit saint Jean Chrysostome, c'est pour des ennemis que vous aurez travaillé et supporté tant de misères ; après votre mort, ceux-là même qui vous auront accablé d'injures, entouré de pièges, entreront, s'il le faut, en possession de votre héritage ; ils s'empareront de vos biens, ne vous laissant que vos péchés. » (Homélies au peuple d'Antioche, 2e homélie.)

2. Il faudrait citer ici de nombreux passages de Lucrèce. Voyez

mêmes périls, livrés en proie aux mêmes maladies. Enfin, après tout, arrive la mort, qui, foulant aux pieds l'arrogance humaine, et abattant sans ressource toutes ces grandeurs imaginaires, égale pour jamais toutes les conditions différentes par lesquelles les ambitieux croyaient s'être mis au-dessus des autres.....

Dans le progrès de leur âge (des hommes), les années se poussent les unes les autres comme des flots, leur vie roule et descend sans cesse à la mort, par sa pesanteur naturelle; et enfin, après avoir fait, ainsi que les fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils vont tous se confondre dans ce gouffre infini du néant, où l'on ne trouve plus ni rois, ni princes, ni capitaines, ni tous ces autres augustes noms qui nous séparent les uns des autres; mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture qui nous égalent [1].....

(Oraison funèbre de Henry de Gornay.)

---

en particulier, liv. II, v. 578 et ss., l'affligeante peinture que fait le poète de l'entrée de l'homme dans la vie :

. . . . miscetur funere vagor
Quem pueri tollunt visentes luminis oras...

Et encore, liv., V, v. 203 et ss. :

Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet, infans,... etc.

A lire encore sur ce même sujet plusieurs *Méditations* de Lamartine, comme, par exemple : *La Foi*, *Le Désespoir*, *La Providence à l'homme.*

Comparez encore ce tableau, ou mieux cette lamentation d'un poète contemporain sur le sort misérable de l'homme naissant. Il n'est pas difficile d'y reconnaître l'inspiration de Lucrèce :

Bleui, couvert de sang et d'ordure, il arrive
Comme un marin noyé rejeté sur la rive.
. . . .
Aussi son premier cri, c'est un vagissement
Lugubre, comme si dans les choses futures
Il voyait ce qu'il doit endurer de tortures.

(Richepin, *Blasphèmes.*)

1. Dans la cathédrale de Tolède on peut lire, gravée sur une large dalle de cuivre, cette inscription qui traduit énergiquement ce néant de l'homme :

Hic jacet pulvis, cinis et nihil.

XXIII

Les soins les plus ordinaires suffisent pour nous étourdir, et nous ôter le plaisir de penser à nous [1] ; et la mort vient toujours imprévue ; et pendant qu'à la manière de ces oiseaux niais, nous nous repaissons de ce qu'on nous présente pour nous amuser, le lacet vient tout-à-coup, nous sommes pris, et il n'y a plus moyen d'échapper [2]. O pauvre nature humaine ! Ne faut-il qu'un si faible appât pour t'amuser ? Ne faut-il qu'un charme si faible pour t'endormir ? Une si faible occupation pour t'aveugler et t'ôter le souvenir de Dieu et de ses terribles jugements ?.... Où trouverons-nous des larmes pour déplorer notre aveuglement et notre faiblesse !.....

(Méditations sur l'Évangile.)

---

1. « Nous sommes pleins de choses qui nous jettent au dehors... L'homme est si vain, qu'étant plein de mille causes d'ennui, la moindre chose, comme un billard et une balle qu'il pousse, suffit pour le divertir... La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement... Le divertissement nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort. » (Pascal, Art. IV, et VIII, *passim.*)

2. « Nous ne sommes jamais chez nous, dit Montaigne. Nous sommes tousjours au delà ; la crainte, le désir, l'espérance nous eslancent vers l'advenir, et nous desrobbent le sentiment et la considération de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus. *Calamitosus est animus futuri anxius.* » (*Essais,* I, 3.)

— La Bruyère dit de même : « La vie est courte et ennuyeuse : elle se passe toute à désirer. L'on remet à l'avenir son repos et ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé et la jeunesse. Ce temps arrive, qui nous surprend encore dans les désirs ; on en est là, quand la fièvre nous saisit et nous éteint : Si l'on eût guéri, ce n'était que pour désirer plus longtemps. » (*De l'homme,* 19.)

XXIV

Les hommes du siècle croient être libres, parce qu'ils errent decà et delà dans le monde, éternellement travaillés de soins superflus, et ils appellent leur égarement une liberté : comme des enfants qui se pensent libres, lorsque, échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont...

(Sermon pour une vêture.)

XXV

Nos désirs sont si peu réglés, notre esprit est préoccupé de tant de fausses imaginations : ou l'orgueil nous enfle, ou l'envie nous ronge, ou les convoitises nous brûlent; et nous nous laissons accabler d'affaires, comme si celles-ci ne nous touchaient pas, ou qu'il n'y en eût pas assez pour nous occuper..... Que nous sert de faire une vie publique, puisqu'enfin nous ferons tous une mort privée?..... O folie! ô illusion! ô troubles et empressements inutiles des enfants du siècle!

(Sermon pour une vêture.)

XXVI

Allez dans les hôpitaux pour y contempler le spectacle de l'infirmité humaine : là vous verrez en combien de sortes la maladie se joue de nos corps. Là elle étend, là elle retire, là elle relâche, là elle engourdit; là elle cloue un corps perclus et immobile; là elle le secoue tout entier par le tremblement. Pitoyable variété ! Diversité surprenante ! C'est la maladie qui se joue, comme il lui plaît, de nos corps que le péché a abandonnés à ses cruelles bizarreries.

O homme, considère le peu que tu vaux : viens apprendre la liste funeste des maux dont ta faiblesse est menacée... Il faut que ce corps soit détruit jusqu'à la poussière ; la chair changera de nature, le corps prendra un autre nom ; même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps. La chair deviendra un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en nous jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ces malheureux restes.

(Sermon sur la Résurrection dernière.)

XXVII

Représentez-vous un homme qui est né dans les richesses, et qui les a dissipées par ses profusions; il ne peut souffrir sa pauvreté. Ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison abandonnée, où l'on ne voit plus cette foule de domestiques, lui fait peur : pour se cacher à lui-même sa misère, il emprunte de tous côtés ; il remplit par ce moyen, en quelque façon, le vide de sa maison, et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux, qui ne songe pas que ce qui l'éblouit menace sa liberté et son repos! Ainsi l'âme raisonnable, née riche par le bien que lui avait donné son auteur, et appauvrie volontairement pour s'être cherchée elle-même, réduite à ce fonds étroit et stérile, tâche de tromper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines, en empruntant de tous côtés de quoi se remplir[1].

---

1. « Qu'est-ce donc que nous crie cette aridité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'il essaie inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, recherchant des choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, mais qui en sont toutes incapables,

Elle commence par son corps et par ses sens, mais ils ne lui offrent qu'une vaine apparence des biens qu'elle cherche, et toutefois sa vanité s'en repaît : « A quoi es-tu réduite, âme raisonnable? Toi, qui étais née pour l'éternité et pour un objet immortel, tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte; en un mot d'un corps qui, par sa mortalité, est devenu un empêchement et un fardeau pour l'esprit :

Elle n'est pas plus heureuse en jouissant des plaisirs que ses sens lui offrent : au contraire, elle s'appauvrit dans cette recherche, puisqu'en poursuivant le plaisir, elle perd d'abord la raison. Le plaisir est un sentiment qui nous transporte, qui nous enivre, qui nous saisit indépendamment de la raison, et nous entraîne malgré ses lois. La raison, en effet, n'est jamais si faible que lorsque le plaisir domine; et ce qui marque une opposition éternelle entre la raison et le plaisir, c'est que pendant que la raison demande une chose, le plaisir en exige une autre : ainsi l'âme, devenue captive du plaisir, est devenue en même temps ennemie de la raison. Voilà où elle est tombée, quand elle a voulu emprunter des sens de quoi réparer ses pertes : mais ce n'est pas là encore la fin de ses maux. Ces sens, de qui elle emprunte, empruntent eux-mêmes de tous côtés; ils tirent tout de leurs objets, et engagent par conséquent, à tous ces objets extérieurs, l'âme, qui, livrée aux sens, ne peut plus rien avoir que par eux.

(Sermon pour la Profession de Madame de La Vallière.)

XXVIII

L'homme abandonné à lui-même ne sait que faire ni que

---

parce que ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même. » (Pascal, VIII.)

devenir [1]. Ses plaisirs l'emportent ; et ces mêmes plaisirs le tuent ; il se tue par autant de coups que l'attrait des sens lui fait commettre de péchés [2] ; et il ne tue pas seulement son âme par son intempérance, il donne la mort au corps qu'il veut flatter : tant il est aveugle, tant il sait peu ce qu'il lui faut ! L'homme, depuis le péché, est né pour être malheureux. Il est malheureux par toutes les infirmités du corps où il met son bonheur. Combien plus est-il malheureux par un si grand amas d'erreurs, de dérèglements, d'inclinations vicieuses, qui sont les maladies et la mort de l'âme [3] ! Quelle malheureuse séduction règne en nous ! Nous ne savons pas même désirer ni demander ce qu'il nous faut !...

(Méditations sur l'Évangile, la Cène.)

XXIX

Que faisons-nous lorsque nous flattons notre corps, que faisons-nous autre chose que d'accroître la proie de la mort, lui enrichir son butin, lui engraisser sa victime [4] ? Pourquoi m'es-tu donné, ô corps mortel, et quel traitement te ferai-je ?

---

1. Pascal : « Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passion, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir. » (XXV, 26.)

2. Voir plus loin chap. V. — *Amour des Plaisirs,* 2, note 2.

3. « Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute, et d'avoir quelque chose à se reprocher. » (La Bruyère, *De l'homme.*)

Victor Hugo a dit dans ce même sens :

Il n'est qu'un malheureux : c'est le méchant, Seigneur !

4. On peut lire un passage semblable dans l'oraison funèbre du P. Bourgoing.

Si je t'affaiblis, je m'épuise[1] ; si je te traite doucement, je ne puis éviter ta force qui me porte à terre, ou qui m'y retient. Que ferai-je donc avec toi ? et de quel nom t'appellerai-je, fardeau accablant, soutien nécessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec lequel je ne puis avoir ni guerre, ni paix, parce qu'à chaque moment il faut s'accorder, et à chaque moment il faut rompre ? O inconcevable union, et aliénation non moins étonnante ! Puis-je me détacher de ce corps ? Puis-je m'y attacher avec tant de force et contracter avec ce mortel une amitié immortelle ?

(Sermon sur la Résurrection de la chair.)

XXX

Apprenez à regarder ce corps, dont la faiblesse vous appesantit, non plus comme une demeure agréable, mais comme une prison importune ; non plus comme votre organe, mais comme votre empêchement et votre fardeau.

(Ibid.)

XXXI

Ce corps n'est qu'une masse de boue que l'on pare d'un léger ornement à cause de l'âme qui y demeure. Car de même que si un roi était contraint par quelque accident de loger en une cabane, on tâcherait de l'orner, et l'on y verrait quelque petit rayon de la magnificence royale : mais c'est toujours une maison de village à qui cet honneur passager, dont elle

1. On ne peut s'empêcher de penser au célèbre passage, cité ailleurs, de Pascal : « .... s'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante ; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. » Même mouvement, antithèses semblables.

serait bientôt dépouillée, ne fait point perdre sa qualité ! Ainsi cette ordure de notre corps est revêtue de quelque vain éclat, en faveur de l'âme qui doit y habiter quelque temps : toutefois c'est toujours de l'ordure, qui, au bout d'un terme bien court, retombera dans la première bassesse de sa naturelle corruption. Avoir tant de soin de si peu de chose, et négliger pour elle cette âme faite à l'image de Dieu, d'une nature immortelle et divine, n'est-ce pas une extrême fureur ?

(Panégyrique de S. Bernard.)

XXXII

L'homme est celui des animaux qui est le plus né pour la concorde ; et l'homme est celui des animaux où l'inimitié et la haine font de plus sanglantes tragédies. Nous ne pouvons vivre sans société[1], et nous ne pouvons aussi y durer longtemps. La douceur de la conversation et la nécessité du commerce nous font désirer d'être ensemble, et nous n'y pouvons demeurer en paix : nous nous cherchons, nous nous déchirons ; et, dans une telle contrariété de nos désirs, nous sommes contraints de reconnaître, avec le grand saint Augustin, qu'il n'est rien de plus sociable ni de plus discordant que l'homme : le premier, par la condition de notre nature ; le second, par le dérèglement de nos convoitises[2].

(Sermon sur la Mort.)

---

1. La sociabilité est un besoin du cœur. Chercher à se rapprocher des autres, n'est-ce pas commencer à les aimer ?

2. « L'homme qui n'aime que soi, dit Pascal, ne hait rien tant que d'être seul avec soi. Il ne recherche rien que pour soi, et ne fuit rien tant que soi : parce que quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se désire, et qu'il trouve en soi-même un amas de misères inévitables, et un vide de biens réels et solides qu'il est incapable de remplir... De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés.... De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remue-

XXXIII

Les sages du monde, voyant l'homme, d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes [1] ce que c'est que l'homme : les uns en feront un Dieu, les autres en feront un rien : les uns diront que la nature le chérit comme une mère et qu'elle en fait ses délices ; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre, et qu'elle en fait son rebut ; et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que par une espèce de caprice elle a formé ce prodige [2] qu'on appelle l'homme.

... D'où vient cette discordance ? Et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées ? C'est que l'homme a voulu bâtir

---

ment ; de là vient que la prison est un supplice si horrible ; de là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. » (IV. 2.)

— « L'on demande pourquoi tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule nation, et n'ont point voulu parler une même langue, vivre sous les mêmes lois, convenir entre eux des mêmes usages et d'un même culte ; et moi, pensant à la contrariété des esprits, des goûts et des sentiments, je suis étonné de voir jusqu'à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toit, dans une même enceinte, et composer une seule famille. »... « Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi-même et de Dieu. » (La Bruyère, *De l'homme*, 16-99.)

1. Cf. Pascal, art. VIII, Dogmatistes et Pyrrhoniens.

2. Voir n° 18 et la note. — Encore Pascal : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, *quel prodige !* Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers. »

à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan : ainsi contre la régularité du premier dessein, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout-à-coup unis. Voilà le mot de l'énigme...

(Sermon sur la Mort.)

XXXIV

Est-il bien possible que l'esprit de séduction soit si puissant dans les hommes, que, non seulement ils trompent les autres, mais que leurs propres pensées les déçoivent ? Il n'est que trop véritable...

Oui, il y a deux hommes dans l'homme[1], aussi inconnus

---

1. On connaît ces vers que Racine lisait un jour devant Louis XIV :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

et la réponse du grand Roi : « Ah ! je connais bien ces deux hommes ! »

Du même poète cette strophe où s'affirme encore la coexistence en l'homme de ces deux hommes :

Hélas ! en guerre avec moi-même
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux et n'accomplis jamais :
Je veux, mais, ô misère extrême,
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais. »

Racine n'a guère fait que traduire le mot célèbre de saint Paul : « *quod volo bonum non facio ; quod nolo malum, hoc ago.* »

— La Bruyère : « Quelle mésintelligence entre l'esprit et le cœur ! Le Philosophe vit mal avec tous ces préceptes, et le politique rempli de vues et de réflexions ne sait pas se gouverner. » (*De l'homme*, 91.)

— « En méditant sur la nature de l'homme, j'y crus découvrir

l'un à l'autre que seraient deux hommes différents. Il y a deux cœurs dans le cœur humain ; l'un ne sait pas les pensées de l'autre ; et souvent pendant que l'un se plaît au péché, l'autre contrefait si bien le pénitent, que l'homme lui-même ne se connaît pas...

Quelle est la cause profonde d'une séduction si subtile ? Il faut tâcher de la pénétrer pour appliquer le remède et attaquer le mal dans sa source. Pour l'entendre [1], il faut remarquer que les saintes vérités de Dieu et la crainte de ses jugements font deux effets dans les âmes : elles les chargent d'un poids accablant, elles les remplissent de pensées importunes : voici la pierre de touche. Ceux qui veulent se décharger de ce fardeau ont la douleur véritable ; ceux qui ne songent qu'à se défaire de ces pensées ont une douleur trompeuse [2]... Voici

---

deux principes distincts, dont l'un l'élevait à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice et du beau moral, aux régions du monde intellectuel, dont la contemplation fait les délices du sage, et dont l'autre le ramenait bassement en lui-même, l'asservissait à l'empire des sens, aux passions qui sont leurs ministres, et contrariait par elles tout ce que lui inspirait le sentiment du premier. En me sentant entraîné, combattu par ces deux mouvements contraires, je me disais : Non, l'homme n'est point un ; je veux et je ne veux pas ; je me sens à la fois esclave et libre ; je vois le bien, je l'aime, et je fais le mal. Je suis actif quand j'écoute la raison ; passif quand mes passions m'entraînent ; mon pire tourment, quand je succombe, est de sentir que j'ai pu résister. » (J.-J. Rousseau., *Le vicaire savoyard.*)

1. Avec quelle profondeur et quelle finesse d'observation, Bossuet remonte aux causes de cette étrange séduction que chacun de nous a pu constater pour soi-même, et dont nous avons tous été plus ou moins les victimes ! C'est surtout dans l'étude et la connaissance de ces secrets replis du cœur, c'est en portant la lumière dans ces sentiers obscurs et tortueux de l'âme qu'un grand moraliste se montre.

2. Voyez avec quelle sûreté de main le P. Monsabré jette sa sonde révélatrice dans ces abîmes ténébreux du cœur humain : « Ne confondez pas ces deux choses, MM., s'écrie le grand Confé-

la séduction : l'âme troublée et malade, mais qui ne sent sa maladie que par son trouble, songe au trouble qui l'incommode plutôt qu'au mal qui la presse ; cet aveuglement est étrange; mais si vous avez jamais rencontré de ces malades fâcheux qui s'emportent contre un médecin qui veut arracher la racine du mal, et qui ne lui demandent autre chose sinon qu'il apaise la douleur, vous avez vu quelque image des malheureux dont je parle.

(Sermon sur l'intégrité de la pénitence.)

XXXV

L'homme est un grand abîme dans lequel on ne connaît rien; ou plutôt l'homme est un grand prodige et un amas confus de choses contraires et mal assorties[1]. Il n'établit rien qu'il ne renverse, et il détruit lui-même tous ses sentiments[2]? Une marque de ce désordre, c'est que l'homme se cherche toujours et ne veut pas se connaître: il s'admire et ne sait pas ce qu'il vaut. L'estime qu'il fait de lui-même fait qu'il veut conserver tout ce qui le touche; et cependant, par le plus

---

rencier de Notre-Dame, le regret et le repentir. Le regret est égoïste : il ne déteste pas le mal, mais le châtiment du mal; le repentir s'épanche et pleure devant la majesté et l'amour qu'il a offensés. Le pécheur repentant ne sortirait de la peine que pour se jeter à corps perdu sur le chemin jadis oublié de la vertu; le pécheur qui regrette retournerait à sa vie coupable, s'il le pouvait. Tombé entre les bras vengeurs de Dieu, il ne cesse pas d'aimer le mal, tout en se plaignant du châtiment qui le torture, et il n'a pour celui qui le lui inflige qu'une éternelle aversion... que voulez-vous que Dieu fasse pour lui ? » (2e Conférence sur l'Enfer — *Eternité des peines*.)

1. V. n° 18, note 1, page 19.

2. La Rochefoucauld : « Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes que de voir que nous

indigne de tous les mépris, il prodigue son âme sans peine, et ne daigne pas seulement penser à une perte si considérable.

(2e Sermon pour le Vendredi-Saint.)

XXXVI

La nature humaine veut être heureuse ; elle ne veut avoir ni faim, ni soif ; elle ne veut avoir aucun besoin, aucun désir à remplir, aucun travail, aucune fatigue ; et cela, qu'est-ce autre chose, sinon être heureux ? Voilà ce que veut la nature humaine, voilà son fond[1]. Elle se trompe dans les moyens ;

---

désapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre. » (*Réflexions*, 51.)

— « Il se trouve autant de différence de nous à nous-mêmes, que de nous à aultruy. » (Montaigne, *Essais*.)

— « Il n'y a presque point de vérités dont nous demeurions toujours d'accord. » (Pascal, *De l'esprit géométrique*.)

— « Les hommes n'ont point de caractères, ou s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point, et où ils soient reconnaissables... » (La Bruyère, *De l'homme*, 147.)

— « Nos actions se contredisent souvent de si étrange façon qu'il semble impossible qu'elles soient parties de même boutique. » (Charron, *De la sagesse*, liv. I, 38.)

. . . . .Mea cum pugnat sententia secum,
Quot petiit spernit, repetit quod nuper omisit,
Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto,
Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis.

(Horace, *Epit.* I, 1.)

— *Nemo non quotidie et consilium mutat et votum... alius prodit atque alius... impar sibi est :* « Personne qui ne change chaque jour de volonté et de désir... On se montre tantôt d'une façon, tantôt d'une autre... On n'est jamais égal à soi-même. » (Sénèque, *Ep.* 30.)

1. « Tous les hommes recherchent d'être heureux ; cela est sans exception. Quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre et

elle a soif des plaisirs des sens; elle veut exceller; elle a soif des honneurs du monde. Pour parvenir aux uns et aux autres, elle a soif des richesses ; sa soif est insatiable; elle demande toujours et ne dit jamais : c'est assez! Toujours plus, et toujours plus[1] ! Elle est curieuse, elle a soif de vérité ; mais elle ne sait où la prendre, ni quelle vérité la peut satisfaire ; elle en ramasse ce qu'elle peut par-ci, par-là, par de bons, par de mauvais moyens; et comme toute âme curieuse est légère[2], elle se laisse tromper par tous ceux qui lui promettent cette vérité qu'elle cherche[3].

(Méditations sur l'Évangile, la Cène, 1re partie, XXXe jour.)

---

que les autres n'y vont pas, est ce même désir qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre. » (Pascal, VIII.)

1. Bossuet parle des aspirations de la nature humaine exactement comme saint Bernard parle des aspirations de la vertu : « *Vera virtus nunquam arbitratur se comprehendisse*; *nunquam dicit satis est; sed semper esurit et sitit justitiam*. La vraie vertu ne croit jamais avoir atteint son terme; jamais elle ne dit : c'est assez ; mais elle a toujours faim et soif de justice », c'est-à-dire d'idéal et de perfection.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend!

(Lamartine, *Médit. poét.* : l'Isolement.)

2. *Toute âme curieuse est légère*, dit Bossuet. C'est un peu ce que dit Horace :

Percontatorem fugito : nam garrulus idem est,
Nec retinent patulæ commissa fideliter aures.

Un curieux, un indiscret, fuyez-le comme la peste; car il est nécessairement bavard, et une oreille toujours ouverte est comme un crible où passent tous les secrets. (Ep. I, 18.)

3. Bossuet, dans une page magnifique des *Élévations*, indique la source intarissablement féconde de ce bonheur et de cette vérité que l'homme cherche avidement partout et qu'il ne trouve nulle part ici-bas : « Seigneur, qu'ai-je à désirer ? De vivre ; de

XXXVII

La nature, quoique impuissante, n'a jamais été sans flatteurs qui l'ont enflée par de vains éloges, parce qu'en effet ils ont vu en elle quelque chose de fort excellent : mais ils ne se sont pas aperçus qu'il en était comme des restes d'un édifice autrefois très régulier et très magnifique, renversé maintenant et porté à terre, mais qui conserve encore dans sa ruine quelques vestiges de son ancienne grandeur et de la science de son architecte. Ainsi nous voyons encore en notre nature, quoique malade, quoique disloquée, quelques traces de sa première institution ; et la sagesse humaine s'étant bien voulu tromper par cette apparence, encore qu'elle y remarquât des défauts visibles, elle a mieux aimé couvrir ses maux par l'orgueil, que de les guérir par l'humilité.

(1er Sermon pour la Pentecôte.)

XXXVIII

N'appréhendons pas de montrer nos plaies, et avouons que notre nature est extrêmement languissante; et comment pourrions-nous le nier? Quand nous voudrions le dissimuler ou le taire, toute notre vie nierait contre nous; nos occupations ordinaires témoignent assez où tend la pente de notre cœur. D'où vient que tous les sages s'accordent que le chemin du vice est glissant? D'où vient que nous connaissons

---

vivre en vous, de vivre pour vous, de vivre de vous et de votre éternelle vérité; de vivre tout entier; de vivre dans l'âme, de vivre même dans le corps; de ne perdre jamais la vie; de vivre toujours! » Et le grand orateur de conclure : « J'ai tout cela dans l'Eucharistie; j'y ai donc tout, et il ne me reste qu'à jouir. »

par expérience que non seulement nous y tombons de nous-mêmes, mais encore que nous y sommes comme entraînés[1]? Au lieu que pour monter à cette éminence où la vertu établit son trône, il faut se raidir et bander les nerfs avec une incroyable contention[2]. Après cela est-il malaisé de connaître où nous porte le poids de notre inclination dominante? Et qui ne voit que nous allons au mal naturellement, puisqu'il faut faire effort pour nous en tirer, et que nous n'en pouvons sortir qu'avec peine ? De là vient que la doctrine de l'Évangile, qui ne peut repaître que l'entendement, ne tient presque point à notre âme ; au contraire, les choses sensibles y font de profondes impressions..... Nous sentons je ne sais quel instinct en nous-mêmes, qui voudrait, il nous semble, s'élever à Dieu; mais nous sentons aussi un torrent de cupidités opposées, qui nous entraînent et nous captivent.

(1er Sermon pour le jour de la Pentecôte.)

XXXIX

Si l'on ne connaît de maux aux hommes que ceux qu'ils

---

1. « Nos passions nous poussent au dehors quand même les objets ne s'offriraient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes et nous appellent, quand même nous n'y pensons pas. » (Pascal, *Pensées*, VIII.)

2. « *Ad augusta per angusta* », suivant le mot de passe d'Hernani. — Comme dit Ovide :

Ardua per præceps gloria vadit iter.

Corneille exprime cette même pensée dans ce vers superbe :

Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire.

Et La Fontaine :

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

Une femme de grand cœur et de grand esprit, la vénérable mère Barat, disait : « La vertu n'a de féminin que le nom ; elle est virile en tout le reste. » (*Vie de Mme Barat*, par Mgr Baunard.)

sentent et qu'ils confessent, on est trop mauvais médecin de leurs maladies. Dans les âmes, comme dans les corps, il y en a qu'on ne sent pas encore parce qu'elles ne sont pas déclarées; et d'autres qu'on ne sent plus, parce qu'elles ont tourné en habitude, ou bien qu'elles sont extrêmes, et tiennent déjà quelque chose de la mort, où l'on ne sent rien.

(Maximes et Réflexions sur la comédie.)

XL

Tout ce qui se mesure finit, tout ce qui est né pour finir n'est pas tout à fait sorti du néant où il est sitôt replongé. Si notre être, si notre substance n'est rien, tout ce que nous bâtissons dessus, que peut-il être? Ni l'édifice n'est plus solide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être, plus réel que l'être lui-même. Pendant que la nature nous tient si bas, que peut faire la fortune pour nous élever ? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables; vous n'en trouverez point de mieux marquée, ni qui vous paraisse plus effective, que celle qui relève le victorieux au-dessus des vaincus qu'il voit étendus à ses pieds. Cependant ce vainqueur, enflé de ses titres, tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort.

(Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre.)

XLI

Qu'il est honteux à l'homme d'être si fort attaché à des choses vaines, que les lui ôter soit un supplice!

(Sermon sur la Profession de Mme de La Vallière.)

XLII

Nous ne pouvons souffrir le faux ni le travers de tant d'esprits : considérons le nôtre; nous nous trouverons gâtés dans le principe. Nous ne cherchons ni la raison ni le vrai en rien : mais après que nous avons choisi quelque chose par notre humeur, ou plutôt que nous nous y sommes laissé entraîner, nous trouvons des raisons pour appuyer notre choix. Nous voulons nous persuader que nous faisons par modération ce que nous faisons par paresse. Nous appelons souvent retenue, ce qui en effet est timidité; ou courage, ce qui est orgueil et présomption; ou prudence et circonspection, ce qui n'est qu'une basse complaisance. Enfin nous ne songeons point à avoir véritablement une vertu; mais ou à faire paraître aux uns que nous l'avons, ou à nous le persuader à nous-mêmes. Lequel est le pis des deux? Je ne sais; car les autres sont encore plus difficiles à contenter que nous-mêmes, et et nous n'allons guère avant quand il n'y a que nous à tromper. Nous en avons trop bon marché; et l'hypocrisie qui veut contenter les autres, se trouve obligée de prendre beaucoup plus sur soi. Cependant c'est là notre but; et pourvu que, par quelques pratiques superficielles de vertu, nous puissions nous amuser nous-mêmes, en disant : « Je fais bien », nous voilà contents. Nous ne songeons pas que si nous faisions quelque chose par vertu, ce même motif nous ferait tout faire; au lieu que, ne prenant dans la vertu que ce qui nous plaît, et laissant le reste qui ne s'accommode pas si bien à notre humeur, nous montrons que c'est notre humeur, et non la vertu, que nous suivons.

(Lettre au maréchal de Bellefonds.)

XLIII

Il est assez naturel à l'homme de se laisser emporter faci-

lement aux extrémités opposées [1]. Le malade pressé de la fièvre désespère de sa guérison; le même étant rétabli s'imagine qu'il est immortel. Dans les horreurs de l'orage, le nautonier effrayé dit un adieu éternel aux flots; mais aussitôt que la mer est un peu apaisée, il se rembarque sans crainte, comme s'il avait dans ses mains les vents et les tempêtes.

(Sermon sur la Pénitence, 1er point.)

XLIV

« *La terre est maudite dans ton travail*[2] » : la terre n'avait point péché ; et si elle est maudite, c'est à cause du travail de

---

1. Horace fait un tableau plaisant de cette inconstance d'humeur qui constitue le fond de la nature humaine :

Idem eadem possunt horam durare probantes ?
. . . .
Qnod petiit spernit, repetit quod nuper omisit.

(*Epit.* I, 1, 80 et ss.)

Cf. La Bruyère : « Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs ; il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts et de manières différentes ; il est à chaque moment ce qu'il n'était point, et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été : il se succède à lui-même. Ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions ; ni de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs. Ne vous trompez-vous point ? Est-ce Eutycrate que vous abordez ? Aujourd'hui quelle glace pour vous ! Hier il vous recherchait, il vous caressait, vous donniez de la jalousie à ses amis : vous reconnaît-il bien ? Dites-lui votre nom. » (*De l'Homme*, 6.)

2. Cf. Lucrèce, V, 201 à 235. — Rien de plus curieux et de plus intéressant que de comparer à ce passage de Bossuet les vers dans lesquels le poète matérialiste se plaint de l'inclémence de la nature qui traite l'homme en marâtre. On dirait que l'Évêque de Meaux s'est appliqué à traduire le chantre du *De Natura rerum*, pour peindre cette misère de l'homme, conséquence de sa révolte contre Dieu.

l'homme maudit qui la cultive ; on ne lui arrache aucun fruit, et surtout le fruit le plus nécessaire, que par force et parmi des travaux continuels.

« *Tous les jours de ta vie* » : la culture de la terre est un soin perpétuel qui ne nous laisse en repos ni jour ni nuit, ni en aucune saison : à chaque moment l'espérance de la moisson et le fruit unique de tous nos travaux peut nous échapper ; nous sommes à la merci du ciel inconstant, qui fait pleuvoir sur le tendre épi, non seulement les eaux nourrissantes de la pluie, mais encore la rouille inhérente et consumante de la niellure.

« *La terre te produira des épines et des buissons* » : Féconde dans son origine et produisant d'elle-même les meilleures plantes ; maintenant si elle est laissée à son naturel, elle n'est fertile qu'en mauvaises herbes : elle se hérisse d'épines ; menaçante et déchirante de tous côtés, elle semble même nous vouloir refuser la liberté du passage, et on ne peut marcher sur elle sans combat.

« *Tu mangeras l'herbe de la terre.* » Il semble que dans l'innocence des commencements, les arbres devaient d'eux-mêmes offrir et fournir à l'homme une agréable nourriture dans leurs fruits. Mais depuis que l'envie du fruit défendu nous eut fait pécher, nous sommes assujettis à manger l'herbe que la terre ne produit que par force ; et le blé dont se forme le pain, qui est notre nourriture ordinaire, doit être arrosé de nos sueurs. C'est ce qu'insinuent ces paroles : « Tu mangeras l'herbe ; et ton pain te sera donné à la sueur de ton visage. » Voilà le commencement de nos malheurs : c'est un continuel travail qui seul peut vaincre nos besoins et la faim qui nous persécute.

« *Jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été formé, et que tu deviennes poussière.* » Il n'y a point d'autre fin de nos travaux ni d'autre repos pour nous, que la mort et le retour à la poussière, qui est le dernier anéantissement de nos corps. Cet objet est toujours présent à nos yeux : la mort se présente

de toutes parts ; la terre même que nous cultivons nous la met incessamment devant la vue : c'est l'esprit de cette parole : « l'homme ne cessera de travailler la terre dont il est pris et où il retourne. »

Homme, voilà donc ta vie : éternellement tourmenter la terre, ou plutôt te tourmenter toi-même en la cultivant, jusqu'à ce qu'elle te reçoive toi-même et que tu ailles pourrir dans son sein. O repos affreux ! O triste fin d'un continuel travail[1] !

(Élévations sur les mystères. — VIe semaine)

---

1. On ne lira pas sans intérêt, après ce chapitre sur la *Faiblesse et la misère de l'homme,* ce tableau des misères humaines tracé par un philosophe contemporain à qui une mort prématurée n'a pas permis de donner toute sa mesure :

« L'homme souffre et beaucoup.

« Il y a la souffrance physique. Laissons tout développement banal. Gardons-nous de toute exagération. Constatons qu'il y a toute une série, et même une foule de petits biens inaperçus dont le prix n'est connu que lorsqu'ils viennent à manquer, et que cela rend la vie supportable et même agréable. Mais ne soyons pas de ces gens qui prennent aisément leur parti des maux d'autrui, sauf à crier bien fort quand ils viennent à être eux-mêmes atteints. Voyons et disons qu'il y a des souffrances aiguës, violentes, poignantes. Et il y a des états extrêmement pénibles, des infirmités, des maladies qui durent. Voilà une première forme de la misère et du mal.

« Il y a, dans l'ordre intellectuel, la grossièreté, la brutalité, la bestialité. Y pensons-nous assez ? Des hommes, c'est-à-dire des êtres raisonnables, faisant partie de la cité des esprits et réduits presque à l'état de la bête ; ne se doutant pour ainsi dire pas de ce monde supérieur pour lequel, pourtant, ils sont faits ; si profondément enfoncés dans la matière que le reste, pour eux, est comme non avenu ; si totalement ignorants que la vérité, pour eux, est comme si elle n'était pas. Puis il y a, à des degrés moindres, toutes les sortes d'ignorances, bien dégradantes et bien lamentables encore, et les faiblesses et les limites de l'esprit, et les erreurs multiples et variées...

« ..... Considérons l'ordre des sentiments. Que de misères d'une

autre sorte ! Les froissements et les brisements du cœur ; les tristesses ; les douleurs morales ; et ce qu'il y a de faible, de petit, de mesquin, d'étroit, de court dans les meilleures affections, avec la mort, d'ailleurs, au bout de tout ; et en tant d'âmes, l'inexprimable et incurable ennui.

« Dans l'ordre de l'action, comptons, si nous le pouvons, les entreprises manquées, les plus belles ambitions déçues, les meilleurs efforts restant stériles, et toujours la mort venant tout traverser, tout interrompre, au hasard :

« ..... *Quare mors immatura vagatur ?*

« Dans l'ordre social, ce sont des imperfections, des défauts, des misères de toute espèce. Il faut un singulier parti pris pour ne le voir pas, un égoïsme invétéré ou une étrange légèreté d'âme pour ne pas s'en émouvoir.

« Enfin il y a une misère que l'on pressent dans tout ce que je viens de dire, mais que je n'ai pas encore regardée en elle-même ni nommée de son nom : c'est la violation de la loi morale... Ce n'est plus l'erreur, ni l'ignorance, ni le malheur, mais la faute, *culpa*, le péché, *peccatum*..... »

(Ollé-Laprune, *Le prix de la vie*, XIV.)

II

Brièveté de la Vie. — La Mort

I

C'est bien peu de chose que l'homme, et tout ce qui a fin est bien peu de chose. Le temps viendra où cet homme qui vous semblait si grand ne sera plus, ou il sera comme l'enfant qui est encore à naître, ou il ne sera rien ! si longtemps qu'on soit au monde, y serait-on mille ans, il en faut venir là. Il n'y a que le temps de ma vie qui me fait différent de ce qui ne fut jamais : cette différence est bien petite, puisqu'à la fin je serai encore confondu avec ce qui n'est point ; ce qui arrivera le jour où il ne paraîtra pas seulement que j'aie été, puisque je ne serai plus.

J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir ; je viens faire mon personnage ; je viens me montrer comme les autres : après, il faudra disparaître [1]. J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer : ceux-là même donneront à leur successeur le même spectacle : tous enfin viendront se confondre dans le néant. Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus : prenons-en cent : Qu'il y a de temps où je n'étais pas ! Qu'il y en a où je ne serai point ! Et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans !

Je ne suis rien. Ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi ; et la comédie ne serait pas moins bien jouée, quand je serais

---

1. Cf. Sophocle, *Œdipe-Roi*, v. 1171 et ss.

demeuré derrière le théâtre [1]. Ma partie est bien petite en ce monde, et si peu considérable, que, quand je regarde de près, il me semble que c'est un songe de me voir ici, et que tout ce que je vois ne sont que de vains simulacres.

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus ; et pour

---

1. On connaît le mot d'Auguste mourant, rapporté par Suétone : « Si vous trouvez que j'aie bien joué la farce de la vie, applaudissez ! » — Pascal : « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. (Pensées, XXIV, 58.)

— « Dans cent ans le monde subsistera encore en son entier : ce sera le même théâtre et les mêmes décorations, ce ne seront plus les mêmes acteurs..... Il s'avance déjà sur le théâtre d'autres hommes qui vont jouer dans une même pièce les mêmes rôles ; ils s'évanouiront à leur tour ; et ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus : de nouveaux acteurs ont pris leur place. Quel fond à faire sur un personnage de comédie ? » (La Bruyère, *de la Cour*.)

— Le poète hollandais Feith dit avec une énergie particulière : « Notre existence va de l'affliction à la joie, et de la joie à l'affliction ; le roi monte sur le trône, l'esclave se courbe devant lui, la Mort souffle sur le théâtre, et tous deux ont cessé d'être. »

(*Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1841.)

— Don Quichotte se sert des mêmes images pour faire la leçon à Sancho : « A le bien prendre, Sancho, tout ici-bas, n'est que comédie, et ce monde lui-même n'est qu'un vaste théâtre sur lequel nous jouons chacun le rôle dont la Providence nous a chargés dans la pièce qu'on appelle la vie..... »

(Cervantes, *Don Quichotte*, 2e partie, ch. XII.)

— Citons encore Massillon : « Les âges se renouvellent, les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement. Rien ne demeure ; tout change, tout s'use, tout s'éteint..... Une nouvelle Cour a succédé à celle que nos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène ; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs. »

(*Carême*, Sermon pour le jeudi de la 4e semaine.)

— Enfin Balzac, dans son *Socrate chrétien* (ch. VIII), emploie cette poétique figure : « Dieu est le poète, et nous ne sommes que les acteurs. »

aller là, par combien de périls faut-il passer ! par combien de maladies... A quoi tient-il que le cours ne s'en arrête à chaque moment? Ne l'ai-je pas reconnu quantité de fois? J'ai échappé la mort à telle et telle rencontre; c'est mal parler : j'ai échappé la mort. J'ai évité ce péril, mais pas la mort. La mort nous dresse diverses embûches; si nous échappons l'une, nous tombons en une autre. A la fin, il faut venir entre ses mains[1].

Il me semble que je vois un arbre abattu des vents; il y a des feuilles qui tombent à chaque moment. Les unes résistent plus, les autres moins. Que s'il y en a qui échappent de l'orage, toujours l'hiver viendra qui les flétrira et les fera tomber[2]; ou, comme dans une grande tempête, les uns son soudainement suffoqués, les autres flottent sur un ais abandonné aux vagues; et lorsqu'il croit avoir évité tous les périls, après avoir duré longtemps, un flot le pousse contre un écueil et le brise. Il en est de même : le grand nombre d'hommes qui courent la même carrière, fait que quelques-uns passent jusques au bout; mais après avoir évité les attaques diverses

---

1. « Cogitemus nos, quantum ad mortem, proditos esse, et sumus..... eodem citius, tardiusve veniendum est. » (Sénèque.)

Cum bene notum
Porticus Agrippæ, et via te conspexerit Appî,
Ire tamen restat, Numa quo devenit et Ancus.

« Quand le portique d'Agrippa et la voie Appienne auront contemplé à leur aise ta célébrité, il te restera encore d'aller où sont allés les rois Numa et Ancus. » (Horace, *Ep.*, I, 6.)

2. Pour décrire la solitude qui se faisait peu à peu à Fontainebleau, autour de Napoléon, M. Thiers se sert d'une comparaison semblable : « Qui n'a vu souvent, à l'entrée de l'hiver, au milieu des campagnes déjà ravagées, un chêne puissant, étalant au loin ses rameaux sans verdure, et ayant à ses pieds les débris desséchés de sa riche végétation? Tout autour règnent le froid et le silence, et, par intervalles, on entend à peine le bruit léger d'une feuille qui tombe. L'arbre immobile et fier n'a plus que quelques feuilles jaunies, prêtes à se détacher comme les autres... »

(*Hist. du Consulat et de l'Empire*, liv. LIII.)

de la mort, arrivant au bout de la carrière où ils tendaient parmi tant de périls, ils la vont trouver eux-mêmes et tombent à la fin de leur course : leur vie s'éteint d'elle-même, comme une chandelle qui a consumé sa matière.

Ma carrière est de quatre-vingts ans, tout au plus, et de ces quatre-vingts ans, combien y en a-t-il que je compte pendant ma vie ? Le sommeil est plus semblable à la mort ; l'enfance est la vie d'une bête. Combien de temps voudrais-je avoir effacé de mon adolescence ? Et quand je serai plus âgé combien encore ? Voyons à quoi tout cela se réduit. Qu'est-ce que je compterai donc ? Car tout cela n'en est déjà pas. Le temps où j'ai eu quelque contentement, où j'ai acquis quelque honneur [1] ? Mais combien ce temps est-il clairsemé dans ma vie ! C'est comme des clous attachés à une longue muraille dans quelque distance : vous diriez que cela occupe bien de la place : amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main !...

Ah ! que nous avons bien raison de dire que nous passons notre temps ! Nous le passons véritablement, et nous passons avec lui [2]. Tout mon être tient à un moment ; voilà ce qui me sépare du rien : celui-là s'écoule, j'en prends un autre ; ils se passent les uns après les autres ; les uns après les autres je les joins, tâchant de m'assurer ; et je ne m'aperçois pas

---

1. « La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable, puisque, si l'on cousait ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on ferait à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois.

(La Bruyère, *Du Cœur*.)

2. Ainsi tout change, ainsi tout passe,
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas ! sans plus laisser de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface.

(Lamartine, *1re Méd.*, xv.)

Ronsard avait déjà dit :

Le temps s'en va ; le temps s'en va, Madame !
Las ! le temps, non ; mais nous, nous en allons.

qu'ils m'entraînent insensiblement avec eux, et que je manquerai au temps, non pas le temps à moi.

Voilà ce que c'est que de ma vie ; et ce qui est épouvantable, c'est que cela passe à mon égard. Devant Dieu, cela demeure !

(Fragment sur la brièveté de la vie...)

II

Il faut ici nous représenter cette illusion trompeuse du temps, et la manière dont il se joue de notre faible imagination. Le temps, dit saint Augustin, est une faible imitation de l'éternité [1]. Celle-ci est toujours la même ; ce que le temps ne peut égaler par sa consistance, il tâche de l'imiter par la succession. S'il nous dérobe un jour, il en rend subtilement un autre semblable, qui nous empêche de regretter celui que nous venons de perdre. C'est ainsi que le temps nous joue et nous cache sa rapidité.....

En effet le temps nous trompe toujours, parce qu'encore qu'il varie sans cesse, il montre toujours un même visage, et que l'année qui est écoulée semble ressusciter dans la suivante. Toutefois une longue suite nous découvre toute l'imposture. Les rides sur notre front, les cheveux gris, les infirmités ne font que trop remarquer quelle grande partie de notre être est déjà abîmée et engloutie. Mais il ne nous dépouille que peu à peu et nous mène aux extrémités opposées par une pente si douce et tellement insensible, que nous nous trouvons engagés au milieu des ombres de la mort avant que d'avoir songé comme il faut à notre conversion [2].

(Sermon sur la Nécessité de travailler à son salut.)

---

1. Le Temps, cette image mobile
De l'immobile éternité.
(J.-B. Rousseau, *Odes*, III, 2.)

2. De ces mélancoliques et profondes pensées de Bossuet, rap-

III

La vie humaine[1], semblable à un chemin ; dans l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas ;

---

prochez cette page de saint Grégoire de Nazianze, dont nous em pruntons la traduction à M. Villemain, dans son *Tableau de l'éloquence chrétienne au IV[e] siècle :* « Qu'ai-je été? que suis-je? Je l'ignore ; un plus sage que moi ne le sait pas mieux. Enveloppé de nuages, j'erre çà et là, n'ayant rien, pas même le rêve, de ce que je désire !... Je suis, dites quelle chose? Une partie de moi s'est évanouie, et je suis maintenant autre chose. Mais je ne serai, si je suis, rien de durable. Je suis comme le cours d'un fleuve impétueux, toujours en mouvement, n'ayant rien de stable... On ne repasse pas les mêmes flots qu'on a passés ; on ne revoit pas le même homme qu'on a vu... Placés entre deux tombeaux, nous vivons pour mourir. Ma vie se compose de la perte de mes années. Déjà la vieillesse me couvre de cheveux blancs. Mais si une éternité doit me recevoir, comme on le dit, répondez : ne vous semble-t-il pas que cette vie est la mort, et que la mort est la vie? »

1. Saint Basile a comparé lui aussi la vie à un chemin : « Voyageur d'un moment sur cette terre, tu avances, tu laisses tout derrière toi. Sur ton chemin se sont trouvés des bocages, des prairies, des ruisseaux, et d'autres objets qui ont fixé tes regards : charmé un instant, tu as continué ta route. Quelquefois aussi tu as rencontré des pierres, des fossés, des précipices, des rochers, des palissades et même des animaux sauvages, des reptiles, des ronces, ou d'autres objets désagréables ; contrarié un instant, tu as poursuivi ton voyage. Telle est la vie : peines, plaisirs, elle n'a rien de durable. Aujourd'hui, tu as cultivé ce champ ; demain il sera cultivé par un autre, et bientôt par d'autres encore. »

Et encore : « La vie présente ne vous semble-t-elle pas une longue route continue, distinguée par les différents âges comme par des stations? On entre dans cette route en sortant du sein maternel ; elle se termine au tombeau, où tout le monde arrive, les uns plus tôt, les autres plus tard ; les uns achèvent leur carrière, en passant par tous les intervalles du temps ; les autres disparaissent dès l'entrée, sans s'arrêter même aux premières sta-

mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : marche ! marche ! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non ; il faut marcher, il faut courir. Rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps [on rencontre] des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent[1].... On voudrait arrêter : marche ! marche ! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable ! inévitable ruine ! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement ! Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux ; déjà tout commence à s'effacer : les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, les couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires. Tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort. On commence à sentir l'approche du gouffre fatal.

---

tions de la vie. Les chemins qui conduisent d'une ville à une autre, on peut n'y point entrer si l'on veut et n'y point marcher ; mais le chemin de la vie, quand nous voudrions nous arrêter dans notre course, nous saisit malgré nous, et nous entraîne vers le terme marqué par le Seigneur. Oui, du moment que nous sommes sortis de la porte qui conduit à cette vie et que nous sommes entrés dans cette route, il nous faut absolument arriver à la fin. Sitôt que chacun de nous a quitté le sein maternel, enchaîné au cours du temps, il est entraîné, laissant derrière lui le jour qu'il a vécu, et ne pouvant, quand il le voudrait, revenir au jour d'hier. »

(*Homélie sur le Mépris des choses de ce monde.*)

1. Cf. Pascal : « ... Je vois d'autres personnes auprès de moi, d'une semblable nature : je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi, ils me disent que non ; sur cela, ces misérables égarés, ayant regardé autour d'eux, et ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés et s'y sont attachés. » (art. XI, 8.)

Mais il faut aller sur le bord ; encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent ; il faut marcher. En arrière ! plus de moyens : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé [1]...

(Sermon pour le jour de Pâques, 1685.)

IV

Le monde entier n'est rien ; tout ce qui est mesuré par le temps va finir. Le ciel, qui nous couvre par sa voûte immense, est comme une tente, selon la comparaison de l'Écriture : on la dresse le soir pour les voyageurs, et on l'enlève le lendemain... La fin de tout arrive; la voilà qui vient ; elle est presque déjà venue. Tout ce qui paraît de plus solide n'est qu'une figure qui passe quand on veut jouir, qu'une ombre fugitive qui disparaît... Tout ce qui se voit, tout ce qui se touche, qui se compte, qui se mesure par le temps, n'est qu'une ombre de l'être véritable : à peine commence-t-il à être qu'il n'est déjà plus.

(Sermon sur les Obligations de l'état religieux.)

V

Cette verte jeunesse ne durera pas toujours [2]; cette heure

---

1. Un excellent commentateur des Sermons de Bossuet donne ce passage célèbre sous cette forme inachevée, en faisant remarquer qu'il paraît avoir ainsi encore plus de mouvement et de vigueur, et surtout plus d'originalité.

2. « Toi-même, ô mon fils, mon cher fils, toi-même, qui jouis d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose. »

(Fénelon, *Télémaque*, XIX.)

fatale viendra qui tranchera toutes les espérances trompeuses par une inévitable sentence : la vie nous manquera, comme un faux ami, au milieu de nos entreprises. Là, tous nos beaux desseins tomberont par terre[1] ; là, s'évanouiront toutes nos pensées. Les riches de la terre qui, durant cette vie, jouissant de la tromperie d'un songe agréable, s'imaginent avoir de grands biens, s'éveillant tout à coup dans ce grand jour de l'éternité, seront tout étonnés de se trouver les mains vides. La mort, cette fatale ennemie, entraînera avec elle tous nos plaisirs et tous nos honneurs dans l'oubli et dans le néant.

Hélas ! on ne parle que de passer le temps. Le temps passe, en effet, et nous passons avec lui... Allons ! et puisque notre vie est toujours emportée par le temps qui ne cesse de nous échapper, tâchons d'y attacher quelque chose qui nous demeure....

(Panégyrique de saint Bernard.)

VI

Je meurs : fermez-moi les yeux ; que je ne voie plus les vanités ; enveloppez-moi de ce drap, je n'ai plus besoin d'autre chose ; rendez-moi ma pauvreté naturelle ; mettez-moi en terre. C'est là d'où je viens, selon le corps, c'est là où il faut que je retourne ; c'est là ma mère qui m'a engendré pour mourir : elle m'enfantera un jour pour ne mourir plus. Ne parlons donc point de mort ; ce n'est plus qu'un nom : Il n'y a de mort que le péché.

(Méditations sur l'Évangile. La Cène.)

---

1. Toute votre félicité
Sujette à l'instabilité
En moins de rien tombe par terre.
(Corneille, *Polyeucte*, Stances.)

VII

C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain que jamais la mort ne lui soit présente[1], quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés[2], et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu, et tout d'un coup il est mort ! Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme ! Et

---

1. Irène se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux... « Je m'affaiblis moi-même, continue-t-elle, et je ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été. » — « C'est, dit le dieu, que vous vieillissez. » — « Mais quel moyen de guérir cette langueur ? » — « Le plus court, Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule. » — « Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous ?... »

(La Bruyère, *De l'Homme.*)

— De La Bruyère encore ce portrait brossé avec tant d'art et de finesse : « N... est moins affaibli par l'âge que par la maladie, car il ne passe point soixante-huit ans ; mais il a la goutte ; et il est sujet à une colique néphrétique ; il a le visage décharné, le teint verdâtre, et qui menace ruine ; il fait marner sa terre, et il compte que de quinze ans entiers il ne sera obligé de la fumer ; il plante un jeune bois, et il espère qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau couvert ; il fait bâtir dans la rue une maison de pierre de taille, raffermie dans les encoignures par des mains de fer, et dont il assure, en toussant, et avec une voix frêle et débile, qu'on ne verra jamais la fin ; il se promène tous les jours dans ses ateliers sur le bras d'un valet qui le soulage ; il montre à ses amis ce qu'il a fait, et il leur dit ce qu'il a dessein de faire. Ce n'est pas pour ses enfants qu'il bâtit, car il n'en a point ; ni pour ses héritiers, personnes viles et qui se sont brouillées avec lui : c'est pour lui seul, et il mourra demain. » (*loc. cit.*)

2. « La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les moments de la vie... »

(Id., *loc. cit.*)

celui qui le dit, c'est un homme ; et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée ; ou, s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées ; et je puis dire que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort, que d'enterrer les morts mêmes...

O Mort, nous te rendons grâces des lumières que tu répands sur notre ignorance[1] : toi seule nous convaincs de notre bassesse ; toi seule nous fais connaître notre dignité. Si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil ; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage[2] ; et, pour réduire toutes ces pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités, qui lui ouvrent les yeux pour se bien connaître : qu'il est infiniment méprisable, en tant qu'il passe ; et infiniment estimable, en tant qu'il aboutit à l'éternité.

(Sermon sur la Mort.)

VIII

... Non, ma substance n'est rien devant vous ; et tout l'être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure a son terme, et lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme si jamais il n'avait été[3].

---

1. La Mort m'entoure en vain de ses pompes funèbres,
Ma raison voit le jour à travers ces ténèbres.

(Lamartine, *Premières Médit.*, XII.)

2... « S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante ; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. »

(Pascal, VIII, *in fine*.)

3. De cette éloquente méditation sur la Mort que de pages l'on pourrait rapprocher ! Poètes, orateurs, moralistes, philosophes, qui n'a tenu à écrire ses impressions sur cet inépuisable sujet ? Cependant, on peut le dire, nul n'a égalé Bossuet, pas même,

Qu'est-ce que cent ans? Qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface? Multipliez vos jours, comme les cerfs que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre durant tant de siècles ; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité ; entassez dans cet espace, qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs : que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout-à-coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfants? Que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisqu'enfin une seule rature doit tout effacer? Encore une rature laissera-t-elle quelques traces du moins d'elle-même ; au lieu que ce dernier moment, qui effacera d'un seul trait toute notre vie, s'ira perdre lui-même avec

---

non, pas même Pascal. Voici une belle page de saint François de Sales : « O mon âme, vous sortirez un jour de ce corps. Quand sera-ce? sera-ce en hyver ou en esté? En la ville ou au village? De jour ou de nuict? sera-ce à l'impourveu ou avec advertissement? sera-ce de maladie ou d'accident? Aurez-vous le loisir de vous confesser ou non!... Hélas! de tout cela nous n'en sçavons rien du tout, seulement cela est asseuré, que nous mourrons, et tousjours plustôt que nous ne pensons.

« Considérez qu'alors le monde finira, pour ce qui vous regarde; il n'y en aura plus pour vous : il renversera sens dessus-dessous devant vos yeux : ouy, car alors les plaisirs, les vanitez, les joyes mondaines, les affections vaines nous apparoistront comme des fantosmes et nuages. Ah! chétive! pour quelles bagatelles et chimères ay-je offensé mon Dieu?...

« Considérez les grands et langoureux adieux que votre âme dira à ce bas monde ; elle dira adieu aux richesses, aux vanitez, aux vaines compagnies, aux plaisirs, aux passe-temps, aux amis et voisins, aux parens, au mari, à la femme, bref à toute créature. Et en fin finale à son corps qu'elle délaissera pasle, hâve, deffait, hideux et puant. »

(*Introd. à la Vie dévote*, Ire part., ch. XIII.)

tout le reste dans ce grand gouffre du néant. Il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes : la chair changera de nature ; le corps prendra un autre nom ; « même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps : il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue » ; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes.

Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu ? J'entre dans la vie pour en sortir bientôt ; je viens me montrer comme les autres ; après, il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort[1]. La nature, comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans

---

1. « Quant à la mort, dit Montaigne, elle est inévitable, et par conséquent, si elle nous faict peur, c'est un subject continuel de torment, et qui ne se peult aulcunement soulager. Il n'est lieu d'où il ne nous vienne... Le but de nostre carrière c'est la mort ; c'est l'object nécessaire de nostre visee ; si elle nous effroye, comme est-il possible d'aller un pas avant sans fiebvre ?... »

(*Essais*, I, XIX.)

C'est cette même pensée de la nécessité de la mort, qu'Horace exprime dans ces vers :

Omnes eodem cogimur ; omnium
Versatur urna serius, ocius,
Sors exitura, et nos in æternum
Exilium impositura cymbæ.

« Tous nous sommes fatalement poussés vers le même but ; un jour ou l'autre, ou plus tôt ou plus tard notre nom sortira de l'urne, et nous monterons dans la barque qui nous portera dans l'exil éternel ».

(*Odes*, II, 3.)

Et encore :

Debemur morti nos nostraque...

« Nous, et tout ce que nous avons, nous sommes destinés à la mort. »

(*Art poét.*, 63.)

les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages[1].

Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule et nous dire : Retirez-

---

1. Bossuet se rencontre ici avec le poète Lucrèce :

> Cedit enim rerum novitate extrusa vetustas
> Semper, et ex aliis aliud reparare necesse est....
> Materies opus est, ut crescant postera sæcla...
> Sic aliud ex alio nunquam desistet oriri,
> Vitaque mancipio nulli datur, omnibus usu.

« C'est une loi de la nature que la vieillesse cède la place au jeune âge, et qu'ainsi les êtres se perpétuent les uns par les autres... Il faut que la génération présente serve de semence aux races futures... Chacun fournit sa part aux reproductions de la nature, et nous n'avons que l'usufruit de la vie, sans en avoir la propriété. »

(*De Natura rerum*, III, 977.)

Un de nos meilleurs poètes contemporains décrit à son tour ce perpétuel changement, avec une concision telle qu'on dirait une traduction de Lucrèce :

> Chaque chose paraît, quand elle (la Nature) forme un être,
> Et s'en va quand le sort de l'être est résolu.
> Mais tout naît pour mourir, et tout meurt pour renaître.
> Rien de ce qui devient ne devient absolu.

(Richepin, *Blasphèmes*.)

Ces réflexions sur le renouvellement des êtres font penser à ces éloquentes paroles de Lacordaire : « Rien ne renaît qui ne soit nécessaire et qui n'ait en soi-même les conditions de l'immortalité. La mort est un assaut trop rude pour en revenir, quand on n'est pas immortel. Et nous voilà revenus, nous, Moines, Religieuses, Frères et Sœurs de tout nom ; nous couvrons ce sol d'où nous fûmes chassés... Nous voilà revenus, comme la moisson couvre un champ que la charrue a bouleversé et où le vent du ciel a jeté la semence. Nous sommes innocents de notre immortalité, comme le gland qui croît au pied d'un vieux chêne mort est innocent de la sève qui le pousse vers le ciel. Ce n'est ni l'or, ni l'argent qui nous ont ressuscités, mais une germination spirituelle déposée dans le monde par la main du Créateur, qui est aussi indestructible que la germination naturelle. »

vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi, comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu ! encore une fois qu'est-ce que de nous ? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas ! si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus ! Et que j'occupe peu de place en cet abîme immense du temps[1] ! Je ne suis rien ; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant ; on ne m'a envoyé que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'aurait pas été moins jouée, quand j'aurais demeuré derrière le théâtre.

Encore, si nous voulons discuter les choses dans une considération plus subtile, ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant ; et vous savez qu'il n'y a jamais qu'un moment qui nous en sépare. Maintenant nous en tenons un ; maintenant il périt, et avec lui nous péririons tous si, promptement et sans perdre temps, nous n'en saisissions un autre semblable, jusqu'à ce qu'enfin il en viendra

---

1. Il ne faut pas craindre de rapprocher cette page éloquente et d'une analyse si profonde de l'une des plus belles qu'ait écrites Pascal, sur un sujet à peu près semblable : « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses... Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'enferment comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir ; mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter. »

(*Pensées*, art. IX.)

un auquel nous ne pourrons arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre ; et alors nous tomberons tout-à-coup, manque de soutien. O fragile appui de notre être ! O fondement ruineux de notre substance !... Ah ! l'homme passe vraiment de même qu'une ombre, ou de même qu'une image en figure ; et comme lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit aussi que des choses vaines, l'image du bien, et non le bien même.

Que la place est petite que nous occupons en ce monde ! Si petite certainement et si peu considérable que je doute quelquefois, avec Arnobe, si je dors ou si je veille[1]. Je ne sais si ce que j'appelle veiller n'est peut-être pas une partie un peu plus excitée d'un sommeil profond ; et si je vois des choses réelles, ou si je suis seulement troublé par des fantaisies et par de vains simulacres.

(Sermon sur la Mort.)

IX

La mort éteint les inclinations, la mort ternit le lustre de toutes choses. Voyez le plus beau corps du monde : sitôt que l'âme s'est retirée, bien que les linéaments soient presque les

---

1. Citons encore Pascal : « ... Personne n'a d'assurance, hors de la foi, s'il veille ou s'il dort, vu que durant le sommeil on croit veiller aussi fermement que nous faisons... Qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir ? »

(Id. art. VIII.)

Pascal dit ailleurs : « La vie est un songe un peu moins inconstant. » (III, 14). — La Bruyère : « La vie est un sommeil : les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long ; ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir. »

(*De l'Homme*, 47.)

mêmes, cette fleur de beauté s'efface, et cette bonne grâce s'évanouit.

(Panégyrique de Saint Bernard.)

X

La mort ne viendra pas de loin avec grand bruit pour nous assaillir. Elle s'insinue avec la nourriture que nous prenons, avec l'air que nous respirons avec les remèdes mêmes par lesquels nous tâchons de nous en défendre. Elle est dans notre sang et dans nos veines ; c'est là qu'elle a mis ses secrètes et inévitables embûches, dans la source même de la vie. C'est de là qu'elle sortira, tantôt soudaine, tantôt à la suite d'une maladie déclarée, mais toujours surprenante et trop peu prévue.

(Sermon sur la Nécessité de travailler à son salut.)

XI

La mort change de nature pour les chrétiens ; puisqu'au lieu qu'elle semblait être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence, comme dit l'Apôtre, à nous revêtir, et nous assure éternellement la possession des biens véritables. Tant que nous sommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons assujettis aux changements, parce que, si vous me permettez de parler ainsi, c'est la loi du pays que nous habitons ; et nous ne possédons aucun bien, même dans l'ordre de la grâce, que nous ne puissions perdre un moment après par la mutabilité naturelle de nos désirs. Mais aussitôt qu'on cesse pour nous de compter les heures et de mesurer notre vie par les jours et par les années, sortis des figures qui passent et des ombres qui disparaissent, nous arrivons au règne de vérité, où nous sommes affranchis de la loi des changements.

Ainsi notre âme n'est plus en péril ; nos résolutions ne vacillent plus ; la mort, ou plutôt la persévérance finale a la force de les fixer.

(Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.)

XII

Mourir ce n'est rien, de quelque douleur que la mort soit accompagnée ; quelque étrange, quelque imprévue, quelque cruelle et insupportable que la mort paraisse ; mourir dans le péché, c'est tout le mal et le seul qui soit à craindre.

(Méditations sur l'Évangile.)

XIII

Se peut-il faire que nous ayons tant d'attache à cette vie et à ses plaisirs, si nous considérons attentivement combien est dure la condition avec laquelle on nous l'a prêtée ? La nature, cruelle usurière, nous ôte tantôt un sens et tantôt un autre... Elle ne manque pas tous les jours de nous enlever quelque chose[1] comme pour l'intérêt de son prêt, sans se départir pour cela du droit qu'elle se réserve d'exiger en toute rigueur la somme totale à sa volonté. Et alors où serons-nous ? Que deviendrons-nous ? Dans quelles ténèbres serons-nous cachés ! Dans quel gouffre serons-nous perdus ? Il n'y aura plus sur la terre aucun vestige de ce que nous sommes... Et vous vous attachez à ce corps ? Et vous bâtissez sur ces ruines ? Et vous contractez avec ce mortel une amitié immor-

---

1. *Singula de nobis anni prædantur euntes.*

« Les années dans leur cours nous ravissent l'un après l'autre tous nos avantages. »

(Horace, II, *Epit.*, 2, 55.)

telle? Oh! que la mort vous sera cruelle[1]!... Quel coup! quel état! quelle violence! Il n'y a que l'homme de bien qui n'a rien à craindre en ce dernier jour. La mortification lui rend la mort familière; le détachement des plaisirs le désaccoutume du corps, il n'a point de peine à s'en séparer; il a déjà, depuis fort longtemps, ou dénoué, ou rompu les liens les plus délicats qui nous y attachent... Un tel homme dégagé du siècle, qui a mis toute son espérance en la vie future, voyant approcher la mort, ne la nomme ni cruelle, ni inexorable. Au contraire, il lui tend les bras; il lui prépare, sans murmurer, ce qui lui reste de corps, et lui montre lui-même l'endroit où elle droit frapper son dernier coup. « O Mort, lui dit-il d'un visage ferme, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher; tu me sépareras de ce corps mortel : O Mort, je t'en remercie! J'ai travaillé toute ma vie à m'en détacher; j'ai tâché de mortifier mes appétits sensuels; ton secours, ô Mort, m'était nécessaire pour en arracher jusqu'à la racine. Ainsi, loin d'interrompre le cours de mes desseins, tu ne fais qu'accomplir l'ouvrage que j'ai commencé; tu ne détruis pas ce que je prétends, mais tu l'achèves. Achève donc, ô Mort favorable, et rends-moi bientôt à mon Maître. »

Ah! qu'il n'en est pas ainsi des impies! la mort ne leur arrive jamais si tard, qu'elle ne soit toujours précipitée; elle n'est jamais prévenue par tant d'avertissements qu'elle ne soit toujours imprévue. Toujours elle rompt quelque grand dessein et quelque affaire importante. Au lieu qu'un homme de bien, à chaque heure, à chaque moment a toujours ses affaires faites; il a toujours son âme en ses mains, prêt à la rendre au premier signal.

(Oraison funèbre du P. Bourgoing.)

---

1. « C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède. »

(Pascal, XXIV.)

XIV

Il faut mourir ! Le riche, comme le pauvre ; le roi, comme le sujet[1]. C'est ce coup inévitable de votre main souveraine qui égale toutes les conditions, tous les âges, tous les états, et la vie la plus longue avec la plus courte ; parce qu'il ne sert de rien d'écrire beaucoup, si en un moment et par une seule rature tout est effacé.....

J'adore donc, ô mon Dieu ! ce coup tout-puissant de votre main souveraine ; j'entre dans la voie de toute chair. Il fallait à notre orgueil et à notre mollesse ce dernier coup pour nous confondre. Les vanités nous auraient trop facilement enivrés, si la mort ne se fût toujours présentée en face ; si, de quelque côté qu'on se peut tourner, on ne voyait toujours devant soi ce dernier moment, lequel, lorsqu'il est venu, tout le reste de notre vie est convaincu d'illusion et d'erreur.

O Seigneur, je vous rends grâces de ce secours que vous laissez à notre faiblesse, de cette humiliation que vous envoyez à notre orgueil, de cette mort que vous donnez à nos sens.

O Seigneur, la vie de nos sens et de notre vanité serait trop vive, si vous ne la mortifiiez par la vue continuelle de la mort.

Taisons-nous, mortels malheureux ; il n'y a plus de réplique ; il faut céder : il faut, malgré qu'on en ait, mépriser ce squelette, de quelque parure qu'on le revêtisse. La mort en montre le fond à tous les hommes, même à ceux qui y sont le plus attachés. Que toute chair demeure atterrée et anéantie... O Dieu, j'adore ce bras souverain qui détruit tout par un seul coup. O Mort, tu m'ouvres les yeux, afin que je voie mes

---

1. Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

(Malherbe, VI, 18.)

vanités. Ainsi, ô Mort, tu m'es un remède contre moi-même. Il est vrai, tu ôtes tout à mes sens ; mais en même temps tu me désabuses de tous les faux biens que tu m'ôtes[1]. O Mort,

---

1. Ce n'est pas Bossuet qui aurait dit, comme La Rochefoucauld : « Le soleil, ni la mort ne se peuvent regarder en face. » — Ni comme Voltaire : « Je crois, toutes réflexions faites, qu'il ne faut jamais penser à la mort ; cette pensée n'est bonne qu'à empoisonner la vie ; la grande affaire est de ne point souffrir » (Lettre à Mme du Deffant). — Tous les jouisseurs ont peur de la mort, et même de la pensée de la mort. Cicéron, quoique païen, se rapprochait davantage des sentiments de l'Évèque de Meaux quand il disait : « Sine qua (mortis) meditatione tranquillo esse animo nemo potest » (*De Senectute*, XX). Voyez encore les *Tusculanes*, I, 31. — « La mort, dit Pascal, est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril » (VI, 58). — « Nous troublons la vie par le soing de la mort, dit Montaigne ; et la mort, par le soing de la vie ; l'une nous ennuye, l'autre nous effraye. Ce n'est pas contre la mort que nous nous préparons, c'est chose trop momentanée... ; à dire vrai, nous nous préparons contre les préparations de la mort ! La philosophie nous ordonne d'avoir la mort toujours devant les yeulx, de la préveoir et considérer avant le temps, et nous donne, aprez, les règles et les précautions pour prouveoir à ce que cette prévoyance et cette pensée ne nous blece : ainsi font les médecins qui nous jectent aux maladies, afin qu'ils ayent où employer leurs drogues et leur art » (*Essais*, III, 12.) — « Les hommes, dit Pascal, n'ayant pu guérir la mort, se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser » (IV, 2). — « La mort, mon fils, est un bien pour tous les hommes, dit Bernardin de Saint-Pierre ; elle est la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie » (*Paul et Virginie*).

— Un poète moderne, tout en faisant, des affres de la mort, un énergique tableau, conseille lui aussi de ne pas craindre de la regarder en face :

Souvent sur cette idée affreuse
Fixe ton esprit éperdu ;
Le teint jaune et la peau terreuse,
Vois-toi sur un lit étendu :
Vois-toi brûlé, transi de fièvre,
Tordu comme un bois vert au feu,

tu m'es un remède : tu envoies tes avant-coureurs, les infirmités, les douleurs, les maladies de toutes les sortes, afin de rompre peu à peu les liens qui me plaisent trop quoiqu'ils m'accablent. O Mort, Jésus-Christ crucifié t'a donné cette vertu. O Mort, tu n'es plus ma mort, tu es le commencement de ma délivrance !

(Préparation à la mort, 1re Prière.)

XV

Que faites-vous, grand homme d'affaires, homme qui êtes de tous les secrets, et sans lequel cette grande comédie du monde manquerait d'un personnage nécessaire ; que faites-vous pour la grande affaire, pour l'affaire de l'éternité ? C'est à l'affaire de l'éternité que doivent céder tous les emplois ; c'est à l'affaire de l'éternité que doivent servir tous les temps. Dites-moi, en quel état est donc cette affaire ? Ah ! pensons-y, direz-vous. Vous êtes donc averti que vous êtes malade dangereusement, puisque vous songez enfin à votre salut. Mais, hélas ! que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie ! Je ne parle point, en ce lieu, ni de votre famille qui vous distrait, ni de la maladie qui vous accable, ni de la crainte qui vous étonne, ni des vapeurs qui vous offusquent, ni des douleurs qui vous pressent : je ne regarde que l'empressement. Écoutez de quelle force on frappe à la porte ; on la rompra bientôt, si l'on n'ouvre. Sentence sur sentence, ajournement sur ajournement pour vous appeler devant Dieu et devant sa Chambre de justice... Mais enfin, voici le jour qu'il faut comparaître... O

Le fiel crevé, l'âme à la lèvre,
Sanglotant le suprême adieu.
Le sang quitte tes jambes roides,
Les ombres gagnent ton cerveau,
Et sur ton front les perles froides
Coulent comme au mur d'un caveau.

(Théophile Gautier.)

Dieu, que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie ! Ah ! que vous jetterez des cris superflus ! Ah ! que vous soupirerez amèrement après tant d'années perdues ! Vainement, inutilement ! Il n'y a plus de temps pour vous ; vous entrez au séjour de l'éternité. Voyez qu'il n'y a plus de soleil visible qui commence et qui finisse les jours, les saisons, les années. Rien ne finit en cette contrée ! C'est le Seigneur lui-même qui va commencer de mesurer toutes choses par sa propre infinité. Je vous vois étonné et éperdu en présence de votre Juge ! Mais regardez encore vos accusateurs : ce sont les pauvres qui vont s'élever contre votre dureté inexorable.

(Sermon sur l'Impénitence finale.)

XVI

Les hommes se trompent lorsque, trouvant leur conversion si pénible pendant la vie, ils s'imaginent que la mort aplanira ces difficultés ; se persuadant peut-être qu'il leur sera plus aisé de se changer, lorsque la nature altérée touchera de près à son changement dernier et irrémédiable : car ils devraient penser au contraire que la mort n'a pas un être distinct qui la sépare de la vie ; mais qu'elle n'est autre chose, sinon une vie qui s'achève. Or qui ne sait qu'à la conclusion de la pièce, on n'introduit pas d'autres personnages que ceux qui ont paru dans les autres scènes ; et que les eaux d'un torrent, loin qu'elles se perdent, ne sont pas d'une autre nature que lorsqu'elles coulent ?

(Sermon sur l'Impénitence finale.)

XVII

Nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine, et cette origine est petite. Leurs années se

poussent successivement comme des flots ; ils ne cessent de s'écouler : tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes ; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues [1].

(Oraison funèbre de la Duchesse d'Orléans.)

XVIII

Elle viendra cette heure dernière ; elle approche, nous y touchons, la voilà venue. Il n'y a plus ni princesse, ni palatine : ces grands noms, dont on s'étourdit, ne subsistent plus. Il faut dire avec elle [2] : Je m'en vais, je suis emporté par une force inévitable [3] ; tout fuit, tout diminue, tout disparaît

1. Fléchier trace de la fragilité humaine et de la rapidité du temps un tableau que l'on peut rapprocher de celui de Bossuet : « Oui, messieurs, s'écrie l'Évêque de Nîmes, les plus tendres amitiés finissent ; les honneurs sont des titres spécieux que le temps efface ; les plaisirs sont des amusements qui ne laissent qu'un long et funeste repentir ; les richesses nous sont enlevées par la violence des hommes, ou nous échappent par leur propre fragilité ; les grandeurs tombent d'elles-mêmes ; la gloire et la réputation se perdent enfin dans les abîmes d'un éternel oubli. Ainsi le torrent du monde s'écoule, quelque soin qu'on prenne à le retenir. Tout est emporté par cette suite rapide de moments qui passent ; et, par ces révolutions continuelles, nous arrivons, souvent sans y avoir pensé, à ce point fatal où le temps finit et où l'éternité commence. » (Oraison funèbre de la duchesse d'Aiguillon.)

2. Avec la Princesse palatine.

3. N'est-ce pas comme un écho des gémissements d'Eurydice au moment où elle est arrachée des bras de son époux ?

. . . . En iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus.
Jamque vale : feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu ! non tua, palmas.

(Virgile, *Géorgiques*, liv. IV.)

Fléchier, ici encore, s'est souvenu tout à la fois de Virgile et de

à mes yeux[1]. Il ne reste plus à l'homme que le néant et le péché : pour tout fonds, le néant; pour toute acquisition, le péché. Le reste, qu'on croyait tenir, échappe : semblable à de l'eau glacée, dont le vil cristal se fond entre les mains qui le serrent, et ne fait que les salir.

(Oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves.)

XIX

Voyez cette bouche ouverte, ce visage allongé, cette respiration entrecoupée, ce jugement offusqué qui revient par certains moments comme de fort loin : autant de signes prochains de la mort[2]. Les amis se livrent à une sorte de désespoir ; chacun s'empresse à le secourir quand on ne peut plus

---

Bossuet dans son oraison funèbre de Madame la Dauphine : « La lumière de mes yeux s'éteint; un nuage sans fin s'élève entre le monde et moi ; je meurs et je m'échappe insensiblement à moi-même. Triste moment ! Terme fatal de ma languissante jeunesse ! Mais si je sens qu'il n'y a qu'un petit nombre de jours pour moi, je sais aussi qu'il y a des années éternelles. La main qui me frappe me soutiendra; et comme, par la loi du corps, je tiens à ce monde qui passe, par l'espérance et par la foi, je tiens à Dieu qui ne passe point. »

1. C'est l'impression qu'on éprouve en mer à mesure que le vaisseau s'éloigne du rivage. Tout semble fuir, diminuer peu à peu, disparaître enfin.

2. Bossuet ne s'arrête pas toujours à ces préliminaires de la mort. Il ne craint pas de porter ses regards « au-delà du terme fatal », « de considérer la mort en face », dans son horrible réalité. Il faut descendre avec lui dans la tombe, y voir notre cadavre, assister, pour ainsi dire, à notre propre décomposition, contempler enfin « ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue ». Bossuet ne s'arrête qu'au moment où il rencontre ce qui ne peut se peindre, le néant, qu'au moment où « tout est mort en l'homme, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes ».

rien. Enfin, lorsque le malade est aux prises avec la mort, tout le monde court sans savoir où ; dès qu'il est expiré, la douleur éclate par les cris et les sanglots. Cette pauvre femme demeure étourdie comme si elle était tombée du haut d'un clocher. On ne peut imaginer la mort. On croit à toute heure voir entrer le défunt[1].

---

1. Nous citons un peu plus haut (XIV) le tableau que fait Théophile Gautier des affres de l'agonie. Bossuet n'est pas aussi réaliste, mais combien ressemblante cette description de ce qui se passe autour du lit du mourant ! Villon, dans son *Grand Testament*, décrit aussi très minutieusement les phénomènes avant-coureurs de la mort. Théophile Gautier est loin de l'avoir surpassé :

Quiconques meurt, meurt à douleur.
Celluy qui perd vent et alaine,
Son fiel se crève sur son cueur,
Puys sue Dieu sçait quelle sueur !
Et n'est qui de ses mauls l'allège :
Car enfans n'a, frere ne sœur,
Qui lors voulsist etre son pleige (caution).

La mort le faict fremir, pallir,
Le nez courber, les veines tendre,
Le col enfler, la chair mollir,
Joinctes et nerfs croistre et estendre.
Corps féminin, qui tant es tendre,
Pally, souef, si précieulx,
Te faudra-t-il ces maulx attendre ?
Ouy, ou tout vif aller es cieulx.

Toutes ces descriptions funèbres font penser au célèbre et horrible tableau de Valdes Leal : *Deux cadavres dévorés des vers*, que l'on montre à l'Hospice de la Charité, à Séville : « Par un rideau habilement tiré, raconte un écrivain contemporain, soudain le jour tomba sur la toile théâtrale, et je vis, avec les teintes affreuses de la décomposition, un cadavre d'évêque et un cadavre de roi, vêtus de suaires, sauf la face où naissaient mille vers. Dans le fond un charnier de crânes ; par-dessus, la balance mystérieuse du catholicisme, où sont pesés les mérites et les démérites ; puis, sur le tout, cette inscription : *Finis gloriæ mundi.* « Voilà un tableau que l'on ne saurait regarder sans se boucher le nez », disait Murillo. »

(Barrès, *Du Sang, de la Volupté et de la mort.*)

Qu'ils sont nombreux les libertins de créance et de mœurs qui,

XX

O Mort, tu ne me feras aucun mal ; tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher. Tu me sépareras de ce corps mortel[1]. O

---

devant le spectacle de la mort, ont ressenti de salutaires épouvantements ! Tel ce jeune seigneur de la cour d'Aragon. Quand on eut ouvert devant lui le cercueil dans lequel était renfermé le cadavre de la reine Isabelle, et qu'il eut vu sur elle l'horrible travail de la Mort, bouleversé jusqu'au fond de l'âme, il quitta la cour, brisa son épée, entra dans la Compagnie de Jésus, pour y devenir saint François de Borgia. — L'éminent écrivain que nous citions tout à l'heure, Maurice Barrès, raconte une conversion bien plus extraordinaire. « La tradition veut, dit-il (*op. cit.*), que ce soit le fameux don Juan de Molière, de Byron, de Mozart qui ait commandé au peintre Valdes Léal son célèbre tableau. Ce don Juan aurait vécu à Séville, au XVII[e] siècle, et s'appellerait de son vrai nom don Miguel Manara Vicentello de Leca. Il se convertit à trente ans à la suite d'une vision sinistre qu'il eut de ses funérailles et de son cadavre. Il fit pénitence et sollicita son admission dans l'ordre de la *Caridad*... Dans le temps où don Juan de Séville commandait à Valdes d'ouvrir les charniers, un Français, de même ardeur emportée et tragique, Rancé, subissait la même commotion intérieure, dans des circonstances identiques. En montant tout droit dans l'appartement de la duchesse de Monbazon, où il lui était permis d'entrer à toute heure, au lieu des douceurs dont il croyait aller jouir, il y vit pour premier objet un cercueil, et, posée dessus, la tête sanglante de sa maîtresse, qu'on avait détachée du reste du corps, afin de gagner la longueur du col, car le cercueil était trop court. Don Juan fonde une Confrérie religieuse, Rancé fonde la Trappe... »

1. C'était le désir ardent de saint Paul : *Quis me separabit a corpore mortis hujus ?* On peut dire que tous les saints ont soupiré après cette séparation qu'ils proclamaient une délivrance. Lamartine s'est fait l'harmonieux interprète de ces sentiments :

> Je te salue, ô Mort, Libérateur céleste !
> Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
> Que t'a prêté longtemps l'épouvante et l'erreur...
> Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
> Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière,
> Et l'espoir près de toi rêvant sur un tombeau,
> Appuyé sur la Foi, m'ouvre un monde nouveau.

(*Prem. Méd.*, IV.)

Mort, je t'en remercie! J'ai travaillé toute ma vie à m'en détacher. Ton secours m'était nécessaire, ô Mort, pour arracher jusqu'à la racine de mes appétits sensuels; tu ne fais que mettre la dernière main à l'ouvrage[1]. Tu ne détruis pas, tu achèves. Achève donc, ô Mort favorable, et rends-moi à Celui que j'aime!

. . . .

Quand vous verrai-je, ô le Bien unique, quand vous verrai-je? Quand jouirai-je de votre face désirable, ô Vérité, ô vraie Lumière, ô Bien, ô source du bien, ô tout le bien, ô le tout parfait, ô le seul parfait, ô vous qui êtes seul, qui êtes tout, en qui je serai, qui serez en moi, qui serez tout à tous, avec qui je vais être *un seul esprit?* Mon Dieu, je vous aime : mon Dieu, ma vie et ma force, je vous aime, je vous aimerai; je verrai vos merveilles. Enivré de votre beauté et de vos délices, je chanterai vos louanges. Tout le reste est passé; tout s'en va autour de moi comme une fumée; mais je m'en vais où tout est. Dieu puissant, Dieu éternel, Dieu heureux, je me réjouis de votre puissance, de votre éternité, de votre bonheur. Quand vous verrai-je, ô Principe qui n'avez point de principe? Quand verrai-je sortir de votre sein votre Fils, qui vous est égal? Quand verrai-je votre Saint-Esprit procéder de votre union, terminer votre fécondité, consommer votre éternelle action? Tais-toi, mon âme, ne parle plus. Pourquoi bégayer encore quand la Vérité va te parler?

Mon Sauveur, en écoutant vos saintes paroles j'ai tant désiré de vous voir et de vous entendre vous-même! L'heure est venue; je vous verrai dans un moment; je vous verrai

---

1. On trouve dans le second Sermon pour la Purification, prêché en 1666, dans le Panégyrique de saint François de Paule, prêché en 1660, et dans l'oraison funèbre du P. Bourgoing, ce même passage, avec, à peine, quelques variantes. On a pu lire ce dernier quelques pages plus haut (n° XIII).

comme juge, il est vrai, mais vous me serez un juge sauveur. Vous me jugerez selon vos miséricordes, parce que je mets en vous toute mon espérance, et que je m'abandonne à vous sans réserve. Sainte cité de Jérusalem, mes nouveaux citoyens, mes nouveaux frères ; ou plutôt mes anciens citoyens, mes anciens frères, je vous salue en foi. Bientôt, bientôt, dans un moment, je serai en état de vous embrasser : recevez-moi dans votre unité. Adieu, mes frères mortels ; adieu, sainte Église catholique. Vous m'avez porté dans vos entrailles, vous m'avez nourri de votre lait : achevez de me purifier par vos sacrifices ; puisque je meurs dans votre unité et dans votre foi. Mais, ô Église, point d'adieu pour vous ; je vais vous trouver dans le ciel dans la plus belle partie de vous-même. Ah ! Je vais voir votre source et votre terme, les Prophètes et les Apôtres vos fondements, les martyrs vos intimes, les Vierges votre fleur, les Confesseurs, votre ornement, tous les saints vos intercesseurs.

Église, je ferme les yeux : je vous dis adieu sur terre ; je vous trouverai dans le ciel[1].

(Préparation à la mort, IVe prière.)

---

1. A rapprocher de cette page émouvante, le tableau que trace Chateaubriand de la mort du chrétien fidèle : « ..... Enfin le moment suprême est arrivé ; un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore ; la religion le balança dans le berceau de la vie, ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort. Elle prépare le baptême de cette seconde naissance ; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle ; son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les concerts des Séraphins ; déjà il est prêt à s'envoler vers les régions ou l'invite cette Espérance divine, fille de la Vertu et de la Mort. Cependant l'ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de

son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir ; il meurt, et, longtemps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore : tant ce chrétien a passé avec douceur. »

(*Génie du christianisme,* I, xi.)

— Bossuet, dans cette page si belle, dans ce tableau si pathétique des derniers moments du chrétien, se peint lui-même à ses derniers moments, raconte, par anticipation, sa propre agonie : « L'abbé Le Dieu, incliné devant sa couche, le remerciait de ses bontés et lui promettait de garder son souvenir et sa gloire. A ce mot de gloire, Bossuet, déjà loin de la terre, et presque descendu dans le jugement de Dieu, se souleva à demi malgré ses douleurs : « La gloire ! fit-il, apeuré, cessez ces discours ; demandez pour moi à Dieu pardon de mes péchés. » Le lendemain, matin du samedi, quelque peu avant 4 h. 1/2, les yeux fixés sur le Crucifix, prêtant l'oreille à une dernière lecture de l'Évangile, muni du Viatique et de l'Extrême-Onction, l'évêque de Meaux s'endormit dans le Seigneur. L'Abbé de Saint-André s'approchant, baissa les paupières de Bossuet et dit : « Mon Dieu, que de lumières éteintes, et quel brillant flambeau de moins dans votre Église ! » C'était vrai : nous ajoutons, nous : que de sainteté de vie, que de sainteté de mort consommées dans le paradis. »

(Mgr Touchet, *Panégyrique de Bossuet,* prononcé dans la Cathédrale de Meaux, le 30 octobre 1911).

— Voir le très intéressant ouvrage de H. Druon, docteur ès-lettres : *Bossuet à Meaux,* chez Lethielleux, Paris.

III

Passions de l'Homme

I

Le péché, qui trouble tout l'ordre du monde, met le désordre, premièrement, dans celui qui le commet[1]. La vengeance, qui sort du cœur pour tout ravager, porte toujours son premier coup et le plus mortel, sur ce cœur qui la produit, la nourrit. L'injustice, qui veut profiter du bien d'autrui, fait son essai sur son auteur, qu'elle dépouille de son plus grand bien, qui est la doctrine, avant qu'il ait pu ravir et usurper celui des autres. Le médisant ne déchire dans les autres que la renommée, et déchire en lui la vertu même. L'impudicité, qui veut tout corrompre, commence son effet par sa propre source, parce que nul ne peut attenter à l'intégrité d'autrui que par la perte de la sienne...

Si vous regardez la nature des passions auxquelles vous abandonnez votre cœur, vous comprendrez aisément qu'elles

---

1. C'est une vérité d'une haute et profonde moralité, et fondée sur l'expérience, que le crime porte en lui-même son expiation. Les moralistes et les philosophes de tous les temps la constatent. On connaît ces beaux vers de Lucrèce :

..... Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angat.

« Du sein même des plaisirs sort je ne sais quelle amertume, et l'on cueille les épines au milieu des fleurs. » (IV, 2-26-27).

A rapprocher également de ce passage de Bossuet les vers splendides autant qu'éloquents où le même poète établit que nos passions sont nos supplices. (*De natura rerum,* III, 991 et ss.)

peuvent devenir un supplice intolérable[1]. Elles ont toutes en elles-mêmes des peines cruelles, des dégoûts, des amertumes[2]; elles ont toutes une infinité qui se fâche de ne pouvoir être assouvie[3]; ce qui mêle dans elles toutes des emportements qui dégénèrent en une espèce de fureur[4] non moins pénible que déraisonnable.

(Sermon sur la Nécessité de la Pénitence.)

II

L'amour impur, s'il m'est permis de le nommer dans cette chaire, a ses incertitudes, ses agitations violentes, et ses réso-

---

1. Invidia Siculi non invenere tyranni
Majus tormentum.

« Les tyrans de Sicile n'ont pas inventé de supplice comparable aux tourments de la jalousie. »

(Horace, *Epît.*, I, 2.)

2. « Ah ! quel supplice que celui de l'orgueil ! On se rit de la religion lorsqu'elle parle des damnés. On se dit : Où sont-ils ? Et qui les a vus ? Eh bien ! regardez, en voilà un ! » (Lamennais, Correspondance.) Dans ce passage, dit M. d'Haussonville, le terrible polémiste parle de M. de Villèle, le ministre de Charles X. » — Il est triste de penser que peut-être aussi il parlait de lui-même !

3. Bossuet appelle quelque part les Passions des « appétits de malade ».

4. *Ira furor brevis est.*

« La colère est comme une courte folie. »

(Horace, *Epît.*, I, 2.)

— Œnone demande à Phèdre :

. . . « Aimez-vous ? » — « De l'amour
J'ai toutes les fureurs. . . . . »

répond celle-ci. (Racine, *Phèdre*, act. I, sc. III.)

Plus loin encore, Phèdre :

Hé bien ! connais donc Phèdre et toute sa fureur :
J'aime !.....

(Act. II, sc. V.)

lutions irrésolues, et l'enfer de ses jalousies[1], et le reste que je ne dis pas. L'ambition a ses captivités, ses empressements, ses défiances et ses craintes, dans sa hauteur même qui est souvent la mesure de son précipice. L'avarice, passion basse, passion odieuse au monde, amasse non seulement les injustices, mais encore les inquiétudes avec les trésors. Eh! qu'y a-t-il donc de plus aisé que de faire de nos passions une peine insupportable de nos péchés, en leur ôtant, comme il est très juste, ce peu de douceur par où elles nous séduisent, et leur laissant seulement les inquiétudes cruelles et l'amertume dont elles abodnent? Nos péchés contre nous, nos péchés sur nous, nos péchés au milieu de nous : trait perçant contre notre sein, poids insupportable sur notre tête, poison dévorant dans nos entrailles.

(Sermon sur la Nécessité de la Pénitence.)

III

..... Satan ne se déplie jamais tout entier. Il étale la belle apparence, et il cache la suite funeste. Il rampe quand il est loin[2], et il mord si tôt qu'il est proche... S'il vous trouve déjà agité, il vous prend par le penchant de l'inclination. Votre cœur est-il déjà effleuré par quelque commencement d'amour[3], il souffle cette petite étincelle jusqu'à ce qu'elle

---

1. *Dura sicut infernus æmulatio.* « La jalousie est impitoyable comme l'enfer. » (*Cant.* VIII, 6.)

2. « Si chascun espiait de prez les efforts et circonstances des passions qui le régentent, il les verrait venir et ralentir un peu leur impétuosité et leur course : elles ne nous sautent pas toujours au collet d'un prime sault. » (Montaigne, *Essais.*)

3. « On s'égare un seul moment de la vie, on se détourne d'un seul pas de la droite route; aussitôt une pente inévitable nous entraîne et nous perd : on tombe enfin dans un gouffre. » (J.-J. Rousseau, *Hél.,* III, 18.)

devienne un embrasement : il vous pousse de la haine à la rage, de l'amour au transport, et du transport à la folie. Que s'il vous trouve éloigné du crime, jouissant des saintes douceurs d'une bonne conscience, ne croyez pas qu'il vous propose d'abord l'impudicité. Il n'est pas si grossier..... Vous n'êtes pas encore capable d'une si grande action ; il faut vous y mener pas à pas : c'est pourquoi il se rabaisse à votre faiblesse, il use avec vous de condescendance [1]. « Ah ! ce ne sera,

---

1. A ce tableau si éloquent et si vivant de la marche de la passion, comparez ce passage où Boudaloue nous montre comment on devient libertin de mœurs : « Il y a un apprentissage pour le vice aussi bien que pour la vertu. Quelque disposition que nous ayons au mal, il faut même livrer des combats, avant que d'être tout à fait méchant. C'est par la vanité que nous parvenons à l'iniquité : *A vanitate ad iniquitatem mens nostra ducitur...* Il vous plaît d'entretenir quelque commerce avec cette personne, de lui écrire, de la voir, de converser avec elle, et vous êtes sûr de vous-même comme si cela était innocent : voilà la vanité. Mais ce reste de commerce rallumera bientôt le feu que la grâce de la pénitence avait éteint, et fera revivre toute la passion : voilà l'iniquité : *a vanitate ad iniquitatem.* D'abord ce n'est qu'enjouement, que galanterie, que belle humeur, et c'est ce que saint Grégoire appelle vanité ; mais de là s'ensuit ce que Guillaume de Paris appelle les troupes et les légions du démon de la chair : *exercitus et acies carnis.* C'est-à-dire de là les premiers sentiments du péché ; de là les consentements criminels aux désirs du péché ; de là les actions honteuses qui mettent le comble au péché ; de là les attachements opiniâtres à l'habitude du péché ; de là les prétendues justifications dont on s'autorise dans l'état du péché ; de là la gloire impie et scandaleuse que l'on tire ou que l'on veut tirer du péché, de là l'insolence avec laquelle on soutient le péché. »

(S. sur la parfaite observation de la loi.)

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés...
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux,
Un perfide assassin, un lâche incestueux...

(Racine, *Phèdre*, act. IV, sc. II.)

Nemo repente fuit turpissimus.

(Juvénal, II.)

dit-il, qu'un regard ; après, tout au plus, qu'une complaisance et un agrément innocent. » — Prenez garde ! le serpent s'avance ; vous le laissez faire, il va mordre. Un feu passe de veines en veines, et se répand par tout le corps. « Il faut l'avoir, il faut la gagner. C'est un adultère, n'importe ! Eh ! bien, Je la possède, est-ce pas assez ? Il faut la posséder sans trouble. Elle a un mari, qu'il meure ! Vous ne pouvez le faire tout seul, engageons-en d'autres dans notre crime : employons la fraude et la perfidie [1] .....

(Sermon sur les Démons.)

IV

Qui ne sait que nous sommes faits pour nous nourrir de la vérité ? C'est d'elle que doit vivre l'âme raisonnable : si elle quitte cette viande céleste, elle perd sa substance et sa force ; elle devient languissante et exténuée ; elle ne peut plus voir qu'avec peine ; après, elle ne désire plus de voir ; enfin elle ne hait rien tant que de voir. Ah ! qu'il n'est que trop véritable, qu'il n'est que trop constant par expérience ! on s'engage à des attachements criminels, on ne cherche que les ténèbres ; les fumées s'épaississent autour de l'esprit, et la raison en est offusquée [2] : celui qui est en cet état ne peut pas voir.

---

1. « C'est pour lui (pour l'amour impur) que l'homicide répand le sang humain, pour lui que la perfidie prépare les poisons... Ne vous fiez point à une libertine dominée par l'esprit de débauche : si vous traversez ses desseins, il n'y aura rien qu'elle n'entreprenne contre vous ; les liens les plus sacrés de la nature ne l'arrêteront pas ; elle vous trahira, elle vous sacrifiera, elle vous immolera. C'est par l'homicide, disait Tertullien, que le concubinage se soutient, que l'adultère se délivre de l'importunité d'un rival, que l'incontinence du sexe étouffe sa honte, en étouffant le fruit de son péché. » (Bourdaloue, S. pour le 3e dim. de Carême.)

2. « Il y a un temps, dit La Bruyère, où la raison... pourrait

Voulez-vous être convaincus qu'il ne peut pas voir ? Au milieu de ces ombres qui l'environnent, un sage ami s'approche de lui ; il observe s'il n'y a point quelque endroit par où il puisse entrevoir le jour ; mais il en détourne la vue, il ne veut point voir la lumière qui lui découvre une erreur qu'il aime, et dont il ne veut pas se désabuser.

(1er Sermon pour la Fête de la Visitation.)

V

Il est des passions délicates que l'on réveille, non seulement quand on les chatouille, mais encore quand on les pique et quand on les choque ; il vaut mieux les laisser dormir éternellement, et qu'il ne s'en parle jamais, parce qu'on ne peut les rabaisser de la sorte, sans en rappeler les idées[1]. Ainsi l'on imprime insensiblement ce que l'on voulait effacer, et l'on réveille quelquefois la vanité qu'on pensait détruire.

(Sermon pour une vêture, Mlle de Bouillon.)

VI

..... D'autres pauvres plus pressants et plus affamés[2] ont gagné les avenues les plus proches, et épuisé les libéralités à un passage plus secret.

Expliquons-nous nettement : Je parle de ces pauvres intérieurs, qui ne cessent de murmurer, quelque soin qu'on

---

agir, si elle n'était pas obscurcie et comme éteinte... par un enchaînement de passions qui se succèdent les unes aux autres. »

(De l'homme, 49.)

1. Il y a là une grande leçon de sagesse et de prudence pour tous ceux qui ont la charge redoutable de former et de diriger des consciences.

2. D'où vient notre dureté envers les malheureux, notre égoïsme ? « De la tyrannie des passions », répond Bossuet.

prenne de les satisfaire ; toujours avides, toujours affamés dans la profusion et dans l'excès même : Je veux dire vos passions et vos convoitises. C'est en vain, ô pauvre, que tu gémis à la porte, ceux-ci sont déjà au cœur : ils ne s'y présentent pas, mais ils l'assiègent ; ils ne demandent pas, ils arrachent, O Dieu, quelle violence ! Représentez-vous dans une sédition. une populace furieuse qui demande arrogamment, toute prête à arracher si on la refuse. Ainsi dans l'âme de ce mauvais riche.....

Donc, dans l'âme de ce mauvais riche et de ses cruels imitateurs, où la raison a perdu l'empire, où les lois n'ont plus de vigueur, l'ambition, l'avarice, la délicatesse, toutes les autres passions, troupe mutine et emportée, font retentir de toutes parts un cri séditieux, où l'on n'entend que ces mots : « Apporte ! Apporte ! [1] » Apporte toujours de l'aliment à l'avarice, du bois à cette flamme dévorante ; apporte une somptuosité plus raffinée à ce luxe curieux et délicat ; apporte des plaisirs plus exquis à cet appétit dégoûté par son abondance. — Parmi les crix furieux de ces pauvres impudents et insatiables, se peut-il faire que vous entendiez la voix languissante des Pauvres ?...

(Sermon sur l'Impénitence finale.)

---

1. « A Dieu ne plaise, disait Bourdaloue dans son sermon sur *les Richesses*, que je vous conduise, quoique seulement en esprit, dans les maisons de tant de riches voluptueux, dont cette ville est remplie, et que, tirant le rideau, je fasse paraître comme sur la scène toutes les impuretés qui s'y commettent... On demande à quoi cet homme s'est ruiné, et l'on en est surpris. Mais voici d'où sa ruine est venue, et d'où elle a dû venir. Une débauche secrète qu'il entretenait, une passion à laquelle il a tout sacrifié, et pour laquelle il s'est piqué de n'épargner rien : voilà ce qui a épuisé ses revenus si clairs et si amples. La convoitise de la chair, cette sangsue, suivant la parole de Salomon, qui crie toujours : Apporte ! apporte ! et qui ne dit jamais : c'est assez ! Voilà ce qui dissipe les biens de la plupart des riches. »

VII

Deux sortes de passions ont accoutumé de nous émouvoir, je veux dire les passions douces et les passions violentes. Desquelles des deux est-il plus difficile de se rendre maître ? Il n'est pas aisé de le décider [1]. J'ai appris du grand saint Thomas que celles-là sont à craindre par la durée, celles-ci par la promptitude et par l'impétuosité de leur mouvement ; celles-là nous flattent, celles-ci nous poussent par force ; celles-là nous gagnent, celles-ci nous entraînent. Mais, quoique par des voies différentes, les unes et les autres renversent le sens, les unes et les autres engagent le cœur.

(2e Panégyrique de S. Joseph.)

VIII

..... Telle est la nature de notre âme et de notre volonté, qu'elle ne peut, étant libre, être forcée par ses objets ; mais elle s'engage elle-même ; elle se fait comme des liens de fer et une espèce de nécessité par ses actes : c'est ce qui s'appelle l'habitude, dont je ne m'étendrai pas à vous décrire la violence trop connue et trop expérimentée. Je veux donc bien vous confesser qu'il y a une certaine ardeur des passions et une force trop violente de la nature que l'âge peut tempérer. Mais cette seconde nature qui se forme par l'habitude, mais

1. « Les passions les plus à craindre ne sont pas celles qui, en nous faisant une guerre ouverte, nous avertissent de nous mettre en défense ; qui nous laissent, quoi qu'elles fassent, la conscience de toutes nos fautes, et auxquelles on ne cède jamais qu'autant qu'on veut leur céder. Il faut plutôt redouter celles dont l'illusion trompe au lieu de contraindre, et nous fait faire, sans le savoir, autre chose que ce que nous voulons. » (J.-J. Rousseau.)

cette nouvelle ardeur encore plus tyrannique qui naît de l'accoutumance, le temps ne fait que l'accroître et l'affermir davantage. Quelle folie de laisser fortifier un ennemi qu'on veut vaincre ! Ainsi nous nous trompons défavorablement lorsque nous attendons du temps le remède à nos passions [1], que la raison nous présente en vain. Si nous n'acquérons par vertu et par un effort généreux la facilité de les vaincre, c'est une folie manifeste de croire que l'âge nous la donne.....

Jetez vous-même les yeux sur vos proches, sur vos amis, sur tous ceux qui vous environnent ; vous ne verrez que trop tous les jours, que les vices ne s'affaiblissent pas avec la nature, et que les inclinations ne se changent pas avec la couleur des cheveux. Au contraire, si nous laissons dominer la colère, la vieillesse, bien loin de la modérer, la tournera en aigreur par son chagrin. Et quand on donne tout au plaisir, on ne voit, dit saint Basile, dans l'âge plus avancé, que des idées trop présentes, des désirs trop jeunes, et, pour ne rien dire de plus, des regrets qui renouvellent tous les crimes.

Par conséquent ne différez pas, et éveillez-vous tout à l'heure... Quelle raison plus pressante aurez-vous alors que celle que je vous propose ? Y aura-t-il un autre Jésus-Christ, un autre Évangile, une autre foi, une autre espérance un autre paradis, un autre enfer ? Que verrez-vous de nouveau qui soit capable de vous ébranler ? Pourquoi donc résistez-vous maintenant ? Pourquoi donc voulez-vous vous imaginer que vous céderez plus facilement en un autre temps?

---

1. ... Qui recte vivendi prorogat horam
Rusticus exspectat, dum defluat amnis ; at ille
Labitur et labetur in omne volubilis ævum.

« Remettre à plus tard la pratique de la vertu, c'est faire comme ce paysan qui attendait, pour passer le fleuve, que l'eau eût cessé de couler ; mais le fleuve coulait sans cesse, et coulera toujours. »
(Horace, *Epît.* I, 2.)

D'où viendra cette nouvelle force à la vérité, ou cette nouvelle docilité à votre esprit? Quand cette passion qui vous domine à présent, quand ce secret tyran de votre cœur aura quitté l'empire qu'il a usurpé, vous n'en serez pas pour cela ni plus dégagé, ni plus maître de vous-même. Si vous ne veillez sur vos actions, il ne fera que céder la place à un autre vice, au lieu de la remettre au légitime Seigneur, qui est la Raison-Dieu. Il y laissera, pour ainsi dire, un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise : Je veux dire, les péchés se succéderont les uns aux autres, et si vous ne faites quelque grand effort pour interrompre la suite de cette succession malheureuse, qui ne voit que, d'erreur en erreur et de délai en délai, elle vous mènera jusqu'au tombeau? Connaissez donc que tous ces délais ne sont qu'un amusement manifeste, et qu'il n'y a rien de plus insensé que d'attendre la victoire sur nos passions du temps qui les fortifie.

(Sermon sur la Nécessité de travailler à son salut.)

IX

Le Prophète Isaïe nous représente Dieu tenant en sa main une coupe, qu'il appelle « la coupe de la colère de Dieu : *Bibisti de manu Domini calicem iræ ejus*. Elle est, dit-il, remplie d'un breuvage qu'il veut faire boire aux pécheurs, mais d'un breuvage fumeux, comme d'un vin nouveau qui leur monte à la tête et qui les enivre.

Ce breuvage qui enivre les pécheurs, qu'est-ce autre chose que leurs péchés mêmes et leurs désirs emportés, auxquels Dieu les abandonne? Ils boivent comme un premier verre et peu à peu la tête leur tourne ; c'est-à-dire que, dans l'ardeur de leurs passions, la réflexion à demi-éteinte n'envoie que des lumièrcs douteuses. Ainsi, l'âme n'est plus éclairée comme auparavant ; on ne voit plus les vérités de la Religion ni les terribles jugements de Dieu, que comme à travers

d'un nuage épais. C'est ce qui s'appelle dans les Écritures : « l'esprit de vertige » qui rend les hommes chancelants et mal assurés[1]. Cependant ils déplorent encore leur faiblesse; ils jettent quelque regard du côté de la vertu qu'ils ont quittée. Leur conscience se réveille de temps en temps, et dit en poussant un secret soupir dans le cœur : « O piété ! O chasteté ! O innocence ! O sainteté du Baptême ! O pureté du christianisme ! » Les sens l'emportent sur la conscience : ils boivent encore, et leurs forces se diminuent, et leur vue se trouble. Il leur reste néanmoins quelque connaissance et quelque souvenir de Dieu. « Buvez, buvez, ô pécheurs ! buvez jusqu'à la dernière goutte, et avalez tout jusqu'à la lie ! » Mais que trouvent-ils dans ce fond ? « Un breuvage d'assoupissement, dit le saint Prophète, qui achève de les enivrer jusqu'à les priver de tout sentiment ». Et voici un effet étrange : « Je les vois, poursuit Isaïe, tomber dans les coins des rues, si profondément assoupis, qu'ils semblent tout à fait morts ». C'est l'image des grands pécheurs qui, s'étant enivrés longtemps du vin de leurs passions et de leurs délices criminelles, perdent enfin toute connaissance de Dieu et tout sentiment de leur mal. Ils pèchent sans scrupule ; ils s'en souviennent sans douleur ; ils s'en confessent sans componction; ils y retombent sans crainte; ils y persévèrent sans inquiétude ; ils y meurent enfin sans repentance.

(Sermon sur la Nécessité de travailler à son salut.)

---

1. Rapprochez de ce dramatique tableau où Bossuet tout entier se retrouve, ce que ce même Bossuet, dans le *Discours sur l'Histoire universelle*, dit des Empires que Dieu a résolu de perdre (on lira ce beau passage au chap. de *Esprits forts*, n° XVII). Racine s'est certainement souvenu de ces fortes paroles quand il fait dire à Joad :

Confonds dans ses conseils une reine cruelle :
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle,
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.

(*Athalie,* Acte II, sc. II.)

X

... Vous écoutez trop leurs vaines excuses (des passions), les délais qu'elles vous proposent, les mauvais exemples qui les entretiennent, la mauvaise honte qu'elles vous mettent continuellement devant les yeux, et enfin les mauvaises compagnies qui vous entretiennent au mal comme malgré vous. Ne voyez-vous pas l'erreur des hommes, qui ne trouvant dans leurs plaisirs qu'une joie trompeuse et jamais le repos qu'ils cherchent, s'étourdissent les uns les autres et s'encouragent naturellement à mal faire, toujours plus déterminés en compagnie qu'en particulier; marque visible d'égarement, et que leurs plaisirs destitués de la vraie nature du bien et toujours suivis du dégoût, ont besoin pour se soutenir du tumulte qui offusque la réflexion? Cessez de les écouter, si vous ne voulez périr avec eux. Une grande résolution se doit prendre par quelque chose de vif et avec un soudain effort[1] : demain, c'est trop tard; sortez aujourd'hui de l'abîme où vous périssez et où peut-être vous vous déplaisez depuis si longtemps. On n'aura pas demain un autre Évangile, un autre enfer, ni un autre Dieu et un autre Jésus-Christ à vous prêcher...

La vieillesse où vous mettez votre confiance ne fera que vous affaiblir l'esprit et le cœur, et répandre sur vos passions un ridicule qui vous rendra la fable du monde, mais qui

---

1. Horace donne les mêmes conseils pressants, sur un sujet semblable :

> Dimidium facti, qui cœpit, habet : sapere aude ;
> Incipe. . . . .
> Sperne voluptates : nocet empta dolore voluptas.

« Une besogne commencée est déjà à moitié faite : ose enfin être sage ; commence !... Fi des plaisirs qu'on ne peut acheter sans remords ! »

(*Èpît.* I, 2.)

n'opérera pas votre conversion[1]. La mort, qui la suit de près, vous fera jouer peut-être le personnage de pénitent comme à Antiochus ; vous serez alarmés et non convertis ; votre âme sera jetée dans un trouble irrémédiable ; et incapable, dans sa frayeur, de se posséder elle-même, elle vous fera rouler sur les lèvres des actes de foi suggérés, comme l'eau court sur la pierre, sans la pénétrer : ainsi, il n'y aura plus pour vous de miséricorde.

(Sermon pour le jour de Pâques.)

XI

L'homme dominé par ses passions ne songe qu'à les contenter sans songer aux autres... De là vient que les cruautés sont si fréquentes dans le genre humain. Il n'y a rien de plus brutal et de plus sanguinaire que l'homme.

(Politique tirée de l'Écriture Sainte, I, 1.)

---

1. «..... On s'aveugle sur sa fortune, sur son devoir, sur sa réputation, sur ses intérêts, sur les bienséances mêmes dont les autres passions sont si jalouses ; et tandis qu'on se donne en spectacle au public, seul on ne se voit pas soi-même..... On s'aveugle sur les bienséances : et les deux vieillards de Suzanne ne sont plus touchés, ni de la dignité de leur âge, ni de la gravité de leur caractère ; emportés par leur déplorable fragilité, ils n'en connaissent plus l'indécence, et ne rougissent pas de leur confusion même. (Massillon, *Sermon sur l'Enfant prodigue.*)

IV

De l'Amour

I

Qu'est-ce que nous entendons par le nom d'amour, sinon une puissance souveraine, une force impérieuse qui est en nous, pour nous tirer hors de nous; un je ne sais quoi [1] qui

---

1. « Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est *un je ne sais quoi*; et les effets en sont effroyables. Ce je ne sais quoi, si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue la terre, les princes, les armées, le monde entier. Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. » (Pascal, *Pensées,* VI.)

— Corneille emploie la même locution que Pascal et Bossuet :

Souvent *je ne sais quoi* qu'on ne peut exprimer
Nous surprend, nous emporte et nous force d'aimer.

(*Médée*, act. II, 6.)

Ce *je ne sais quoi* fait penser à la phrase de Cicéron : *Totus iste qui vulgo appellatur amor, tantæ levitatis est, ut nihil videam quod putem conferendum.* (*Tusculanes*, IV, 32.)

— « Il est difficile de définir l'amour ; ce qu'on en peut dire est que, dans l'âme, c'est une passion de régner ; dans les esprits, c'est une sympathie, et dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder ce que l'on aime après beaucoup de mystères. » (La Rochefoucault, 68.)

« Ce serait folie, dit un éminent critique contemporain, de vouloir édicter les lois qui règlent la naissance de l'amour, ses métamorphoses et son déclin. D'abord il y a trop d'inconnu dans les origines même de ce sentiment ; puis, le degré et l'espèce en sont trop variés, et aussi les conditions qu'il rencontre. Ainsi, ce qui est commun à tous les amours échappe par sa nature même ; et ce

dompte et captive nos cœurs sous la puissance d'un autre, qui nous fait dépendre d'autrui, et nous fait aimer notre dépendance?

(2e Sermon pour l'Assomption de la Sainte Vierge.)

II

Tout amour véritable tend à adorer. Si est quelquefois impérieux, c'est pour se rejeter plus avant dans la sujétion; il ne se satisfait pas lui-même s'il ne vit dans une dépendance absolue. C'est la nature de l'amour; et le profane même ne parle que d'adoration, que d'hommages, que de dépendance[1]; par où nous devrions entendre, si nous étions encore capables de nous entendre nous-mêmes, que pour mériter d'être aimé parfaitement, il faut être quelque chose de plus qu'une créature.

(2e Sermon pour l'Assomption de la Sainte Vierge.)

III

L'amour rebuté, l'amour dédaigné, l'amour outragé par le plus injurieux mépris, l'amour épuisé par l'excès de son

---

par quoi ils diffèrent se dérobe aux classifications et aux formules à cause de l'infinie diversité des cas, que nous ne saurions jamais tous prévoir. Une seule chose apparaît clairement dans cette obscurité. C'est que l'amour est une chose affreuse. Car, s'il ne s'agit que de l'amour-caprice et de l'amour-goût, il ne va jamais sans une très déraisonnable et très féroce vanité. Et s'il s'agit de l'amour-passion, de l'amour-maladie, il ressemble au plus impérieux et au plus torturant des égoïsmes. » (Jules Lemaître, *Impress. de théâtre, 1re série*, Auguste Vaquerie.)

1. Cf. Bossuet lui-même : « Demandez à ceux qui ont dans le cœur quelque passion violente, s'ils conservent quelque orgueil ou quelque fierté en présence de ce qu'ils aiment : on ne se soumet que trop, on n'est que trop humble. » (Sermon pour la profession de Mlle de La Vallière.)

abondance, fait tarir la source des grâces et ouvre celle des vengeances. Rien de plus furieux qu'un amour méprisé et outragé [1].

(3e Sermon pour le 1er Dimanche de l'Avent.)

---

1. Bossuet dit encore dans ce même sermon : « Qui donne a droit d'exiger : il exige des reconnaissances ; s'il ne trouve pas des reconnaissances, il exigera des supplices : il ne perd pas ses droits.

— Lisez la IXe Élévation sur les Mystères portant ce titre : *L'amour de Dieu méprisé et implacable.*

— Pyrrhus, voyant l'inutilité de ses efforts pour vaincre les résistances d'Andromaque, s'écrie :

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous obéir :
Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.
Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence.
Songez-y bien, il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère :
Le fils me répondra des mépris de la mère...
. . . .

(Racine, *Andromaque*, act. I, sc. IV.)

— Ce sont à peu près les mêmes violences que, dans *Pertharite*, Corneille met dans la bouche de Grimoald s'adressant à Rodelinde :

.... Puisqu'on me méprise,
Je deviendrai tyran de qui me tyrannise ;
Et ne souffrirai plus qu'une indigne fierté
Se joue impunément de mon trop de bonté.

— La Bruyère a dit : « L'on veut faire tout le bonheur, ou, si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime. » (*Du cœur*, 4.)

— La Rochefoucauld : « Si l'on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié. »

— Si tu ne m'aimes pas, je t'aime ;
Si je t'aime, prends garde à toi !

comme dit la chanson de *Carmen*, c'est-à-dire, comme l'explique Jules Lemaître : « Je suis à toi ; mais, si tu n'es pas à moi, j'aime mieux que tu disparaisses. J'aime mieux te tuer, que de n'être pas pour toi l'univers. » C'est bien là, continue l'éminent critique, le

IV

C'est le naturel de la haine de vouloir détruire son objet, comme de l'amour de le conserver.

(2e Sermon pour le Dimanche de la Passion.)

V

Il y a l'amour qui jouit, il y a l'amour qui désire ; et l'un et l'autre a son chant, parce que l'un et l'autre a sa joie.

(3e Sermon pour le jour de Pâques.)

VI

L'amour a une force qui fait vivre; l'amour a des langueurs qui font défaillir. Regardez cette force que l'amour inspire, qui excite, qui anime, qui soutient le cœur : vous verrez facilement que l'amour fait vivre.

Regardez les faiblesses, les défaillances et les langueurs de

---

vœu, secret ou déclaré, de l'amour-passion : absorber en soi l'être aimé. » — (Jules Lemaître, *loc. cit.*)

N'est-ce pas à cause de ces effets de l'amour que l'ancienne mythologie lui avait donné pour attributs un bandeau, une torche, des flèches, un joug, des chaînes ?

— Cf. ce passage de Monsabré : « Quand vous voyez l'amour, l'amour qui se donne, l'amour qui s'humilie, l'amour qui se met à genoux, l'amour rebuté par le mépris et l'ingratitude du cœur qu'il mendie : quand vous le voyez, le cœur plein de fièvre, les yeux ardents et les mains frémissantes, après une dernière humiliation et un dernier rebut, trouver dans le désespoir l'atroce courage de consommer un forfait ; c'est lui qui vous émeut, c'est sur lui que vous pleurez : O mon Dieu, dites-vous, l'amour s'est vengé ! Vous l'admireriez s'il avait pu n'être pas criminel. » (*Confér. de Notre-Dame*, L'Enfer, Éternité des peines.)

l'amour : et vous n'aurez pas de peine à comprendre que l'amour peut faire mourir.

(2e Sermon sur l'Assomption de la Sainte Vierge.)

VII

C'est la propriété de l'amour de donner au cœur une vie nouvelle, qui est toute pour l'objet aimé[1]. Naturellement le cœur vit pour soi : Est-il frappé de l'amour? Il commence une vie nouvelle pour l'objet qu'il aime[2].

(Ibid.)

---

1. Les âmes propres à l'amour demandent une vie d'action qui éclate en événements nouveaux... La vie de tempête surprend, frappe et pénètre. Il semble que l'on ait une autre âme quand on aime que quand on n'aime pas... (Pascal, Discours sur les Passions de l'amour.)

2. La Rochefoucault a dit : « Il n'y a point de passion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour ; et on est toujours plus disposé à sacrifier le repos de ce qu'on aime qu'à perdre le sien. » (*Maximes*, 262.) La Rochefoucault est conséquent avec lui-même ; mais écoutez Pascal lui donnant la réplique : « Cet oubli que cause l'amour et cet attachement à ce que l'on aime fait naître des qualités que l'on n'avait pas auparavant. L'on devient magnifique, sans l'avoir jamais été. Un avaricieux même qui aime devient libéral, et il ne se souvient pas d'avoir jamais eu une habitude opposée : l'on en voit la raison en considérant qu'il y a des passions qui resserrent l'âme et qui la rendent immobile, et qu'il y en a qui l'agrandissent et la font répandre au dehors. (Discours sur les passions de l'amour.)

Nous aimons mieux croire que c'est Pascal et Bossuet qui ont raison. L'Imitation de Jésus-Christ nous dit que l'amour véritable ne se recherche jamais ; « car dès qu'on commence à se rechercher soi-même, à l'instant on cesse d'aimer ». (Liv. III, ch. v.)

Molière prête à l'un de ses personnages les mêmes idées qu'exprime Pascal, et il les traduit presque dans les mêmes termes :

Il le faut avouer, l'amour est un grand maître :
Ce qu'on ne fut jamais, il nous enseigne à l'être ;

VIII

Vous dites : « Encore un peu ! » — Ce n'est pas là consoler ; c'est plutôt outrager l'amour, c'est insulter à ses douleurs, c'est se rire de ses impatiences et de ses excès intolérables.

(Ibid.)

IX

L'amour, ennemi du tumulte et occupé de soi-même, cherche les lieux retirés, dont le silence et la solitude entretiennent son oisiveté toujours agissante.

(Sermon pour le 4e Dimanche de l'Avent.)

X

O homme fait à l'image de Dieu ! tu cours après les plaisirs mortels, tu soupires après les beautés mortelles ; les biens périssables ont gagné ton cœur. Si ne tu connais rien qui soit au-dessus, rien de meilleur ni de plus aimable, repose-toi, à la bonne heure, en leur jouissance. Mais si tu as une âme éclairée d'un rayon de l'intelligence divine ; si, en suivant ce petit rayon, tu peux remonter jusqu'au principe, jusqu'à la source du bien, jusqu'à Dieu même ; si tu peux connaître qu'il est, et qu'il est infiniment beau, infiniment bon, et qu'il

---

Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
. . . .
D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal ;
Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.

(*L'École des femmes*, act. III, sc. IV.)

est toute beauté et toute bonté, comment peux-tu vivre et ne l'aimer pas !

Homme, puisque tu as un cœur, il faut que tu aimes ; et selon que tu aimeras bien ou mal, tu seras heureux ou malheureux. Dis-moi, qu'aimeras-tu donc? L'amour est fait pour l'aimable; et le plus grand amour, pour le plus aimable ; et le souverain amour, pour le souverain aimable : Quel enfant ne le verrait pas ? Quel insensé le pourrait nier?

C'est donc une folie manifeste, et de toutes la plus folle que de refuser son amour à Dieu qui nous cherche. ... « Mais je ne puis, direz-vous [1], je suis engagé. » Malheureux, si vos liens sont si forts que l'amour de Dieu ne les puisse rompre; malheureux, s'ils sont si faibles que vous ne vouliez pas les rompre pour l'amour de Dieu... — « Mais laissez apaiser cette passion; après, j'irai à Dieu, d'un esprit plus calme. » — Voyez cet insensé sur le bord d'un fleuve, qui, voulant passer à l'autre rive, attend que le fleuve soit écoulé ; et il ne s'aper-

---

1. « Je ne le puis, dites-vous. » — « Vous ne le pouvez ? Et moi je prétends, souffrez cette expression, oui, je prétends qu'en parlant de la sorte vous mentez au Saint-Esprit, et vous faites outrage à sa grâce. Voulez-vous que je vous en convainque, mais d'une manière sensible, et à laquelle vous avouerez que le libertinage n'a rien à opposer ?... Il y en a parmi vous — et Dieu veuille que ce ne soit pas le plus grand nombre — qui se trouvent, au moment que je parle, dans des engagements de péché si étroits, à les en croire, et si forts, qu'ils désespèrent de pouvoir jamais briser leurs liens. Leur demander que, pour le salut de leur âme, ils s'éloignent de telle personne, c'est, disent-ils, leur demander l'impossible. Mais cette séparation sera-t-elle impossible, dès qu'il faudra marcher pour le service du Prince à qui nous faisons tous gloire d'obéir ? Je m'en tiens à leur témoignage... Je veux conclure de là que vous imposez donc à Dieu, quand vous prétendez qu'il n'est pas en votre pouvoir de ne plus rechercher le sujet criminel de votre désordre, et de vous tenir, au moins pour quelque temps et pour vous éprouver vous-même, loin de ses yeux et de sa présence. » (Bourdaloue, Sermon sur la tentation.)

çoit pas qu'il coule sans cesse[1]. Il faut passer par-dessus le fleuve ; il faut marcher contre le torrent, résister au cours de nos passions, et non attendre de voir écoulé ce qui ne s'écoule jamais tout à fait.

(Sermon sur la Ferveur de la Pénitence.)

XI

L'amour, dans son origine, n'est dû qu'à Dieu seul, et c'est un vol sacrilège de le consacrer à un autre qu'à Lui[2].

(2e Sermon sur l'Assomption de la Sainte Vierge.)

XII

La crainte réprime les sentiments de l'âme, mais elle ne les détruit pas. L'amour seul peut opérer ce changement : c'est lui qui, pour ainsi dire, tient la clef de l'âme, qui l'ouvre et qui la dilate pour y faire entrer les objets.

(Panégyrique de saint Gorgon.)

XIII

L'amour n'a pas égard au respect[3]. Le mot d'amour vient

---

1. Cf. Horace :

..... Sapere aude ;
Incipe, qui recte vivendi prorogat horam,
Rusticus exspectat, dum defluat amnis ; at ille
Labitur et labetur in omne volubilis ævum.

(*Épît.* I, 2.)

2. « La vraie et unique vertu, dit Pascal, est donc de se haïr, car on est haïssable par sa concupiscence, et de chercher un être véritablement aimable, pour l'aimer. Mais, comme nous ne pouvons aimer ce qui est hors de nous, il faut aimer un être qui soit en nous, et qui ne soit pas nous, et cela est vrai d'un chacun de tous les hommes. Or, il n'y a que l'être universel qui soit tel... » — Et encore : « S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que Lui, et non les créatures passagères... » Et un peu plus loin : « Il faut n'aimer que Dieu, et ne haïr que soi. »

3. Pascal a dit : « Le premier effet de l'amour c'est d'inspirer

d'aimer, non pas d'honorer. Que celui-là se tienne en respect, qui frissonne, qui est interdit, qui tremble, qui est saisi d'étonnement : tout cela n'a point de lieu en celui qui aime. L'amour est plus que satisfait de lui-même ; et quand il est entré dans le cœur, il attire à soi toutes les autres affections et se les assujettit. C'est pourquoi celle qui aime s'applique à l'amour, et ne sait autre chose ; et celui qui mérite d'être honoré, respecté et admiré, aime mieux néanmoins être aimé : l'un est l'époux, l'autre est l'épouse. Quelle affinité et quelle liaison cherchez-vous entre deux époux, sinon d'aimer et d'être aimé ? Ce lien surpasse celui des pères et des mères à l'égard de leurs enfants, qui est celui de tous que la nature a serré plus étroitement. Aussi est-il écrit à ce sujet que « l'homme laissera son père et sa mère, et s'attachera à son épouse »...

L'amour suffit par lui-même ; il plaît par lui-même et pour l'amour de lui-même[1]. L'amour est lui-même et son mérite et sa récompense. Il ne demande point d'autre motif ni d'autre fruit que lui-même : son fruit, c'est son usage. J'aime parce que j'aime ; j'aime pour aimer. En vérité, l'amour est une grande chose, pourvu qu'il retourne à son principe ; et que, remontant à sa source par une réflexion continuelle, il y prenne des forces pour entretenir son cours.

(Discours sur l'Union de Jésus-Christ avec son Épouse.)

---

un grand respect ; l'on a de la vénération pour ce que l'on aime... » (*Discours sur les passions de l'amour.*) S'il y a contradiction entre Pascal et Bossuet, c'est incontestablement Bossuet qui a raison : *amor facit pares*, a dit Salluste.

2. « Le plaisir de l'amour est d'aimer, a dit La Rochefoucault ; et l'on est plus heureux par la passion que l'on a que pour celle que l'on donne. » (*Maximes*, 253.) A quoi un annotateur contemporain répond : *distinguo* : pour le cœur, bon ; pour l'amour-propre, *nego*. Combien y a-t-il de gens qui sont plus contents de donner de la passion, que d'en recevoir ! »

XIV

L'amour peut bien remuer le cœur des héros du monde ; il peut bien y soulever des tempêtes, et y exciter des mouvements qui fassent trembler les politiques et qui donnent des espérances aux insensés ; mais il y a des âmes d'un ordre supérieur à ses lois, à qui il ne peut inspirer des sentiments indignes de leur rang.

(Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.)

XV

Il faut s'aimer soi-même pour Dieu, et non pas Dieu pour soi.

— L'amour est un consentement et une union à ce qui est juste et à ce qui est meilleur.

— S'il fallait, pour plaire à Dieu, s'anéantir, et qu'on sût que ce sacrifice lui fût agréable, il faudrait le lui offrir sans hésiter.

— Qui n'aime pas Dieu, n'aime que soi.

— L'amitié est la perfection de la charité ; c'est une liaison particulière pour s'aider à jouir de Dieu : toute autre amitié est vaine.

— Autre est l'amitié de besoin, autre l'amitié de société : celle-là vient de l'intérêt, celle-ci de la charité.

— L'ordre est parfait si on aime Dieu plus que soi-même, soi-même pour Dieu ; le prochain, non pour soi-même, mais comme soi-même pour l'amour de Dieu. Oh ! que cela est droit ! Que cela est pur ! Toute vertu est là-dedans.

(Méditations sur l'Évangile, *passim.*)

XVI

C'est à l'amour qu'il appartient d'élever les cœurs.

(2e Sermon pour l'Assomption de la Sainte Vierge.)



XVII

Que ne fait pas entreprendre, aux âmes courageuses, l'amour de la gloire; aux âmes les plus vulgaires, l'amour des richesses; à tous enfin, tout ce qui porte le nom d'amour? Rien ne coûte; ni périls, ni travaux, ni peines[1]. Et voilà les prodiges dont l'homme est capable.

(Oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves.)

XVIII

Dans le transport de l'amour humain, qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait s'incorporer en toutes manières, et, comme disait le poète, enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime, pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre? Ce qui est fureur, ce qui est impuissance dans l'amour corporel est vérité, est sagesse dans l'amour de Jésus.

(Méditations sur l'Évangile : La Cène, 1re partie, XXIVe jour.)

XIX

L'amour peut tout; l'amour fait, pour ainsi dire, l'impossible pour se contenter, et pour contenter son objet.

(Id., XXVIe jour.)

---

1. Qui ne connaît le sublime chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ : De mirabili effectu divini amoris* (liv. III, ch. V) : « Il n'y a rien de plus doux que l'amour, rien de plus fort, rien de plus élevé, rien de plus étendu, rien de plus agréable, rien de plus parfait ni de meilleur au ciel et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu, et qu'il ne peut se reposer qu'en Dieu, au-dessus de tous les objets créés... Celui qui aime court, vole et se réjouit; il est libre et rien ne l'arrête... Il est capable de tout, et il fait et accomplit bien des choses dans lesquelles celui qui n'aime pas manque de force et de courage... » — Saint Augustin a dit : « *Ubi amatur non laboratur ; aut si laboratur, labor amatur.* »

XX

O pauvreté de l'amour de la créature! O cœur qui aimes la créature, tu dois souhaiter que ce ne soit pas toi seulement, mais tout l'univers qui devienne tout amour pour toi. Quel monstre que le tout se transforme en la partie! Il le faut néanmoins, ou tu n'aimes pas. Il faut que tu te répandes dans tout ce qui est et qui peut aimer, pour le faire, si tu pouvais, tout amour pour ce que tu aimes : oui, il faut que tu arraches le cœur de Dieu même, pour le donner à ce que tu aimes, pour le transformer en ce que tu aimes, avec toute l'immensité de son amour; autrement tu n'aimes pas, si tu peux consentir qu'aucun être aimant, et bien plus le seul Être et le seul Aimant puisse n'être pas tout amour pour l'objet pour lequel tu te veux changer en amour toi-même.

O monstre, encore une fois, et prodige de l'amour profane, qui veut rappeler et concentrer le tout dans la partie, ou plutôt le tout dans le néant! Sors du néant, ô cœur qui aimes, prends avec toi tout ce qu'il y a dans la nature capable d'aimer, et ne le transforme en ton cœur que pour le porter avec ton cœur, pour le perdre avec ton cœur dans l'abîme de l'Etre et de l'Amour incréé.

(Lettres de piété et de direction, III.)

XXI

Nous nous faisons un Dieu de tous les objets de notre amour [1]. Tout attachement vicieux est une idolâtrie. Qui est-

1. C'est le mot de Virgile, d'une si profonde psychologie :
An sua cuique deus fit dira cupido?
Bossuet, prêchant le Panégyrique de saint François de Paule, il lui échappa de citer ce vers de Virgile : « L'antiquité profane, disait-il, consacrait toutes nos affections, et en faisait ses divini-

ce qui voudrait servir une idole, transporter la gloire de Dieu à une fausse divinité? Cela fait horreur à penser. C'est néanmoins ce que font tous ceux qui aiment quelque chose plus que Dieu. Les pensées, les affections, le plus pur encens du cœur, toute son adoration va là[1]. Hélas ! qu'on est misérable ! Eh ! une créature raisonnable se peut-elle donner elle-même, mais se peut-elle sacrifier à autre qu'à Dieu?... Se remplir de la créature, c'est se remplir de ces viandes qui chargent et qui gonflent sans nourrir, et qui aussitôt vous affament parce qu'elles n'ont aucun suc, et que rien ne s'en tourne en votre substance. Qu'on est vide, quand on n'est plein que de cette sorte[2] !

(Méditations sur l'Evangile : Sermon sur la montagne.)

---

tés ; et l'amour avait ses temples dans Rome, pour ne pas parler en ce lieu de ceux de la peur, et des autres passions plus basses. Quand ils se sentaient possédés de quelque mouvement extraordinaire, ils croyaient qu'il venait d'un Dieu, ou bien que ce désir violent était lui-même leur Dieu : *An sua cuique deus fit dira cupido ?* » A peine ce mot lâché, l'orateur sacré se reprend. Il lui paraît indigne de la chaire, et il s'en excuse auprès de ses auditeurs : « Permettez-moi, dit-il, ce petit mot d'un auteur profane, que je m'en vais tâcher d'effacer par un passage admirable d'un auteur sacré. Il n'y a que les chrétiens qui puissent se vanter que leur amour est un Dieu. Dieu est amour ; Dieu est charité, dit le bien-aimé disciple : *Deus caritas est.....* » (2e Panégyrique de saint François de Paule.)

— Bossuet dit ailleurs : « Partout où se tourne le mouvement de nos cœurs, c'est là la divinité que nous adorons. » (3e Sermon pour le jour de Pâques.)

« 1. C'est le caractère de cette passion, dit Massillon, de remplir le cœur tout entier ; on ne peut plus s'occuper que d'elle ; on en est possédé, enivré ; on la retrouve partout ; tout en retrace les funestes images ; tout en réveille les injustes désirs ; le monde, la solitude, la présence, l'éloignement, les objets les plus indifférents, les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles en rappellent le souvenir..... »

(*Sermon sur l'Enfant prodigue.*)

2. « C'est un désordre d'aimer pour lui-même ce qui ne peut être

XXII

Il est ordinaire aux jaloux de cacher soigneusement ce qu'ils aiment, afin de le réserver tout entier à leur cœur avide, que le moindre soupçon de partage offense à l'extrémité[1].

(Sermon pour une vêture : Mlle de Bouillon.)

XXIII

Je laisse aux peintres et aux poètes de représenter à vos yeux les horreurs de la jalousie[2], le venin de ce serpent et

---

ni notre bonheur, ni notre perfection, ni, par conséquent, notre repos : car aimer, c'est chercher sa félicité dans ce qu'on aime ; c'est vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur ; c'est l'appeler au secours de ce vide affreux que nous sentons en nous-mêmes, et nous flatter qu'il sera capable de le remplir ; c'est le regarder comme la ressource de tous nos besoins, le remède de tous nos maux, l'auteur de tous nos biens. Or, comme il n'est que Dieu seul en qui nous puissions trouver tous ces avantages, c'est un désordre, et un avilissement de notre cœur, de les chercher dans la vile créature. (Massillon, *Sermon sur la Pécheresse de l'Évangile*.)

1. Cet amour des créatures est suivi des plus cruelles incertitudes : on doute toujours si l'on est aimé comme l'on aime ; on est ingénieux à se rendre malheureux et à former soi-même des craintes, des soupçons, des jalousies ; plus on est de bonne foi, plus on souffre ; on est le martyr de ses propres défiances : vous le savez, et ce n'est pas à moi à venir vous parler ici le langage de vos passions insensées. (Massillon, *l'Enfant prodigue*.)

2. Lisez cette éloquente peinture que fait Bourdaloue d'un homme que dévore la passion de l'amour : « Soit qu'on la considère dans sa naissance, soit qu'on la suive dans ses progrès, soit qu'on en juge par l'issue, n'est-elle pas, de tous les maux sans exception, le plus inquiet ? Dans sa naissance : car quel tourment, par exemple, est comparable à celui d'un esprit blessé qui aime, et qui s'aperçoit qu'il n'est pas aimé ; qui veut plaire, et qui pour cela même

les cent yeux de ce monstre : il me suffit de vous dire que c'est une espèce de complication des passions les plus furieuses. C'est là qu'un amour outragé pousse la douleur jusqu'au désespoir, et la haine jusqu'à la furie[1] ; et c'est peut-être

---

déplaît ; qui conçoit des désirs ardents et qui ne trouve que des froideurs ; qui s'épuise en services et en soins, et qui n'est payé que de rebut ? Cette passion ridicule et bizarre, mais opiniâtre, quelque force qu'il ait d'ailleurs, n'est-ce pas ce qui le dessèche, qui le mine, ce qui le fait misérablement et inutilement languir ? Et de quelque bon sens que Dieu l'ait pourvu, n'est-ce pas ce qui l'infatue, ce qui pousse sa raison à bout, ce qui le met dans l'impuissance de s'en aider ? En sorte que, tout persuadé et tout convaincu qu'il est de sa folie, il ne peut la vaincre, ni s'en défaire : d'autant plus malheureusement ensorcelé, pour ainsi dire, qu'il ne l'est qu'à ses dépens, tandis que les autres, peu touchés de ce qu'il endure, ou en raillent, ou en ont pitié.....

Que la passion, comme il arrive presque immanquablement, se tourne en jalousie ; quel enfer ! Dieu peut-il mieux se venger d'un impudique qu'en le laissant venir là ? Du moment que la jalousie s'est emparée de son cœur, lui faut-il un autre bourreau que lui-même pour le mettre à la torture et à la gêne ? Que de veilles qui le fatiguent et qui l'accablent ! que de tristes et d'affreuses nuits ! toujours occupé qu'il est à combattre des fantômes, et à se remplir de fiel et de venin contre des rivaux peut-être imaginaires ! Mais si sa curiosité lui découvre en effet ce qu'il craignait de voir, quoiqu'il le cherchât avec tant d'empressement et de vigilance, quels dépits et quelles fureurs ! et quelle image plus naturelle pourrais-je vous en donner que les pleurs des damnés et leurs grincements de dents ! *Fletus et stridor dentium.* »

— *Invidia Siculi non invenere tyranni*
Majus tormentum.

« Les tyrans de Sicile n'inventèrent jamais de supplice plus cruel ». (Horace, *Ep.* I, 2.)

1. « La jalousie, mère des meurtres », dit quelque part Bossuet. — Virgile, faisant allusion à Médée qui égorgea ses enfants pour se venger de Jason, parle de l'amour comme Bossuet :

Sævus amor docuit natorum sanguine matrem
Commaculare manus...

« L'amour cruel apprit à une mère à souiller ses mains du sang de ses enfants ». (*Eglog.* VIII.)

— La Rochefoucauld : « La jalousie est le plus grand de tous les

pour cette raison que le Saint-Esprit nous a dit : *dura sicut infernus æmulatio*, la jalousie est dure comme l'enfer, parce

---

maux et celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent. » — Du même : « La jalousie se nourrit dans les doutes, et elle devient fureur ; ou elle finit, sitôt qu'on passe du doute à la certitude. » — Et encore : « Le remède de la jalousie est la certitude de ce qu'on a craint, parce qu'elle cause la fin de la vie ou la fin de l'amour. C'est un cruel remède, mais il est plus doux que les doutes et les soupçons. » (*Maximes*, 503 — 32 — 514.)

— Phèdre vient d'apprendre de la bouche de Thésée qu'Hippolyte aime Aricie. Cette nouvelle allume dans le cœur de Phèdre une fièvre de jalousie qui éclate en cris d'une magnifique éloquence :

Phèdre, à Œnone, sa confidente :

Chère Œnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre ?
. . . .
Hippolyte aime.....
Aricie a trouvé le chemin de son cœur !

Œnone :

Aricie?

Phèdre :

Ah ! douleur non encore éprouvée !
A quel nouveau tourment je me suis réservée !
Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un refus cruel l'insupportable injure
N'était qu'un faible essai des tourments que j'endure.
Ils s'aiment ! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux ?
Comment se sont-ils vus ? Depuis quand ? Dans quels lieux ?
Tu le savais. Pourquoi me laissais-tu séduire ?
De leur furtive ardeur ne pouvais-tu m'instruire ?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher ?
Dans le fond des forêts, allaient-ils se cacher ?
. . . .
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage.
Œnone, prends pitié de ma jalouse rage :
Il faut perdre Aricie !...

— Mais nul peut-être plus que Shakespeare n'a prêté à l'amour outragé des accents plus sauvages et ne lui a fait exercer une vengeance plus atroce. Othello entre dans la chambre de

qu'elle ramasse en effet les deux choses les plus cruelles que l'enfer ait : la rage et le désespoir.

(2e Panégyrique de saint Joseph.)

XXIV

Les plaies du cœur ont cela qu'elles peuvent être sondées jusqu'au fond, pourvu qu'on ait le courage de les pénétrer.

(Sermon pour la profession de Mme de La Vallière.)

Desdémona, tenant une lumière et une épée. Il s'approche de Desdemona qui dort et qui s'éveille à ce bruit :

« Qui est là ? dit-elle. Othello ? — Oui, Desdemona. — Voulez-vous vous reposer, seigneur ? — Avez-vous prié Dieu, ce soir, Desdemona ? — Oui, cher époux. — Si vous vous souvenez dans votre âme de quelque crime pour lequel vous n'ayez pas encore demandé pardon au ciel et obtenu grâce, implorez-le sur-le-champ. — Ah ! mon Dieu ! où peut tendre votre discours, seigneur ? — Allons, faites ce que je vous dis, et soyez prompte. Je vais me promener ici tandis que votre âme se prépare ; car je ne voudrais pas la tuer ; non, le ciel m'en préserve ! Je ne veux pas tuer votre âme. — Vous parlez de tuer ? — Oui, j'en parle. — Ah ! que le ciel ait donc pitié de moi ! — Ainsi soit-il, du fond de mon cœur. — Si c'est votre cœur qui parle, j'espère que vous ne voudrez pas me tuer. — Espère ! — Et cependant vous me faites trembler. — Pense à tes péchés. — Il y a le tendre amour que j'ai pour vous. — Oui, c'est pour cela que tu vas mourir. — C'est mourir d'une mort bien contre nature, que d'être tuée pour aimer. »

Puis viennent des explications sur l'infidélité de Desdemona ; Othello devient de plus en plus furieux, et Desdemona continue :

— « Oh ! bannissez-moi, Seigneur, mais ne me tuez pas. — Tombe, prostituée ! — Tuez-moi demain, laissez-moi vivre encore cette nuit ! — Non ; si tu résistes... — Seulement une demi-heure. — Le parti est pris, plus de délai. — Seulement le temps de dire un prière ! — Il est trop tard. »

Othello l'étouffe en lui jetant un oreiller sur le visage, et le pressant sur sa bouche avec effort et fureur.

XXV

O pauvre cœur humain, de combien d'ennemis es-tu la proie! De combien de tempêtes es-tu le jouet! De combien d'illusions es-tu le théâtre!

(Panégyrique de saint Joseph.)

XXVI

L'amour refroidi, s'éteint bientôt[1].

(Méditations sur l'Évangile.)

XXVII

Ah! gêne et enfer de l'amour, d'être contraint de s'expliquer par autre chose que par soi-même et par son propre transport! Car tout ce qui n'est pas l'amour même, combien froidement et languissamment exprime-t-il les traits de l'amour!

(Lettres de piété et de direction, III.)

XXVIII

Quand l'amour aurait fait, s'il se peut, son dernier effort,

---

1. La Bruyère : « Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, et quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie... » (*Du Cœur*, 5.)

— La Rochefoucauld : « L'amour, aussi bien que le feu, ne peut subsister sans un mouvement continuel, et il cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre. » (*Maximes*, 75.)

— De Publius Syrus cette sentence :

Amans, ita ut fax, agitando ardescit magis.

« L'amour est comme la flamme : plus il s'agite, plus il brûle. »

— Bossuet a dit : « C'est une flamme toujours agissante, qui ne se perd pas. mais qui se multiplie par son action... » (Sermon sur la charité fraternelle.)

c'est dans son extrémité qu'il voudrait recommencer tout : et pour cela il ne cesse jamais d'appeler le désir à son secours ; désir qui commence toujours et qui ne finit jamais, et qui ne peut souffrir aucunes limites.

(Lettres de piété et de dévotion, I.)

XXIX

L'amour profane est toujours plaintif; il dit toujours qu'il languit et qu'il meurt !... Cette femme qui, dans les Proverbes, vante les parfums qu'elle a répandus sur son lit et la douce odeur qu'on respire dans sa chambre, pour conclure aussitôt après : « Enivrons-nous des plaisirs et jouissons des embrassements désirés ! » montre assez par son discours à quoi mènent les bonnes senteurs préparées pour affaiblir l'âme, l'attirer aux plaisirs des sens par quelque chose qui ne semble pas offenser directement la pudeur.

(Méditations sur l'Évangile.)

XXX

L'amour est le don du cœur, ou plutôt il en est l'idole qui usurpe l'empire de Dieu.

(Méditations sur l'Évangile.)

XXXI

Écoutez le Sage : *La vie humaine est une fascination*, une tromperie des yeux ; on croit voir ce qu'on ne voit pas, on voit tout avec des yeux malades. — « Mais vous l'aimiez si éperdument, et maintenant vous ne l'aimez plus ? » — « J'étais ébloui, j'avais les yeux fascinés, je les avais troubles. » — « Qui vous avait fasciné les yeux ? » — « Une passion insensée ; il me semble que c'est un songe qui s'est dissipé. »

(Traité de la Concupiscence, XXIX.)

V

De l'Amour des plaisirs

I

Quand j'écoute parler les voluptueux dans le livre de la Sapience, je ne vois rien de plus agréable, ni de plus riant : ils ne parlent que de fleurs, que de festins, que de danses, que de passe-temps... Ils invitent tout le monde à leur bonne chère, et ils veulent leur faire part de leurs plaisirs..... Que leurs paroles sont douces ! que leur humeur est enjouée ! que leur compagnie est désirable ! Mais si vous laissez pousser cette racine, les épines sortiront bientôt, car écoutez la suite de leurs discours : « Opprimons, ajoutent-ils, le juste et le pauvre... Ne pardonnons point ni à la veuve, ni à l'orphelin ! » Quel est ce changement ? Et qui aurait jamais attendu d'une douceur si plaisante une cruauté si impitoyable ? C'est le génie de la volupté : elle se plaît à opprimer le juste et le pauvre : le juste qui lui est contraire ; le pauvre qui doit être sa proie ; c'est-à-dire, si on la contredit, elle s'effarouche ; elle s'épuise elle-même, il faut bien qu'elle se remplisse par des pilleries ; et voilà cette volupté si commode, si aisée et si indulgente, devenue cruelle et impitoyable [1].

(Sermon sur l'Impénitence finale.)

---

1. Bossuet revient souvent sur cette cruauté de la volupté. Citons ce passage entre tant d'autres : « L'homme dominé par ses passions ne songe qu'à les contenter sans songer aux autres... De là vient que les cruautés sont si fréquentes dans le genre humain. Il n'y a rien de plus brutal et de plus sanguinaire que l'homme. »
(*Politique tirée de l'Écrit. sainte*, I, 1.)

II

Les pires des ennemis, disait sagement cet Ancien, ce sont les flatteurs ; et j'ajoute avec assurance que les pires de tous les flatteurs, ce sont les plaisirs[1]. Ces dangereux conseillers où ne nous mènent-ils pas par leurs flatteries ! Quelle honte, quelle infamie, quelle ruine dans les fortunes, quels dérèglements dans les esprits, quelles infirmités même dans les corps n'ont pas été introduites par l'amour désordonné des plaisirs ?[2] Ne voyons-nous pas tous les jours plus de maisons

---

1. « Es-tu moins esclave, pour être aimé et flatté de ton maître? Tu as bien du bien, esclave : Ton maître te flatte. Il te battra tantôt. » (Pascal, XXV.)

2. La Mennais fait un tableau éloquent des effets désastreux provoqués par l'abus des plaisirs sensuels : « Les jouissances physiques, dit-il, quand l'homme, les recherchant pour elles-mêmes, y place sa félicité, détruisent l'intelligence, l'amour, le corps même ; parce qu'en demandant aux organes un bonheur infini, ou une action infinie, l'homme renverse les lois fondamentales de son être, et brise le frêle instrument qui lui fut donné pour une autre fin. Les philosophes matérialistes, qui ne voient dans l'homme que ses sens, montrent tous une insurmontable aversion pour la chasteté ; et cela seul prouverait combien leur doctrine est pernicieuse et fausse, même à ne la considérer que dans ses rapports avec la vie présente. Car, avant d'être un devoir de morale, la chasteté est une loi de conservation que la nature impose à tous les êtres vivants ; et si elle est même un devoir pour l'être moral, c'est, en partie, parce qu'elle est une loi pour l'être physique...

« Le premier effet, l'effet inévitable des habitudes voluptueuses, est de lier les puissances de l'âme et d'en exclure toute autre pensée que celle des vils plasirs dont elle s'est rendue l'esclave. Distrait par des désirs sans cesse renaissants, obsédé d'impurs fantômes, l'esprit perd sa vigueur et sa fécondité. Tout s'altère et dépérit : la mémoire s'éteint, le caractère s'énerve, le cœur se dessèche. On ne sait plus aimer, ni compatir, ni répandre les délicieuses larmes de l'attendrissement. Le visage même s'empreint

ruinées par la sensualité que par les disgrâces, plus de familles divisées et troublées dans leur repos par les plaisirs que par les ennemis les plus artificieux, plus d'hommes immolés avant le temps à la mort par les plaisirs que par les violences et par les combats ?[1] Les tyrans ont-ils jamais inventé des

---

d'une expression dure et repoussante. Des traits heurtés et morts annoncent que la source des doux sentiments, des pures émotions, des joies innocentes est tarie. On dirait que la vie s'est réfugiée tout entière dans les organes. Mais les organes mêmes s'usant bientôt, les infirmités, les maladies, les souffrances accourent en foule. J'ai vu, et le souvenir m'en sera toujours présent, j'ai vu de ces malheureuses victimes d'une passion dévorante, offrir, à la fleur de l'âge, la dégoûtante image d'une complète décrépitude. Le front chauve, les joues haves et creuses, le regard plein d'une tristesse stupide, le corps chancelant et comme courbé sous le poids du vice, épuisés de vie, de pensée, d'amour, déjà hideusement en proie à la dissolution ; à leur aspect, on croirait entendre les pas du fossoyeur se hâtant de venir enlever le cadavre. » (*Essai sur l'Indifférence*, IIe partie, ch. II.)

— Montaigne avait dit avec non moins de force : « Le vice laisse, comme un ulcère dans la chair, une repentance dans l'âme qui toujours s'égratigne et s'ensanglante elle-même ». (*Essais*.)

— Le poète Lucrèce a peint, lui aussi, avec un réalisme brutal, les ravages de la passion. Citons seulement ces vers :

> Adde quod absumunt vires, pereuntque labore ;
> Adde quod alterius sub nutu degitur ætas ;
> Labitur interea res, et vadimonia fiunt ;
> Languent officia, atque ægrotat fama vacillans...

« Ce n'est pas tout : les forces s'épuisent par la fatigue, la vie se passe dans l'esclavage. Cependant la fortune s'écoule, les dettes croissent, on oublie ses devoirs, la réputation se perd..... »

(*De Nat. rerum*, IV, 1114 et s.)

3. « La nature, dit Sénèque, nous a donné une vie assez longue ; c'est nous qui la rendons trop courte. Nous ne sommes pas indigents, mais prodigues. Remettez des richesses immenses et tout à fait royales entre les mains d'un maître vicieux, elle seront en un instant dissipées ; confiez les plus modiques à un gardien économe, il saura s'en servir et les accroître. Ainsi en va-t-il de la vie : elle est assez vaste à qui la ménage. » (*De briev. vitæ*, I.)

tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent ?[1] Ils ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain !...

Rien n'éloigne tant notre cœur de Dieu que l'attache aveugle aux joies sensuelles. Et si les autres passions peuvent l'emporter, c'est celle-ci qui l'engage et le livre tout à fait. Dieu n'est plus dans ton cœur, homme sensuel ; l'idole que tu encenses, c'est le Dieu que tu adores.

Mais tu feras bientôt une seconde démarche. Si Dieu n'est plus dans ton cœur, bientôt il ne sera plus dans ton esprit. Ta mémoire, trop complaisante à ce cœur, l'effacera bientôt d'elle-même de ton souvenir. En effet, ne voyons-nous pas que

---

1. Bossuet dit ici de toutes les passions en général ce qu'Horace dit de la jalousie en particulier :

Invidia Siculi non invenere tyranni
Majus tormentum.

(*Epît.* I, 2.)

— Lucrèce, en des vers fameux, montre que les tortures des grands suppliciés du Tartare — Tityos, Tantale, Sisyphe... — ne sont que l'image de celles que les passions font endurer aux hommes qui s'y abandonnent :

Atque ea nimirum quæcumque Acheronte profundo
Prodita sunt esse, in vita sunt omnia nobis.

« Toutes les horreurs qu'on raconte des enfers, c'est dans la vie que nous les trouvons... Il n'est pas vrai que Tityos soit dévoré par les oiseaux... Le vrai Tityos est celui que l'amour a terrassé, que rongent les soucis dévorants, et dont le cœur est en proie à tous les tourments des passions... Le vrai Sisyphe est aussi devant nos yeux : c'est l'ambitieux qui s'obstine à demander au peuple les haches et les faisceaux, et qui toujours se retire avec des refus et la tristesse dans le cœur... Repaître à chaque instant sa faim, vivre dans l'abondance sans pouvoir jamais se sentir rassasié, voir le retour des saisons, en recueillir les fruits, s'enivrer de leurs douceurs, et n'être pas encore content de tous ces avantages, n'est-ce pas le supplice de ces jeunes filles condamnées à verser de l'eau dans un vase sans fond, sans pouvoir jamais le combler ? » (*De nat. rerum*, III, 991 et s.)

les plaisirs occupent tellement l'esprit que les saintes vérités de Dieu et ses justes jugements n'y ont plus de place ? Dieu éloigné du cœur, Dieu éloigné de notre pensée : Oh ! le malheureux éloignement ! oh ! le funeste voyage ! Où êtes-vous, ô prodigue ! Combien éloigné de votre patrie, et en quelle basse région avez-vous choisi votre demeure !.. »

(Sermon sur l'Amour des plaisirs.)

III

Encore si nous pouvions arrêter la course rapide des plaisirs, et les attacher, pour ainsi parler, autant à nous que nous nous attachons à eux, peut-être que notre aveuglement aurait quelque excuse. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus déplorable que nous aimions si puissamment ces amis si trompeurs, qui nous abandonnent si vite ; qu'ils aient une telle force pour nous entraîner, et nous aucune pour les retenir ; enfin que notre attache soit si violente, que nous soyons si fidèles à ces trompeurs et leur fuite si cependant précipitée ? Pleurez, pleurez, ô Prodigue ! car qu'y a-t-il de plus misérable que de se sentir comme forcé, par ses habitudes vicieuses, d'aimer les plaisirs et de se voir, sitôt après, forcé, par une nécessité fatale, de les perdre sans retour et sans espérance ?

(Ibid.)

IV

L'amour des plaisirs affaiblit le cœur et énerve le principe de droiture qui est en nous, pour résister à tous les crimes. Les joies des sens amollissent l'âme, la rendent légère, ôtent la réflexion, le poids de l'esprit et du jugement, dissipent au dehors et ne laissent ni force, ni courage pour Dieu, pour qui nous les devons uniquement réserver. De là une espèce d'ivresse qui offusque les lumières de l'esprit et fait naître

une ardeur violente qui pousse à tout crime[1]. Cette ivresse ne se passe pas, parce qu'elle ne prend pas le cerveau par des fumées grossières, mais le cœur par une attache très intime et très délicate. Le cœur ne résiste plus à rien ; et il suffit de ne pas user avec une sage modération de ce qui peut être permis, pour réduire l'âme insensiblement dans cet état funeste.

(Sermon sur le Danger des Plaisirs des Sens.)

V

Ce serait une erreur étrange et trop indigne d'un homme, que de croire que nous vivions sans plaisirs, pour le vouloir transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible... Qui nous donnera que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît, non du trouble de l'âme, mais de sa paix ; non de sa maladie, mais de sa santé ; non de ses passions, mais de son devoir ; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la droiture immuable de sa conscience ; plaisir, par conséquent, véritable, qui n'agite pas la volonté, mais qui la calme ; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire ; qui ne chatouille pas les sens dans la surface, mais qui tire le cœur à Dieu par son centre.

(Sermon sur l'amour des plaisirs.)

VI

Si le plaisir rend le vice aimable, l'habitude le rend comme nécessaire.

(Ibid.)

---

1. « C'est pour lui (*l'amour impur*), dit Bourdaloue, que l'homicide répand le sang humain ; pour lui que la perfidie prépare ses poisons... » (*Sermon sur l'Impureté.*)

VII

Le plaisir est un sentiment qui nous transporte, qui nous enivre, qui nous saisit indépendamment de la raison, et nous entraîne malgré ses lois. La raison, en effet, n'est jamais si faible que lorsque le plaisir domine [1] ; et ce qui marque une opposition éternelle entre la raison et le plaisir, c'est que, pendant que la raison demande une chose, le plaisir en exige une autre.

(Sermon pour la Profession de Mlle de la Vallière.)

VIII

Dégoût, appétit, encore dégoût, puis renouvellement d'ardeur ; c'est ce qui arrive dans tous les plaisirs. C'est donc une disposition déraisonnable à cause du changement ; et, par conséquent, vanité, faiblesse de raison.....

Nulle voie si aplanie, où il ne se trouve des embarras. Nulle passion si douce, qui ne fasse naître mille passions accablantes. L'espérance balancée par la crainte ; l'amour... il ne convient pas à la gravité de cette chaire de parler de ses douleurs ; mais nous pouvons bien parler de l'enfer de la jalousie. Nul ne fait moins ce qu'il veut que celui qui veut faire tout ce qu'il veut ; parce que dans l'exécution de ses volontés, impuissant de soi-même, il dépend d'autrui.

(Sermon sur le Danger des Plaisirs des sens.)

IX

Les fausses voluptés après lesquelles les mortels ignorants

---

1. « La raison une fois livrée à l'attrait des sens et prise de ce vin fumeux, ne peut plus répondre d'elle-même, ni savoir où l'emportera son ivresse. »

(Bossuet, *Sermon sur l'Amour des Plaisirs.*)

courent d'une telle fureur, qu'ont-elles, après tout, qu'une illusion de peu de durée? Sitôt que cette première ardeur, qui leur donne tout leur agrément, a été un peu ralentie par le temps, leurs plus violents spectateurs s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien[1]. L'âge et l'expérience nous font voir combien sont vaines les choses que nous avions le plus désirées ; et encore ces plaisirs tels quels, combien sont-ils rares dans la vie ! Quelle joie peut-on ressentir, où la douleur ne se jette comme à la traverse[2]? Et s'il nous fallait retrancher de nos jours tous ceux que nous avons mal passés, même selon les maximes du monde, pourrions-nous trouver, en toute la vie, de quoi faire trois ou quatre mois? Mais accordons aux fols amateurs du siècle, que ce qu'ils aiment est considérable : combien dure cette félicité ? Elle fuit, elle fuit comme un fantôme qui, nous ayant donné quelque espèce de contentement pendant qu'il demeure avec nous, ne nous laisse en nous quittant que du trouble.

(Panégyrique de S. Bernard.)

X

O plaisirs, où nous menez-vous? A quel oubli de Dieu et de nous-mêmes ? A quels malheurs et à quels désordres ? Ne sont-ce pas les plaisirs déréglés qui ont conseillé tous les crimes[3]? Flatteurs pernicieux, conseillers infidèles qui rui-

---

1. « Il y a de certains biens que l'on désire avec emportement, et dont l'idée seule nous enlève et nous transporte : s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé, on en jouit moins que l'on n'aspire encore à de plus grands. » (La Bruyère, *De l'homme*, 29.)

2. Voir plus loin, n° XVII, même chapitre.

3. Bossuet n'avait que trop de raisons pour parler des « crimes » que conseillent et font commettre « les plaisirs déréglés ». On était au temps des Brinvilliers et des La Voisin. Écoutons Bour-

nent tous les jours en nous l'âme, le corps, la gloire, la fortune, la religion, la conscience ! Car quel en est le principe universel, sinon qu'on se plaît où il ne faut pas ?

(Sermon pour la fête de Tous les Saints.)

XI

..... La malignité de la concupiscence se répand dans l'homme tout entier. Elle court, pour ainsi parler, dans toutes les veines, et pénètre jusqu'à la moelle des os. C'est une racine envenimée qui étend ses branches par tous les sens : l'ouïe, les yeux, et tout ce qui est capable de plaisir en ressent l'effet : les sens se prêtent la main mutuellement : le plaisir de l'un attire et fomente celui de l'autre ; et il se fait de leur union un enchaînement qui nous entraîne dans l'abîme du mal.....

---

daloue traitant le même sujet : « C'est pour lui (*pour l'amour impur*), que l'homicide répand le sang humain, pour lui que la perfidie prépare des poisons... Notre siècle, ce siècle si malheureux, a bien de quoi nous en convaincre ; et Dieu n'a permis qu'il engendrât des monstres que pour nous forcer à en convenir. Nous les avons vus avec effroi, et tant d'événements tragiques nous ont appris, plus que nous ne voulions, ce qu'un commerce criminel peut produire dans les familles les plus honorables. L'empoisonnement était parmi nous un crime inouï ; l'enfer, pour l'intérêt de cette passion, l'a rendu commun. On sait, disait le poète, ce que peut une femme irritée ; mais on ne savait pas jusqu'à quel excès pouvait aller sa colère, et c'est ce que Dieu a voulu que nous connussions. En effet, ne vous fiez point à une libertine dominée par l'esprit de débauche ; si vous traversez ses desseins, il n'y aura rien qu'elle n'entreprenne contre vous ; les liens les plus sacrés de la nature ne l'arrêteront pas ; elle vous trahira, elle vous sacrifiera, elle vous immolera. C'est par l'homicide, poursuivait Tertullien, que le concubinage se soutient, que l'adultère se délivre de l'importunité d'un rival, que l'incontinence du sexe étouffe sa honte, en étouffant le fruit de son péché. »

(*Sermon sur l'Impureté.*)

Quelquefois la corruption vient à grands flots ; quelquefois elle s'insinue comme goutte à goutte ; à la fin, on n'en est pas moins submergé. On a le mal dans le sang et dans les entrailles avant qu'il éclate par la fièvre. En s'affaiblissant peu à peu, on se met en un danger évident de tomber avant qu'on tombe ; et ce grand affaiblissement est déjà un commencement de chute.

(*Maximes sur la Comédie.*)

XII

Tous les plaisirs des sens s'excitent les uns les autres : l'âme qui en goûte un, remonte aisément à la source qui les produit tous. Ainsi les plus innocents, si l'on n'est toujours sur ses gardes, préparent aux plus coupables ; les plus petits font sentir la joie qu'on ressentirait dans les plus grands, et réveillent la concupiscence. Il y a même une mollesse et une délicatesse répandue dans tout le corps qui, faisant chercher un certain repos dans le sensible, le réveille et en entretient la vivacité..... Toute âme pudique fuit l'oisiveté, la nonchalance, la délicatesse, la trop grande sensibilité, les tendresses qui amollissent le cœur, tout ce qui flatte les sens, les nourritures exquises : tout cela n'est que la pâture de la concupiscence de la chair, et en entretient le feu.

(*Traité de la Concupiscence*, ch. v.)

XIII

La raison une fois livrée à l'attrait des sens, et prise de ce vin fumeux, ne peut plus se répondre d'elle-même, ni savoir où l'emportera son ivresse[1].

(Sermon sur l'Amour des plaisirs.)

---

1. « La raison, dit Bossuet n'est jamais si faible que lorsque le plaisir domine. »

(Sermon pour la Profession de Mlle de La Vallière.)

XIV

Quiconque s'attache au sensible, il faut qu'il erre nécessairement d'objets en objets, et se trompe, pour ainsi dire en changeant de place ; ainsi la concupiscence, c'est-à-dire, l'amour des plaisirs, est toujours changeante, parce que toute son ardeur languit et meurt dans la continuité, et que c'est le changement qui la fait revivre [1]. Aussi qu'est-ce autre chose que la vie des sens, qu'un mouvement alternatif de l'appétit au dégoût, et du dégoût à l'appétit, l'âme flottant toujours incertaine entre l'ardeur qui se ralentit et l'ardeur qui se renouvelle ?

Voilà ce que c'est que la vie des sens. Cependant, dans ce mouvement perpétuel, on ne laisse pas de se divertir par l'image d'une liberté errante..... Mais aussi quand il faut arrêter ses résolutions, cette âme, accoutumée dès longtemps à courir decà et delà partout où elle voit la campagne découverte, à suivre ses humeurs et ses fantaisies, et à se laisser tirer sans résistance par les objets plaisants, ne peut plus du tout se fixer. Cette constance, cette égalité, cette sévère régu-

---

1. Dans le *Traité de la Concupiscence*, Bossuet décrit en ces termes l'inconstance de la Concupiscence : « Elle va par des mouvements irréguliers, selon que le vent la pousse..... Saint Augustin compare un homme qui est guidé par les sens, à un arbre qui, s'élevant au milieu des airs, est poussé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon que le vent qui souffle le mène : « Tels, dit-il, sont les hommes sensuels et voluptueux ; ils semblent se jouer avec les vents, et jouir d'un certain air de liberté, en promenant de çà et de là leurs vagues désirs. »... Ils appellent liberté leur égarement, comme un enfant qui se croit libre, lorsqu'échappé à son conducteur, il court de çà et de là sans savoir où il veut aller. » (Chap. XXIX.)

— Pascal : « Le sentiment de la fausseté des plaisirs présents, et l'ignorance de la vanité des plaisirs absents, cause l'inconstance. » (*Pensées*, VI, 45.)

larité de la vertu lui fait peur, parce qu'elle n'y voit plus ces délices, ces doux changements, cette variété qui égaie les sens, ces égarements agréables où ils semblent se promener avec liberté. C'est pourquoi cent fois on tente, et cent fois on quitte; on rompt et on renoue bientôt avec les plaisirs. De là ces remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais..... O âme inconstante et irrésolue..... qu'as-tu acquis de certain par ce mouvement éternel, et que te reste-t-il de tous ces plaisirs, sinon que tu en reviens avec un dégoût du bien, une attache au mal, le corps fatigué et l'esprit vide?....

(Sermon sur l'amour des plaisirs.)

XV

Qui saurait connaître ce que c'est en l'homme qu'un certain fond de joie sensuelle et je ne sais quelle disposition inquiète et vague au plaisir des sens qui ne tend à rien et qui tend à tout, connaîtrait la source secrète des plus grands péchés. C'est ce que sentait saint Augustin, au commencement de sa jeunesse emportée, lorsqu'il disait : « Je n'aimais pas encore, mais j'aimais à aimer. » Il cherchait, continue-t-il, quelque piège où il prît et où il fût pris ; et il trouvait ennuyeuse et insupportable une vie où il n'y eût point de ces lacets. Tout en est semé dans le monde; il fut pris, selon son souhait.....

(*Réflexions sur la comédie*, VIII.)

XVI

De toutes les passions, la plus pleine d'illusions, c'est la joie. Toutes les joies que nous donnent les biens de la terre sont pleines d'illusions et de vanité; c'est pourquoi, dans les affaires du monde, le plus sage est celui que la joie emporte le moins..... En effet, quand on voit un homme emporté, qui,

ébloui de sa dignité ou de sa fortune, s'abandonne à la joie sans se retenir[1], c'est une marque certaine d'une âme qui n'a point de poids, et que la légèreté rendra le jouet éternel de toutes les illusions du monde.....

(S. pour la fête de tous les Saints.)

XVII

Il est véritable que nous ne goûtons point ici de joie sans mélange. La félicité des hommes du monde est composée de tant de pièces, qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque; et la douleur a trop d'empire dans la vie humaine, pour nous laisser jouir longtemps de quelque repos.

(Sermon sur l'amour des plaisirs.)

XVIII

Il ne s'élève pas plus de vagues dans la mer, que de pensées et de désirs dans notre esprit et dans notre cœur : elles s'effacent mutuellement, et aussi elles nous emportent tour à tour : nous allons au gré de nos désirs : il n'y a plus de pilote : la raison dort, et se laisse emporter aux flots et aux vents.

(Ibid.)

XIX

Parmi ces illusions nous sommes tellement trompés, que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes ; nous ne savons

---

1. On a dit : « Il faut porter fièrement son honneur, et modestement sa fortune. » Et nous ne savons plus quel auteur latin a dit aussi : *Secundas res immoderate ferre, levitatis est.*

Bossuet dit ailleurs : « Dans les affaires du monde, le plus sage est celui que la joie emporte le moins. »

que juger de notre vie ; tantôt elle est longue, tantôt elle est courte, selon le gré de nos passions ; toujours trop courte pour nos plaisirs, toujours trop longue pour la pénitence : car dans nos ardeurs insensées nous pensons volontiers que la vie est courte. Écoutez parler le voluptueux [1] : *Non prætereat*

---

1. C'est le même langage que leur prête Lucrèce. Il est curieux de rapprocher de ce passage de Bossuet les vers du poète matérialiste et athée :

Hoc etiam faciunt, ubi discubuere, tenentque
Pocula sæpe homines et inumbrant ora coronis,
Ex animo ut dicant : brevis est hic fructus homullis ;
Jam fuerit, neque post unquam revocare licebit.
(*De Nat. rer.*, III.)

« Il leur arrive encore quand ils sont à table, mollement couchés, la coupe en main, la tête couronnée de fleurs, de s'écrier avec émotion : « La jouissance de ces biens est courte pour les pauvres mortels : un moment, et c'en est fait ; et jamais plus nous ne les retrouverons. »

— Racine s'est aussi souvenu du passage de *La Sagesse* que Bossuet traduit, et peut-être encore des vers de Lucrèce, dans ce chœur d'Athalie :

Rions, chantons, dit cette troupe impie ;
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
Promenons nos désirs.
Sur l'avenir insensé qui se fie ;
De nos ans passagers le nombre est incertain ;
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie ;
Qui sait si nous serons demain ?
(*Athalie*, II, IX.)

— A propos de ce passage de *la Sagesse*, Pascal fait les réflexions suivantes : « S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et non les créatures passagères. Le raisonnement des impies, dans *la Sagesse*, n'est fondé que sur ce qu'il n'y a point de Dieu. Cela posé, disent-ils, jouissons donc des créatures. C'est le pis-aller. Mais s'il y avait un Dieu à aimer, ils n'auraient pas conclu cela, mais le contraire. Et c'est la conclusion des sages : il y a un Dieu, ne jouissons donc pas des créatures. Donc tout ce qui nous incite à nous attarder aux créatures est mauvais, puisque cela nous empêche ou de servir Dieu, si nous le connaissons, ou de le chercher, si nous l'ignorons. » (*Pensées*, XXIV, 54.)

nos flos temporis; *coronemus nos rosis antequam marcescant*: « Ne perdons pas la fleur de notre âge, couronnons-nous de roses avant qu'elles soient flétries. » Au milieu de leurs délices, oseraient-ils penser à la mort, et un si triste objet ne leur donnerait-il pas de chagrin? Ils y pensent eux-mêmes, n'en doutez pas, pour se presser davantage à goûter ces plaisirs qui passent. Mangeons et buvons, ajoutent-ils, parce que notre fin est proche. »

Hé bien ! je me réjouis de ce que vous avez enfin reconnu la brièveté de la vie : pensez donc enfin à la pénitence que vous différez depuis si longtemps, et ne recevez pas en vain la grâce de Dieu. — Ils vont aussitôt changer de langage ; et cette vie, qui leur semble courte pour les voluptés, devient tout d'un coup si longue, qu'ils croient pouvoir encore avec sûreté consumer une plus grande partie de leur âge dans leurs plaisirs illicites. Jusques à quand, ô enfants des hommes, vous laisserez-vous abuser à l'illusion du temps qui vous trompe? quand reconnaîtrez-vous de bonne foi que la vie est courte ? Voulez-vous attendre le dernier soupir? Mais en quelque état que vous soyez, soit que votre âge soit dans sa fleur, soit qu'il soit déjà dans sa force, l'Apôtre dit à tout le monde que « le temps est proche ». Les jours se poussent les uns les autres ; on recule celui de la pénitence, et enfin il ne se trouve plus.

(Sermon sur la Pénitence.)

XX

— Eh bien ! mon âme, est-ce donc si grande chose que cette vie? Et si cette vie est peu de chose, parce qu'elle passe, qu'est-ce que les plaisirs, qui ne tiennent pas toute la vie, et qui passent en un moment? Cela vaut-il bien la peine de se damner? Cela vaut-il bien la peine de se donner tant de peine, d'avoir tant de vanité? Mon Dieu, je me résous de

tout mon cœur de penser tous les jours, au moins en me couchant et en me levant, à la mort. En cette pensée j'ai peu de temps, j'ai beaucoup de chemin à faire, peut-être en ai-je encore moins que je ne pense. Je louerai Dieu de m'avoir retiré ici pour songer à la pénitence. Je mettrai ordre à mes affaires, à ma confession, à mes exercices, avec une grande exactitude, grand courage, grande diligence, pensant non pas à ce qui passe, mais à ce qui demeure [1].

(Sermon sur les vaines excuses des pécheurs.)

---

1. M. Emile Faguet, qui cite ce passage (*XVII*e *siècle,* Bossuet), le fait précéder de ces réflexions :

« Aux grands coups, aux terribles secousses de Bossuet, je préfère encore, sans le moindre grand mot, sans même *que la phrase soit faite,* cette péroraison toute simple et nue, humble et triste, douce comme un recueillement, où il ne semble point que l'orateur parle, où l'on croit assister à son âme même, et qui emplit le cœur d'une émotion infinie, sans qu'on puisse démêler ce qui émeut » ; et le fait suivre de celle-ci : « Pour qui est-ce donc que saint Jean a dit : Jamais homme n'a parlé comme cet homme ? »

VI

Orgueil. — Amour-propre. — Égoïsme.

I

Le faux de l'homme, c'est la fierté et l'orgueil, parce qu'en vérité il n'est rien et que Dieu est seul. Bien connaître qu'il est seul, c'est la pure et seule vérité.

(Méditations sur l'Évangile.)

II

O homme, si tu l'entends, l'orgueil est ta maladie la plus dangereuse. C'est par l'orgueil que, secouant le joug de l'autorité souveraine par laquelle ton âme doit être régie, tu t'es fait toi-même ta loi : la conduite de ta raison, ç'ont été ses propres lumières : la règle de ta volonté, ç'ont été ses inclinations. C'est ta blessure mortelle.

(1er Sermon pour le 2e dimanche de l'Avent.)

III

O étrange corruption du cœur humain ! Nous renversons tout l'ordre de Dieu. Nous ne voulons pas l'imiter dans les choses où il se propose pour modèle; nous entreprenons de le contrefaire dans celles où il veut être unique et inimitable, et que nous ne pouvons prétendre sans rébellion. C'est sur cette souveraine indépendance que nous osons attenter. C'est ce droit

sacré et inviolable que nous affectons par une audace insensée. Car comme Dieu n'a rien au-dessus de lui qui le règle et qui le gouverne, nous voulons être aussi les arbitres souverains de notre conduite, afin qu'en secouant le joug, en rompant les rênes, et rejetant le frein du commandement qui retient notre liberté égarée, nous ne relevions point d'une autre puissance, et soyons comme des dieux sur la terre..... Eh bien! ô superbe, ô petit Dieu[1], voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre. L'homme se fait Dieu par orgueil, et Dieu se fait homme par condescendance. L'homme s'attribue faussement la grandeur de Dieu, et Dieu prend véritablement le néant de l'homme[2].

(Fragment d'un Sermon sur la Nativité de Notre-Seigneur.)

---

1. Admirez la finesse et la force d'ironie avec lesquelles Pascal perce et écrase lui aussi cet orgueil humain : « L'esprit de ce souverain juge du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le premier tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées ; il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent : une mouche bourdonne à ses oreilles ; c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouvez la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. LE PLAISANT DIEU QUE VOILA ! » (*Pensées*, III, 9.)

2. C'est par un argument semblable, par l'exemple du Dieu volontairement humilié dans son Incarnation, que Bourdaloue veut confondre l'orgueil humain : « Oubliez, chrétiens, tous les autres motifs dont on s'est servi pour vous donner horreur de ce péché ; comptez pour rien tout ce qu'on vous a fait entendre de l'injustice de l'orgueil, de son indignité, de sa vanité, de ses extravagances pitoyables, de ses honteux emportements, de ses aveuglements grossiers, de ses insupportables présomptions, de ses ridicules fiertés, de ses basses et odieuses jalousies. C'étaient des raisons fortes et pressantes, mais encore trop humaines : il en fallait une, prise de la sainteté même du christianisme, et dont nous ne pussions nous défendre sans renoncer à notre foi. »

(1er *Sermon sur l'Annonciation de la Vierge.*)

IV

Il n'y a rien de plus vain que les moyens que l'homme recherche pour se faire grand[1]. Il se trouve tellement borné et resserré en lui-même, que son orgueil a honte de se voir réduit à des limites si étroites[2]. Mais comme il ne peut rien ajouter à sa taille ni à sa substance, il tâche de se repaître d'une vaine imagination de grandeur, en amassant autour de lui tout ce qu'il peut. Il pense qu'il s'incorpore, pour ainsi dire, toutes les richesses qu'il acquiert ; il s'imagine qu'il s'accroît en élargissant ses appartements magnifiques, qu'il s'étend en étendant ses domaines, qu'il se multiple avec ses titres, et enfin qu'il s'agrandit en quelque façon par cette suite pompeuse de domestiques qu'il traîne après lui pour surprendre les yeux du vulgaire[3].

---

1. Lire un passage à peu près semblable dans le *Sermon pour la profession d'une demoiselle.*

2. « Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître. » (Pascal, *Pensées*, II, 1.)

3. Pourquoy, demande Montaigne, estimant un homme, l'estimez-vous tout enveloppé et empacqueté? C'est le prix de l'espée que vous cherchez, non de la gaîne : vous n'en donnerez à l'adventure pas un quatrain (*un liard*) si vous l'avez dépouillée. Il le faut juger par luy-mesme, non par ses atours; et comme dict très plaisamment un ancien : « Sçavez-vous pourquoy vous l'estimez grand? Vous y comptez la hauteur de ses patins. » (*Essais*, I, 42.)

— La Bruyère : « On dit : *Il faut avoir des habits modestes*. Les personnes de mérite ne désirent rien davantage; mais le monde veut de la parure, on lui en donne; il est avide de la superfluité, on lui en montre. Quelques-uns n'estiment les autres que par de beau linge ou une riche étoffe; l'on ne refuse pas toujours d'être estimé à ce prix. » (*De l'homme*, 71.)

Cette femme vaine et ambitieuse qui porte sur elle la nourriture de tant de pauvres et le patrimoine de tant de familles, ne se peut considérer comme une personne particulière. Cet homme qui a tant de charges, tant de titres, tant d'honneurs, seigneur de tant de terres, possesseur de tant de biens, maître de tant de domestiques, ne se comptera jamais pour un seul homme; et il ne considère pas qu'il ne fait que de vains efforts, puisqu'enfin, quelque soin qu'il prenne de s'accroître et de se multiplier en tant de manières et par tant de titres superbes, il ne faut qu'une seule mort pour tout abattre et un seul tombeau pour tout enfermer [1].

(1er Sermon pour la Nativité de Notre-Seigneur.)

V

Notre plus grand mal c'est l'orgueil. Que fait le commandement à un orgueilleux? Il fait qu'il se raidit au contraire comme une eau débordée qui s'irrite par les obstacles : et d'où vient cela ? C'est à cause que l'orgueilleux n'affecte rien que la liberté, et ne fuit rien tant que la dépendance. C'est pourquoi il se plaît à secouer le joug; il aime la licence parce qu'elle semble un débordement de la liberté. Notre âme donc étant inquiète, indocile et impatiente, la vouloir retenir par la discipline, c'est la précipiter davantage. Avouons la vérité : nous trouvons une certaine douceur dans les choses qui nous sont défendues. La défense excite notre appétit, et, par ce

1. Ce dernier membre de phrase fait penser au mot si dramatique de Montaigne : « C'est le desjeûner d'un petit ver que le cœur et la vie d'un grand et triumphant Empereur. »
— On connaît l'épitaphe d'Alexandre le Grand :

Sufficit huic tumulus cui non suffecerat orbis.

« Un tombeau suffit à celui pour qui l'univers était trop petit. »

moyen, fait naître un nouveau plaisir. Et quelle est la cause de ce plaisir, si ce n'est celle que je viens de vous rapporter, c'est-à-dire cette vaine ostentation d'une liberté indocile et licencieuse, qui est si douce à un orgueilleux, et qui fait que l'objet de ses passions « lui plaît d'autant plus qu'il lui est moins permis ».

(1er Sermon pour la Pentecôte.)

VI

L'humilité est bannie du monde. Un homme humble, un homme retenu et modeste, c'est une rareté presque inouïe. Hé bien ! néant superbe, que faut-il pour te rabaisser, si un Dieu anéanti n'y suffit pas? Il n'a rien au-dessus de lui, et il se donne un maître en se faisant homme. Et toi, resserré de toutes parts dans les chaînes de ta dépendance, tu ne peux prendre un esprit soumis. Mais peut-être que vous me direz : Je suis si souple, je suis si soumis, je fais ma cour si adroitement, je sais si bien m'abaisser ! Ah ! ne croyez pas m'imposer par cette apparence modeste. Est-ce que je ne vois pas clairement que tu ne te soumets que par un principe d'orgueil [1]? Est-ce que je ne lis pas dans ton cœur que tu ne t'abaisses sous ceux que l'on nomme les Tout-Puissants, tant la vanité est aveugle, qu'afin de dominer sur les autres [2]? Il faut que

---

1. Destouches, dans le *Glorieux*, a mis en scène, avec une grande force, cette pensée de Bossuet : « J'entends », dit Lycandre à son fils,

J'entends. La vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous !...

(Acte IV, sc. VIII.)

2. La Bruyère : « Du même fond d'orgueil dont l'on s'élève fièrement au-dessus de ses inférieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au-dessus de soi. » (La Bruyère, VI, 57.)

— « L'humilité, dit La Rochefoucauld, n'est souvent qu'une

l'orgueil soit enraciné bien profondément dans vos âmes, puisque même vous ne pouvez vous humilier que par un sentiment d'arrogance [1]. Mais cette arrogance que vous nous cachez parce qu'elle nuirait à votre fortune, s'il vient à luire sur vous un petit rayon de faveur, paraîtra bientôt dans toute sa force.

O cœur plus léger que la paille, cette prospérité inopinée t'emporte jusqu'à ne pouvoir plus te reconnaître. Et comment as-tu si fort oublié et la boue dont tu sors peut-être, et toutes les faiblesses qui t'environnent? Rentre, ô superbe, dans ton néant.....

(3e Sermon pour l'Annonciation.)

---

feinte soumission, dont on se sert pour soumettre les autres; c'est un artifice de l'orgueil qui s'abaisse pour s'élever. »

— Avec quelle énergie Bourdaloue flagelle les courtisans de son temps qui, rampants devant la fortune, se vengeaient cruellement sur leurs inférieurs des humiliations dont ils achetaient la puissance et le crédit; il dépeint et condamne « leurs hauteurs et leurs fiertés, leurs airs dédaigneux et méprisants, leurs façons de parler, leurs termes, leurs gestes, leurs regards, toutes leurs manières, ou brusques et rebutantes, ou trop impérieuses et trop dominantes; leurs tyrannies et leurs duretés, quand, par l'abus le plus énorme du pouvoir dont ils ont été revêtus, ils tiennent dans l'oppression des hommes comme eux et leur font sentir sans ménagement tout le poids de leur grandeur. »

1. « Les hommes veulent être esclaves quelque part, et puiser là de quoi dominer ailleurs. » Vérité triste et profonde qui ne trouve pas seulement son application dans les cours. Salluste fait dire à Lépide : « Les satellites de Sylla, qui portent les plus grands noms de Rome, qui ont sous leurs yeux les beaux exemples de leurs ancêtres, par une bassesse que je ne puis assez admirer, ont acheté le droit de vous commander en se faisant ses esclaves. » — Tacite a imité cette pensée dans un passage célèbre : « Othon était là, tendant les mains, saluant la foule, envoyant des baisers, et pour obtenir l'empire, prodigue de servilité : *Omnia serviliter pro dominatione.* » (*Hist.*, I, 36.)

VII

La science la plus nécessaire à la vie humaine, c'est de se connaître soi-même[1]. Cette science est d'autant plus belle qu'elle n'est pas seulement la plus nécessaire, mais la plus rare de toutes. « Qui est-ce qui connaît ses fautes? » Nous jetons

1. « Connais-toi toi-même » était la règle de la Sagesse antique. C'est aussi la règle de toute sagesse. N'empêche que c'est la science la plus difficile, et du reste, comme dit Bossuet, « la plus rare de toutes. » — « Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, dit Pascal, j'ai vu que ces sciences abstraites ne lui sont pas propres, et que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant que les autres en les ignorant; j'ai pardonné aux autres d'y peu savoir. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, et que c'est la vraie étude qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie. Ce n'est que manque de savoir étudier cela qu'on cherche le reste. » (*Pensées*, VI, 23.) — Plus loin, Pascal ajoute : « Il faut se connaître soi-même : quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste. » (*Pensées*, XXV, 59.)

— Bourdaloue explique lui aussi cette sorte de répugnance que nous éprouvons à nous étudier nous-mêmes : « Nous craignons mortellement de nous connaître, dit-il, parce que nous savons qu'en nous connaissant nous serions obligés de nous haïr, et que si nous venions à pénétrer le fond de notre misère, nous ne pourrions plus soutenir l'amour-propre qui nous possède et qui règne dans notre cœur. De là vient que, par un instinct secret de cet amour, nous nous éloignons de cette connaissance de nous-mêmes, et que dans la vie il n'est rien pour l'homme de plus fâcheux ni de plus importun que de rentrer dans soi-même, parce que tout cela ne peut aboutir qu'à l'humilier, et, par conséquent, qu'à troubler la possession où il est de se flatter ou de se complaire en lui-même. Tout cela est néanmoins de l'ordre; et c'est une chose monstrueuse, dit saint Chrysostôme, qu'une créature intelligente ne se connaisse jamais, et un déréglement énorme que, ne se connaissant jamais, elle s'aime toujours injustement. » (*Sermon sur le Jugement de Dieu.*)

nos regards bien loin ; et pendant que nous nous perdons dans des pensées infinies, nous nous échappons à nous-mêmes. Tout le monde connaît nos défauts : ils font la fable du peuple. Nous seuls ne les savons pas, et deux choses nous en empêchent : premièrement, nous nous voyons de trop près ; l'œil se confond avec l'objet ; nous ne sommes pas assez détachés de nous-mêmes pour nous considérer d'un regard distinct, et nous voir d'une pleine vue. — Secondement, et c'est le plus grand désordre, nous ne voulons pas nous connaître, si ce n'est par les beaux endroits. Nous nous plaignons du peintre qui n'a pas su couvrir nos défauts ; et nous aimons mieux ne voir que notre ombre et notre figure, si peu qu'elle semble belle, que notre propre personne, si peu qu'il y paraisse d'imperfection. Cette ignorance nous satisfait ; et par la même faiblesse qui fait que nous nous imaginons être sains quand nous ne sentons pas nos maux, assurés quand nous fermons les yeux aux périls, riches quand nous négligeons de voir l'embarras et la confusion de nos comptes et de nos affaires ; nous croyons aussi être parfaits quand nous n'apercevons pas nos défauts. Quand notre conscience nous les reproche, nous nous étourdissons nous-mêmes.

(Sermon pour la Profession d'une Demoiselle.)

VIII

L'homme est si porté à l'aigreur, qu'il s'aigrit très souvent contre ceux qui lui font du bien[1]. Un malade, combien s'aigrit-il contre ceux qui le soulagent ! Presque tout le monde

---

1. Un moraliste a pu dire : « *Il y a trois choses qu'on ne pardonne jamais à une personne : le bien qu'elle vous a fait ; le mal qu'on lui a fait ; et le mal qu'on n'a pu lui faire.* » — C'est bien humiliant pour la nature humaine. — Tacite avait dit aussi : *Proprium humani ingenii est odisse quem læserit.* (*Agricola*, XLII.)

est malade de cette maladie-là : c'est pourquoi on s'aigrit contre ceux qui nous conseillent pour notre bien[1], et encore plus contre ceux qui le font avec autorité que contre les autres. Ce fonds d'orgueil qu'on porte en soi en est la cause.

(Méditations sur l'Évangile. — Sermon sur la Montagne.)

IX

Oh ! qu'on aime à discourir de ses vertus, de ses lumières, de ses grâces ! Mais qu'on fuit de voir ses faiblesses, ses fautes ! Elles se présentent malgré qu'on en ait ; mais on détourne les yeux. On parlera tant qu'on voudra de ses faiblesses en général, de son néant ; mais quand on fait mettre le doigt dessus[2], l'on ne veut plus, l'on ne peut plus voir.

---

1. « Un ami sincère et fidèle, à force d'être fidèle et sincère, nous devient odieux... Un ami de ce caractère, pour peu que nous nous sentions faibles, et que la vérité nous blesse, nous est plus incommode qu'un ennemi. »

(Bourdaloue, *Sermon sur le jugement dernier*.)

2. « Je veux bien prendre ma part des sermons que j'entends, disait Louis XIV ; mais je n'aime pas qu'on me la fasse. » Nous sommes tous un peu comme Louis XIV.

— On connaît cette anecdote de Gomberville, si délicieusement contée par Sainte-Beuve : « Retiré dans l'île de Saint-Louis, marguillier de sa paroisse, il pleurait le mal qu'il s'imaginait avoir fait par son roman de *Polixandre*, et il aurait voulu le réparer en composant des romans plus ou moins chrétiens... Par une contradiction assez naturelle, en même temps qu'il s'exagérait et se plaisait à exagérer aux autres le mal qu'avait causé cet innocent *Polixandre*, il n'aimait pas trop que les autres le félicitassent trop nettement de son repentir. Un jour, le médecin Dodart y fut pris ; il lui disait ou à peu près : Je suis bien aise de voir qu'enfin vous regrettez le mal produit par ces détestables romans... » — « Pas si détestables », répondit le bonhomme en se redressant. Quoi qu'il en soit des termes mêmes, Dodart rapporte qu'il fut relevé très rudement, et qu'il en resta tout scandalisé. Il y a de

Pour être sanctifié en vérité, il faut voir la vérité de ses fautes en particulier. Car c'est là ce qui rend l'humilité véritable : toute autre humilité, celle qui se dit un néant, sans

---

ces reproches qu'on ne prend bien que de soi seul, parce que seul on sait y mettre l'accent. » (*Port-Royal*, liv. II.)

— Bossuet constate cette faiblesse jusqu'en lui-même, et en quels termes il en fait l'aveu ! « Je tremble, dans la vérité, jusque dans la moelle des os, quand je considère le peu de fond que je trouve en moi : cet examen me fait peur ; et, cependant, sorti de là, si quelqu'un va trouver que je n'ai point raison en quelque chose, me voilà plein aussitôt de raisonnements et de justifications. Cette horreur que j'avais de moi-même s'est évanouie, je ressens l'amour-propre, ou plutôt, je montre que je ne m'en étais pas défait un seul moment. Oh ! quand sera-ce que je songerai à être en effet, sans me mettre en peine de paraître ni à moi, ni aux autres ? Quand serai-je content de n'être rien, ni à mes yeux, ni aux yeux d'autrui ? » (*Lettre au Maréchal de Bellefonds.*)

— Comparez Bourdaloue : « Il est vrai, vous ne parlez de vous que dans les termes les plus modestes et le plus humbles. Vous rejetez tous les éloges que l'on vous donne ; vous rabaissez toutes les bonnes qualités qu'on vous attribue ; vous paraissez confus de tous les honneurs qu'on vous rend ; enfin vous ne témoignez, pour vous-même que du mépris. Tout cela est édifiant. Mais, au reste, ce même mépris de votre personne, que quelque autre vienne à vous le marquer, ou par une parole, ou par un geste, ou par une œillade, vous voilà tout à coup déconcerté ; votre cœur se soulève, le feu vous monte au visage, vous vous mettez en défense, et vous répondez avec aigreur. Que d'humilité et d'orgueil tout ensemble ! » (*Penseés diverses.*)

— « On ne voit point mieux le ridicule de la vanité, et combien elle est un vice honteux, qu'en ce qu'elle n'ose se montrer, et qu'elle se cache souvent sous les apparences de son contraire. »
(La Bruyère, *De l'Homme*, 66.)

— Citons encore ce passage de saint François de Sales : « Nous disons maintes fois que nous ne sommes rien, que nous sommes la misère mesme et l'ordure du monde ; mais nous serions bien marris qu'on nous prist au mot, et que l'on nous publiast tels que nous disons. Au contraire, nous faisons semblant de fuir et de nous cacher, à fin qu'on nous coure après et qu'on nous cherche ; nous faisons contenance de vouloir estre les derniers et

vouloir voir en quoi elle l'est, n'est qu'un orgueil déguisé[1].

(Méditations sur l'Évangile : la Cène, II[e] partie.)

X

[L'orgueil] a pénétré jusqu'à la moelle de nos os, et toute notre âme en est infectée;... toute la vie en est corrompue. C'est comme le vice radical, d'où pullulent tous les autres vices ; il se montre dans toutes nos actions. Mais ce qu'il y a de plus mortel, c'est qu'il est la plus secrète comme la plus dangereuse pâture de notre cœur.

(*Traité de la Concupiscence*, ch. x.)

XI

[L'orgueil] est le plus dangereux de nos ennemis. C'est celui qui lâche le dernier prise, et qui sait même profiter de la déroute de tous les autres. Que dis-je, de la déroute de tous les autres ? Il profite de sa propre défaite. C'est le seul de nos ennemis de la défaite duquel il est dangereux de se réjouir, parce qu'en se réjouissant de l'avoir vaincu, on le rétablit dans ses droits, et souvent même on lui augmente ses forces. Lorsque nous pensons quelquefois avoir si bien réglé notre vie, que nous avons surmonté jusqu'à l'orgueil même,

---

assis au bas-bout de la table, mais c'est à fin de passer plus avantageusement au haut-bout. » (*Introd. à la Vie dévote*, II, 5.)

— Il en est un peu de l'humilité, pour l'immense majorité des hommes, comme de la pudeur de la Galatée de Virgile :

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

C'est saint François de Sales qui fait cette comparaison dans le texte cité.

1. « Peu parlent de l'humilité humblement », a dit Pascal.

c'est là, dit saint Augustin, qu'il lève la tête : « Et de quoi triomphes-tu ? nous dit-il. Je vis encore, et c'est ton triomphe qui me donne la vie, ou plutôt ton triomphe, c'est moi-même ».

(Sermon pour une Profession.)

XII

C'est un défaut ordinaire de l'esprit humain, après qu'il s'est élevé au-dessus des vices, au-dessus des désirs vulgaires, au-dessus des jugements et de l'estime des autres, de se plaire uniquement en soi-même... Il n'y a rien au-dessous de Dieu de plus noble que la créature raisonnable ; d'où il s'ensuit qu'une âme vertueuse, qui se cultive elle-même, ne découvre rien sur la terre qui soit capable de la délecter plus qu'elle-même ; et elle trouve d'autant plus à se plaire dans son propre bien, que le bien qu'elle recherche est plus excellent. C'est pourquoi, si l'on n'y prend garde attentivement, en épurant son jugement et son esprit, en réprimant les mauvais désirs et les faiblesses humaines, on nourrit en soi-même insensiblement une gloire cachée et intérieure qui est d'autant plus à craindre, qu'il reste moins de défauts pour lui servir de contre-poids. Et il ne faut point nous imaginer que nous avons évité cette maladie, quand nous avons méprisé l'estime des hommes ; car c'est alors que, nous renfermant et nous ramassant en nous-mêmes, nous sommes ordinairement encore plus livrés à notre amour-propre.

Aussi, en cet état, bien loin de mépriser la vaine gloire, au contraire nous en séparons pour nous le plus délicat et le plus exquis ; nous en prenons le plus fin parfum, et tirons pour ainsi dire l'esprit et la quitessence de cet agréable poison. Car notre gloire est d'autant plus grande qu'elle se contente d'elle-même. Nous trouvons je ne sais quoi de plus fin dans notre propre jugement, quand il a eu la force de

s'élever au-dessus des jugements des autres ; ce qui fait que nous sommes et plus amoureux et plus jaloux. Et alors, quand il arrive que nous nous plaisons en nous-mêmes, nous nous y plaisons d'autant plus que rien ne nous plaît que nous.

C'est ainsi que nous nous faisons des dieux en nous-mêmes

En effet, ce qu'il y a de plus dangereux pour nous dans les louanges que l'on nous donne, n'est pas le péril d'être flatté par la bonne estime des autres. Cette complaisance secrète que nous avons pour nous-mêmes, c'est ce qui fait notre plus grand mal ; c'est elle que les louanges et les approbations qu'on donne à notre conduite ou à notre esprit, viennent fortifier dans le fond du cœur. Et certes, rien ne nourrit tant cette estime que nous avons de notre mérite que les applaudissements de ceux qui nous environnent : ce concours de leur opinion avec la nôtre fait un concert trop agréable pour nous. C'est ce concours de leur complaisance avec la nôtre qui fait que la nôtre se croit bien fondée, et s'imprime avec plus de force. Cette même complaisance nous revient par plusieurs endroits, et se réveille de toutes parts : quand nous la prenons toute seule, elle n'est pas moins dangereuse.

(Sermon pour une Profession.)

XIII

L'orgueil est un vice inhérent à nos entrailles, qu'on respire avec l'air du monde, et dont on porte en soi-même la racine.

(*Traité de la Concupiscence*, ch. XVII.)

XIV

L'orgueil, c'est-à-dire l'amour et l'opinion de sa grandeur propre, a deux effets principaux, dont l'un est de vouloir en

tout exceller au-dessus des autres ; l'autre est de s'attribuer à soi-même sa propre excellence.

Quant au premier effet, on pourrait croire qu'il ne se trouve que dans les gens savants ou riches, et qu'il n'est guère dans le bas peuple, accoutumé au travail, à la pauvreté et à la dépendance. Mais ceux qui regardent les choses de plus près voient que ce vice règne dans tous les états, jusqu'au plus bas [1]. Il n'y a qu'à voir la peine qu'on a à réconcilier les esprits dans les conditions les plus viles, lorsqu'il s'élève des querelles et des procès pour cause d'injures. On trouve les cœurs ulcérés jusqu'au fond, et disposés à pousser la vengeance, qui est le triomphe de l'orgueil, jusqu'à la dernière extrémité [2]...

Il entre dans toutes les passions, et donne aux autres concupiscences, plus grossières et plus charnelles, je ne sais quoi qui les pousse à l'extrémité. Voyez-moi cette femme dans sa superbe beauté, dans son ostentation, dans sa parure. Elle veut vaincre, elle veut être adorée comme une déesse du genre humain. Mais elle se rend premièrement elle-même cette adoration ; elle est elle-même son idole ; et c'est après s'être adorée elle-même, qu'elle veut tout soumettre à son empire. Jézabel, vaincue et prise, s'imagine encore désarmer

---

1. « La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs ; et les philosophes même en veulent. Et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; et moi qui écris ceci, ai peut-être cette envie ; et peut-être ceux qui le liront... » (Pascal, *Pensées*, art. II, 3.)

— Montaigne avait déjà exprimé la même pensée : « Car, comme dict Cicero (*pro Archia*), ceulx mesmes qui la combattent, encores veulent-ils que les livres qu'ils en escrivent portent au front leur nom... » (*Essais*, I, 41.)

2. Bossuet dit dans le *Discours sur l'Histoire universelle* : « L'orgueil se tourne aisément en cruauté. » (3e partie, ch. v.)

son vainqueur, en se montrant par ses fenêtres avec son fard. Une Cléopâtre croit pouvoir porter dans ses yeux et sur son visage de quoi abattre à ses pieds les conquérants[1]; et accoutumée à de semblables victoires, elle ne trouve plus de secours que dans la mort, quand elles lui manquent. Tous les siècles portent de ces fameuses beautés, que le Sage nous décrit par ces paroles : « Elle a renversé un nombre infini de gens percés de ses traits; toutes ses blessures sont mortelles, et les plus forts sont tombés sous ses coups. » Ainsi la gloire se mêle dans la concupiscence de la chair. Les hommes, comme les femmes, se piquent d'être vainqueurs. *C'est un opprobre parmi les Assyriens, si une femme se moque d'un homme en se sauvant de ses mains.*

Quelle nation n'est pas assyrienne de ce côté-là ? Où ne se glorifie-t-on pas de ces damnables victoires? Où ne célèbre-t-on pas ces insignes corrupteurs de la pudeur, qui font gloire de tendre des pièges si sûrs, que nulle vertu n'échappe à leurs mains impures? La gloire se mêle donc, dans leurs désirs sensuels ; et on imagine une certaine excellence, d'un côté à se faire désirer, et de l'autre à corrompre, ou, comme parle l'Écriture, à humilier un sexe infirme.

(*Traité de la Concupiscence,* ch. XVI.)

XV

C'est l'amour-propre qui fait toutes nos actions[2]; il ne nous abandonne pas un moment : et de même que si vous rompez un miroir, votre visage semble, en quelque sorte, se multiplier dans toutes les parties de cette glace cassée ; cepen-

---

1. On connaît le mot de Pascal : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. »
2. C'est la thèse de La Rochefoucauld, qui réduit à l'amour-propre tous les ressorts de la volonté humaine.

dant c'est toujours le même visage : ainsi, quoique notre âme s'étende et se partage en beaucoup d'inclinations différentes, l'amour-propre y paraît partout ; étant la racine de toutes nos passions, il fait couler dans toutes les branches ses vaines quoique agréables complaisances[1].

(Sermon pour une vêture.)

XVI

O malheur de l'homme, où ce qu'il y a de plus épuré, de plus sublime, de plus vrai dans la vertu, devient naturellement la pâture de l'orgueil ! Et à cela quel remède, puisque encore on se glorifie du remède même ? En un mot, on se glorifie de tout : puisque même on se glorifie de la connaissance qu'on a de son indigence et de son néant ; et que les retours sur soi-même se multiplient jusqu'à l'infini.

(*De la Concupiscence*, ch. XXIII.)

XVII

Nous nous faisons un honneur d'être délicats, et nous mettons une partie de cet esprit de grandeur mondaine dans cette délicatesse : sensibles au moindre mot, et offensés à l'extrémité, si on ne nous ménage avec précaution, non seule-

---

1. « L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs. »
(La Rochefoucauld, 2.)

— On peut lire dans le 2e *Panégyrique de saint François de Paule* un passage à peu près semblable : « Est-il nécessaire d'employer ici beaucoup de paroles, pour vous faire voir que c'est l'amour-propre qui fait toutes nos actions ? N'est-ce pas cet amour flatteur qui nous cache nos défauts à nous-mêmes, et qui ne nous montre les choses que par l'endroit agréable ? Il ne nous abandonne pas un moment... » (*Le reste comme ci-dessus*).

ment dans nos intérêts, mais encore dans nos fantaisies et dans nos humeurs. Et comme si la nature même était obligée de nous épargner, nous nous regardons, ce semble, comme des personnes privilégiées que les maux n'osent approcher : tant nous paraissons étonnés d'en souffrir les moindres atteintes, n'osant presque nous avouer à nous-mêmes que nous sommes des créatures mortelles !

(3e Sermon pour la Pentecôte.)

XVIII

L'amour-propre, avide et timide, craint toujours de manquer : il s'accroche à tout, comme une personne qui se noie se prend à tout ce qu'elle trouve, même à des ronces ou à des épines pour se sauver. Plus on ôte à l'amour-propre, plus il s'efforce de reprendre d'une main ce qui échappe à l'autre. Il est inépuisable en beaux prétextes ; il se replie comme un serpent, il se déguise, il prend toutes les formes ; il invente mille nouveaux besoins pour flatter sa délicatesse et pour autoriser ses relâchements. Il se dédommage en petits détails, des sacrifices qu'il fait en gros : il se retranche dans un meuble, dans un habit, un livre, un rien qu'on n'oserait nommer ; il tient à un emploi, à une confidence, à une marque d'estime, à une vaine amitié. Voilà ce qui lui tient lieu des charges, des honneurs, des richesses, des rangs que les ambitieux du siècle poursuivent. Tout ce qui a un goût de propriété, tout ce qui fait une petite distinction, tout ce qui console l'orgueil abattu et resserré dans des bornes si étroites, tout ce qui nourrit un reste de vie naturelle et qui soutient ce qu'on appelle Moi [1] ; tout cela est recherché avec avidité. On le con-

---

1. « La nature de l'amour-propre et de ce MOI humain est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi. » (Pascal, II, 8.)

Tout ce passage de Pascal est à lire et à rapprocher de celui de Bossuet.

serve, on craint de le perdre, on le défend avec subtilité, bien loin de l'abandonner. Quand les autres nous le reprochent, nous ne pouvons nous résoudre à nous l'avouer à nous-mêmes : on est plus jaloux là-dessus qu'un avare ne le fut jamais de son trésor[1].

(Sermon sur les Obligations de l'État religieux.)

XIX

Que je n'entende plus ces froides paroles : « Je lui devais la charité, eh bien ! je l'ai rendue ; je suis quitte. Je l'ai salué en telle rencontre et il a détourné la tête ; j'ai fait telles avances qu'il a méprisées, il n'y a plus de retour. » — O vous, qui parlez de la sorte, que vous êtes peu chrétien ! Vous ne l'êtes pas du tout. Que vous ignorez la force, que vous savez peu la nature de la charité, toujours féconde ! C'est une source vive, qui ne s'épuise pas, mais qui s'étend par son cours : c'est une flamme toujours agissante[2], qui ne se perd pas, mais qui se multiplie par son action, parce qu'elle vient de Dieu au-dedans de nous. Ah ! qu'il est aisé de juger que tout ce que vous vous vantez d'avoir fait n'était qu'une froide grimace ! Si c'était la charité, elle ne s'arrêterait pas. La charité ne sait pas se donner des bornes, parce qu'elle vient d'un esprit qui n'en a pas...

(Sermon sur la Charité fraternelle.)

XX

Ce qui nous rend insensibles aux maux des autres, c'est d'être pleins de nous-mêmes, enchanté de ses plaisirs, enivré

1. C'est ce MOI, ainsi entendu, que Pascal déclare HAÏSSABLE.
2. « L'amour veille sans cesse ; dans le sommeil même il ne dort point... Tel qu'une flamme vive et pénétrante, il s'élance vers le ciel et s'ouvre un sûr passage à travers tous les obstacles. »
(*Imitation de J.-C.*, liv. III, ch. v.)

du bon succès de ses espérances : « tout va bien ; c'est assez, je suis à mon aise[1]. » Or on s'aime toujours soi-même, et on n'aime que soi-même, jusqu'à ce qu'on ait aimé quelque chose de plus que soi-même ; et ce ne peut être que Dieu. Voulez-vous donc être capables d'aimer sincèrement ?... Mais, qu'on ne me mêle point dans ce discours des pensées profanes, ni des idées de cet amour qui ne doit pas même être nommé dans cette chaire : car appellerai-je aimer, ce transport d'une âme emportée qui cherche à se satisfaire, et qui, de quelque nom qu'il s'appelle, et de quelque couleur qu'il se déguise, a toujours la sensualité pour son fond[2] ? Je veux

---

1. C'est à peu près ainsi que parle ou du moins pense et agit Gnathon : « Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point... »
(La Bruyère, *De l'Homme*, 121.)

Tous les égoïstes parlent et agissent de même. L'égoïsme est le vice le plus opposé à l'Évangile.

C'est un tout autre sentiment qu'exprime le vers fameux et si touchant que Virgile met dans la bouche de Didon :

Non ignora mali, miseris succurrere disco.

« Connaissant le malheur, j'apprends à avoir pitié des malheureux. »

Et aussi le mot si profondément humain de Térence :

Homo sum ; nil humani a me alienum puto.

« Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. »

2. « Quel dérèglement de jugement, par lequel il n'y a personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde, et qui n'aime mieux son propre bien et la durée de son bonheur et de sa vie, que celle de tout le reste du monde. » (Pascal, XXV, 2.) — Corneille fait dire à Albin, dans la tragédie de *Tite et Bérénice* :

L'amour-propre est la source, en nous, de tous les autres.
. . . .
Vous-même qui brûlez d'une ardeur si fidèle,
Aimez-vous Domitie ou vos plaisirs en elle ?
Et quand vous aspirez à des liens si doux,
Est-ce pour l'amour d'elle ou pour l'amour de vous ?
. . . .
Et vous n'aimez que vous quand vous croyez l'aimer.
(Act. I, sc. III.)

vous apprendre un amour chaste, un amour sincère, un amour tendre par la charité. Mais il faut un objet au-dessus de nous, qui nous attire hors de nous ; ce n'est pas assez, il faut une force intérieure qui nous pousse hors de nous-mêmes, qui, ébranlant jusqu'aux fondements cet amour-propre, nous arrache à nous-mêmes ; alors, aimant Dieu plus que nous-mêmes, nous pourrons devenir capables d'aimer le prochain comme nous-mêmes.

(3e Sermon pour la Pentecôte.)

XXI

Superbe, tu ne peux entrer dans cette pensée : *tu n'es qu'une vile créature* ; — et tu te fais le cœur d'un Dieu [1] !

(Sermon sur l'Honneur du monde.)

XXII

L'amour-propre ne tient pas moins au cœur, que les membres tiennent au corps. En le déracinant, les saints arrachent comme un membre du cœur.

(Panégyrique de S. François de Paule.)

XXIII

Ceux qui sont inflexibles, insensibles, sans tendresse, sans pitié, sont dignes de trouver sur eux un ciel d'airain, qui n'ait ni pluie ni rosée.

(Méditations sur l'Évangile, VIe jour.)

1. « Qui ne hait en soi son amour-propre, et cet instinct qui le porte à se faire Dieu, est bien aveuglé. Qui ne voit que rien n'est si opposé à la justice et à la vérité ? » (Pascal, XXIV, 56.) — Par cette expression *se faire Dieu,* Pascal veut dire, comme le remarque M. Havet, rapporter tout à soi, se faire la fin de toute chose.

VII

Vanité. — Ambition

I

Faible et misérable créature, et vraiment appelée à une beauté et à une gloire éternelle, vous ne sauriez sans regret voir tomber cette fleur d'un jour, ni passer cette couleur vive, ni cet air de jeunesse s'évanouir. Hélas ! vous en avez honte, comme si c'était un défaut. Vous voulez cacher vos années, et non seulement les cacher, mais résister à leur cours qui emporte tout, vous soutenir contre leur effort, et tromper leurs mains si subtiles qui ne cessent de vous enlever par mille artifices toujours quelque chose[1]... Hé ! laissez-vous dépouiller de ce fragile ornement qui ne fait que nourrir votre vanité, vous exposer à la tentation, vous environner de scandales. Quittez l'amour de ce corps trop chéri et trop soigné ; car si vous persistez à le tant chérir, oh ! que la mort vous sera cruelle !...

(Sermon sur la Résurrection de la chair.)

II

Simple et innocente beauté, qui commencez à venir au monde, vous avez de l'honnêteté, mais enfin vous voulez

1. *Singula de nobis anni prædantur euntes.*
« Les années dans leur cours nous ravissent l'un après l'autre tous nos avantages. » (Horace, *Epît.* II, 2.)

paraître, et vous regardez avec jalousie celles que vous voyez plus richement ornées. Sachez que cette vanité qui vous paraît innocente, machine de loin contre votre honneur : elle vous tend des lacets ; elle vous découvre à la tentation ; elle donne prise à l'ennemi. Prenez garde à ce dangereux appât, et mettez de bonne heure votre honnêteté sous la protection de la modestie.

(Sermon sur l'honneur.)

III

La vanité au dehors est la marque la plus évidente de la pauvreté au dedans[1].

(Sermon pour le mardi de la 2e semaine de Carême.)

IV

La vanité change tout : le visage, le regard, le son de la voix ; car tout devient instrument de la vanité. La simplicité doit tout régler ; mais qu'elle ne soit jamais affectée, parce qu'elle ne serait plus simplicité.

(Panégyrique de S. Sulpice.)

V

Quelle erreur à une chrétienne d'orner ce qui n'est digne que de son mépris, de peindre et de parer l'idole du monde, de retenir comme par force, et avec mille artifices

---

1. Massillon a dit : « La vanité qui se montre n'est ni la plus habile, ni la plus à craindre. » (Or. fun. de Villars.)

autant indignes qu'inutiles, ces grâces qui s'envolent avec le temps[1].

(Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.)

VI

La nécessité et la pudeur ont fait les premiers habits ; la bienséance s'en étant mêlée, elle y a ajouté quelques ornements ; la nécessité les avait faits simples, la pudeur les faisait modestes, la bienséance se contentait de les faire propres : la curiosité s'y étant jointe, la profusion n'a plus de bornes ; et pour orner ce corps mortel et cette boue colorée, presque toute la nature travaille, presque tous les métiers suent, presque tout le temps se consume, et toutes les richesses s'épuisent...

Que vous dirais-je du temps infini qui se perd dans de vains ajustements?... On s'en joue, on le prodigue sans mesure jusqu'aux cheveux, c'est-à-dire la chose la plus nécessaire à la chose la plus inutile[2]. La nature, qui ménage tout,

---

1. Comme Jézabel, par exemple, dont Athalie dit :

> Même elle avait encor cet éclat emprunté
> Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
> Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
>
> (Racine, *Athalie*.)

— La Fontaine a exprimé la même pensée dans ces vers :

> Ses soins ne purent faire
> Qu'elle échappât au temps, cet insigne larron.
> Les ruines d'une maison
> Se peuvent réparer ; que n'est cet avantage
> Pour les ruines du visage !

2. Avec quelle verve railleuse Juvénal attaque les ridicules caprices de la mode, et les soins dont se travaille la vanité féminine ! « Les femmes tiennent conseil entre elles, dit le poète, comme s'il s'agissait de l'honneur et de la vie, tant elles sont

jette les cheveux sur la tête avec négligence comme un excrément superflu. Ce que la nature a prodigué comme superflu, la curiosité en fait une attache ; elle devient inventive et ingénieuse pour se faire une étude d'une bagatelle, et un emploi d'un amusement.

(Sermon sur l'Intégrité de la Pénitence.)

VII

Comme vous voulez être regardé, ainsi vous voulez vous-même regarder[1] ; et rien ne vous touche, ni dans les autres, ni dans vous-même, que ce qui étale de la grandeur et ce qui distingue. Et tout cela, qu'est-ce autre chose qu'ostentation d'abondance et désir de se distinguer par des choses vaines ! C'est donc là, au lieu de grandeur, ce qui marque en vous de la petitesse. Une grande taille ne songe point à se rehausser en exhaussant sa chaussure. Tout ce qui emprunte est pauvre, et tout l'éclat que vous mendiez dans les choses extérieures montre trop visiblement combien de vous-même vous êtes destitué de ce qui relève[2].

(*De la Concupiscence*, ch. IX.)

---

tourmentées du désir de paraître belles ! L'édifice de sa chevelure a tant de compartiments.....

.... Ætate atque arte minores
Gensebunt, tanquam famæ discrimen agatur
Aut animæ ; tanta est quærendi cura decoris !
Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus altum
Ædificat caput..... »

(Juvénal, *Sat.* V, 500-505.)

1. *Spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsæ.*

(Ovide.)

2. « A mesure que la faveur et les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en lui le ridicule qu'ils couvraient, et qui y était sans que personne s'en aperçût. » (La Bruyère, VI.)

— Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

(J.-B. Rousseau.)

VIII

... Les hommes étalent leurs filles pour être un spectacle de vanité et l'objet de la cupidité publique, et « les parent comme on fait un temple ». Ils nourrissent leur vanité et celle des autres ; ils remplissent les autres filles de jalousie, les hommes de convoitise : tous, par conséquent, d'erreur et de corruption.

(*Id.*, *ibid.*)

IX

Toute âme curieuse est faible et vaine ; par là même elle est discoureuse[1] ; elle n'a rien de solide et veut seulement étaler un vain savoir qui ne cherche point à instruire, mais à éblouir les ignorants.

Il y a une autre sorte de curiosité, qui est une curiosité dépensière. On ne saurait avoir trop de raretés, trop de bijoux précieux, trop de pierreries, trop de tableaux, trop de livres curieux, sans avoir même le plus souvent envie de les lire. Ce n'est qu'amusement et ostentation. Malheureuse curiosité, qui pousse à bout la dépense et sèche la source des aumônes.

(*De la Concupiscence*, ch. VIII.)

X

Malgré la bassesse et la pauvreté où le péché nous réduit, le cœur de l'homme étant destiné pour posséder un bien

---

1. *Percontatorem fugito : nam garrulus idem est,*
Nec retinent patulæ commissa fideliter aures.
(Hor. *Ep.* I, XVIII.)

— « Curiosité n'est que vanité, a dit Pascal. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. » (*Pensées*, II, 6.)

immense, quoique la liaison qui l'y tenait attaché soit rompue, il en reste toujours en lui quelque ombre d'infinité. L'homme, pauvre et indigent au dedans, tâche de s'enrichir et de s'agrandir comme il peut ; et comme il ne lui est pas possible de rien ajouter à sa taille et à sa grandeur naturelle, il s'applique ce qu'il peut par le dehors. Il pense qu'il s'incorpore, si vous me permettez de parler ainsi, tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne. Il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Aussi, à voir comme il marche, vous diriez que la terre ne le contient plus[1] ; et sa fortune, enfermant en soi tant de fortunes particulières, il ne peut plus se compter pour un seul homme.

Et en effet, pensez-vous que cette femme vaine et ambitieuse puisse se renfermer en elle-même, elle qui a non seulement en sa puissance, mais qui traîne sur elle en ses ornements la subsistance d'une infinité de familles[2] ; qui porte, dit Tertullien, en un petit fil, autour de son cou, des patrimoines entiers, et qui tâche d'épuiser au service d'un seul corps toutes les inventions de l'art et toutes les richesses de la nature ? Ainsi l'homme, petit en soi, et honteux de sa petitesse, travaille à s'accroître et se multiplier dans ses titres, dans ses possessions, dans ses vanités[3]. Tant de fois

---

1. « Je vis un petit homme si fier, il prit une tasse de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une manière si offensante pour les hommes, que je ne pouvais me lasser de l'admirer. » (Montesquieu, *Lettres persanes*.)

2. « Messieurs et Mesdames, vous qui avez tous vos plaisirs et portez des robes d'escarlate, je croy que si on les serroit bien au pressoir, on en verroit sortir le sang des pauvres gens dans lequel elles ont été teinctes. » (Rabelais, *Apologie pour Hérodote*.)

3. Lisez dans *Le Glorieux* de Destouches la scène si profondé-

comte, tant de fois seigneur, possesseur de tant de richesses, maître de tant de personnes, ministre de tant de conseils, et

---

ment comique du contrat, entre M. Josse, le notaire, et le prétendu comte. Nous en citons quelques vers :

M. Josse, au comte :

Votre nom, s'il vous plaît ; vos titres, votre rang ;
Je ne les savais point ; ils sont restés en blanc.

Le comte :

Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grâce !...
(*regardant le contrat.*)
Vous avez, pour cela, laissé bien peu de place !...

M. Josse (lui montrant la marge du contrat) :

La marge y suppléera. Voyez quelle largeur !...

Le comte :

Ecrivez donc... « Très haut et très puissant Seigneur... »

M. Josse (se levant et l'interrompant) :

Monsieur, considérez qu'on ne se qualifie...

Le comte (l'interrompant à son tour) :

Point de raisonnement ; je vous le signifie !

M. Josse (écrivant) :

« Et très puissant Seigneur... »

Le comte (dictant) :

Monseigneur Carloman
Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,
Philogènes, Louis... »

M. Josse (l'interrompant)

Oh ! quelle kyrielle !
Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle...

Et la scène se poursuit de plus en plus grotesque.

(*Le Glorieux*, Acte V, sc. v.)

— La Bruyère ridiculise, avec non moins de finesse, cette manie des titres et des grandeurs : « Un homme de la Cour qui n'a pas un assez beau nom, doit l'ensevelir sous un meilleur ; mais s'il l'a tel qu'il ose le porter, il doit alors insinuer qu'il est de tous le plus illustre, comme sa maison de toutes les maisons la plus ancienne. Il doit... faire entrer dans toutes les conversations ses aïeuls paternels et maternels, et y trouver place pour l'oriflamme et pour les croisades ; avoir des salles parées d'arbres généalogiques, d'écussons chargés de seize quartiers, et de tableaux de ses

ainsi du reste. Toutefois, qu'il se multiplie tant qu'il lui plaira, il ne faut toujours pour l'abattre qu'une seule mort. Mais il n'y pense pas, et, dans cet accroissement infini que notre vanité s'imagine, il ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil, qui seul néanmoins le mesure au juste[1].

C'est en cette manière que l'homme croit se rendre admi-

---

ancêtres et des alliés de ses ancêtres ; se piquer d'avoir un ancien château à tourelles, à créneaux et à mâchicoulis ; dire en toute rencontre : *ma race, ma branche, mon nom et mes armes...* » (*Caractères*, VIII.)

— Le type de Trimalcion, créé par Pétrone, est connu de tous : Trimalcion, ce parvenu tout fier de sa fortune, qui au milieu de son luxe fait la roue comme un dindon, se pique de philosophie, de manières élégantes, et, pendant un grand dîner, quitte tout à coup ses convives, comme le *Malade imaginaire* sa fille Angélique ; puis, de retour, fait une petite dissertation burlesco-médicale sur un sujet de physiologie intime qu'on ne peut guère nommer que dans la langue de Rabelais ou de M. Purgon.

— Saint-Simon dit, en parlant d'un homme fort vaniteux : « Son MOI était comme une machine pneumatique qui attirait l'air autour de lui, et n'en laissait plus pour personne de ceux qui l'approchaient. » (*Mémoires*.)

1. Parlant d'Annibal, Juvénal fait cette réflexion profonde : « Pesez la cendre d'Annibal, et dites-moi quel poids vous lui trouvez. Le voilà donc, celui que ne pouvait contenir l'Afrique. Un seul univers ne suffit pas au jeune héros de Pella ; mais dans Babylone, il se contentera d'un cercueil. »

Expende Annibalem : quot libras in duce summo
Invenies ? Hic est, quem non capit Africa...
Unus Pellæo juveni non sufficit orbis... .
Sarcophago contentus erit.

(*Sat.* X, 149-172.)

En lisant ces fortes pensées, le mot de Montaigne, déjà cité, vous revient de lui-même à l'esprit : « C'est le desjeûner d'un petit ver que le cœur et la vie d'un grand et triumphant Empereur. » Et aussi le mot de Pascal sur la fin de Cromwell : « Cromwel allait ravager toute la chrétienté ; la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son urètre. »

rable. En effet, il est admiré, et devient un magnifique spectacle à d'autres hommes aussi vains et aussi trompés que lui. Mais ce qui le relève, c'est ce qui l'abaisse ; car ne voit-il pas dans toute cette pompe qui l'environne et au milieu de tous ces regards qu'il attire, que ce qu'on regarde le moins, ce qu'on admire le moins, c'est lui-même? Tant l'homme est pauvre et nécessiteux, qu'il n'est pas capable de soutenir par ses qualités personnelles les honneurs dont il se repaît.

(Sermon sur l'Honneur.)

XI

Que demandez-vous, ô mortels? Quoi? Que Dieu vous donne beaucoup de puissance? Et moi je vous réponds avec le Sauveur : « Vous ne savez ce que vous demandez. » Considérez bien où vous êtes, voyez la mortalité qui vous accable, regardez cette « figure du monde qui passe. » Parmi tant de fragilité, sur quoi pensez-vous soutenir cette grande idée de puissance? Certainement un si grand nom doit être appuyé sur quelque chose; et que trouverez-vous sur la terre qui ait assez de force et de dignité pour soutenir le nom de puissance? Ouvrez les yeux, pénétrez l'écorce. La plus grande puissance du monde ne peut s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme[1]. Est-ce donc un si grand effort que de faire un mortel? que de hâter de quelques moments le cours d'une vie qui se précipite d'elle-même?

(Sermon sur l'Ambition,)

XII

De toutes les passions humaines, la plus fière dans ses pen-

---

1. « La force, dit Pascal, n'est maîtresse que des actions extérieures. (*Pensées*, VI, 37.)

sées [1] et la plus emportée dans ses désirs, mais la plus souple dans sa conduite et la plus cachée dans ses desseins, c'est l'ambition [2]. Saint Grégoire nous a représenté son vrai cara-

---

1. Bourdaloue parle quelque part « du génie altier et indépendant de l'ambition ».

2. Prévost-Paradol (*Études sur les moralistes français*) analyse avec infiniment d'art et de psychologie la passion de l'ambition. Nous citons quelques courts extraits de cette étude qui pourront fournir un beau texte de comparaison avec les passages de Bossuet qui composent ce chapitre.

« L'ambition n'est pas autre chose que le désir du commandement ou de la gloire, et le plus souvent de ces deux biens ensemble ; couvrir du nom d'ambition tout autre désir que celui-là, c'est détourner ce mot de son sens véritable et c'est en même temps l'avilir. N'est pas ambitieux qui veut, et bien des gens reçoivent ce nom, ou même s'en défendent comme d'un blâme, qui n'y ont aucun droit et ne sont pas dignes de le porter. Si vous voulez vous élever dans le monde pour amasser des richesses ou pour vivre dans les plaisirs, vous méritez les noms attachés à ces passions diverses ; mais l'ambition exige des pensées plus nobles et une visée plus haute. Si vous voulez vous élever surtout pour être comblé d'honneurs, ou pour exercer une puissance apparente sous un maître et jouir de l'influence que vous tiendrez de son caprice, vous approchez du nom d'ambitieux et tout le monde vous le donnera ; excepté celui qui, voulant conserver à ce nom toute sa dignité et n'en pas dégoûter les nobles cœurs, le réserve aux âmes réellement éprises du commandement ou de la gloire, et incapables d'en rechercher seulement l'apparence. Non, je n'appellerai point ambitieux l'homme qui n'est pas sincèrement possédé de l'âpre désir du commandement ou de la gloire, celui qui veut seulement faire illusion au vulgaire et qui se console aisément de n'être rien, pourvu qu'on le croie quelque chose...

Ce désir du commandement ou de la gloire vient du fond même de notre être ; il sort de la même source que tous nos autres désirs, mais il est le jet le plus puissant et le plus élevé de cette source intarissable. Désirer le commandement ou la gloire, c'est vouloir s'étendre, comme le veut toute créature. C'est aspirer à vivre hors de soi, à reculer les limites de son être, à remplir un plus grand espace dans le monde. Mais ce besoin de nous étendre

ctère, lorsqu'il a dit : « L'ambition est timide quand elle cherche, superbe et audacieuse quand elle a trouvé. » Il ne pouvait pas mieux nous décrire le naturel étrange de l'ambition, que par l'union monstrueuse de ces deux qualités opposées ; la timidité et l'audace[1]. Comme la dernière lui est naturelle, et lui vient de son propre fonds ; aussi la fait-elle paraître dans toute sa force quand elle a sa liberté tout entière. Mais en attendant qu'elle soit arrivée au but, elle se resserre elle-même, elle contraint ses inclinations. Et voici la raison qui l'y oblige : C'est, comme dit saint Jean Chrysostome, que les hommes sont naturellement d'une humeur fâcheuse et contrariante. Soit que le venin de l'envie les empêche de voir le

---

et de nous agrandir, qui est le principe de tous nos mouvements ici-bas, est d'autant plus noble qu'il se dirige vers un objet plus élevé, et c'est ce qui met le désir de la gloire bien au-dessus de la soif des richesses ou des plaisirs...

Les raisons ne manquent pas au sage pour se consoler de voir passer en d'autres mains que les siennes les biens qui sont le but de l'ambition humaine et qui la contentent. Si grands que soient ces biens, ils sont de la terre, c'est-à-dire très imparfaits et aussi facilement diminués et flétris que tous les autres. La gloire la plus légitime est sujette à mille accidents, partagée avec d'indignes rivaux, contestée jusqu'à la mort ; elle est rarement accompagnée d'autres jouissances moins bruyantes, mais plus nécessaires au cœur de l'homme ; que de fois elle mérite d'être appelée, selon la belle parole d'une femme éloquente et courageuse : le deuil éclatant du bonheur !...

Quoi de plus triste que le spectacle de l'ambition déchue du faîte des affaires et s'épuisant à remonter cette âpre pente, comme se traîne un animal blessé qui ne veut ni rester en repos ni mourir !

... Defessi sanguine sudent,
Angustum per iter luctantes ambitionis. »

. . . .

1. Saint-Simon, dans son énergique langage, dit que « cette bassesse jusqu'à l'indignité pour la faveur, n'a d'égale que sa hauteur insupportable dans la fortune ».

progrès des autres d'un œil équitable; soit qu'en traversant leurs desseins, une imagination de puissance qu'ils exercent leur fasse ressentir un plaisir secret et malin; soit que quelque autre inclination malfaisante les oblige à s'opposer les uns aux autres; toujours est-il vrai de dire que l'ardeur d'une poursuite trop ouverte nous attire infailliblement des concurrents et des opposants. C'est pourquoi l'ambition raffinée s'avance d'un pas timide, et tâchant de se cacher sous son contraire pour être mieux déguisée, elle se montre au public sous le visage de la retenue.

Voyez cet ambitieux, voyez Simon le Magicien devant les Apôtres, comme il est rampant à leurs pieds, comme il leur parle d'une voix tremblante. Le même, quand il aura acquis du crédit, en imposant aux peuples et aux empereurs par ses charmes et par ses prestiges, à quel excès d'arrogance ne se laissera-t-il pas emporter, et combien travaillera-t-il, pour abattre ces mêmes Apôtres, devant lesquels il paraissait si bassement respectueux.

Mais je ne m'étonne pas que l'ambition se cache aux autres, puisqu'elle ne se découvre pas à elle-même. Ne voyons-nous pas tous les jours que cet ambitieux ne se connaît pas, et, qu'il ne sent pas l'ardeur qui le presse et le brûle? Dans les premières démarches de sa fortune naissante, il ne songeait qu'à se tirer de la boue; après, il a eu dessein de servir l'Église dans quelque emploi honorable; là, d'autres désirs se sont découverts que son cœur ne lui avait pas encore expliqués : c'est que ce feu, qui se prenait par le bas, ne regardait pas encore le sommet du toit; il gagne de degré en degré où sa matière l'attire, et ne remarque sa force qu'en s'élevant. Tel est le naturel des ambitieux, qui s'efforcent de persuader et aux autres et à eux-mêmes, qu'ils n'ont que des sentiments modestes. Mais quelque profonds que soient les abîmes où ils tâchent de nous recéler leurs vastes prétentions, quand ils seront établis dans les dignités, leur gloire, trop longtemps cachée, se produira malgré eux, par ces deux effets qui ne

laissent pas de s'accorder, encore que d'abord ils semblent contraires : l'un est de mépriser ce qu'ils sont; l'autre de le faire valoir avec excès.

Oui, je dis qu'ils méprisent ce qu'ils sont, puisque leur esprit n'en est pas content ; qu'ils se plaignent sans cesse de leur mauvaise fortune, et qu'ils pensent n'avoir rien fait. Leur vertu, à leur avis, mériterait un plus grand théâtre; leur grand génie se trouve à l'étroit, dans un emploi si borné : cette pourpre ne leur paraît pas assez brillante, et il faudrait, pour les satisfaire, qu'elle jetât plus de feux. Dans ces hautes prétentions, ils comptent pour rien tout ce qu'ils possèdent. Mais voyez l'égarement de leur ambition : pendant qu'ils méprisent eux-mêmes les honneurs dont ils sont revêtus, ils veulent que tout le monde les considère comme quelque chose d'auguste ; et si peu qu'on ose entreprendre de toucher ce point délicat, vous n'entendrez sortir de leur bouche que des paroles d'autorité pour marquer leur grandeur et leur puissance..... Tant l'ambition est injuste, ou de ne se contenter pas de ce qu'elle veut que le monde admire, ou d'exiger qu'on respecte tout ce qui n'est pas capable de la satisfaire.

(Panégyrique de saint François de Sales.)

XIII

La folle éloquence du siècle, quand elle veut élever quelque généreux conquérant, dit « qu'il a parcouru les provinces, moins par ses pas que par ses victoires ». Les Panégyriques[1] sont pleins de ces sortes d'exagérations. Et qu'est-ce à dire, parcourir les provinces par les victoires? N'est-ce pas porter partout le carnage, la désolation et la pillerie[2]?

(1er Sermon pour le 2e dimanche de l'Avent.)

---

1. C'est Pline le Jeune qui fait en ces termes l'éloge de Trajan dans le Panégyrique de cet Empereur.

2. « Un conquérant est un homme que les dieux, irrités contre

XIV

Le génie de l'ambition, c'est d'être tremblante et souple[1] lorsqu'elle a des prétentions; et quand elle est parvenue à ses fins, la faveur la rend audacieuse et insupportable. Un habile courtisan disait autrefois qu'il ne pouvait souffrir à la Cour l'insolence et les outrages des favoris et encore moins, disait-il, leurs civilités superbes et dédaigneuses, leurs grâces trop engageantes, leur amitié tyrannique qui demande, d'un homme libre, une dépendance servile[2].

(Panégyrique de S. Sulpice.)

---

le genre humain, ont donné à la terre dans leur colère, pour ravager les royaumes, pour répandre partout l'effroi. »

(Fénelon, *Télémaque*, VIII.)

1. D'après Saint-Simon, le grand ressort de l'ambition « c'est l'adresse, les ruses et les souterrains ». — Bourdaloue achève, avec son art ordinaire, ce tableau de l'ambition : « On obtient les honneurs du monde par brigue et par artifice... On remue tous les ressorts de l'intrigue, de la cabale, de l'intercession, de la faveur; le crédit et l'amitié s'en mêlent, et ils ont la meilleure part; on y emploie la ruse et la fraude, on y joint l'importunité, et, à l'exemple de la mère des deux disciples, on joue toutes sortes de personnages, de suppliant, de négociant, d'offrant, d'adorateur et de client : on ne se cache pas même d'user de tels ou tels moyens, mais on s'en déclare, on s'explique ouvertement de ses prétentions, on se fait une politique d'en venir à bout, on se glorifie du succès, comme d'un trait d'habileté : le dirai-je? on s'introduit aux honneurs par la porte de l'infamie, et, pour s'en ouvrir le chemin, on corrompt celui-ci par promesses, celui-là par présents, cet autre par menaces..... »

(Sermon sur l'Ambition.)

2. « Qui est plus esclave qu'un courtisan assidu, demande la Bruyère, si ce n'est un courtisan plus assidu? L'esclave n'a qu'un maître; l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune. » (VIII, 69-70). — Bourdaloue exprime la même pensée en des termes à peu près semblabes : « L'ambitieux a dans une Cour autant de maîtres dont il dépend qu'il y a de gens de toutes conditions dont il espère d'être secondé, ou dont il craint d'être desservi. » (Sermon sur l'Ambition.)

XV

Connaissons le génie de l'ambition, qui ne nous quitte jamais au milieu des événements les plus tristes, et parmi les pensées et les exemples qui nous devraient le plus porter à des sentiments contraires.

(Méditations sur l'Évangile, La Cène.)

XVI

Quand quelqu'un est arrivé au plus haut degré des honneurs auxquels l'ambition aspire, on dit : « Il ne doit plus avoir de regret à mourir. » Et c'est précisément le contraire ; parce que rien ne coûte plus que de quitter ce qu'on a aimé si passionnément.

(*Pensées chrétiennes et morales*, XXIII.)

XVII

« Je saurai bien m'affermir, dit l'ambitieux, et profiter de l'exemple des autres ; j'étudierai le défaut de leur politique et le faible de leur conduite, et c'est là que j'apporterai le remède. » — Folle précaution ! car ceux-là ont-ils profité de l'exemple de ceux qui les précèdent ? O homme, ne te trompe pas, l'avenir a des événements trop bizarres : les pertes et les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes pour pouvoir être arrêtées de toutes parts. Tu arrêtes cette eau d'un côté, elle pénètre de l'autre ; elle bouillonne même par dessous la terre. Vous croyez être bien muni aux environs, le fondement manque par en bas, un coup de foudre frappe par en haut[1]. — Mais je jouirai de mon travail. — Eh

1. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous

quoi, pour dix ans de vie ! — Mais je regarde ma postérité et mon nom. — Mais peut-être que ta postérité n'en jouira pas. — Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. — Et tant de sueurs, et tant de travaux, et tant de crimes, et tant d'injustices, sans pouvoir jamais arracher de la fortune, à laquelle tu te dévoues, qu'un misérable peut-être ? Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour graver dessus tes titres superbes, seuls restes de ta grandeur abattue. L'avarice ou la négligence de tes héritiers le refuseront peut-être à ta mémoire ; tant on pensera peu à toi, quelques années après ta mort. Ce qu'il y a d'assuré, c'est la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition infinie. O les dignes restes de ta grandeur ! O les belles suites de ta fortune ! O folie, ô illusion, ô étrange aveuglement des enfants des hommes.

(Sermon sur l'Ambition.)

XVIII

Dans les fortunes médiocres, l'ambition encore tremblante se tient si cachée qu'à peine se connaît-elle elle-même. Lorsqu'on se voit tout d'un coup élevé aux places les plus importantes, et que je ne sais quoi nous dit dans le cœur qu'on mérite d'autant plus de si grands honneurs qu'ils sont venus

---

pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte ; et si nous le suivons, il échappe à nos prises, nous glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous. C'est l'état qui nous est naturel, et toutefois le plus contraire à notre inclination ; nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme, et une dernière base constante, pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini ; mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. » (Pascal, *Pensées*, I.)

— « Les longues prospérités s'écroulent en un moment quelquefois, comme les chaleurs de l'été sont emportées par un jour d'orage. » (Vauvenargues.)

à nous comme d'eux-mêmes, on ne se possède plus ; et, si vous me permettez de vous dire une pensée de saint Chrysostome, c'est aux hommes vulgaires un trop grand effort que celui de se refuser à cette éclatante beauté qui se donne à eux.

(Or. fun. de Le Tellier.)

XIX

Ce n'est pas sans raison que le Fils de Dieu nous instruit à craindre les grands emplois ; c'est qu'il sait que la puissance est le principe le plus ordinaire de l'égarement[1], qu'en l'exerçant sur les autres on la perd souvent sur soi-même, enfin qu'elle est semblable à un vin fumeux qui fait sentir sa force aux plus sobres. Celui-là sera le maître de ses volontés, qui saura modérer son ambition, qui se croira assez puissant pourvu qu'il puisse régler ses désirs, et être assez désabusé des choses humaines pour ne point mesurer sa félicité à l'élévation de sa fortune.

Mais écoutons ce que nous opposent les ambitieux : « Il faut, disent-ils se distinguer ; c'est une marque de faiblesse de demeurer dans le commun ; les génies extraordinaires se démêlent toujours de la troupe et forcent les destinées. » Les exemples de ceux qui s'avancent semblent reprocher aux autres leur peu de mérite ; et c'est sans doute ce dessein de se distinguer qui pousse l'ambition aux derniers excès...

Je demanderai à ces âmes ambitieuses par quelles voies elles prétendent de se distinguer. Celle du vice est honteuse, celle de la vertu est bien longue. La vertu ordinairement n'est pas assez souple pour ménager la faveur des hommes ; et le vice qui met tout en œuvre est plus actif, plus pressant, plus

1. Idée admirablement développée dans le Sermon sur l'*Impénitence finale*. Voir chap. *des Grands*, où nous avons cité ce passage.

prompt que la vertu qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure[1]. Ainsi vous vous ennuierez d'une si grande lenteur, peu à peu votre vertu se relâchera, et après elle abandonnera tout à fait sa première régularité pour s'accommoder à l'humeur du monde. Ah ! que vous feriez bien plus sagement de renoncer tout à coup à l'ambition..... surtout que le désir de faire du bien ne vous fasse pas désirer une condition plus relevée. C'est l'appât ordinaire des ambitieux..... Un fleuve pour faire du bien n'a que faire de passer ses bords ni d'inonder la campagne : en coulant paisiblement dans son lit, il ne laisse pas d'arroser la terre et de présenter ses eaux aux peuples pour la commodité publique. Ainsi sans nous mettre en peine de nous déborder par des pensées ambitieuses, tâchons de nous étendre bien loin par des sentiments de bonté ; et, dans des emplois bornés, ayons une charité infinie.

(Sermon sur l'Ambition.)

XX

Cent tyrans captivent nos volontés, et nous ne soupirons pas. Nous gémissons quand on lie nos mains, et nous portons sans peine ces fers invisibles dans lesquels nos cœurs sont enchaînés. Nous crions qu'on nous violente quand on enchaîne les ministres, les membres qui exécutent ; et nous ne soupirons pas quand on captive la maîtresse même, la raison et la

---

1. On retrouve cette même idée, exprimée dans les mêmes termes, dans le 1er Sermon sur la *Providence* ; et encore dans le Sermon sur la *Justice* ; et enfin dans le Sermon sur les *Devoirs des Rois*.

— Bossuet parle, dans ce même passage, quelques lignes plus bas, des occasions « qui ne marchent qu'à pas de plomb ».

volonté qui commande. Éveille-toi, pauvre esclave ! et reconnais enfin cette vérité, que, si c'est une grande puissance de pouvoir exécuter ses desseins, la grande et la véritable c'est de régner sur ses volontés [1].

(Sermon sur l'Ambition.)

---

1. C'est cette « grande et véritable puissance » que Corneille attribue à Auguste quand il lui fait dire, après avoir longtemps lutté contre lui-même :

Je suis maître de moi comme de l'univers ;
Je le suis, je veux l'être !...

(*Cinna*, Act. V.)

VIII

Médisance. — Raillerie. — Envie.

I

La véritable médisance consiste en un certain plaisir que l'on a à entendre ou à dire du mal des autres, sans aucune autre raison particulière...

Chacun ne veut penser qu'à soi-même, et ne regarde les autres qu'avec dessein de dominer sur eux : voilà donc la société détruite. Il y en a quelque petit reste ; car nous avons naturellement une certaine horreur de la solitude. Mais lorsque nous nous assemblons, nous ne pouvons nous souffrir ; et si les lois de la civilité nous obligent à dissimuler et feindre quelque concorde apparente, qui pourrait lire dans nos cœurs avec quel dédain, avec quel mépris nous nous regardons les uns les autres [1], il verrait bien que nous ne sommes pas si sociables que nous pensons être, et que c'est plutôt la crainte et quelque considération étrangère qui nous retient, qu'un véritable et sincère amour de société et de concorde. Qui le fait, sinon l'amour-propre et le désir d'exceller [2] ? C'est

---

1. On s'est demandé qui, de Célimène ou d'Alceste, méprisait davantage les hommes, et l'on a conclu que la coquetterie de Célimène, toujours immuablement souriante, est bien autrement cruelle, et porte des coups bien autrement sûrs que la brusquerie et que l'humeur atrabilaire d'Alceste. Et cela justifie bien cette réflexion de Bossuet.

2. La Rochefoucauld a dit : « On est d'ordinaire plus médisant par vanité que par malice. » (*Maximes*, 483.)

la cause de la médisance et du plaisir que nous y prenons.

Et pour toucher encore plus expressément la cause de ce vice si universel, c'est une secrète haine qui vient de l'envie que nous avons les uns contre les autres. De là ce plaisir malin de la médisance : il ne faut qu'une médisance pour récréer une bonne compagnie[1]. Nous prenons plaisir de nous comparer aux autres, et nous sommes bien aises d'avoir sujet de croire que nous sommes plus excellents. Voilà la cause de la médisance : l'envie ; cause honteuse et qu'on n'ose pas avouer, mais qui se remarque par la manière d'agir.

L'envie est une passion basse, obscure, lâche ; il y a un orgueil qu'on appelle noble, qui entreprend les choses ouvertement ; l'envie ne va que par des menées secrètes. Ainsi le médisant : il se cache.

L'envie n'a pas le courage assez bon pour chercher la véritable grandeur ; mais elle ne tâche de s'élever qu'en abaissant les autres. Le médisant de même ; il diminue[2], il biaise, il ne s'explique qu'à demi-mot, par des paroles à double entente ; et s'il parle ouvertement, il prend de beaux prétextes[3]. Combien honteuse est donc cette passion !

Et ne dites pas : ce que je dis, c'est peu de chose... Mais vous ne connaissez donc pas la nature des bruits populaires ? Au commencement ce n'est rien ; mais les médisances vont

---

1. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à se rappeler la scène « de la Médisance » dans le *Misanthrope* (Art. II, sc. v). Jamais commentaire plus vivant de cette maxime de Bossuet.

2. « Alidor, dit un fourbe, il est de mes amis ;
Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis :
C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.
Voilà jouer d'adresse et médire avec art,
Et c'est avec respect enfoncer le poignard. »
(Boileau, *Sat.*, IX.)

3. Voyez encore dans le *Misanthrope* la scène entre Arsinoë et Célimène. Quel exemple admirable de ces « beaux prétextes » dont aime à se colorer la médisance ! (Act. III, sc. v.)

se grossissant peu à peu dans la bouche de ceux qui les répètent... En sorte que le médisant, voyant jusque où est cru le petit bruit qu'il avait semé, ne reconnaît plus son propre ouvrage [1]. Cependant il est cause de tout le désordre, comme lorsque vous jetez une petite pierre dans un étang, vous voyez se former, sur la surface de l'eau, des ronds petits, puis plus grands ; et enfin tout l'étang est agité. Qui en est la cause ? Celui qui a jeté la pierre.

(Sermon sur la Médisance.)

II

Ce n'est rien d'avoir de l'esprit et de bien parler ; tout cela, sans la prudence et la charité, ne fait que nuire [2].

(Lettre à M. de Béringhen.)

---

1. Beaumarchais a merveilleusement décrit la marche de la calomnie et les ravages qu'elle cause : « La calomnie ! Monsieur, vous ne savez guère ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés ; croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville, en s'y prenant bien..... D'abord, un bruit léger, rasant le sol comme une hirondelle avant l'orage... telle bouche le recueille, et, *piano*, *piano*, vous le glisse à l'oreille adroitement ; le mal est fait ; il germe, il rampe, il chemine, et, *rinforzando*, de bouche en bouche, il va le diable ; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez la calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil ; elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient un cri général, un *crescendo* public, un chorus universel de haine et de proscription. »

(*Barbier de Séville*, Act. II, sc. VIII.)

2. Cette pensée de Bossuet revient au fond au mot si connu de Pascal, répété par La Bruyère : « Diseur de bons mots, mauvais caractère ». On peut rapprocher, pour éclairer cette pensée, le mot que Cicéron prête au vieux poète Ennius : « *Dicere enim aiunt Ennium flammam a sapiente facilius in ore ardente opprimi, quam bona dicta teneat.* » (Cicéron, *de Orat.*, II, 54.)

III

... Avec quelle force et de quelle voix ne faudrait-il pas nous élever contre ceux qui entreprendraient d'obscurcir la vérité par leurs faux rapports ! Qu'attendez-vous, malheureux, et quelle entreprise est la vôtre? Quoi ! Vous voulez ôter la lumière au monde et envelopper de ténèbres ceux qui doivent éclairer la terre? Vous concevez de mauvais desseins, vous fabriquez des tromperies, vous machinez des fraudes les uns contre les autres ; et non contents de les méditer dans votre cœur, vous ne craignez point de les porter jusqu'aux oreilles du prince ? Ah ! songez qu'elles sont sacrées, et que c'est les profaner trop indignement que d'y porter, comme vous faites, ou les injustes préventions d'une haine aveugle, ou les pernicieux raffinements d'un zèle affecté, ou les inventions artificieuses d'une jalousie cachée [1]. Infecter les

---

1. Fénelon s'est énergiquement élevé contre cette facilité de prévention à laquelle il attribuait sa disgrâce : « On dit en soi-même : il n'est pas possible d'éclaircir ces accusations ; le plus sûr est d'éloigner des emplois cet homme. Mais cette prétendue précaution est le plus sûr de tous les pièges. On juge le fond sans examiner ; car on exclut le mérite, et on se laisse effaroucher contre toutes les personnes que les rapporteurs veulent rendre suspectes. Qui dit un rapporteur, dit un homme qui s'offre pour faire ce métier, qui s'insinue par cet horrible métier, et qui, par conséquent, est manifestement indigne de toute croyance. Le croire, c'est vouloir s'exposer à égorger un innocent. Un prince qui prête l'oreille à des rapporteurs de profession ne mérite de connaître ni la vérité ni la vertu. Il faut chasser et confondre ces pestes de cour. » (*Examen de conscience.*)

— Cf. La Bruyère : « Un homme sujet à se laisser prévenir, s'il ose remplir une dignité ou séculière ou ecclésiastique, est un aveugle qui veut peindre, un muet qui s'est chargé d'une harangue, un sourd qui juge d'une symphonie : faibles images, et qui n'expriment qu'imparfaitement la misère de la prévention. Il faut ajouter qu'elle est un mal désespéré, incurable, qui infecte tous

oreilles du prince, c'est quelque chose de plus criminel que d'empoisonner les fontaines publiques, et que de voler les trésors publics ; car le vrai trésor d'un État, c'est la vérité dans l'esprit du prince.

Prenez donc garde comme vous parlez, surtout dans la Cour, où tout est si délicat et si important. C'est là que s'accomplit ce que dit le Sage : « Les paroles obscures ne se perdent pas en l'air. » Chacun écoute et chacun commente : cette raillerie maligne, ce trait que vous lancez en passant, cette parole malicieuse, ce demi-mot qui donne tout à penser, par son obscurité affectée, peut avoir des suites terribles...

(Sermon sur la Justice.)

IV

Parmi les fruits de l'Orgueil, Bossuet met au premier rang les Médisances, où l'on enfonce, jusqu'au vif, une dent aussi venimeuse que celle des vipères, dans la réputation qui est une seconde vie du prochain.

(*De la Concupiscence*, ch. XVI.)

V

La Médisance attaque comme il se pratique dans la guerre : premièrement, elle tire l'épée ouvertement contre ses ennemis ; secondement, elle va par embûches ; troisièmement, elle assiège, elle empêche toutes les ouvertures de la justification ;

---

ceux qui s'approchent du malade, qui fait déserter les égaux, les inférieurs, les parents, les amis, et jusqu'aux médecins. Les flatteurs, les fourbes, les calomniateurs, ceux qui ne délient leur langue que pour le mensonge et l'intérêt, sont les charlatans en qui il se confie, et qui lui font avaler tout ce qui leur plaît : ce sont eux aussi qui l'empoisonnent et qui le tuent. »

(Caractères, *Des Jugements*, 41.)

elle fait venir la calomnie de tant de côtés, que l'innocence assiégée ne peut se défendre... Alors il n'y a de recours qu'à Dieu.

(*Pensées chrétiennes et morales*, XV.)

VI

Quel est proprement le médisant? Celui qui, sans aucune raison particulière, se plaît à dire du mal des uns et des autres, même des indifférents et des inconnus, et qui, par une excessive liberté de langue, n'épargne pas même ses meilleurs amis, si toutefois un tel médisant est capable d'avoir des amis.

(Sermon sur la Médisance.)

VII

L'envie est une espèce d'orgueil ; mais un orgueil lâche et timide, qui se cache, qui fuit le jour, qui, ayant honte d'elle-même, ne parvient à ses fins que par de secrètes menées [1].

(Sermon pour les Démons.)

VIII

L'envie est la plus basse, la plus odieuse, la plus décriée de toutes les passions, mais peut-être la plus commune, et dont peu d'âmes sont tout à fait pures. Apprenons donc à la détester [2] et à la déraciner jusqu'aux moindres fibres, puisque c'est

---

1. « On fait souvent vanité des passions même les plus criminelles; mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer. » (La Rochefoucauld, 27.)

2. « Il ne suffit pas de détester cette passion, dit Bourdaloue; le point essentiel est de vous garantir de ses surprises et d'employer toutes les lumières de la grâce à en découvrir dans vous tous les

elle qui a inventé et exécuté tout ce qui a été entrepris contre le Juste. Les hommes se piquent d'être délicats ; et la flatterie de notre amour-propre nous fait si grands à nos yeux, que nous prenons pour un attentat la moindre apparence de contradiction, et nous nous emportons, si peu qu'on nous blesse. Mais ce qu'il y a en nous de plus déréglé, c'est que même, tant nous sommes tendres, on nous fâche sans nous faire mal, on nous blesse sans nous toucher. Celui-là fait sa fortune innocemment, et il nous rend ses ennemis par ses bons succès [1] : ou sa vertu nous fait ombre, ou sa réputation nous offusque [2].

(4e Sermon pour le Vendredi-Saint.)

---

secrets, parce que c'est la plus subtile de toutes les tentations..... Elle a mille déguisements, mille fausses couleurs sous lesquelles elle se présente imperceptiblement dans notre cœur. »

(3e Sermon sur la Passion de Jésus-Christ.)

1. « La jalousie est en quelque manière juste et raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient ou que nous croyons nous appartenir, au lieu que l'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres. »

(La Rochefoucauld, *Maximes*, 28.)

Cf. Bossuet : « Notre frère ne nous nuit en rien, ne nous ôte rien, et il devient cependant un objet de haine, parce que seulement nous le voyons plus heureux ou plus industrieux, et plus vertueux que nous. »

(*Politique tirée de l'Écriture Sainte*, liv. I, art. II.)

2. « L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux pourrait du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches : l'envie lui ôte cette dernière ressource. »

(La Bruyère, *De l'homme*, 22.)

— Sur le flanc de la montagne du Purgatoire, une des âmes qui se purifient du péché d'envie déclarait à Dante : « Je suis Guido del Duca. Mon sang fut si brûlé par l'envie que, si j'eusse vu un homme heureux, tu m'aurais vu couvert d'une teinte livide. De ce que j'ai semé, voici la paille que je moissonne. O race humaine, pourquoi mettre ton cœur là où le bien de l'un demande l'exclusion de l'autre ! »

(Dante, *Purgatoire*, ch. XIV.)

IX

L'envie naît en nous du sentiment de notre indigence, lorsque nons voyons dans les autres ce que nous croyons qui nous manque.

(2e Sermon pour la Pentecôte.)

X

L'envie c'est le noir et secret effet d'un orgueil faible, qui se sent diminuer ou effacer par le moindre éclat des autres[1],

---

1. Il n'y a guère que la mort qui puisse faire pardonner à un homme sa vertu ou sa réputation. Horace le constate dans ces vers bien connus :

..... Diram qui contudit hydram
Notaque fatali portenta labore subegit,
Comperit invidiam supremo fine domari.
Urit enim fulgore suo qui prægravat artes
Infra se positas : exstinctus amabitur idem.

(*Epît.* II, 1.)

— Plus loin dans cette même épître, Horace revient sur cette même pensée, sous une forme différente : « Si l'on vante les auteurs morts, dit-il, c'est pour mieux rabaisser les vivants.

Ingeniis non ille favet plauditque sepultis,
Nostra sed impugnat ; nos nostraque lividus odit.

Bourdaloue a traduit à peu près ce passage d'Horace : « Est-ce qu'il s'intéresse beaucoup à la gloire des morts ? Non, certes ; mais pour une maligne consolation de son orgueil, il voudrait, en relevant le mérite des morts, obscurcir le mérite des vivants et les rabaisser. » (Bourdaloue, *Pensées diverses*.)

— Ovide a dit de même :

Pascitur in vivis livor, post fata quiescit.

(*Am.* II, xv, 39.)

— La Bruyère a donné à l'expression de cette même pensée ce tour imprévu qui lui est habituel : « L'on gagne, à mourir, d'être loué de ceux qui nous survivent, souvent sans autre mérite que celui de n'être plus : le même éloge sert alors pour *Caton* et pour *Pison*. Le bruit court que Pison est mort : c'est une grande perte ;

et qui ne peut soutenir la moindre lumière. C'est le plus dangereux venin de l'amour-propre qui commence par consumer celui qui le vomit sur les autres, et le porte aux attentats les plus noirs. Car l'orgueil naturellement est entreprenant et veut éclater ; mais l'envie se cache sous toutes sortes de prétextes, et se plaît aux plus secrètes et plus noires menées. Les médisances déguisées, les calomnies, les trahisons, tous les mauvais artifices en sont l'œuvre et le partage. Quand par ces tristes et sombres artifices elle a gagné le dessus, elle éclate, et joint ensemble contre le juste, dont la gloire le confond, l'insulte et la moquerie, avec toute l'amertume de la haine et les derniers excès de la cruauté[1].

(Méditations sur l'Évangile.)

---

c'était un homme de bien, et qui méritait une plus longue vie ; il avait de l'esprit et de l'agrément, de la fermeté et du courage ; il était sûr, généreux, fidèle. » Ajoutez : « pourvu qu'il soit mort. » (*Des Jugements*, 78.)

— Voltaire :

Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime ;
Mérite un tel succès ; compose, efface, lime.
Le public applaudit aux vers du « Glorieux » ?
Est-ce un affront pour toi ? Courage, écris, fais mieux...
La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager ?
C'est en le surpassant que tu dois te venger...

(*3e Discours en vers sur l'homme.*)

Que ces conseils sonnent faux dans la bouche d'un homme que rongea, durant sa longue existence, le ver cruel de l'envie, et qui écrivit tant d'ouvrages sous l'empire de ce bas sentiment !

— « L'envie tue les petits », lisons-nous dans le livre de Job. Et La Rochefoucauld fait écho à cette sentence de nos Livres saints, quand il dit : « La plus véritable marque d'être né avec de grandes qualités, c'est d'être né sans envie. » (*Maximes*, 433.)

1. « L'envie, dit encore l'auteur des *Maximes*, est plus irréconciliable que la haine. » (*Maximes*, 328.)

Et saint François de Sales, parlant de la médisance et de l'envie, dit qu'elles sont « insatiables du sang du prochain ».

(*Introduction à la Vie dévote*, Ire part., ch. I.)

XI

Est-il rien de plus haïssable que la médisance qui déchire impitoyablement la réputation du prochain ? Mais si peu qu'on l'appelle franchise de naturel et liberté qui dit ce qu'elle pense, ou, sans faire tant de façon, pour peu qu'on la débite avec esprit, en sorte qu'elle divertisse, car c'est une grande vertu dans le monde que de savoir divertir, on ne regarde plus combien les traits sont envenimés ; il suffit qu'ils soient lancés avec art ; ni combien les plaies sont mortelles, pourvu que les morsures soient ingénieuses.

(Sermon sur l'honneur.)

XII

Il faut, dans la parole du chrétien, une sainte vivacité ; il faut reprendre avec force, et quelquefois piquer jusqu'au vif, comme fait un grain de sel[1]. Mais ne mettez pas trop de sel ensemble ; au lieu de piquer la langue pour réveiller l'appétit, vous mettriez en feu toute la bouche.

(Méditations sur l'Évangile.)

XIII

Le médisant s'échauffe en voulant échauffer les autres, il s'anime par ses propres discours, il grave de plus en plus en son cœur l'injure qu'il a reçue ; à force de parler il croit tout à fait ce qu'il ne croyait qu'à demi ; ainsi, il s'irrite soi-même. D'ailleurs, il ferme de plus en plus la porte à toute réconciliation, et il exerce la plus lâche de toutes les vengeances, puisque, s'il ne peut se venger autrement, il montre que sa

---

1. C'est Louis Veuillot qui a dit, ou à peu près : « Il y a des coups d'épée qui sont charitables. »

haine est bien furieuse, par le plaisir qu'il prend de déchirer en idée celui qu'il ne peut blesser en effet ; et s'il a d'autres moyens de se satisfaire, il fait voir l'extrémité de sa rage, en ce qu'il n'épargne pas même celui-ci, et qu'il croit que les effets ne suffisent pas s'il n'y joint même les paroles.

(Sermon sur la Médisance.)

XIV

Que lui fera maintenant souffrir (*à Jésus*) la fureur de ses ennemis ? Mille tourments, mille calomnies, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités ; et ce qui emporte avec soi la dernière extrémité des souffrances, la risée dans l'accablement, l'aigreur de la raillerie au milieu de la cruauté. C'est une chose inouïe que la cruauté et la dérision se joignent dans toute leur force, parce que l'horreur du sang répandu remplit l'âme d'imaginations funèbres, qui modèrent cette joie malicieuse dont se forme la moquerie [1]. Cependant je vois mon Sauveur livré à ses ennemis, pour être l'unique objet de leur raillerie, comme un insensé ; de leur fureur, comme un scélérat ; en telle sorte que nous voyons régner dans tout le cours de sa passion, la risée parmi les douleurs, et l'aigreur de la moquerie dans le dernier emportement de la cruauté. Il le fallait de la sorte, afin d'expier et de condamner, par ses saintes confusions, d'un côté, ces moqueries outrageuses, de l'autre, ces délicatesses et ce point d'honneur qui fait toutes les querelles... Qu'est-ce que la dérision, sinon le triomphe de l'orgueil, le règne de l'impudence, la nourriture du mépris, la mort de la société raisonnable, la honte de la modestie et de la vertu ?...

(3e Sermon pour le Vendredi-Saint.)

---

1. « Ne sont-ce pas les railleries, s'écrie Bourdaloue, qui font les plaies les plus vives, les plus cruelles et les plus sanglantes ? » (*Sermon pour le 11e dimanche après la Pentecôte.*)

IX

Grandeur de l'homme

I

L'homme que Dieu a fait à son image n'est-il qu'une ombre? Ce que Jésus-Christ est venu chercher du ciel en la terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, racheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien? Reconnaissons notre erreur... Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que, croyant avec les impies que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs[1]..... Tout est vain en

---

1. « Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur, sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. »
(Pascal, *Pensées*, I, 7.)

— Plus loin, Pascal ajoute : « Le christianisme est étrange ! Il ordonne à l'homme de reconnaître qu'il est vil, et même abominable ; et lui ordonne de vouloir être semblable à Dieu. Sans un tel contrepoids, cette élévation le rendrait horriblement vain, ou cet abaissement le rendrait horriblement abject. » (XII, 5.)

— Il faudrait rapprocher de ce chapitre sur la *Grandeur de l'Homme*, de nombreuses pages de Pascal, particulièrement l'article I, et l'article XII. Voir aussi l'Entretien de Pascal avec M. de Saci. « La grandeur et la misère de l'homme, observe M. Havet, c'est un texte qui revient souvent dans Pascal ; c'est à ses yeux le fond de la religion. » Voyez en particulier dans l'art. Ier : *La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable..... — La grandeur de l'homme est si visible, qu'elle se tire même de sa misère..... — La plus grande bassesse de l'homme est la recherche de la gloire,*

l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde ; mais, au contraire, tout est important, si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout est vain en l'homme, si nous regardons le cours de sa vie mortelle ; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il en faut rendre [1].

(Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.)

II

J'entends vos malheureuses réponses : « Je ne suis que terre, et vous voulez que je ne respire que le ciel ; je ne sens que la mort en moi, et vous voulez que je ne pense qu'immortalité [2] ? » — « Mais les biens que vous poursuivez sont si peu de chose ! » — « Peu de chose, je le confesse, et encore moins, si vous le voulez ; mais aussi que peut rechercher un rien comme moi, que des biens proportionnés au peu qu'il est ? » — Faut-il, au milieu du christianisme, faire de nouveaux efforts pour montrer aux enfants de Dieu qu'ils ne sont pas si peu de chose qu'ils se l'imaginent ?... Ah ! je ne m'étonne pas si nous ne sentons rien d'immortel en nous. Nous ne désirons même pas l'immortalité ; nous cherchons des félicités que le temps emporte et une fortune qu'un souffle renverse. Ainsi, étant nés pour l'éternité, nous nous mettons volontairement sous le joug du temps, qui brise et ravage

---

mais c'est cela même qui est la plus grande marque de son excellence..... — L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant... etc., etc.

1. « La nature de l'homme se considère en deux manières : l'une selon sa fin, et alors il est grand et incomparable ; l'autre selon la multitude... et alors il est abject et vil. ». (Id., I, 10.)

2. Le poète s'adresse au ver de terre :

Non, tu n'es pas tout, monstre ! et tu ne prends point l'âme ;
Cette fleur n'a jamais subi ta bave infâme...

(Victor Hugo, *Légende des siècles*.)

tout par son invincible rapidité ; et la mort que nous cherchons par tous nos désirs, puisque nous ne désirons rien que de mortel, nous domine de toutes parts. « *Sursum corda ! Sursum corda !* Le cœur en haut ! Le cœur en haut ! Cherchez ce qui est en haut ! » C'est là que Jésus-Christ est assis à la droite de son Père ; c'est de là qu'il nous envoie ce désir d'immortalité, et c'est là qu'il vous attend pour le satisfaire[1].

Voilà l'abrégé de la Loi Nouvelle; voilà cette Loi qui ne change plus, parce qu'elle a l'éternité pour objet; et c'est là uniquement que nous devons tendre.

(Sermon pour le jour de Pâques.)

III

.... Cette matière de nos corps n'est pas moins à lui *(à Dieu)*, pour avoir changé de nom et de forme : ainsi il saura bien ramasser les restes dispersés de nos corps qui lui sont toujours chers..... Et quand la violence de la mort les aurait poussés jusqu'au néant, Dieu ne les aurait pas perdus pour cela, car « il appelle ce qui n'est pas, avec la même facilité que ce qui est ».

Ayant donc ainsi rétabli les corps de ses bien-aimés dans

1. « Cette préoccupation quotidienne de l'autre vie, cette constante contemplation des régions célestes, cette étude assidue des moyens d'y parvenir et du vrai chemin qui y mène, rien de tout cela n'est stérile; on se forme ainsi une seconde nature qui fait la guerre aux instincts de l'autre, et qui finit par la supplanter. L'habitude de croire et d'espérer équivaut à la certitude et aboutit à la produire. Et cette certitude bienfaisante est à la portée des plus humbles esprits comme des plus grands, s'ils ont pris le même chemin..... La vue exercée du chrétien n'a pas besoin d'être perçante pour contempler à la place de la mort les cieux tout grands ouverts. » (Prévost-Paradol, *Les Moralistes français.*)

une intégrité parfaite, il les réunira à leurs âmes saintes, et ils deviendront vivants; il bénira cette union, afin qu'elle ne puisse pas être rompue, et il les rendra immortels. Il fera que cette union sera tellement intime, que les corps participeront aux honneurs des âmes; et par là nous les verrons glorieux.... Il les fera sortir de leurs tombeaux pour leur donner la vie, l'immortalité et la gloire; la mort ne sera plus, et toutes les marques de corruption seront abolies. O puissance de Jésus-Christ! O mort glorieusement vaincue! O ruines du genre humain divinement réparées!...

C'est ainsi que notre corps est renouvelé par la grâce du Christianisme. Il change de maître heureusement, et passe en de meilleures mains : par la nature, il était à l'âme; par la corruption, il servait au vice; par la Grâce et la Religion, il est à Dieu...

O chair, j'ai eu raison de le dire, qu'en quelque endroit de l'univers que la corruption te jette et te cache, tu demeures toujours sous la main de Dieu. Et toi, Terre, mère tout ensemble et sépulcre commun de tous les mortels, en quelques sombres retraites que tu aies englouti, dispersé, recélé nos corps, tu les rendras tout entiers; et plutôt le Ciel et la Terre seront renversés, qu'un seul de nos cheveux périsse; parce que Dieu en étant le maître, nulle force ne peut l'empêcher d'achever en eux son ouvrage.

(Sermon sur la Résurrection dernière.)

IV

Les moindres créatures sentent les effets de la bonté de Dieu. Que si vous les voulez connaître en vous-mêmes, regardez le corps qu'il vous a formé, et la vie qu'il vous a donnée. Combien d'organes a-t-il fabriqués, combien de machines a-t-il inventées, combien de veines et d'artères a-t-il disposées, pour porter et distribuer la nourriture aux parties du

corps les plus éloignées? Et croirez-vous après cela qu'il vous la refuse? Apprenez de l'anatomie combien de défenses il a mises au devant du cœur, et combien autour du cerveau; de combien de tuniques et de pellicules il a revêtu les nerfs et les muscles; avec quel art et quelle industrie il vous a formé cette peau qui couvre si bien le dedans du corps, et qui lui sert comme d'un rempart ou comme d'un étui pour le conserver.

(Ibid.)

V

Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connaissances humaines, et je confesse néanmoins que je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses découvertes qu'a faites la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde; il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontent par la force; il a su discipliner leur humeur brutale et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été forcée, par son industrie, à lui donner des aliments plus convenables; les plantes, à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage; les venins même, à se tourner en remède pour l'amour de lui? Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi plus? Il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages; pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas..... Il fouille partout hardiment, comme dans son bien; et il n'y a

aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie[1].

(Sermon sur la Mort.)

VI

C'est une chose assez surprenante que dans cette vanité qui nous aveugle, et qui nous fait adorer toutes nos pensées, il faille nous donner des leçons pour nous apprendre à nous estimer et à faire cas de nous-mêmes. Mais c'est que l'homme est un grand abîme dans lequel on ne connaît rien ; ou plutôt l'homme est un grand prodige et un amas confus de choses contraires et mal assorties ; il n'établit rien qu'il ne renverse, et il détruit lui-même tous ses sentiments[2]. Une marque de ce désordre, c'est que l'homme se cherche toujours et ne veut pas se connaître ; il s'admire et ne sait pas ce qu'il vaut. L'estime qu'il fait de lui-même fait qu'il veut conserver tout ce qui le touche ; et cependant, par le plus indigne de tous les mépris, il prodigue son âme sans peine, et ne daigne pas seulement penser à une perte si considérable. Cette âme est en effet un trésor caché ; c'est un or très fin dans la boue ; c'est une pierre précieuse parmi les ordures. La terre et la mortalité dont elle est couverte, empêchent de remarquer sa juste valeur. C'est pour cela qu'il a plu à Dieu que le mystère de notre salut se fît par échange, afin de nous faire entrer dans l'estime de ce que nous sommes, par la considération de notre prix. Ce n'est donc point dans les

---

1. Quel hymne de louange aurait entonné Bossuet en l'honneur de Dieu, s'il avait pu voir les inventions dont les hommes du XX[e] siècle sont les témoins émerveillés : l'électricité et ses stupéfiantes applications..., la vapeur,... les aréoplanes !...

2. Quod petiit, spernit ; repetit quod nuper amisit :
Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto :
Diruit, ædificat, muta quadrata rotundis.

(Horace, *Epît.*, I, 2.)

livres des philosophes que nous devons prendre une grande idée de l'honneur de notre nature. La Croix nous découvre par un seul regard tout ce qui se peut lire sur cette matière. O âme, image de Dieu, viens apprendre ta dignité à la Croix...

(2e Sermon pour le Vendredi-Saint.)

VII

Tous les hommes sont nés pour la grandeur, parce que tous sont nés pour posséder Dieu; car, comme Dieu est grand, parce qu'il n'a besoin que de lui-même, l'homme aussi est grand lorsqu'il est assez droit pour n'avoir besoin que de Dieu. C'était la véritable grandeur de la nature raisonnable, lorsque, sans avoir besoin des choses extérieures qu'elle possédait noblement sans en être en aucune sorte possédée, elle faisait sa félicité par la seule innocence de ses désirs, et se trouvait tout ensemble et grande et heureuse en s'attachant à Dieu par un saint amour. En effet, cette seule attache qui la rendait tempérante, juste, sage, vertueuse, la rendait aussi, par conséquent, libre, tranquille, assurée. La paix de la conscience répandait, jusque sur les sens, une joie divine. L'homme avait en lui-même toute sa grandeur, et tous les biens externes dont il jouissait lui étaient accordés libéralement, non comme un fondement de son bonheur, mais comme une marque de son abondance.

(Sermon sur l'Honneur.)

VIII

La vigne ne paraît rien d'elle-même ; elle rampe, elle est raboteuse, tortueuse, faible, qui ne se peut élever qu'étant soutenue; sans cela elle tombe. Mais aussi étant soutenue, où ne s'élève-t-elle pas? Elle s'entortille autour des grands

arbres; elle a des bras, des mains, pour les embrasser, et n'en peut plus être séparée. De ce bois tortu et raboteux qui n'a rien de beau, sortent les pampres dont les montagnes sont couronnées, dont les hommes se font des festons. De là sort la fleur la plus odorante; de là, la grappe; de là, le raisin; de là, le vin, et le plus délicieux de tous les fruits; ainsi l'écorce du Chrétien n'a rien que de méprisable en apparence, et tout y paraît sans force : toute la force, toute la beauté est au-dedans[1], et on peut tout, quand on ne s'élève qu'étant soutenu.

(Méditations sur l'Evangile : la Cène.)

IX

Si l'homme croit avoir en lui de l'élévation, il ne se trompera pas. Car, comme il est nécessaire que chaque chose soit réunie à son principe, et que c'est pour cette raison, dit l'Ecclésiaste, « que le corps retourne à la terre, dont il a été tiré »; il faut, par la suite du même raisonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, y soit aussi rappelé. Or, ce qui doit retourner à Dieu, qui est la grandeur primitive et essentielle, n'est-il pas grand et élevé[2]? C'est pourquoi, quand je vous ai dit que la

---

1. « Ne pourrait-on pas rapprocher de cette gracieuse et poétique comparaison le mot fameux de Pascal : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant... Toute notre dignité consiste donc dans la pensée. C'est de là qu'il nous faut relever..... » (Art. I, 6.)

2. Cf. : « Dites-moi, subtil philosophe (il s'agit de Montaigne), qui vous riez si finement de l'homme qui s'imagine être quelque chose, comptez-vous encore pour rien de connaître Dieu ? Connaître une première nature, adorer son éternité, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'abandonner à sa providence, obéir à sa volonté, n'est-ce rien qui nous distingue des bêtes?... Ne voyez-vous pas que si une partie de nous-mêmes tient à la

grandeur et la gloire n'étaient parmi nous que des noms pompeux, vides de sens et de choses, je regardais le mauvais usage que nous faisons de ces termes. Mais, pour dire la vérité dans toute son étendue, ce n'est ni l'erreur ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques ; au contraire nous ne les aurions jamais trouvés si nous n'en avions porté le fonds en nous-mêmes [1] : car où prendre ces nobles idées dans le néant ? La faute que nous faisons n'est donc pas de nous être servis de ces noms ; c'est de les avoir appliqués à des objets trop indignes.

(Oraison funèbre de Henriette-Anne d'Angleterre.)

---

nature sensible, celle qui connaît et qui aime Dieu, qui conséquemment est semblable à lui, puisque lui-même se connaît et s'aime, dépend nécessairement de plus hauts principes ? Eh donc ! que les éléments nous redemandent tout ce qu'ils nous prêtent, pourvu que Dieu puisse aussi nous redemander cette âme qu'il a faite à sa ressemblance ! Périssent toutes les pensées que nous avons données aux choses mortelles, mais que ce qui était né capable de Dieu, soit immortel comme lui ! »

(Bossuet, *3e Sermon pour la Fête de Tous les Saints.*)

1. Pascal prouve, comme Bossuet, la grandeur de l'homme, par les nobles débris que l'on découvre en lui : « Toutes les misères de l'homme, dit-il, prouvent sa grandeur ; ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé. » (*Pensées*, I, 3). Et encore : « La grandeur de l'homme est si visible, qu'elle se tire même de sa misère... » (Voir art. I et XII, *passim.*)

DEUXIÈME PARTIE

LES HOMMES

X

Le monde

I

Il n'est personne qui n'expérimente jusqu'à quel point le monde nous éblouit, et combien même il nous captive. Qui n'a pas encore éprouvé combien le désir de l'honneur nous oblige à donner de choses à l'opinion et à l'apparence, contre nos propres pensées? En combien d'occasions importantes la crainte d'un blâme injuste resserre un bon cœur! Combien elle y étouffe de sentiments droits! Combien elle en affaiblit de nobles et vigoureux[1]!

(Abrégé d'un Sermon sur le faux honneur... 3e dimanche de l'Avent.)

---

1. Avec l'honneur tel que le monde l'entend, ou du moins tel qu'il s'en contente, comme nous sommes loin du véritable honneur qui, lui, ne transige pas, ne se sépare pas de la conscience. Notre grand Moyen-Age donna à ce sentiment sa forme idéale; nulle époque ne l'a porté plus haut, ne l'a traduit en de plus fières devises, en actions plus héroïques et plus magnanimes. C'était une époque de foi. L'honneur ne connaît pas de pire dissolvant que le scepticisme et le matérialisme. On le voit bien dans les sociétés que ravagent ces deux fléaux. Quels sont les

II

... Mille faux préjugés nous ont gâté l'esprit et corrompu le jugement; et la source de ce désordre, c'est qu'aussitôt que nous avons commencé d'avoir quelque connaissance, le monde a entrepris de nous enseigner, a joint aux tromperies de nos sens celles de l'opinion et de la coutume. C'est de là que nous avons tiré ces belles leçons, qu'il faut tout mesurer à notre intérêt; que la véritable habileté c'est de faire tout servir à notre fortune; qu'il faut venger les affronts. Endurer, c'est s'attirer de nouvelles insultes ; cette grande modération, c'est la vertu des esprits vulgaires; la patience est le partage des faibles et la triste consolation de ceux qui ne peuvent rien dans une vie si courte et si malheureuse que la nôtre; c'est folie de refuser le peu de plaisir que la nature nous donne. Voilà les grandes leçons que nous apprenons tous les jours dans les compagnies : si bien que tous les préceptes de Dieu et de la raison demeurent ensevelis sous les maximes du monde[1].

---

hommes qu'on hisse aux honneurs? Des hommes d'honneur? Hélas ! presque toujours les plus indignes. Le peuple que l'on a démoralisé va les chercher dans les bas-fonds pour les élever au pinacle, pour en faire ses idoles.

« Vous êtes de la boue dans un bas de soie », disait Napoléon à Talleyrand. Que dirait-il aux Talleyrands de nos jours?.....

1. Il faudrait comparer à ce tableau si éloquent et si vrai de la « morale » du Monde, celui qu'en trace saint Grégoire le Grand, au chapitre XVI du X[e] livre de ses *Moralia*. Ils sont vraiment dignes l'un de l'autre : *Hujus mundi sapientia*, dit le Pape du VI[e] siècle, *est cor machinationibus tegere, sensum verbis velare; quæ falsa sunt, vera ostendere; quæ vera sunt, falsa demonstrare... Hæc sibi obsequentibus præcipit honorum culmina quærere, adepta temporalis gloriæ vanitate gaudere, irrogata ab aliis mala multiplicius reddere; cum vires suppetunt, nullis resistentibus cedere; cum virtutis possibilitas deest, quidquid explere per malitiam non valent, hoc in pacifica bonitate simulare.....*

... Ce Maître dangereux n'agit pas à la mode des autres maîtres : il enseigne sans dogmatiser; il a sa méthode particulière de ne prouver pas ses maximes, mais de les imprimer dans le cœur sans qu'on y pense. Ainsi il ne suffit pas de lui opposer des raisons et des maximes contraires, parce que cette doctrine du monde s'insinue plutôt par une insensible contagion[1] que par une instruction expresse et formelle. Oui, certes, autant d'hommes qui nous parlent, autant d'organes qui nous les inspirent. Nos ennemis, par leurs menaces, nos amis, par leurs bons offices, concourent également à nous donner de fausses idées des biens et des maux. Tout ce qui se dit dans les compagnies[2], et l'air même qu'on y respire, n'imprime que plaisir et que vanité. Ainsi nous n'avançons rien de n'avaler pas tout à coup le poison du libertinage, si cependant nous le suçons peu à peu, si nous laissons gagner jusqu'au cœur cette subtile contagion qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes. Tout nous gâte, tout nous séduit ; et le grand malheur de la vie

---

1. C'est précisément ce mot de « *Contagion* », qu'Emile Augier a donné pour titre à l'une de ses meilleurs comédies où il met en scène ce « *monde* » dont Bossuet analyse si finement les maximes et les façons d'agir. « Eh ! s'écrie l'un des personnages de la pièce, t'imagines-tu, créature primitive et printanière, que le monde accorde la moindre attention à un homme utile ? Apprends qu'il s'incline, non pas devant les gens qu'il estime, mais devant ceux qu'il envie. La richesse ou la célébrité, pour lui, tout est là. »
(Augier, *La Contagion*, III, 5.)

2. Cf. un passage semblable dans le *Sermon sur la Parole de Dieu* : « Tout ce qui se dit dans les compagnies nous recommande ou l'ambition ou la galanterie, sans laquelle on n'a pas d'esprit. Nous n'avalons pas tout à coup le poison du libertinage ; nous le suçons peu à peu. Tout nous gâte, tout nous séduit. Nul ne se contente d'être insensé pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres. Tantôt une raillerie fine et ingénieuse, tantôt une peinture agréable d'une mauvaise action impose à notre esprit. Ainsi, dans cet étrange empressement de nous communiquer nos folies, les âmes innocentes prennent les teintures des vices. »

humaine, c'est que nul ne se contente d'être insensé seulement pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres ; si bien que ce qui nous serait indifférent, souvent, tant nous sommes faibles ! excite notre imprudente curiosité par le bruit qu'on en fait autour de nous. Dans cet étrange empressement de nous entre-communiquer nos erreurs et nos folies, l'esprit se corrompt tout à fait ; et si nous demandons à Tertullien ce qu'il craint pour nous dans le monde : « Tout, nous répondra ce grand homme, jusqu'à l'air, qui est infecté par tant de mauvais discours, par tant de maximes antichrétiennes. »

(Sermon sur la véritable Conversion. 4e dimanche de l'Avent.)

III

Il y a de feintes douceurs, des douceurs dédaigneuses, pleines d'une fierté cachée : ostentation et affectation de douceur plus désobligeante, plus insultante que l'aigreur déclarée.

(Méditations sur l'Évangile, 3e jour.)

IV

Ce qui rend l'esprit aigre, c'est qu'on répand sur les autres le venin et l'amertume qu'on a en soi-même.

(Ibid.)

V

Le monde a deux moyens d'abuser les hommes : il a premièrement de fausses douceurs qui surprennent notre crédulité trop facile : il a secondement de vaines terreurs qui abattent notre courage trop lâche. Il est des hommes si déli-

cats qu'ils ne peuvent vivre, s'ils ne sont toujours dans la volupté, dans le luxe, dans l'abondance. Il en est d'autres qui vous diront : Je ne demande pas de grandes richesses ; mais la pauvreté m'est insupportable : je n'envie pas le crédit de ceux qui sont dans les grandes intrigues du monde ; mais il est dur de demeurer dans l'obscurité : je me défendrai bien des plaisirs, mais je ne puis souffrir les douleurs. Le monde gagne les uns et épouvante les autres. Tous deux s'écartent de la droite voie ; et tous deux enfin viennent à ce point, que celui-ci pour obtenir les plaisirs sans lesquels il s'imagine qu'il ne peut pas vivre, et l'autre pour éviter les malheurs qu'il croit qu'il ne pourra jamais supporter, s'engagent entièrement dans l'amour du monde.

(1er Sermon sur la Nativité de N.-S. J.-C.)

VI

Il y a deux partis formés : le monde d'un côté, Jésus-Christ de l'autre. On va en foule du côté du monde, on s'y presse, on y court, on croit qu'on n'y sera jamais assez tôt. Jésus est pauvre et abandonné : il a la vérité, l'autre l'apparence. L'un a Dieu pour lui, l'autre, les hommes. Il est bien aisé à choisir. Mais ce monde a de magnifiques promesses : là, les délices, les réjouissances, l'aplaudissement, la faveur [1] ; vous pourrez vous venger de vos ennemis ; vous pourrez posséder ce que vous aimez ; votre amitié sera recherchée ; vous aurez de l'autorité, du crédit ; vous trouverez partout un visage gai et un accueil agréable ; il n'est rien tel ; il faut prendre parti de ce côté-là.

---

1. ... « A quoi pense le monde ?... à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, etc..., à se bâtir, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi, et qu'être homme. » (Pascal, XXIV, 53.)

D'autre part, Jésus-Christ se montre avec un visage sévère. « Mon Sauveur, que ne promettez-vous de semblables biens ! Que vous seriez un grand et aimable Sauveur si vous vouliez sauver le monde de la pauvreté ! » L'un lui dit : « Vous seriez mon Sauveur, si vous vouliez me tirer de la pauvreté ! » — « Je ne vous le promets pas. » — Combien lui disent en secret : « Que je puisse contenter ma passion ! » — « Je ne le veux pas. » — « Que je puisse seulement venger cette injure ! » — « Je vous le défends. » — « Le bien de cet homme m'accommoderait ; je n'y ai point droit, mais j'ai du crédit. » — « N'y touchez pas, ou vous êtes perdu ! » — « Qui pourrait souffrir un Maître si rude ? Retirons-nous, on n'y peut pas vivre. » — « Mon Sauveur, que vous êtes rude ! Mais du moins que promettez-vous ? De grands biens ? » — « Oui, mais pour une autre vie ! » — Je le prévois, vous ne gagnerez pas votre cause ; le monde emportera le dessus ; c'en est fait, je le vois bien, Jésus va être condamné encore une fois [1] !

(1er Sermon sur la Nativité de N.-S. J.-C.)

---

1. Bourdaloue a mis également en opposition, et de la façon la plus ingénieuse, l'esprit du monde et l'esprit de l'Evangile. Citons ce passage : « Dites-moi, mes chers auditeurs, si Dieu vous avait envoyé un Jésus-Christ tout différent de celui que nous croyons ; c'est-à-dire s'il vous était venu du ciel un Sauveur aussi favorable à la cupidité des hommes, que celui que nous adorons y est contraire ; si, au lieu de vous annoncer comme l'Ange, que ce Messie est un Sauveur pauvre et humble, né dans l'obscurité d'une étable, je vous assurais aujourd'hui que cela n'est pas, qu'on nous a trompés, que c'est un Sauveur d'un caractère tout opposé ; qu'il est né dans l'éclat et dans la pompe, dans la fortune, dans l'abondance, dans les aises et dans les plaisirs de la vie, et que ce sont là les moyens auxquels il a attaché votre salut, et sur quoi il a entrepris de fonder sa religion ; si, par un renversement qui ne peut être, mais que nous pouvons nous figurer, la chose se trouvait ainsi, et que ce que j'appelle supposition fût une vérité, marquez-moi ce que vous auriez à

VII

Le Monde, pauvre en effets, est toujours magnifique en promesses; et comme la source des biens se tarit bientôt, il serait tout à fait sec, s'il ne savait distribuer des espérances...

(Sermon sur l'Impénitence finale.)

VIII

... Certes, les choses humaines ne sont pas encore si désespérées, que les vices qui ne sont que vices, qui montrent toute leur laideur sans aucune teinture d'honnêteté, soient honorés dans le monde [1]. Les vices que le monde couronne sont des vices spécieux, qui ont quelque mélange de la vertu. L'honneur qui est destiné pour la suivre et pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et lui dérobe quelques uns de ses ornements, pour en parer le vice qu'il veut établir et mettre en crédit dans le monde [2].

---

corriger dans vos sentiments et à réformer dans votre conduite pour vous accommoder à ce nouvel Évangile. Changeant de créance, seriez-vous obligés de changer de mœurs? Faudrait-il renoncer à ce que vous êtes, pour être dans l'état de perfection où ce Sauveur vous voudrait alors? »

(Sermon sur la Nativité de J.-C.)

1. « Quelque méchants que soient les hommes, dit La Rochefoucauld, ils n'oseraient paraître ennemis de la vertu; et lorsqu'ils la veulent persécuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse, ou ils lui supposent des crimes. » (*Maximes*, 489). — On peut rapprocher cette autre maxime : « L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. » (Id. 218).

2. « Quand le vice veut procurer quelque grand avantage au monde, pour surprendre l'admiration, il agit comme la vertu. »

(Vauvenargues.)

Si peu qu'on prenne soin de mêler avec le vice quelque teinture de vertu, il pourra, sans trop se cacher et presque sans se contraindre, paraître avec honneur dans le monde.

Par exemple, est-il rien de plus injuste que de verser le sang humain pour des injures particulières, et d'ôter par un même attentat un citoyen à sa patrie, un serviteur à son roi, un enfant à l'Église, et une âme à Dieu, qu'il a rachetée de son sang ? Et toutefois depuis que les hommes ont mêlé quelque couleur de vertu à ces actions sanguinaires, l'honneur s'y est attaché d'une manière si opiniâtre, que ni les anathèmes de l'Église, ni les lois sévères du Prince, ni sa fermeté invincible, ni la justice rigoureuse d'un Dieu vengeur, n'ont point assez de force pour venir à bout de l'en arracher [1].

Il n'est rien de plus odieux que les concussions et les rapines : et toutefois ceux qui ont su s'en servir pour faire une belle dépense qui paraît libéralité et qui est une damnable injustice, ont presque effacé toute cette honte dans le sentiment du vulgaire.

Est-il rien de plus haïssable que la médisance qui déchire impitoyablement la réputation du prochain ? Mais si peu qu'on l'appelle franchise de naturel et liberté qui dit ce qu'elle pense ; ou, sans faire tant de façon, pour peu qu'on la débite avec esprit, en sorte qu'elle divertisse, car c'est une grande vertu dans le monde que de savoir divertir, on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, il suffit qu'ils soient

---

1. Voyez chap. XI, *XVII*e *siècle*, ce que nous disons du duel. — Voir J.-J. Rousseau, *Nouvelle Héloïse*, I, let. LVII. — Et encore, Lettre à d'Alembert : « En quoi consiste ce préjugé qu'il s'agit de détruire ? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbarbare qui jamais entra dans l'esprit humain : savoir que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure ; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur, quand il sait se battre... Tels sont les préjugés que les rois de France, armés de toute la force publique, ont vainement attaqués. »

lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles, pourvu que les morsures soient ingénieuses.

L'impudicité même, c'est-à-dire la honte même, que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche, si peu qu'elle s'étudie à se couvrir de belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée, ne semble-t-elle pas digne des héros ? Ne perd-elle pas son nom d'impudicité, pour prendre celui de galanterie ; et n'avons-nous pas vu le monde poli, traiter de sauvages et de rustiques ceux qui n'avaient point de telles attaches ?

Il est donc vrai que le moindre mélange de vertu trompeuse concilie de l'honneur au vice.

Et il ne faut pas pour cela beaucoup d'industrie : le moindre mélange suffit, la plus légère teinture d'une vertu trompeuse et falsifiée impose aux yeux de tout le monde. Ceux qui ne se connaissent pas en pierreries sont dupés et trompés par le moindre éclat, et le monde se connaît si peu en vertu solide, que souvent la moindre apparence éblouit sa vue.

C'est pourquoi il ne s'agit presque plus parmi les hommes d'éviter les vices ; il s'agit seulement de trouver des noms spécieux et des prétextes honnêtes. Ainsi le nom et la dignité d'homme de bien se soutient plus par esprit et par industrie que par probité et par vertu ; et l'on est, en effet, assez vertueux et assez réglé pour le monde, quand on a l'adresse de se ménager et l'invention de se couvrir.

(Sermon sur l'Honneur.)

Les vicieux que l'honneur du monde engendre ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toute sorte d'infamies. Un Achab, une Jézabel dans l'Histoire sainte, un Néron, un Domitien, un Héliogabale dans la profane, c'est folie de leur vouloir donner de la gloire : honorer les vices qui ne sont que vices, qui montrent toute leur laideur sans avoir la moindre teinture d'honnêteté, cela ne se peut. Les choses humai-

nes ne sont pas encore si désespérées; les vices que l'honneur du monde couronne sont des vices plus honnêtes ; ou plutôt, pour parler plus correctement, — car quelle honnêteté dans les vices? — ce sont des vices plus spécieux, il y a quelque apparence de la vertu; l'honneur qui était destiné pour la servir sait de quelle sorte elle s'habille, et il lui dérobe quelques-uns de ses ornements pour en parer le vice qu'il veut établir dans le monde...

Cependant le pécheur triomphe à son aise et jouit de la réputation publique. Que s'il est troublé en sa conscience par les reproches qu'elle lui fait et se dénie à lui-même l'honneur que tout le monde lui donne à l'envi, voici un prompt remède à ce mal. Accourez ici, troupe de flatteurs, venez en foule à sa table, venez faire retentir à ses oreilles le bruit de sa réputation si bien établie : voici le dernier effort de l'honneur du monde pour donner du crédit au vice. Après avoir trompé tout le monde, il faut que le pécheur s'admire lui-même!...

(Sermon sur l'Honneur du monde.)

IX

Le Monde n'a-t-il pas entrepris de faire une distinction entre les vices? Il y en a que nous laissons volontiers dans l'exécration et dans la haine publique, comme l'avarice, la cruauté, la perfidie; il y en a que nous tâchons de mettre en honneur, comme ces passions délicates qu'on appelle les vices des honnêtes gens... D'où vient un si grand désordre, si ce n'est que les vérités sont diminuées; diminuées dans leur pureté, parce qu'on les falsifie et on les mêle; diminuées dans leur intégrité, parce qu'on les tronque et on les retranche; diminuées dans leur majesté, parce que, faute de les pénétrer, on perd le respect qui leur est dû, on les ravilit, on leur ôte tellement leur juste grandeur qu'à peine les voyons-

nous. Ces grands astres ne nous semblent qu'un petit point, tant nous les mettons loin de nous, ou tant notre vue est troublée par les nuages épais de nos ignorances et de nos opinions anticipées.

(Sermon sur la Prédication évangélique.)

X

L'esprit du monde, c'est un excès d'amour-propre, qui, bien loin de penser aux autres, s'imagine qu'il n'y a que lui : « je suis, il n'y a que moi ! Toute cette multitude, ce sont des têtes de nul prix, et, comme on parle, des gens du néant. » Ainsi, chacun ne compte que soi, et, tenant tout le reste dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise, dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le genre humain.

(Sermon sur l'Impénitence finale.)

XI

Il est véritable que le monde n'aime rien, et qu'on n'y trouve point d'amitié solide... Et encore qu'on ne vit jamais plus de caresses, plus d'embrassements, plus de paroles choisies[1] pour témoigner une parfaite cordialité, ah ! si nous

---

1. Rapprocher de ce portrait du Monde, celui que Molière nous en a tracé dans le *Misanthrope*, du moins d'après Alceste :

Je vous vois accabler un homme de caresses
Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;
De protestations, d'offres et de serments
Vous chargez la fureur de vos embrassements ;
Et quand je vous demande, après, quel est cet homme
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme !...

. . . .

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de nos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,

pouvions percer dans le fond des cœurs, si une lumière divine venait découvrir tout à coup ce que la bienséance, ce que l'intérêt, ce que la crainte tient de bien caché[1], oh ! quel étrange spectacle ! et que nous serions étonnés de nous voir les uns les autres avec nos soupçons, et nos jalousies, et nos répugnances secrètes les uns pour les autres[2] ! Non, l'amitié n'est qu'un nom en l'air, dont les hommes s'amusent mutuellement, et auquel aussi ils ne se fient guère. Que si ce nom est de quelque usage, il signifie seulement un commerce de politique et de bienséance. On se ménage par discrétion les uns les autres ; on oblige par honneur et on sert par intérêt ; mais on n'aime pas véritablement. La fortune fait les amis ; la fortune les change bientôt. Comme chacun aime par rapport à soi, cet ami de toutes les heures est au hasard, à chaque moment, de se voir sacrifié à un intérêt plus cher[3] ; et

---

Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités, avec tous, font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat...

(*Misanthrope*, act. I, sc. 1.)

1. « Je vois un homme entouré et suivi ; mais il est en place. J'en vois un autre que tout le monde aborde ; mais il est en faveur. Celui-ci est embrassé, caressé, même des grands ; mais il est riche. Celui-là est regardé de tous avec curiosité, on le montre du doigt, mais il est savant et éloquent. J'en découvre un que personne n'oublie de saluer : mais il est méchant. Je veux un homme qui soit bon, qui ne soit rien davantage, et qui soit recherché ! »

(La Bruyère, *De la Cour*, 31).

2. « Je mets en fait que, si tous les hommes savaient exactement ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde. Cela paraît par les querelles que causent les rapports indiscrets qu'on en fait quelquefois. »

(Pascal, *Pensées* V, 57).

3. « Vient-on de placer quelqu'un dans un nouveau poste, c'est un débordement de louanges en faveur..... Commence-t-il à chanceler dans ce poste où on l'avait mis, tout le monde passe facilement à un autre avis ; en est-il entièrement déchu, les ma-

tout ce qui lui restera de cette longue familiarité et de cette intime correspondance, c'est que l'on gardera un certain dehors, afin de soutenir pour la forme quelque simulacre d'amitié et quelque dignité d'un nom si saint.

C'est ainsi que savent aimer les hommes du Monde.

(Sermon sur la Charité fraternelle.)

XII

La plupart des vertus du Monde sont des vertus de Pilate, c'est-à-dire un amour imparfait de la vérité et de la justice. On les estime, on en parle, on en veut savoir les devoirs, mais faiblement et nonchalamment. On demande, à la façon de Pilate : « Qu'est-ce que la vérité ? » et aussitôt on se lève sans avoir reçu la réponse. C'est assez qu'on s'en soit enquis en passant, et seulement pour la forme, mais on ne veut pas pénétrer le fond. Ainsi, l'on ignore la vérité ; on ne la sait qu'à demi ; et la savoir à demi, c'est pis que de l'ignorer tout entière, parce que cettre connaissance imparfaite fait qu'on pense avoir accompli ce qui souvent n'est pas commencé. C'est ainsi qu'on vit dans le Monde ; et manque de s'être affermi dans un amour constant de la vérité, on étale magnifiquement une vertu de parade, dans de faibles occasions, qu'on laisse tout à coup tomber dans les occasions importantes.

(3e Sermon pour le Vendredi-Saint.)

---

chines qui l'avaient guindé si haut par l'applaudissement et les éloges sont encore toutes dressées pour le faire tomber dans le dernier mépris : je veux dire qu'il n'y en a point qui le dédaignent mieux, qui le blâment plus aigrement, et qui en disent plus de mal, que ceux qui s'étaient comme dévoués à la fureur d'en dire du bien. » (La Bruyère, *loc. cit.*, 32.)

— Cf. Portrait de Timante (Id., *ibid.*, 56), et à la suite de ce portrait, cette réflexion qui n'a pas cessé d'être vraie, au contraire : « Que d'amis, que de parents naissent en une nuit au nouveau ministre ! »

XIII

Il y a deux sortes de vertus : l'une est la véritable et la chrétienne, sévère, constante, inflexible, toujours attachée à ses règles, et incapable de s'en détourner pour quoi que ce soit[1]. Ce n'est pas là la vertu du Monde : il l'honore en passant; il lui donne quelques louanges pour la forme ; mais il ne la pousse pas dans les grands emplois : elle n'est pas propre aux affaires ; il faut quelque chose de plus souple pour ménager la faveur des hommes.

D'ailleurs elle est trop sérieuse et trop retirée ; et si elle ne s'embarque dans le monde par quelque intrigue, veut-elle qu'on l'aille chercher dans son cabinet ? Ne parlez pas au monde de cette vertu[2].

Il s'en fait une autre à sa mode, plus accommodante et plus douce ; une vertu ajustée, non point à la règle — elle serait

---

1. Cf. Sermon pour la profession d'une Demoiselle, 1er point.

2. J.-J. Rousseau marque très bien le caractère de la vraie vertu : « On peut être bon sans être pour cela un homme vertueux. Celui qui n'est que bon ne demeure tel qu'autant qu'il a du plaisir à l'être : la bonté se brise et périt sous le choc des passions humaines; l'homme qui n'est que bon, n'est bon que pour lui. Qu'est-ce donc que l'homme vertueux ? C'est celui qui sait vaincre ses affections ; car alors il suit sa raison, sa conscience ; il fait son devoir, il se tient dans l'ordre, et rien ne l'en peut écarter. Commandez à votre cœur et vous serez vertueux. Il n'y a point de vertu sans combat. Le mot vertu vient de force ; la force est la base de toute vertu. La vertu n'appartient qu'à un être faible par sa nature, et fort par sa volonté ; c'est en cela que consiste le mérite de l'homme juste ; et quoique nous appelions Dieu *bon*, nous ne l'appelons pas *vertueux,* parce qu'il n'a pas d'efforts pour bien faire. »

— Madame Barat, la fondatrice du Sacré-Cœur, a dit ce joli mot et profond : « La vertu n'a de féminin que le nom : elle est virile en tout le reste. » (Baunard, *Vie de Madame Barat.*)

trop austère, — mais à l'opinion, à l'humeur des hommes. C'est une vertu de commerce : elle prendra bien garde de ne manquer pas toujours de parole ; mais il y aura des occasions où elle ne sera point scrupuleuse et saura bien faire sa cour aux dépens d'autrui. C'est la vertu des sages mondains, c'est-à-dire la vertu de ceux qui n'en ont point, ou plutôt c'est le masque spécieux sous lequel ils cachent leurs vices[1].

(Sermon sur l'Honneur du Monde.)

XIV

L'une des maximes du Monde est qu'il faut s'avancer nécessairement, s'il se peut par les bonnes voies, sinon s'avancer par quelque façon[2] ; s'il le faut, par des complai-

---

1. Bourdaloue parle quelque part de « ces vertus chimériques et plâtrées dont nous recevrons plus de confusion que de nos vices mêmes reconnus de bonne foi et confessés. »

2. Horace met en présence, avec son art accoutumé, les maximes de la morale stoïcienne et les maximes de la morale..... mondaine. Bossuet s'est certainement souvenu de ce passage : « Il y a une ronde enfantine qui dit : « Fais ton devoir, tu seras roi. » Voilà le mur d'airain : N'avoir rien à se reprocher, n'avoir à rougir d'aucune faute... Quel est le meilleur maître : ou bien celui qui te dit : « Enrichis-toi, si tu le peux, honnêtement ; sinon, par n'importe quel moyen ! » ou bien celui qui t'apprend à demeurer libre et fier devant les caprices du Destin :

. . . .
Isne tibi melius suadet, qui « rem facias, rem,
Si possis, recte, si non quocumque modo rem... »
An qui Fortunæ te responsare superbæ
Liberum et rectum præsens hortatur et aptat ?

(Horace, *Epît.* I, 1.)

— Bourdaloue commente lui aussi ce même passage d'Horace. On lira avec plaisir et profit cette page éloquente que l'on pourra rapprocher de celle de Bossuet : « On veut être riche ; voilà la fin qu'on se propose, et à laquelle on est absolument déterminé. Des moyens, on en délibérera dans la suite ; mais le capital est d'a-

sances honteuses ; s'il est besoin même par le crime ; et que c'est manquer de courage, que de modérer son ambition. Au reste, à qui veut fortement les choses, nul obstacle n'est invincible. Un génie appliqué perce tout, se fait faire place, arrive enfin à son but[1]...

---

voir, dit-on, de quoi se pousser dans le monde, de quoi maintenir son rang dans le monde, de quoi vivre à son aise dans le monde ; et c'est ce que l'on envisage comme le terme de ses désirs. On voudrait bien y parvenir par des voies honnêtes, et avoir encore, s'il était possible, l'approbation publique ; mais, au défaut de ces voies honnêtes, on est secrètement disposé à en prendre d'autres, et à ne rien excepter pour venir à bout de ses prétentions. *O cives, cives, quærenda pecunia primum est. Virtus post nummos.* C'est ce que disait le satirique de Rome, reprochant à ses concitoyens la dépravation de leurs mœurs : et pourquoi, reprend saint Augustin, n'écouterions-nous pas ces sages du paganisme, quand il s'agit de régler les nôtres ? O âmes vénales et intéressées ! s'écriait ce païen, voici l'indigne leçon que vous fait continuellement votre avarice, et que vous n'avez pas honte de suivre ! La vertu après le bien, mais le bien avant toutes choses. Quand nous en aurons, dites-vous, nous penserons à l'étude de la sagesse ; mais préférablement à la sagesse, il faut travailler à s'enrichir ; sans cela, la sagesse même est méprisée et passe pour folie. C'est ainsi que vous raisonnez, et toute votre philosophie se réduit à cette damnable conclusion : *Rem, si possis, recte ; si non, quocumque modo, rem.* Faisons notre fortune, augmentons nos revenus, amassons du bien ; du bien si nous le pouvons, légitimement ; sinon, du bien à quelque condition que ce puisse être, et, aux dépens de tout le reste, du bien. Ainsi leur faisait-il remarquer la corruption de leurs cœurs ; et ma douleur est que ces paroles, prises dans toute leur énergie, conviennent encore aujourd'hui à un million de chrétiens qui semblent n'avoir point d'autre religion que celle-là : *Rem, si possis, recte ; si non, quocumque modo, rem...* »

1. Régnier :

> Mais quoy ! me diras-tu, il t'en faut autant faire ;
> Qui ose, a peu souvent la fortune contraire...
> Sois entrant, effronté, et sans cesse importune :
> En ce temps, l'impudence eslève la fortune.
>
> (Sat. III.)

— La Bruyère a exprimé cette même pensée avec un relief

C'est encore une maxime du monde, que, qui pardonne une injure, en attire une autre; qu'il se faut venger pour se faire craindre ; dissimuler quelquefois par nécessité, mais éclater, quand on peut, par quelque coup d'importance ; bon ami, bon ennemi ; servir les autres dans leurs passions, pour engager dans les nôtres; et quand achèverai-je ce discours, si je voulais ici tout détailler ?

---

extraordinaire : « Fuyez, retirez-vous; vous n'êtes pas assez loin. — Je suis, dites-vous, sous l'autre tropique. — Passez sous le pôle et dans l'autre hémisphère, montez aux étoiles, si vous pouvez. — M'y voilà. — Fort bien, vous êtes en sûreté. Je découvre sur la terre un homme avide, insatiable, inexorable, qui veut, aux dépens de tout ce qui se trouvera sur son chemin et à sa rencontre, et quoi qu'il puisse en coûter aux autres, pourvoir à lui seul, grossir sa fortune et regorger de bien. »

(*Des Biens de fortune*, 35.)

— Turcaret nous révèle, avec son cynisme ordinaire, son secret d'avancer : « Un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hormis moi et deux ou trois autres, il n'y a que des génies assez communs. Il suffit d'un certain usage, d'une routine qu'on ne manque guère d'attraper. Nous voyons tant de gens ! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur : voilà toute notre science. » (Acte II, sc. VI).

— La Bruyère achève le portrait : « Un homme d'un petit génie peut vouloir s'avancer : il néglige tout, il ne pense du matin au soir, il ne rêve la nuit qu'à une seule chose, qui est de s'avancer..... S'il trouve une barrière de front qui ferme son passage, il biaise, naturellement, et va à droite ou à gauche, selon qu'il y voit de jour et d'apparence; et, si de nouveaux obstacles l'arrêtent, il rentre dans le sentier qu'il avait quitté ; il est déterminé par la nature des difficultés, tantôt à les surmonter, tantôt à les éviter ou à prendre d'autres mesures : son intérêt, l'usage, les conjonctures le dirigent..... Il y a même des stupides, et j'ose dire des imbéciles, qui se placent en de beaux postes, et qui savent mourir dans l'opulence, sans qu'on les doive soupçonner en nulle manière d'y avoir contribué de leur travail ou de la moindre industrie : quelqu'un les a conduits à la source d'un fleuve, ou bien le hasard seul les y a fait rencontrer ; on leur a dit : « Voulez-vous de l'eau ? puisez »; et ils ont puisé.

Il est vrai, ces dangereuses maximes ont leur principe caché dans nos inclinations corrompues ; mais c'est l'usage du Monde qui les érige en lois souveraines qu'on n'ose pas contredire. Car pour abattre ceux qui lui résistent, le Monde est armé de traits piquants, je veux dire de railleries, tantôt fines, tantôt grossières ; les unes plus accablantes par leur insolence outrageuse, les autres plus insinuantes par leur apparente douceur. Voyez jusqu'à quel point le Monde veut triompher de Jésus-Christ : il pousse la victoire jusqu'à l'insulte. Tantôt il la croit pleine et entière, et il se moque hautement de ceux qui résistent ; comme s'il avait tellement raison qu'on ne pût lui résister sans extravagance. Que la foi lui paraît simple et malhabile ! Que la sincérité lui paraît grossière ! Que la piété chrétienne lui semble être de l'autre monde ! Que la vertu est faible à ses yeux avec son impuissante médiocrité, avec ses mesures réglées, avec ses lois contraignantes ! Qui l'eût cru, qui l'eût pensé, qu'au milieu du christianisme, on eût honte de la piété !

Le Monde ne menace point de nous bannir, mais l'abandon est quelque espèce d'exil ; il ne fait pas mourir, mais il ôte les plaisirs et les honneurs, sans lesquels la vie nous serait à charge. Les traits piquants percent jusqu'au cœur et lui font une blessure mortelle ; la vertu, accablée par les moqueries, succombe sous la violence des coups qui lui sont portés. Ainsi, une âme bien née, qui, peut-être, entrait dans le Monde avec de bonnes intentions, est entraînée par nécessité, ou dans la fausse galanterie, sans laquelle on n'a point d'esprit, ou dans des pensées ambitieuses, sans lesquelles on n'est pas du monde.

Dans cette dépravation générale, on ne sait qui corrompt les autres. Nous nous corrompons mutuellement[1], et chacun est étourdi, en particulier, par le bruit que nous faisons tous

---

1. *Corrumpere, et corrumpi, sæculum vocatur,* dit Tacite.

ensemble. Ainsi nous sommes de tous les crimes, de toutes les médisances, de toutes les railleries contre Dieu, contre le prochain, moins par inclination que par complaisance. Faibles créatures que nous sommes, quand dirons-nous, avec les Apôtres, ce généreux : « Nous ne pouvons pas ! »

(3e Sermon pour la Pentecôte.)

XV

Tous les hommes, jusqu'aux moindres, veulent qu'on les flatte, et ne peuvent souffrir qu'on les reprenne. C'est un vice qui est entré jusque dans les moelles à toute la nature humaine, à ces paroles flatteuses : « Vous serez comme des dieux ! » La jalousie, naturellement, empêcherait les louanges, et on n'en donne guère de bon cœur ; mais on en donne ponr en recevoir, on flatte pour être flatté [1] : c'est l'esprit du Monde [2].

(Méditations sur l'Évangile.)

XVI

En quoi le Monde paraît-il grand ? Dans ces superfluités :

---

1. « L'on dit à la Cour du bien de quelqu'un pour deux raisons : la première, afin qu'il apprenne que nous disons du bien d lui ; la seconde, afin qu'il en dise de nous. »

(La Bruyère, *De la Cour*, 36.)

2. « Le Monde veut être flatté : le Monde ne veut pas qu'on lui déclare ses vices : le Monde ne veut pas qu'on condamne ses maximes : le Monde ne veut pas qu'on ne vive pas comme le Monde, parce que par là on le condamne. »

(Bossuet, *Méditations sur l'Evangile.*)

Cette antinomie, entre l'esprit du Monde et l'esprit de l'Évangile, n'explique que trop les violences, les injustices, les persécutions de la politique actuelle, comme de la politique de tous les temps, depuis que l'Évangile a été prêché aux hommes.

de grands palais, de riches habits, une longue suite de domestiques. L'homme, si petit par lui-même, si resserré en lui-même, s'imagine qu'il s'agrandit, et qu'il se dilate, en amassant autour de lui des choses qui lui sont étrangères. Le vulgaire est étonné de cette pompe, et ne manque pas de s'écrier : « Voilà les Grands ! Voilà les Heureux ! » C'est ainsi que la puissance du Monde tâche de faire voir que ses biens sont grands...

(Panégyrique de saint Sulpice.)

XVII

Ce monde si vain et si fragile est trompeur, ingrat, plein de trahisons. Oh ! combien dure est sa servitude ! Enfants des hommes, que ne vous en coûte-t-il pour le flatter, pour tâcher de lui plaire, pour mendier ses grâces ? Quelles traverses, quelles alarmes, quelles bassesses, quelles lâchetés pour parvenir à ce qu'on n'a point de honte d'appeler les honneurs ! Quel état violent, et pour ceux qui s'efforcent de parvenir, et pour ceux mêmes qui sont parvenus ! Quelle pauvreté effective dans une abondance apparente ! Tout y trahit le cœur, jusqu'à l'espérance même dont on paraît nourri : les désirs s'enveniment ; ils deviennent farouches et insatiables : l'envie déchire les entrailles ; on est malheureux, non seulement par son propre malheur, mais encore par la prospérité d'autrui[1]. On est peu touché de ce qu'on possède ; on ne sent que ce qu'on n'a pas ; l'expérience de la vanité de ce qu'on a ne ralentit jamais la fureur d'acquérir ce qu'on sait bien qui est aussi vain, et aussi incapable de rendre heureux. On ne peut

---

1. *Invidus alterius macrescit rebus opimis.*
« L'envieux maigrit de la prospérité d'autrui. »
(Hor., *Epît.* I, 2.)

ni assouvir les passions, ni les vaincre ; on en sent la tyrannie et on ne veut point être délivré.....

L'ennui les poursuit tous, jusque dans les spectacles et dans la foule des plaisirs ; ils avouent qu'ils sont misérables : et je ne veux que le monde pour apprendre aux hommes combien le monde est digne de mépris.

(Sermon sur les Obligations de l'État religieux.)

XVIII

[1]O Dieu éternel, quel tracas ! quel mélange de choses ! quelle étrange confusion ! Celui-là s'échauffe dans un barreau ; celui-ci, assis dans une boutique, débite plus de mensonges que de marchandises ; cet autre que vous voyez employer dans le jeu la meilleure partie de son temps, il se passionne, il s'impatiente, il fait une affaire de conséquence de ce qui ne devrait être qu'un relâchement de l'esprit. Les uns cherchent dans la compagnie l'applaudissement du beau monde ; d'autres se plaisent à passer leur vie dans une intrigue continuelle ; ils veulent être de tous les secrets ; ils s'empressent, ils se mêlent partout, ils ne songent qu'à s'acquérir tous les jours de nouvelles amitiés, et, pour dire tout en un mot, le monde n'est qu'un amas de personnes toutes diversement affairées avec une variété incroyable[2].

---

1. Cf. Sermon sur la Loi de Dieu, 2e dim. de Carême.

2. Comme ce Timante, par exemple, dont Célimène fait si malicieusement le portrait :

C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère,
Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,
Et sans aucune affaire est toujours affairé.

(*Misanthrope*, act. II, sc. v.)

Le monde en effet est plein de ces hommes importants, faiseurs d'embarras, véritables mouches de coche, *gens ardelionum*, comme les appelle Phèdre, *multa agendo nihil agens*. Ou, comme dit Sénèque : *Non habent isti otium, sed iners negotium*.

Vous raconterai-je les diverses inclinations des hommes? Les uns, d'une nature plus remuante, se plaisent dans les emplois violents; les autres, d'une humeur plus paisible, s'attachent plus volontiers ou à cette commune conversation, ou à l'étude des bonnes lettres, ou à diverses sortes de curiosités. Celui-ci est possédé de folles amours; celui-là, de haines cruelles et d'inimitiés implacables, et cet autre, de jalousies furieuses. L'un amasse, et l'autre dépense; quelques-uns sont ambitieux et recherchent avec ardeur les emplois publics; les autres aiment mieux le repos et la douce oisiveté d'une vie privée. Chacun a ses inclinations différentes, chacun veut être fou à sa fantaisie; les mœurs sont plus dissemblables que les visages; et la mer n'a pas plus de vagues, quand elle est agitée par les vents, qu'il naît de diverses pensées de cet abîme sans fond, de ce secret impénétrable du cœur de l'homme.

(Sermon pour une Vêture.)

XIX

Les hommes du siècle croient être libres, parce qu'ils errent de çà et de là dans le monde, éternellement travaillés de soins superflus; et ils appellent leur égarement une liberté. Comme des enfants qui se pensent libres, lorsque, échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont. Pernicieuse liberté du siècle qui ne nous laisse pas le loisir de vaquer à nous!

Quelle affaire plus importante que de composer son intérieur, c'est-à-dire la seule chose qui nous appartient? Quelle pensée plus douce ni plus agréable? Si ta maison menace ruine, tu y emploies les jours et les nuits avec une satisfaction merveilleuse. Ton âme se dément de toutes parts comme un édifice mal entretenu, et tu n'auras point de plaisir à la

réparer[1] ? Dieu commet à tes soins un champ très fertile, c'est-à-dire l'âme raisonnable, capable de porter des fruits immortels : quelle honte, que, dédaignant un si bel ouvrage, tu t'abaisses jusqu'à cultiver une terre stérile et infructueuse !

D'ailleurs nos désirs sont si peu réglés, notre esprit est préoccupé de tant de fausses imaginations : ou l'orgueil nous enfle, ou l'envie nous ronge, ou les convoitises nous brûlent : et nous nous laissons accabler d'affaires, comme si celles-ci ne nous touchaient pas, ou qu'il n'y en eût pas assez pour nous occuper. Enfin que recherchons-nous parmi tant d'emplois ? Pourquoi gouvernons-nous notre vie par des considérations étrangères ? — « Je veux la passer dans les grandes charges. » — « Mais que nous sert de faire une vie publique, puisqu'enfin nous ferons tous une mort privée ? » — « Mais si je me retire, que dira le monde ? » — « Et pourquoi voulons-nous vivre pour les autres, puisque chacun doit enfin mourir pour soi-même ? »

O folie ! O illusions ! O troubles et empressements inutiles des enfants du siècle !

(Sermon pour une vêture. Nativité de la Sainte Vierge.)

---

1. Comparez à ce passage de Bossuet ces vers d'Horace, où le poète développe des pensées identiques par des comparaisons semblables :

Ut jugulent hominem, surgunt de nocte latrones :
Ut te ipsum serves, non expergisceris ?....
. . . .
. . . . Nam cur,
Quæ lædunt oculum, festinas demere ; si quid
Est animum, differs curandi tempus in annum ?

« Comment donc ! les voleurs auraient honte de s'endormir, s'ils doivent accomplir, sur le minuit, quelque drame sanglant : et pour sauver ton âme et ton corps tu ne saurais te réveiller ?... Un fétu dans ton œil, tu l'en retires aussitôt ; un ulcère en ton âme : « Attendons ! Je me guérirai l'an prochain ! »

(Epît., I, 2, *traduction de Jules Janin.*)

XX

A quoi travaillent, dans le monde, je ne dis pas les âmes basses et vulgaires, mais ceux que l'on appelle les honnêtes gens et les vertueux, sinon à la gloire et à l'éclat ? On loue pour être loué ; on fait honneur aux autres pour en recevoir, et on se paie mutuellement d'une si vaine récompense. Ne parlons pas de ces esprits faibles qu'on mène où l'on veut par des louanges, qui s'arrêtent à tous les miroirs qui les flattent, qui s'éblouissent à la première lueur d'une faveur même feinte. Vains admirateurs d'eux-mêmes, qui ne se sentent pas plutôt le moindre avantage, qu'ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits : le Monde même les traite de faibles et de ridicules. Mais ceux-là sont-ils plus solides, sont-ils moins vains dans le fond et devant Dieu, qui, plus adroits à dissimuler leur faiblesse, savent s'attirer la gloire par des détours plus artificieux ? En sont-ils moins esclaves de la gloire ?.....

C'est cette gloire qui corrompt toutes les vertus : elle en corrompt la fin ; elle fait faire pour les hommes ce qu'il faut faire pour Dieu. Elle fait servir la vérité à l'opinion, ce qui est solide à ce qui est vain et qui n'a point de substance... Elle renverse l'ordre ; elle fait marcher après, ce qui doit aller devant. Vous voulez être libéral ? Il faudrait auparavant être juste ; vous dégager, avant que d'acquérir les autres ; être libre vous-même, avant que de songer à vous faire des créatures ; enfin, parlons sans figure, à acquitter vos dettes avant que d'épancher des présents...

Voilà ce que sont que les vertus du Monde : des vices colorés qui en imposent par un vain simulacre de probité[1].

(Sermon pour la profession d'une Demoiselle.)

---

1. La Rochefoucauld aurait volontiers signé cette conclusion, lui qui a donné comme épigraphe à son livre cette maxime qui

XXI

Le Monde porte corruption et division, parce qu'il porte concupiscence, intérêt, avarice, orgueil ; et tout cela ne corrompt pas seulement, mais encore divise les cœurs. Témoins, dans les liaisons qui semblent les plus étroites et les plus vives, ou selon l'esprit, ou même selon la chair, les dégoûts, les défiances, les jalousies, les légèretés, les infidélités, les ruptures. Où trouve-t-on des amis qui ne soient en garde l'un contre l'autre, et séparés par quelque endroit ? Et quand on trouverait dans tout l'univers un ou deux couples d'amis véritables, qui peut dire que cette union sera durable, et qu'on n'en viendra jamais au point délicat, où l'on ne se pourra plus supporter l'un l'autre[1] ? Et quel est ce point délicat, si ce n'est l'amour de son excellence propre et de la prééminence du mérite, qui fait qu'il n'y a rien de sincère, ni de cordial parmi les hommes ? On se sera mis au-dessus d'un bas intérêt, je le veux, quoique cela soit rare ; mais cet intérêt d'excellence, cette jalousie de gloire et de mérite, qui l'extirpera du fond des cœurs ? Qui l'empêchera de régner dans le monde, et d'y porter la division partout ?

(Méditations sur l'Évangile.)

XXII

Que trouvez-vous dans le Monde, si ce n'est « la concupiscence de la chair », et l'amour des plaisirs des sens où le

---

les résume toutes : « Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés. » Mais Bossuet ne parle que des vertus du monde.

1. C'est le cas de répéter le mot si connu d'Aristote : « *Mes amis, il n'y a point d'amis.* » En effet, à peine cite-t-on dans l'Histoire une demi-douzaine d'exemples de véritable amitié.

cœur s'aveugle, s'épaissit, se corrompt, se perd ; — et « la concupiscence des yeux » : les beaux meubles, l'or et l'argent, les pierreries, tout ce qui contente les yeux ; quoique, après tout, que leur en revient-il? Possèdent-ils véritablement ce qu'ils voient[1] ? Ils ne font que l'effleurer par leurs regards : tout est hors d'eux, et aussi tout leur échappe.

Mais il y a encore « l'orgueil de la vie » ; l'ambition, les charges, les grands commandements, qui semblent rendre la vie pour ainsi dire plus vivante, parce qu'on devient un homme public. On vit dans l'esprit de tout le monde, qui vous recherche, qui s'empresse autour de vous ; et vous croyez plus vivre que les autres, et vous vous trompez. Car tout cela n'est qu'orgueil, c'est-à-dire une vaine enflure. On croit être plein, on n'est qu'enflé[2] ; il n'y a que du vent au dedans, et tout ce dont vous vous repaissez n'est que fumée.

(Méditations sur l'Évangile : La Cène.)

XXIII

L'honneur fait tous les jours et tant de bien et tant de mal dans le monde, qu'il est assez malaisé de définir quelle estime on en doit faire, et quel usage on doit lui laisser dans la vie humaine. S'il nous excite à la vertu, il nous oblige aussi trop souvent à donner plus qu'il ne faut à l'opinion ; et quand je considère attentivement les divers événements des choses humaines, il me paraît que la crainte d'être blâmé n'étouffe

---

1. Nous croyons posséder les choses, et le plus souvent ce sont elles qui nous possèdent. Bien loin que l'avare soit le maître de son or, il en est l'esclave.

2. Ces expressions rappellent ce que dit Montaigne de « l'escholier » qui n'a pas su s'assimiler la science : « Il en debvoit rapporter l'âme pleine, il ne l'en rapporte que bouffie ; et l'a seulement enflée, au lieu de la grossir. »

(*Essais*, liv. I, ch. XXIV.)

guère moins de bons sentiments, qu'elle n'en réprime de mauvais...

J'ai remarqué que nous mettons de l'honneur dans des choses vaines, que nous en mettons souvent dans des choses qui sont mauvaises, et que nous en mettons aussi dans des choses bonnes. Nous mettons beaucoup d'honneur dans des choses vaines, dans la pompe, dans la parure, dans cet appareil extérieur. Nous en mettons dans des choses mauvaises : il y a des vices que nous honorons ; il y a de fausses vaillances qui ont leur couronne, et de fausses libéralités que le monde ne laisse pas d'admirer. Enfin, nous mettons de l'honneur dans des choses bonnes ; autrement la vertu ne serait pas honorée ; par exemple, dans la vertu, dans la force, et dans l'adresse d'esprit et de corps...

Parmi les vices puérils, il n'y a personne qui ne voie que le plus puéril de tous c'est l'honneur que nous mettons dans les choses vaines, et cette facilité de nous y laisser éblouir. D'où naît dans les hommes une telle erreur, qu'ils aiment mieux se distinguer par la pompe extérieure que par la vie, et par les ornements de la vanité que par la beauté des mœurs. D'où vient que celui qui se ravilit par ses vices au-dessous des derniers esclaves, croit assez conserver son rang et soutenir sa dignité par un équipage magnifique, et que pendant qu'il se néglige lui-même jusqu'au point de ne se parer d'aucune vertu, il pense être assez orné, quand il assemble pour ainsi dire autour de lui ce que la nature a de plus rare...

(Sermon sur l'Honneur.)

XXIV

Le monde est aussi amer dans ses dégoûts, qu'il est vain et trompeur dans ses présents.

XI

XVIIe siècle [1]

I

Paris, dont on ne peut abaisser l'orgueil, dont la vanité se soutient toujours malgré tant de choses qui la devraient déprimer, quand te verrai-je renversée? Quand est-ce que j'entendrai cette bienheureuse nouvelle : Le règne du péché est renversé de fond en comble ; ses femmes ne s'arment plus contre la pudeur; ses enfants ne soupirent plus après les plaisirs mortels, et ne livrent plus en proie leur âme à leurs yeux : cette impétuosité, ces emportements, ce hennissement des cœurs lascifs est supprimé [2]!...

(Sermon sur la Résurrection dernière.)

---

1. Bossuet n'a pas ménagé son siècle. S'il est vrai que c'est aimer quelqu'un que de savoir et d'oser lui dire la vérité, on peut affirmer que Bossuet a aimé ses contemporains ; car nul, pas même Bourdaloue, qui disait « les vérités à bride abattue », ne leur a parlé avec une plus rude franchise, et n'a flagellé leurs faiblesses et leurs vices avec plus d'énergie. Il n'a pas plus été le courtisan de son siècle que de Louis XIV : à l'un et à l'autre, avec les ménagements qu'exigeaient le respect et les convenances, il a parlé avec une liberté toute apostolique. Les hommes de notre temps, si amis de la liberté qu'ils se proclament, ne toléreraient pas un pareil langage en chaire.

2. Cette célèbre et éloquente apostrophe ne pourrait-elle pas être comparée aux déclamations les plus véhémentes de Juvénal?

On voit que Bossuet ne se faisait pas illusion sur la valeur morale de son temps. A l'occasion d'un livre intitulé : *De la société*

II

Je ne veux rien exagérer : Dieu m'est témoin, je ne veux ni élargir, ni rétrécir les voies de Dieu... Faites-vous des fruits dignes de pénitence ? Ces gorges et ces épaules découvertes étalent à l'impudicité la proie à laquelle elle aspire.....

Quand vous étalez cette parure et tous ces ornements de la vanité, faites-vous des fruits dignes ?... Vous n'humiliez pas la victime ; non, vous parez l'idole[1].

---

et des devoirs de la vie monastique, que M. de Rancé lui avait soumis : « Je ressens, lui écrivait le grand Évêque, je ressens avec vous notre siècle très éloigné et peut-être très peu capable de ces instructions célestes, si naturelles au christianisme, si éloignées de l'esprit des chrétiens d'aujourd'hui. Qui sait si ce n'est point, dans un siècle si corrompu, jeter les perles devant les pourceaux, que de montrer au siècle et même aux religieux d'aujourd'hui, ces maximes évangéliques que vous avez recueillies pour l'instruction de vos frères. » (Lettres à M. de Rancé.)

— Cf. Bourdaloue : « Qu'est-ce que cette ville si nombreuse, et quel spectacle présenterais-je à vos yeux, si je vous en faisais voir toutes les abominations ? Qu'est-ce, dis-je, que Paris ? Un monstrueux assemblage de tous les vices, qui croissent, qui se multiplient, qui infectent et les petits et les grands, et les pauvres et les riches... » (Sermon pour la fête de sainte Geneviève.)

1. C'est peut-être à Mlle de La Vallière, présente à ce sermon, que pensait Bossuet en prononçant ces paroles sévères. En tout cas, l'orateur n'aurait-il pas pensé à elle, que ces paroles n'auraient été que trop justifiées. Une déclaration du Roi de 1639 parle « de la passion effrénée de ses sujets à consommer leurs biens au luxe »... Tout ce qu'une imagination naturellement capricieuse et désœuvrée peut inventer pour se distraire est le passe-temps des dames qui se piquent de *braverie*... Au bal, « décolletées en carré ou en pointe sur le devant de la poitrine », « la gorge fort ouverte », selon l'expression du temps...

(D'Avenel, II, p. 36 et *passim*.)

On ne comprend que trop les remontrances indignées des prédicateurs.

III

Il est venu dans le monde une certaine bienséance imaginaire qui nous a imposé de nouvelles lois, qui nous a fait de nouvelles nécessités que la nature ne connaissait pas. De là il est arrivé, le croirez-vous, si je vous le dis ? O dérèglement des choses humaines ! De là, dis-je, il est arrivé qu'on peut être pauvre sans manquer de rien. Je n'ai ni faim, ni soif ; je suis chauffé et vêtu ; et avec tout cela je puis être pauvre, parce que la prétendue bienséance a trouvé que la nature, qui d'elle-même est sobre et modeste, n'avait pas le sentiment assez délicat ; elle a raffiné par dessus son goût ; il lui a plu qu'on pût être pauvre sans que la nature souffrît, et que la pauvreté fût opposée, non plus à la jouissance des biens nécessaires, mais à la délicatesse et au luxe, tant le droit usage des choses est perverti parmi nous[1]. Bien plus, elle méprise si fort la nature, et ses sentiments la touchent si peu, qu'elle la force de s'incommoder, afin que la curiosité soit satisfaite dans ces habits superbes, que vous faites faire si étroits, afin qu'on admire votre belle taille, que vous chargez de tant de richesses pour étaler aux yeux toute votre pompe.

Peut-on vous demander, Mesdames, lequel est-ce que vous sentez le premier : que vous soyez serrées ou vêtues, que vous soyez chargées ou couvertes ? Quelle extravagance de s'ha-

---

1. Cf. Sermon sur la Pénitence : « Vous êtes un homme du monde, un homme distingué par votre naissance, mais dont les affaires, ce qui n'est aujourd'hui que trop commun, sont dans la confusion et dans le désordre... Or, dans cet état, ce qui vous porte à mille péchés, c'est une dépense qui excède vos forces, et que vous ne soutenez que parce que vous ne voulez pas vous régler, et par une fausse gloire que vous vous faites de ne pas déchoir... Retranchez cette dépense... Ayez peu, passez-vous de peu. Ne vous mesurez pas par ce que vous êtes, mais par ce que vous pouvez. Otez-moi ce luxe d'habits, cette superfluité de train, cette vanité d'équipage, cette curiosité de meubles »...

biller d'un fardeau, et d'accabler le corps, le faire gémir sous le poids que lui impose une propreté affectée, afin de contenter la curiosité ! Je m'étonnerais de ces excès si ces emportements n'allaient bien plus loin.

Je vous ai dit que la convoitise raffine sur la nature ; cela n'est rien pour elle. Elle va tous les jours se subtilisant elle-même, et raffinant sur sa propre délicatesse. Tout ce qu'elle voit de rare [1], elle le désire et n'épargne rien pour l'avoir ; aussitôt qu'elle le possède, elle le méprise et elle s'abandonne à d'autres désirs. Aussitôt que l'on voit paraître quelque rareté étrangère, tout le monde s'empresse, tout le monde y court. Quand le soin des marchands, ou l'adresse des ouvriers l'a rendu commun, on n'en veut plus, parce qu'il n'est plus rare. Il n'est plus beau, parce qu'il n'est plus cher... O gouffre de la convoitise, jamais ne seras-tu rempli ? Jusques à quand ouvriras-tu tes vastes abîmes pour engloutir tout le bien des pauvres qui est le superflu des riches [2] ?

(1er Sermon pour le 4e Dimanche de Carême.)

IV

Donnez libéralement !... Pourquoi tant de folles dépenses ? Pourquoi tant d'inutiles magnificences ? Amusement et vain spectacle des yeux, qui ne fait qu'imposer vainement, et à la folie ambitieuse des uns, et à l'aveugle admiration des

---

1. « La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. »
(La Bruyère, *De la mode*, 2.)

2. Le superflu des riches est le bien des pauvres : c'est la doctrine de l'Évangile qu'ont prêchée tous les Pères de l'Église. Ce n'était pas l'opinion de Voltaire qui appelait le superflu « chose si nécessaire ». Mais tout le monde connaît le dur et cruel égoïsme de Voltaire.

autres... Que vous servent toutes ces dépenses superflues? Que sert ce luxe énorme dans votre maison, tant d'or et tant d'argent dans vos meubles[1]? Toutes ces choses périssent. Faites des magnificences utiles, comme Dieu : il a orné le monde, mais autant d'ornement, autant de source de biens pour toute la nature.

(Sermon sur l'Aumône.)

V

O désordre de nos mœurs! O simplicité mal observée! Qui de nous fait à Dieu cette prière dans l'esprit du christianisme : « Seigneur, donnez-moi du pain, accordez-moi le nécessaire »? Les lèvres le demandent, mais cependant le cœur le dédaigne. Le nécessaire, quelle pauvreté! Sommes-nous réduits à cette misère? Eh bien! je donne les mains; ne vous contentez pas du nécessaire; joignez-y la commodité et encore la bienséance. Mais quelle honte que vous vous teniez malheureux de vous contenir dans ces bornes! que l'excès vous soit devenu nécessaire! que vous estimiez pauvre tout ce qui n'est pas somptueux! et que vous osiez, après cela, demander du pain, et le demander à Dieu même, qui sait combien vous

---

1. Le luxe des habits, disent les lois somptuaires de cette période, est monté jusqu'à un tel excès que, même les riches en ressentent de l'incommodité, et les autres sont quelquefois contraints de recourir à de mauvais moyens pour soutenir une si grande dépense... Tous les gens de quelque importance se servaient journellement de vaisselle d'argent. « Il n'y a aujourd'hui si petit de nos sujets, dit un Édit royal, qui ne fasse parade de richesse par la nature des pièces d'orfévrerie de poids excessif, jusqu'aux plus vils ustensiles de sa maison (Edit du 20 décembre 1636). On eut des meubles d'argent massif dans toutes les familles jusqu'à la guerre de 1689, à l'occasion de laquelle tout le monde, pour imiter le Roi, envoya son argenterie à la Monnaie.

(D'Avenel, *passim.*)

méprisez ce présent ! que les millions ne suffisent pas pour contenter votre luxe ! Et vous ne rougissez pas d'une si honteuse prévarication ?

On en rougit si peu, qu'on fait parade du luxe jusque dans l'église, et qu'on le mène en triomphe aux yeux de Dieu même...

Que vous veniez dans ce temple mieux parée que le temple même ; que vous y veniez la tête levée orgueilleusement comme l'idole qui y veut être adorée ; que vous vouliez paraître avec pompe dans un lieu où Jésus-Christ se cache sous des espèces si viles ; que vous y fendiez la presse avec grand bruit pour détourner sur vous et les yeux et les attentions que Jésus-Christ présent nous demande ; que pendant que l'on y célèbre la terrible Représentation du Sacrifice sanglant du Calvaire, vous vouliez que l'on ne songe point combien son humanité a été indignement dépouillée, mais combien vous êtes richement vêtue, ni combien son sang a sauvé d'âmes, mais combien vos regards en peuvent perdre, n'est-pas une indignité insupportable ?...

(1[er] Sermon pour le 4[e] dimanche de Carême.)

VI

... Avons-nous jamais ressenti que nous sommes les membres d'un corps ? Qui de nous a langui avec les malades ? Qui de nous a pâti avec les faibles ? Qui de nous a souffert avec les pauvres ? Quand je considère les calamités qui nous environnent, la pauvreté, la désolation, le désespoir de tant de familles ruinées, il me semble que de toutes parts il s'élève un cri de misère à l'entour de nous, qui devrait nous fendre ecœur, et qui peut-être ne frappe pas nos oreilles. Car, ô riche superbe et impitoyable, si tu entendais cette voix, pourrait-elle pas obtenir de toi quelque retranchement médiocre des superfluités de ta table ? Pourrait-elle pas obtenir qu'il y eût quelque peu moins d'or dans ces riches ameublements

dans lesquels tu te glorifies[1] ? Et tu ne sens pas, misérable, que la cruauté de ton luxe arrache l'âme à cent orphelins, auxquels la Providence divine a assigné la vie sur ce fonds[2] ?

(2e Sermon pour la Pentecôte.)

---

1. « On n'entend parler que de calamités et de misères ; il semble que le ciel irrité ait fait descendre tous ses fléaux sur la terre pour la désoler ; chacun tient le même langage, et ce ne sont partout que plaintes et que lamentations. Tout le monde souffre et est incommodé, j'en conviens ; mais après tout, si j'en jugeais par les apparences, peut-être aurais-je peine à en convenir, car jamais le faste, jamais le luxe fut-il plus grand qu'il l'est aujourd'hui ? Et qui sait si ce n'est point pour cela que Dieu nous châtie ?.. »

(Bourdaloue, Sermon sur les divertissements du monde.)

2. Les Pères de l'Église, et Bossuet, « le dernier des Pères » — autant que les autres — n'ont pas reculé devant le devoir de reprendre le riche égoïste. Ils l'ont fait souvent en des termes dont la véhémence aujourd'hui nous offusque. Ils s'inspiraient pourtant de l'Évangile. C'est la doctrine même de l'Évangile, répétons-le, que sur le superflu du riche, la Providence a assigné la subsistance des pauvres. « Ces malheureux, disait Bourdaloue, réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté, et qu'on ne soulage pas parce qu'on ne les connaît pas et qu'on ne les veut pas connaître, si l'on savait l'extrémité de leurs besoins, on aurait pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leurs misères, on rougirait de ses excès, on se reprocherait ses folles dépenses, et l'on s'en ferait avec raison des crimes devant Dieu. » (Sermon sur le Jugement dernier.)

— Rapprochez de cette peinture ce passage de La Bruyère : « Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur ; il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments, ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces ; l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse ; de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles. » (*Des biens de fortune*, 47.)

« Il y a, dans les quartiers les plus riches, des misères qui font saigner le cœur, et celui-ci ne s'en doute pas, qui va mourir d'indigestion. Comment concevoir qu'on puisse mourir de faim, quand on choisit sur une carte de restaurateur composée de soixante-dix-huit articles ? » (Picard, *les Provinciaux à Paris*, II, 1.)

— Juvénal dit que le luxe est plus cruel que le glaive : *sævior armis luxuria* (*Sat.* VI, v. 292). C'est le mot même de Bossuet.

VII

L'âme n'a de capacité pour contenir, qu'autant que Dieu lui en donne. Dieu lui en donne jusqu'à une certaine mesure ; ce qui est au delà, *superfluit*, s'écoule par-dessus et se perd, comme dans un vaisseau trop plein. Mettez-le dans les mains des pauvres, parce que c'est un lieu où tout se conserve. « La main des pauvres, dit saint Pierre Chrysologue, c'est le coffre de Dieu », c'est où il reçoit son trésor ; ce que vous y mettez, Dieu le tient éternellement sous sa garde et il ne se dissipe jamais. Ne laissez pas tout à vos héritiers ; héritez vous-même de quelque partie de votre bien. Hors de là, tout est perdu ; et plût à Dieu, plût à Dieu ! qu'il ne fût que perdu ! Il faut en rendre compte ; les pauvres s'élèvent contre vous pour vous demander compte de leur revenu dissipé ; vous avez aliéné le fonds sur lequel la Providence divine leur avait assigné leur vie : ce fonds, c'était votre superflu. — « De quoi me parlez-vous de mon superflu ? J'ai été contraint d'emprunter ; mon revenu ne suffisait pas, et toute cette dépense m'était nécessaire. J'avais la passion de bâtir, la curiosité des tableaux. » — « Vous me montrez fort bien tout cela nécessaire à la passion ; mais la faible justification, puisqu'elle-même sera condamnée ! La convoitise est un mauvais juge du superflu [1]... Vous ne deviez pas suivre ses conseils ; vous deviez vous retenir dans les bornes d'une juste modération et d'une honnête bienséance. Maintenant que vous avez rompu toutes ces limites, venez répondre devant Dieu aux larmes des veuves et aux gémissements des orphelins qui crient contre vous : rendez compte de votre dépense, qui vous sera allouée dans ce jugement, non sur le pied de

---

1. « S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on désire, l'ambitieux et l'avare languissent dans une extrême pauvreté. » (La Bruyère, *Des Biens de fortune*, 49.)

vos convoitises — c'est un trop mauvais juge — mais sur les règles de la modestie et de la simplicité chrétienne.

(1er Sermon pour le 4e dimanche de Carême.)

VIII

Dieu a envoyé contre nous, pour punir notre ingratitude, la maladie, la mortalité, la disette extrême, une intempérie étonnante, je ne sais quoi de déréglé dans toute la nature, qui semble nous menacer de quelque suite funèbre, si nous n'apaisons sa colère ; et dans ces provinces éloignées, et même dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs et de tant d'excès, une infinité de familles meurent de faim et de désespoir : vérité constante, publique, assurée ! O calamité de nos jours ! Quelle joie pouvons-nous avoir ? Faut-il que nous voyions d'aussi grands malheurs ? Et ne nous semble-t-il pas qu'à chaque moment, tant de cruelles extrémités que nous savons, que nous entendons de toutes parts, nous reprochent devant Dieu et devant les hommes ce que nous donnons à nos sens, à notre curiosité, à notre luxe ? Qu'on ne demande plus maintenant jusqu'où va l'obligation d'assister les pauvres : la faim a tranché le doute, le désespoir a terminé la question ; et nous sommes réduits à ces cas extrêmes où tous les Pères et tous les théologiens nous enseignent, d'un commun accord, que si l'on n'aide le prochain selon son pouvoir, on est coupable de sa mort, on rendra compte à Dieu de son sang, de son âme, de tous les excès où la fureur de la faim et du désespoir le précipite. Qui nous donnera de goûter ce plaisir sublime de soulager les misérables [1] !...

(Sermon sur l'Impénitence finale.)

---

1. C'est en présence du roi, ne l'oublions pas, que Bossuet parlait ce rude langage... et il faudrait relire, si l'on voulait connaî-

IX

S'il est vrai que la vanité au dehors est la marque la plus évidente de la pauvreté au dedans, que dirons-nous, et que pensera la postérité, du siècle où nous sommes ? Car quel siècle a-t-on vu où la vanité ait été plus désordonnée? Quand est-ce qu'on a étalé plus de balustres, plus de vaines magnificences ? Quelle condition n'a pas oublié ses bornes ? Qui n'a pu avoir la grandeur a voulu néanmoins la contrefaire[1]. On ne peut plus faire de discernement, et, par un

---

tre jusqu'où poussait son audace le grand orateur, l'apostrophe qu'il adresse à Louis XIV à la suite de ce passage et par laquelle il termine son discours. Et il y a des historiens et des critiques littéraires qui ont osé traiter de vaines déclamations ces plaintes éloquentes sur la misère publique! Lisez encore sur ce même sujet ce que dit Bossuet dans l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves : « Dans les nécessités extraordinaires, sa charité faisait de nouveaux efforts. Le rude hiver des années dernières acheva de la dépouiller de ce qu'il lui restait de superflu ; tout devint pauvre dans sa maison et sur sa personne : elle voyait disparaître avec une joie sensible les restes des pompes du monde; et l'aumône lui apprenait à se retrancher tous les jours quelque chose de nouveau. C'est en effet la vraie grâce de l'aumône, en soulageant les besoins des pauvres, de diminuer en nous d'autres besoins, c'est-à-dire ces besoins honteux qu'y fait la délicatesse… »

1. Tallemant raconte (tome IX, p. 103) que deux malheureux hobereaux qui vivent à l'auberge, acceptent d'un commun accord de passer tour à tour chacun pour le « gentilhomme » de l'autre. D'après le même auteur, Miossens, tout misérable qu'il était, s'offrit un Suisse, en disant : « Cela a bon air ; quoiqu'il ne garde rien, il semble qu'il garde quelque chose : on le croira. » — Segrais raconte que Chambonnières, voulant faire le grand seigneur, avait un carrosse traîné par deux méchants chevaux, avec un page en effigie, rempli de foin, attaché par derrière. Un jour que les carrosses se suivaient au Cours, les chevaux du carrosse suivant, sentant le foin, se mirent à déchirer les jambes de ce page, à la grande confusion du propriétaire.

juste retour, cette fausse image de grandeur s'est tellement étendue qu'elle s'est enfin ravilie. Mais encore si les vanités n'étaient simplement que vanités, elles ne nous contraindraient pas de faire aujourd'hui de si fortes plaintes. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'elles arrêtent le cours des charités ; c'est qu'elles mettent tout à fait à sec la source des aumônes, et, avec la source des aumônes, celle de toutes les grâces du christianisme.

Que dis-je, ici, des aumônes[1]? Les vanités ne permettent

---

1. Les prédicateurs tonnaient contre ces abus sans arriver à les détruire. Madame de Sévigné écrivait à sa fille : « Il est venu ici un P. Morel, de l'Oratoire, qui est un homme admirable... Il ne croit pas qu'on puisse sans pécher donner à ses plaisirs quand on a des créanciers : les dépenses lui paraissent des vols qui nous ôtent le moyen de faire justice. Vraiment c'est un homme bien salé; il ne fait aucune composition. » (*Lettre du 6 oct. 1679.*)

— Bourdaloue n'est pas de meilleure composition que le P. Morel : « Payer aux pauvres ce qui leur appartient, disait-il, payer de pauvres domestiques, payer de pauvres artisans, payer de pauvres marchands, la loi de Dieu veut que cette espèce d'aumône ait le premier rang, et c'est par là qu'il faut commencer. Mais, avouons-le, chrétiens, c'est une morale que bien des riches du monde ne veulent pas entendre aujourd'hui. Vous le savez : on traite ce marchand, cet artisan qui fait quelque instance, de fâcheux et d'importun; on le fait languir des années entières; et après bien des remises, qui l'ont peut-être à demi ruiné, on lui donne à regret ce qui lui est le plus légitimement acquis, comme si c'était une grâce qu'on lui accordât, et non une dette dont on s'acquittât. » — Les grands seigneurs ne se contentaient pas de ne pas payer leurs dettes. Ils se faisaient un jeu de berner, de bafouer leurs créanciers. Cela faisait partie des belles manières. On connaît dans le « *Festin de Pierre* », de Molière, la scène plaisante où M. Dimanche vient présenter sa note à Don Juan (acte IV, sc. III), sans pouvoir obtenir autre chose de son débiteur, que des politesses exagérées, des protestations d'amitié ridicules, des marques d'honneur du plus haut comique, jusqu'à le faire reconduire hors de la maison par tous ses gens de service portant des flambeaux et des mousquetons. Certainement c'était très drôle au théâtre. Ce l'était infiniment moins dans la vie réelle, où ces scènes n'étaient point rares.

pas même de payer ses dettes. On ruine et les siens et les étrangers pour satisfaire à son ambition. Encore n'est-ce pas le seul désordre. Ce ne sont pas seulement la charité et la justice qui se plaignent de la vanité ; la pudeur s'en plaint aussi, et la vanité y cause d'étranges ruines.

(Sermon sur l'Honneur.)

X

O mœurs dépravées ! ô étrange désolation du christianisme ! On ne songe qu'à la vanité et à la pompe ! Parlez ! Parlez ! Démentez-moi hautement, si je ne dis pas la vérité ! Quel siècle a-t-on jamais vu où l'ambition ait été si désordonnée ? Quelle condition n'a pas oublié ses bornes ? Quelle famille s'est contentée des titres qu'elle avait reçus de ses ancêtres [1] ? On s'est servi de l'occasion des misères publiques pour multiplier sans fin les dignités...

---

1. C'est sous Louis XIII que commence la manie des généalogies fabuleuses. Les plus grandes maisons s'abandonnent à ce travers : les Lévis se rattachent à la tribu juive de ce nom, et se font *en peinture* traiter de cousins par la sainte Vierge. Les Cossé-Brissac imaginent descendre de l'empereur romain Cocceius-Nerva, et la Maréchale de La Meilleraye donne sous ce prétexte le titre de prince à son grand-père. Un journal satirique du temps raille agréablement ces naïves prétentions : « Pour retrancher les querelles qui arrivent journellement touchant l'antiquité des races, a été ordonné que l'on ne pourrait tirer l'origine de son extraction plus avant que de trois mille ans avant le déluge, sauf à ceux qui en auront des titres authentiques, passés par devant notaire royal et non autre » (d'Avenel). — V. Tallemant, t. IX, p. 86. — « Un homme de la Cour qui n'a pas un assez beau nom, doit l'ensevelir sous un meilleur ; mais s'il l'a tel qu'il ose le porter, il doit alors insinuer qu'il est de tous les noms le plus illustre, comme sa maison, de toutes les maisons la plus ancienne ; il doit tenir aux PRINCES LORRAINS, aux ROHAN, aux CHASTILLONS, aux MONTMORENCIS, et, s'il se peut, aux PRINCES DU SANG ; ne parler

O siècle stérile en vertus, magnifique seulement en titres! Saint Chrysostome a dit, et il a dit vrai, qu'une marque que l'on n'a pas en soi la grandeur, c'est lorsqu'on la cherche hors de soi dans des ornements extérieurs. Donc, ô siècle vainement superbe, je le dis avec assurance, et la postérité le saura bien dire, que pour connaître ton peu de valeur, et tes dais, et tes balustres, et tes couronnes, et tes manteaux, et tes titres, et tes armoiries, et les autres ornements de ta vanité, sont des preuves trop convaincantes.

(1er Sermon pour le 4e dimanche de Carême.)

XI

Retranchez le jeu[1], où l'on en voit qui deviennent subite-

---

que de ducs, de cardinaux et de ministres; faire entrer dans toutes les conversations ses aïeuls paternels et maternels, et y trouver place pour l'oriflamme et pour les croisades; avoir des salles parées d'arbres généalogiques, d'écussons de seize quartiers, etc... » (La Bruyère, *De la Cour*, 20.)

1. Le jeu était devenu non seulement une passion, mais une des plaies de l'époque. « Organisée pour la guerre, dit d'Avenel, la noblesse, en temps de paix, est une épée au fourreau, soit un meuble inutile, une troupe de garnison, c'est-à-dire quelque chose qui a servi et qui servira, mais qui présentement ne sert pas. » Pour tromper les loisirs pénibles, on chasse, on danse, on joue. « Les seigneurs, sans cesse à court d'argent, retrouvaient à défaut de gain, autour d'une table de prime ou de trictrac, à une partie de dés ou de quinola, les émotions fortes de la bataille et les hasards agréables à leur humeur. » Le duc d'Aumale raconte, dans son histoire des Princes de Condé, que, lors de l'arrestation de Condé, les Princes furent logés au-dessus de lui. Or, tandis que les soldats portaient de la paille, Condé prit des cartes laissées dans le corps de garde, et fit une partie avec Comminges... Beaucoup même, assimilant trop exactement le jeu à la guerre, se croient en droit de corriger la chance par d'ingénieuses tricheries, comme un bon général décide la victoire par un stratagème

ment pauvres, ou, dans un instant, riches. Leur état et leur fortune se changent avec la même volubilité que les dés qu'ils jettent... Le jeu où par un assemblage monstrueux on voit régner dans le même excès et les dernières profusions de la prodigalité la plus déréglée, et les empressements de l'avarice la plus honteuse ; le jeu où l'on consume des trésors immenses, où on engloutit les maisons et les héritages, dont on ne peut plus soutenir les profusions que par des rapines épouvantables. On fait crier mille ouvriers ; on prive le mercenaire de sa récompense, ses domestiques de leur salaire, ses créanciers de leur bien ; et cela s'appelle jouer : jeu sanglant et cruel, où les pères et les mères dénaturés se jouent

---

(d'Avenel). — Des fortunes colossales étaient englouties ou édifiées en quelques heures. Tallemant raconte que le Maréchal de Créqui perd, en un jour, 200.000 écus ; le Maréchal d'Estrées, 100.000 livres. Le Maréchal de Gramont s'y ruine, tandis qu'un simple élu de Chinon y gagne 1.200.000 livres, et se bâtit sur ses bénéfices un hôtel, rue Saint-Antoine (Tallemant, *passim*). — Les femmes jouaient au moins autant que les hommes, et jouaient gros jeu comme eux. Madame de Sévigné en fait souvent le reproche à sa fille (Lettres, *passim*). Dans le *Voyage de Chapelle et Bachaumont*, les auteurs racontent la visite qu'ils ont faite à Monsieur et à Madame Tallemant, à Bordeaux : « M. Tallemant est toujours le même que vous l'avez vu, hormis que sa dépense est plus grande. Mais pour Mme l'Intendante nous vous dirons en secret qu'elle est tout à fait changée :

Quoique sa beauté soit extrême,
Qu'elle ait toujours ce grand œil bleu
Plein de douceur et plein de feu,
Elle n'est pourtant plus la même,
Car nous avons appris qu'elle aime,
Et qu'elle aime bien fort le jeu.

(*Voyage de Chap. et Bach.*, p. 13.)

Il ne faut donc pas s'étonner que les prédicateurs, du haut de la chaire, que les moralistes et les auteurs dramatiques, comme La Bruyère, Molière, Regnard... aient flagellé un pareil vice et ses désastreuses conséquences. Cf. Bourdaloue, Sermon sur les *Divertissements du monde...*, sur la *Pénitence*, etc.

de la vie de leurs enfants, de la substance de leurs familles et de celle des pauvres.

(Sermon sur la Nécessité de l'aumône.)

XII

Je ne puis m'empêcher de reprendre, en passant, cet abus commun d'acquitter fidèlement certaines sortes de dettes, et d'oublier tout à fait les autres... Par exemple, les dettes du jeu sont privilégiées ; et comme si ces lois étaient les plus saintes et les plus inviolables de toutes, on se pique d'honneur d'y être fidèle, — non point pour ne tromper pas, car, au contraire, on ne rougit pas de prendre tous les jours des avantages frauduleux[1], — mais du moins pour payer exactement ; pendant qu'on ne craint pas de faire misérablement languir des marchands et des ouvriers qui, seuls, soutiennent depuis si longtemps cet éclat, que je puis bien appeler doublement trompeur et doublement emprunté, puisque vous ne le tirez ni de votre vertu, ni même de votre bourse ; dont la famille éplorée, que votre vanité réduit à la faim, crie vengeance devant Dieu contre votre luxe[2]. Ou bien si

1. « De là ces tricheries indignes, et, s'il m'est permis d'user d'un terme plus fort, ces friponneries que cause l'avidité du gain. » (Bourdaloue, Sermon sur la *Pénitence*.)

— On connaît ces vers de Madame Deshoulières contre le jeu :

Ce désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon ;
Souvent quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

2. « Parce qu'on ne peut accorder ensemble le jeu et l'entretien d'une maison, on abandonne la maison, et l'on ménage tout pour le jeu ; on voit tranquillement et de sang-froid des enfants manquer des choses les plus nécessaires ; on plaint jusqu'aux moindres frais, dès qu'il s'agit de subvenir à leurs besoins ; on les éloigne

l'on est soigneux de conserver du crédit en certaines choses, de peur de faire tarir les ruisseaux qui entretiennent notre vanité, on néglige les vieilles dettes, on ruine impitoyablement les anciens amis ; amis malheureux et infortunés, devenus ennemis par leurs bons offices, qu'on ne regarde plus désormais que comme des importuns qu'on veut réduire, en les fatiguant, à des accommodements déraisonnables, ou à qui l'on croit faire assez de justice, quand on leur laisse, après sa mort, les débris d'une maison ruinée, et les restes d'un naufrage que les flots emportent. O droit ! O bonne foi ! O sainte équité ! Je vous appelle à témoin contre l'injustice des hommes ; mais je vous appelle en vain ; vous n'êtes presque plus que des noms pompeux, et l'intérêt est devenu notre seule règle de justice.

Intérêt, dieu du monde et de la Cour [1], le plus ancien, le plus décrié et le plus inévitable de tous les trompeurs, tu trompes dès l'origine du monde !... On ne voit plus, on n'é-

---

de ses yeux et on les confie à des étrangers, à qui l'on en donne la charge sans y ajouter les moyens de la soutenir ; on ne les a pas actuellement, ces moyens, à ce qu'on prétend, mais pourtant on a de quoi jouer... Tout cela veut dire qu'on sacrifie à son jeu les droits les plus inviolables et les intérêts les plus sacrés ; que l'on fait du jeu sa première loi ; que pour ne pas se détacher du jeu on se détache de toute autre chose ; et que dans la concurrence de toute autre chose avec le jeu, quelque essentielle qu'elle soit par elle-même, on retient le jeu et l'on renonce à tout le reste. »

(Bourdaloue, Sermon sur les divertissements du monde.)

1. Bossuet appelle *l'intérêt* « ce puissant ressort qui donne le mouvement aux choses humaines ».

(*Discours sur l'Histoire universelle.*)

— « L'on se couche à la Cour et l'on se lève sur l'intérêt : c'est ce que l'on digère le matin et le soir, le jour et la nuit ; c'est ce qui fait que l'on pense, que l'on parle, que l'on se tait, que l'on agit ; c'est dans cet esprit qu'on aborde les uns et qu'on néglige les autres, que l'on monte et que l'on descend ; c'est sur cette règle que l'on mesure ses soins, ses complaisances, son estime, son indifférence, son mépris. » (La Bruyère, *De la Cour*, 22.)

coute plus, on ne garde plus aucune mesure, quand il s'agit du moindre intérêt. La bonne foi n'est qu'une vertu de commerce, qu'on garde par bienséance dans les petites affaires pour établir son crédit, mais qui ne gêne point la conscience quand il s'agit d'un coup de partie.

(Sermon sur la Justice.)

XIII

Que je me ris de la vanité de ces faiseurs de pronostics qui menacent qui il leur plaît, et nous font à leur gré des années fatales ! Esprits turbulents et inquiets, amoureux des changements et des nouveautés, qui, ne trouvant rien à remuer dans la terre, semblent vouloir nouer avec les astres des intelligences secrètes pour troubler et agiter le monde.

(2e Sermon sur la Purification.)

XIV

Bossuet condamne comme l'effet d'une vaine et dangereuse curiosité toutes les mauvaises sciences, telles que celles de deviner par les astres, ou par les traits du visage ou de la main, ou par cent autres moyens aussi frivoles, les événements de la vie humaine, que Dieu a soumis à la direction particulière de sa Providence[1]. C'est entreprendre sur les

---

1. « Il fallait bien, dit Bausset (*Vie de Bossuet*), que la folie de l'astrologie judiciaire eût conservé encore ses partisans, même à la Cour, puisque Bossuet se croit obligé de prémunir son auditoire contre des illusions dont les meilleurs esprits du siècle précédent n'avaient pas su se préserver. » En effet, ces « sciences mauvaises » avaient à Paris d'innombrables partisans, et particulièrement dans le grand monde de la Cour, comme il fut manifeste quand éclatèrent les affaires de la Brinvilliers et de la Voisin. « Quatre ans seu-

droits de Dieu, c'est détruire la confiance avec laquelle on se doit abandonner à sa volonté, que de donner dans ces sciences aussi vaines que pernicieuses ; c'est accoutumer l'esprit à se repaître de choses frivoles, et à négliger les solides. On n'a pas besoin de remarquer que c'est encore un plus grand excès, que de chercher les moyens de consulter les démons, ou de les voir et de leur parler, ou d'apprendre des guérisons qui se font par leur ministère, et par des pactes formels ou tacites avec ces malins esprits. Car, outre que dans toutes ces curiosités il y a de l'impiété[1] et une damnable superstition,

---

lement après le supplice de la Brinvilliers, dit un des historiens du grand siècle, et comme si cette leçon n'était pas suffisante, les prisons de Paris se remplissaient d'autres empoisonneurs, de nécromanciens, de devins, de sorciers, de tireurs de cartes et horoscopes, d'artisans de maléfices, ayant fait pacte avec le diable, disait-on, et ayant tous les dons de l'enfer. Ils réconciliaient les amants, ils faisaient trouver les objets perdus, ils indiquaient les trésors cachés ; ils avaient des secrets pour conserver la force et la jeunesse, pour se rendre invulnérable, pour gagner au jeu ; surtout ils fabriquaient, dans l'ombre, des drogues et des poisons, des poudres infernales, appelées *poudres de succession...* » (Combes, *Madame de Sévigné historien*). — Les esprits les plus solides, les caractères les mieux trempés n'étaient pas à l'abri de ces faiblesses et de ces ridicules. Le maréchal de Luxembourg — le *tapissier de Notre-Dame* — s'était, disait-on, vendu au diable par la main des sorciers, en subissant toutes les formalités cabalistiques, afin de marier son fils avec une fille de Louvois ; — le marquis de Montrevel, dont la Bruyère, on ne sait d'ailleurs pourquoi, met le nom à côté de celui de Bayard, mourut, au dire de Saint-Simon, de la peur que lui causa, dans un dîner, une salière renversée.

Je crois que le xxe siècle ne doit pas, sur ce point, rire du xviie. Nous ne sommes guère plus avancés : somnambules — tireurs de cartes, sorciers de toute espèce, magnétiseurs et spirites, ont encore de beaux jours, et le nombre des badauds est incalculable qui vont les consulter et qui attachent de l'importance à leurs prophéties.

1. « La piété est différente de la superstition », dit Pascal.

on peut encore ajouter qu'elles sont l'effet de la faiblesse d'un cerveau blessé; de sorte que c'est éteindre la véritable lumière que d'en suivre de si fausses.

(*De la Concupiscence,* ch. VIII.)

XV

Est-il rien de plus injuste que de verser le sang humain pour des injures particulières, et d'ôter par un même attentat un citoyen à sa patrie, un serviteur à son roi, un enfant à l'Église, et une âme à Dieu qu'il a rachetée de son sang? Et toutefois depuis que les hommes ont mêlé quelque couleur de vertu à ces actions sanguinaires, l'honneur s'y est attaché d'une manière si opiniâtre, que ni les anathèmes de l'Église, ni les lois sévères du Prince, ni sa fermeté invincible, ni la justice rigoureuse d'un Dieu vengeur, n'ont point assez de force pour venir à bout de l'en arracher[1].

(Sermon sur l'Honneur.)

« Soutenir la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire. »
(*Pensées*, art. XIII, 3.)

Pascal ne dit pas assez. Non seulement la piété est différente de la superstition, mais la superstition n'a pas d'ennemi plus déclaré que la piété, c'est-à-dire qu'une foi intelligente et éclairée.

1. Après dix-huit mois de ministère, Richelieu promulgue une nouvelle ordonnance contre les rencontres particulières. Henri IV avait, dans deux édits successifs, défendu le duel sous peine de mort. Tout avait été inutile. « Les duels étaient devenus si communs, si ordinaires en France que les rues commençaient à servir de champ de combat; et comme si le jour n'était pas assez long pour exercer leur furie, les nobles se battaient à la faveur des astres ou à la lumière des flambeaux. » (Richelieu, *Mémoires.*) — Pour occasionner des combats si funestes, un rien suffisait. Entre personnages si friands de la lame, c'est plaisir de s'aligner. Les liens de famille même ne sont pas un obstacle... Il n'est pas rare que cinq ou six personnes perdent la vie en un même duel...

Le légendaire Bouteville, à vingt-sept ans, s'était battu vingt-

XVI

Une des plus belles parties de la milice romaine était qu'on n'y louait point la fausse valeur. Les maximes du faux honneur, qui ont fait périr tant de monde parmi nous, n'étaient pas seulement connues dans une nation si avide de gloire.

(*Discours sur l'Histoire universelle*, IIIe part. ch. VI.)

XVII

N'est-ce rien que d'armer des chrétiennes contre les âmes faibles, de leur donner de ces *flèches qui percent les cœurs*, de les immoler à l'incontinence publique d'une manière plus dangereuse qu'on ne ferait dans les lieux qu'on n'ose nommer ? Quelle mère, je ne dis pas chrétienne, mais tant soit peu honnête, n'aimerait pas mieux voir sa fille dans le tombeau que sur le théâtre ? Quoi, l'a-t-elle élevée si tendrement et avec tant de précaution, pour cet opprobre ? L'a-t-elle tenue nuit et jour, pour ainsi parler, sous ses ailes, avec tant de soin, pour la livrer au public, et en faire un écueil de la jeunesse ? Qui ne regarde pas ces malheureuses chrétiennes, si elles le sont encore dans une profession si contraire aux vœux de leur baptême ; qui, dis-je, ne les regarde pas comme des esclaves exposées, en qui la pudeur est éteinte, quand ce

---

deux fois. « Le duel est le triomphe de la mode, dit La Bruyère, et l'endroit où elle a exercé sa tyrannie avec plus d'éclat... Il s'était si profondément enraciné dans l'opinion des peuples, et s'était si fort saisi de leur cœur et de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un très grand roi a été de les guérir de cette folie. » (*De la Mode*, 3.) — La Bruyère fait ici allusion aux ordonnances de Louis XIV, dont Voltaire a dit « qu'elles furent un des plus grands services rendus à la patrie ».

ne serait que par tant de regards qu'elles attirent ; elles que leur sexe avait consacrées à la modestie, dont l'infirmité naturelle demandait la sûre retraite d'une maison bien réglée? Et voilà qu'elles s'étalent elles-mêmes en plein théâtre avec tout l'attirail de la vanité, comme *ces sirènes*, dont parle Isaïe, qui font leur demeure *dans les temples de la volupté;* dont les regards sont mortels, et qui reçoivent de tous côtés, par les applaudissements qu'on leur renvoie, le poison qu'elles répandent[1]. Mais n'est-ce rien aux spectateurs de payer leur luxe, d'entretenir leur corruption, de leur exposer leur cœur

---

1. A-t-on assez souvent et assez durement reproché à Bossuet sa sévérité pour le théâtre et pour les gens de théâtre, à propos surtout de son jugement sur Molière qu'on lira plus loin? Mais a-t-il rien dit de semblable, ni même d'approchant à ce qu'a écrit sur les comédiens un de nos plus renommés écrivains contemporains? Voici, en effet, l'article que publiait en tête du journal « Le Figaro », le 26 octobre 1882, au lendemain d'un procès retentissant, M. Octave Mirbeau, qui depuis... mais alors... «... Aujourd'hui où l'on ne s'intéresse plus à rien, on s'intéresse au comédien. Il a le don de passionner les curiosités en un temps où l'on ne se passionne plus pourtant ni pour un homme, ni pour une idée. Depuis le prince de maison royale qui le visite dans sa loge, jusqu'au voyou qui, les yeux béants, s'écrase le nez aux vitrines des marchands de photographies, tout le monde, en chœur, chante la gloire du comédien. Alors qu'un artiste ou qu'un écrivain met vingt ans de travail, de misère et de génie à sortir de la foule, lui, en un seul soir de grimaces, a conquis la terre. Il y promène, en roi absolu, au bruit des acclamations, sa face grimée et flétrie par le fard; il y étale ses costumes de carnaval et ses impudentes fatuités. Et de fait il est roi, le Comédien. Avec le bois pourri de ses tréteaux il s'est bâti un trône, ou plutôt le public — ce public de décadents que nous sommes — lui a bâti un trône. Et il s'y pavane, insolent ; il s'y vautre, stupide, se faisant un sceptre du bec usé de sa seringue, et couronnant sa figure d'eunuque vicieux d'une ridicule couronne de carton peint. Cet être, autrefois rejeté hors de la vie sociale, pourrissant, sordide et galeux, dans son ghetto, s'est emparé de toute la vie sociale. Ce n'est point assez de la popularité dont on l'honore, des richesses dont on le gorge. En échange des mépris anciens, on lui rend les honneurs nationaux, et nous en sommes venus à un tel point d'irrémédiable abaisse-

en proie, et d'aller apprendre d'elles tout ce qu'il ne faudrait jamais savoir ?

(*Maximes et Réflexions sur la Comédie.*)

---

ment que, marchandant la récompense à de vrais courages et à de sublimes dévouements, nous attachons la croix sur la poitrine de ce pitre, dont le métier est de recevoir, tous les soirs, sur la scène, des coups de pieds et des gifles... »

Ceci n'est déjà pas mal, mais M. Octave Mirbeau continue : «... En cet article rapide, je ne parle pas du *cabot*, du pauvre *cabot*, souffreteux, maigre et jaune, du *cabot* sans théâtre et sans rôle, qui traîne de cafés en brasseries, ses bottes trouées, son linge crasseux, ses regrets d'hier et ses espérances de demain. Je parle seulement du comédien, du vrai, du grand, de celui dont on dit qu'il est un *artiste*, à qui les femmes écrivent des lettres d'amour, qui va dans le monde, non point comme un salarié du plaisir, mais comme un visiteur de luxe dont on s'enorgueillit ; du comédien qui gagne cent mille francs par an, comme un Président de la Chambre, et dont la critique, complaisamment et durant trois colonnes de feuilleton, vante chaque semaine les talents variés, la voix géniale, le geste sublime ; du comédien enfin qui prend, dans la vie, une place qui ne lui appartient pas et que tout le monde, par une aberration de la responsabilité sociale, s'efforce à faire encore plus belle et plus conquérante.

Qu'est-ce que le comédien ? Le comédien, par la nature même de son métier, est un être inférieur et un réprouvé. Du moment où il monte sur les planches, il a fait l'abdication de sa qualité d'homme. Il n'a plus ni sa personnalité, ce que le plus intelligent possède toujours, ni sa forme physique. Il n'a même plus ce que les plus pauvres ont, la propriété de son visage. Tout cela n'est plus à lui, tout cela appartient aux personnages qu'il est chargé de représenter. Non seulement il pense comme eux, mais il doit marcher comme eux ; il doit non seulement se former leurs idées, leurs émotions, et leurs sensations dans sa cervelle de singe, mais il doit encore prendre leurs vêtements et leurs bottes, leur barbe s'il est rasé, leurs rides s'il est jeune, leur beauté s'il est laid, leur laideur s'il est beau, leur ventre énorme s'il est efflanqué, leur maigreur spectrale s'il est obèse...

Voilà ce métier horrible et honteux pour lequel nous n'avons pas, nous public, assez de battements de mains, assez de fleurs, assez de couronnes : ce métier pour lequel toute la vie d'une

XVIII

Que fait un acteur, lorsqu'il veut jouer naturellement une passion, que de rappeler autant qu'il peut celles qu'il a ressenties, et que, s'il était chrétien, il aurait tellement noyées dans les larmes de la pénitence, qu'elles ne reviendraient jamais à son esprit, ou n'y reviendraient qu'avec horreur : au lieu que, pour les exprimer, il faut qu'elles lui reviennent avec tous leurs agréments empoisonnés, et toutes leurs grâces trompeuses ?... Ce qu'on ne voit point dans le monde, ce que celles qui succombent à cette faiblesse y cachent avec tant de soin, une jeune fille le viendra apprendre à la comédie. Elle le verra, non plus dans les hommes, à qui le monde permet tout, mais dans une fille qu'on montre comme modeste, comme pudique, comme vertueuse ; en un mot dans une héroïne : et cet aveu, dont on rougit dans le secret, est jugé digne d'être révélé au public, et d'emporter, comme une nouvelle merveille, l'applaudissement de tout le théâtre [1].

---

grande ville se met en branle, en l'honneur duquel il faut dresser des statues, des palais et des panthéons.

Et plus l'art s'abaisse et descend, plus le comédien monte. Quand, au grand soleil de la Grèce, à la pleine clarté du jour, le peuple applaudissait, emporté dans le génie de Sophocle, le comédien n'était rien, il disparaissait sous le souffle superbe de l'œuvre. Aujourd'hui le comédien est tout. C'est lui qui porte l'œuvre chétive. Aux époques de décadence, il ne se contente pas d'être roi sur la scène, il veut aussi être roi dans la vie. Et comme nous avons tout détruit, comme nous avons renversé toutes nos croyances et brisé tous nos drapeaux, nous le hissons, le comédien, au sommet de la hiérarchie, comme le drapeau de nos décompositions. »

1. Bourdaloue et Fléchier parlent à peu près comme Bossuet. L'Évêque de Nîmes n'avait pas toujours été aussi sévère pour le théâtre. Mais l'expérience lui fit voir tous les dangers de ce diver-

Je crois qu'il est assez démontré que la représentation des passions agréables porte naturellement au péché, quand ce ne serait qu'en flattant et en nourrissant, de dessein prémédité, la concupiscence qui en est le principe. On répond que le théâtre purifie l'amour : la scène, toujours honnête dans

---

tissement et, devenu Évêque, il publia un mandement sur LES SPECTACLES qu'il appelle « contraires à l'esprit du christianisme, pernicieux aux bonnes mœurs et féconds en mauvais exemples ; où, sous prétexte de représentations et de musiques innocentes par elles-mêmes, on excite les passions les plus dangereuses ; et par des récits profanes et des manières indécentes, on offense la vertu des uns et l'on corrompt celle des autres ». Et Bourdaloue : « Le comble du désordre, c'est que les devoirs, je dis les devoirs les plus généraux et les plus inviolables chez les païens mêmes, soient maintenant des sujets de risée. Un mari sensible au déshonneur de sa maison est le personnage que l'on joue sur le théâtre ; une femme adroite à le tromper est l'héroïne que l'on y produit ; des spectacles où l'impudence lève le masque, et qui corrompent plus de cœurs que jamais les prédicateurs de l'Évangile n'en convertiront, sont ceux auxquels on applaudit... »

(Sermon sur l'Impureté.)

— Rousseau dans sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, raisonne comme Bossuet ; mais nous pensons, comme dit Louis Veuillot (*Molière et Bourdaloue*, p. 62), que ce serait une irrévérence d'ajouter à l'autorité de l'Évêque de Meaux celle du citoyen de Genève. Nous aimons mieux citer l'autorité de Louis Veuillot lui-même : « Une chose parle encore plus haut que Bossuet, dit l'ardent polémiste, c'est le théâtre lui-même, avec les perfectionnements qu'on lui donne de nos jours. Ceux qui ont mis le pied dans une salle de spectacle peuvent dire si la scène a cessé d'être un marché d'esclaves. » Et plus loin : « Sans faire un cours d'économie sociale à propos de la comédie, on peut entrevoir tout ce que le goût et l'habitude du théâtre jette de perturbation dans la famille, et jusque dans l'État. Le théâtre a commencé de plus loin qu'on ne pense à devenir un instrument de désordre politique ; il a déjà préparé les révolutions par la corruption des mœurs, lorsqu'il y met la dernière main en prêchant la sédition. A la vérité, il sait réparer ce dernier mal, en prêchant la servitude » (*loc. cit.*)

l'état où elle paraît aujourd'hui, ôte à cette passion, ce qu'elle a de grossier et d'illicite ; et ce n'est, après tout, qu'une innocente inclination pour la beauté, qui se termine au nœud conjugal. Du moins donc, selon ces principes, il faudra bannir du milieu des chrétiens les prostitutions dont les comédies italiennes ont été remplies, même de nos jours, et qu'on voit encore toutes crues dans les pièces de Molière. On réprouvera les discours où ce rigoureux censeur des grands canons, ce grave réformateur des mines et des expressions de nos précieuses, étale cependant au plus grand jour les avantages d'une infâme tolérance dans les maris, et sollicite les femmes à de honteuses vengeances contre leurs jaloux. Il a fait voir à notre siècle le fruit qu'on peut espérer de la morale du théâtre, qui n'attaque que le ridicule du monde, en lui laissant cependant toute sa corruption. La postérité saura peut-être la fin de ce poète comédien, qui, en jouant son *Malade imaginaire* ou son *Médecin par force*, reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de celui qui dit : *Malheur à vous qui riez! car vous pleurerez.* Ceux qui ont laissé sur la terre de plus riches monuments n'en sont pas plus à couvert de la justice de Dieu : ni les beaux vers ni les beaux chants ne servent de rien devant lui ; et il n'épargnera pas ceux qui, en quelque manière que ce soit, auront entretenu la convoitise.

(Réflexions sur la Comédie.)

XIX

Lorsqu'on blâme les comédies comme dangereuses, les gens du monde disent tous les jours qu'ils ne sentent point ce danger. Poussez-les un peu plus avant, ils vous en diront autant des nudités ; et non seulement de celles des tableaux,

mais encore de celles des personnes. Ils insultent aux prédicateurs qui en reprennent les femmes, jusqu'à dire que les dévots se confessent eux-mêmes, par là, et trop faibles et trop sensibles ; pour eux, disent-ils, ils ne sentent rien, et je les en crois sur leur parole. Ils n'ont garde, tout gâtés qu'ils sont, d'apercevoir qu'ils se gâtent, ni de sentir le poids de l'eau quand ils en ont par-dessus la tête : et pour parler aussi à ceux qui commencent, on ne sent le cours d'une rivière que lorsqu'on s'y oppose : si on s'y laisse entraîner, on ne sent rien, si ce n'est peut-être un mouvement assez doux d'abord, où vous êtes porté sans peine ; et vous ne sentez bien le mal qu'il vous fait que tôt après, quand vous vous noyez. N'en croyons donc pas les hommes sur leurs maux ni sur leurs dangers, que leur corruption, que l'erreur de leur imagination blessée, que leur amour-propre leur cachent.

(Maximes et Réflexions sur la Comédie.)

XX

« — O homme fâcheux, quel importun vous êtes ! Qui êtes-vous, et pourquoi venez-vous troubler mon repos? » — « Pourquoi ? Le demandez-vous ? C'est parce que votre sommeil est une léthargie, parce que votre repos est une mort [1] ; parce que je ne puis vous voir courir à votre perte éternelle en riant, en jouant, en battant des mains, comme si vous alliez au triom-

---

1. « Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son âme étroite ces sentiments délicieux ; celui qui, à force de se concentrer au dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transport, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne sent plus, ne vit plus, il est déjà mort. » (J.-J. Rousseau, *Le Vicaire Savoyard.*)

phe. Je viens ici pour vous troubler dans cette paix pernicieuse. Je viens rendre la force et la liberté à cette conscience malheureuse, dont vous avez, si longtemps étouffé la voix.

Parle, parle, ô conscience captive! Parle, parle, il est temps de rompre ce silence violent que l'on t'impose. Nous ne sommes point dans les bals, dans les assemblées, dans les divertissements, dans les jeux du monde : c'est la prédication que tu entends ; c'est l'église de Dieu où tu es ! Il t'est permis de parler devant ses autels ; je suis ici de sa part, pour te soutenir dans tes justes reproches[1]. Raconte à cette impudi-

---

1. Cette éloquente apostrophe à la conscience fait penser aux belles pages de Rousseau et de Chateaubriand, à l'une des plus véhémentes satires de Juvénal : « On parle du cri des remords qui punit en secret les crimes cachés et les met si souvent en évidence. Hélas ! qui de nous n'entendit jamais cette importune voix ? On parle par expérience ; et l'on voudrait étouffer ce sentiment tyrannique qui nous donne tant de tourment... Conscience !... conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre; juge infaillible du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu ! C'est toi qui fais l'excellence de la nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe. » (Ibid., *loc. cit.*)

— ... Cur tamen hos tu
Evasisse putes, quos diri conscia facti
Mens habet attonitos et surdo verbere cædit,
Occultum quatiente animo tortore flagellum...
Nocte dieque suum gestare in pectore testem...
Hi sunt qui trepidant et ad omnia fulgura pallent...

« Pourquoi t'imaginer que les grands criminels le soient impunément ? Le cri implacable de leur conscience ne les poursuit-il pas sans relâche ? Le remords, qui les frappe sourdement de son fouet vengeur, n'est-il pas leur premier bourreau ?... Quel supplice que de porter, nuit et jour, en son âme, le témoin de ses forfaits... Les voilà ceux qui tremblent de tous leurs membres, ceux qui pâlissent au premier éclair. » (Juvénal, *Sat.* XIII, 192...)

— « Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il

que toutes ses infamies ; à ce voleur public toutes ses rapines ; à cet hypocrite, qui trompe le monde, la honte de son ambi-

---

commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable ? Pourquoi le remords est-il si terrible qu'on préfère de se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes ? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre ? Le tigre déchire sa proie et dort ; l'homme devient homicide et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraie : il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est mobile et inquiet ; il n'ose regarder le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y lire des caractères funestes. Ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter ; il voit au milieu de la nuit des lueurs menaçantes ; il est toujours environné de l'odeur du carnage ; il découvre le goût du poison dans les mets qu'il a lui-même apprêtés ; son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence ; et sous les vêtements de son ami, lorsqu'il l'embrasse, il croit sentir un poignard caché.

O conscience ! ne serais-tu qu'un fantôme de l'imagination ou la peur des sentiments des hommes ? Je m'interroge ; je me fais cette question : si tu pouvais par un seul désir tuer un homme à la Chine et hériter de sa fortune en Europe, avec la conviction surnaturelle qu'on n'en saurait jamais rien, consentirais-tu à former ce projet ?... Malgré mes vains subterfuges, j'entends au fond de mon cœur une voix qui crie si fortement contre la seule pensée d'une telle supposition que je ne puis douter un instant de la réalité de la conscience. »

(Chateaubriand, *Génie du christianisme*, VI, II.)

— Voir aussi, dans la *Légende des siècles*, *La Conscience* :

Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil tout grand ouvert dans les ténèbres
Et qui le regardait dans l'ombre fixement...

Cet œil le poursuit partout ; pour y échapper, le fratricide se fait murer dans un caveau, mais :

Une fois descendu sous cette voûte sombre,
Quand il se fut assis sur sa chaise, dans l'ombre,
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

tion cachée ; à ce vieux pécheur, qui avale l'iniquité comme l'eau, la longue suite de ses crimes : dis-lui que Dieu, qui l'a souffert, ne le souffrira pas toujours. Dis-lui que sa justice ne permettra pas qu'il se moque toujours de sa bonté ; ni qu'il brave insolemment sa miséricorde par ses ingratitudes continuelles ; dis-lui que la foi si souvent violée, les sacrements si souvent profanés, la grâce si souvent foulée aux pieds, ce long oubli de Dieu, cette résistance opiniâtre à ses volontés, ce mépris si outrageux de son Saint-Esprit, lui amassent un trésor de haine, dont le poids est déjà si grand, qu'il ne peut plus différer longtemps à tomber sur sa tête et à l'écraser ; et que si Dieu patient et bon ne précipite pas sa vengeance, c'est à cause qu'il saura bien nous payer au centuple un mépris si outrageux de sa clémence.

— « Ah ! que ce discours est importun ! » — Que plût à Dieu, mon frère, qu'il te le fût encore davantage ! Plût à Dieu que tu ne pusses te souffrir toi-même ! Peut-être que ton cœur ulcéré se tournerait au médecin ! Peut-être que le sentiment de ta misère te ferait gémir en ton cœur, et regretter les désordres de ta vie passée : au lieu de t'irriter contre celui qui t'exhorte, tu t'irriterais contre toi-même ; et ayant fait naître une douleur qui sera la cause de ta guérison, tu dirais un jour à ton Dieu, dans l'épanchement de ton cœur : « Enfin, je l'ai trouvée cette affliction fructueuse, cette douleur salutaire de la pénitence[1] !... On m'a sauvé, parce qu'on m'a blessé ; on m'a donné la paix, parce qu'on m'a offensé ; on m'a dit des vérités qui ont déplu premièrement à ma faiblesse, et ensuite qui l'ont guérie !

(1er Sermon pour le Dimanche de la Passion.)

---

1. Combien pour qui la douleur fut la cause de leur guérison, et qui ont trouvé l'affliction fructueuse et salutaire ! « J'ai pleuré et j'ai cru », a dit Chateaubriand. Combien auraient pu écrire, comme Coppée, le livre de la *Bonne Souffrance* ! On peut dire que c'est le chemin le plus ordinaire de la croyance et du retour à Dieu.

XII

Caractères et Portraits

I

Le bel esprit[1]. — L'homme est vain de plus d'une sorte. Ceux-là pensent être les plus raisonnables, qui sont vains des dons de l'intelligence : les savants, les gens de littérature, les beaux-esprits. A la vérité, ils sont dignes d'être distingués des autres, et ils font un des plus beaux ornements du monde. Mais qui les pourrait supporter, lorsque aussitôt qu'ils se sentent un peu de talent, ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits[2] ? Et parce qu'ils savent arranger

---

1. Le bel esprit était commun au temps de Bossuet ; c'était un des grands travers de l'époque. On sait quelle guerre acharnée lui fit Molière dans son théâtre, notamment dans *Les Précieuses ridicules*, et *Les Femmes savantes*. La Bruyère également lui a décoché quelques-uns de ses traits les plus acérés.

2. Comme Oronte, par exemple, dans le *Misanthrope*. Vadius, dans les *Femmes savantes*, peint admirablement ce travers, sans se douter qu'il se peint lui-même :

> Le défaut des auteurs dans leurs productions,
> C'est d'en tyranniser les conversations,
> D'être au Palais, au Cours, aux ruelles, aux tables,
> De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
> Pour moi, je ne vois rien de plus sot, à mon sens,
> Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens ;
> Qui, des premiers auteurs saisissant les oreilles,
> En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles...
>
> (Act. III, sc. v.)

— Ce type du lecteur infatigable avait déjà été créé par

des mots, mesurer un vers, ou arrondir une période[1], ils pensent avoir droit de se faire écouter sans fin et de décider de tout souverainement[2]. O justesse dans la vie ! O égalité dans les mœurs ! O mesure dans les passions ! riches et véritables ornements de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer ? Mais laissons les beaux-esprits dans leurs disputes de mots, dans leur commerce de louanges qu'ils se vendent les uns aux autres à vil prix, et dans leurs cabales tyranniques, qui veulent usurper l'empire de la réputation et des lettres. Je voudrais n'avoir que ces plaintes ! je

---

Pétrone. C'est le poète Eumolpe qui ne peut demeurer un instant sans versifier; qui, voyant la prise de Troie représentée dans une galerie de peinture, se met aussitôt à la chanter; qui déclame au bain au risque de se faire lapider; et, enfin, devant un naufrage, à fond de cale, compose encore et beugle des vers.

1. *Architecti verborum,* comme les appelle Cicéron.

2. « *Arrias* a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi; c'est un homme universel, et il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose... etc. (La Bruyère, *De la soc. et de la conv.*, 9). — On connaît aussi ce portrait sans nom que fait Montesquieu dans ses *Lettres persanes* : « Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie, où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure il décida trois questions de morale, quatre problèmes historiques, cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire si universel : son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences, on parla des nouvelles du temps : je voulus l'attraper, et je dis en moi-même : il faut que je me mette dans mon fort; je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perse ; mais à peine eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis fondés sur l'autorité de MM. Tavernier et Chardin. Ah ! bon Dieu, dis-je en moi-même, quel homme est-ce là ? Il connaîtra tout à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi! Mon parti fut bientôt pris : je me tus, je le laissai parler, et il décide encore. »

ne les porterais pas dans cette chaire. Mais dois-je dissimuler leurs délicatesses et leurs jalousies? Leurs ouvrages leur semblent sacrés : y reprendre seulement un mot, c'est leur faire une blessure mortelle[1]. C'est là que la vanité, qui semble naturellement n'être qu'enjouée, devient cruelle et impitoyable. La satire sort bientôt des premières bornes, et d'une guerre de mots, elle passe à des libelles diffamatoires, à des accusations outrageuses contre les mœurs et les personnes[2]. Là, on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, pourvu qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles à l'honneur, pourvu que les morsures soient ingénieuses : tant il est vrai que la vanité corrompt tout, jusqu'aux exercices les plus innocents de l'esprit, et ne laisse rien d'entier dans la vie humaine.

(Sermon sur l'Honneur.)

---

1. Comme il est ressemblant, ce portrait du Bel Esprit jailli de la plume de Bossuet ! On pense aussitôt à celui qu'a tracé Horace dans ces vers si spirituellement railleurs :

Frater erat Romæ consulti rhetor, ut alter
Alterius sermone meros audiret honores

. . . .

et dont le dernier trait est celui-ci qui est devenu proverbe :

Multa fero, ut placem genus irritabile vatum.

Qu'il est difficile de ne pas blesser la race irascible des beaux-esprits ! (Horace, *Epît.*, II, 2.)

2. C'est ce qui arrive à Vadius et à Trissotin dans la scène des *Femmes savantes*, citée plus haut. Pour une légère critique échappée à l'un d'eux, ces deux beaux esprits en arrivent à se dire les injures les plus graves, après qu'ils se sont accablés des éloges les plus exagérés :

TRISSOTIN : Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier !
VADIUS : Allez, rimeur de balle, opprobre du métier !
TRISSOTIN : Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire !...
VADIUS : Allez, cuistre.....

II

Le vaniteux. — Nabuchodonosor ne se contente pas des honneurs de la royauté : il veut des honneurs divins. Mais comme sa personne ne peut soutenir un éclat si haut, qui est démenti trop visiblement par notre misérable mortalité, il érige sa magnifique statue ; il éblouit les yeux par sa richesse ; il étonne l'imagination par sa hauteur ; il étourdit tous les sens par le bruit de sa symphonie et par celui des acclamations qu'on fait autour d'elle : et ainsi l'idole de ce prince, plus privilégiée que lui-même, reçoit des adorations que personne n'ose demander. Homme de vanité et d'ostentation, voilà ta figure ! C'est en vain que tu te repais des honneurs qui semblent te suivre : ce n'est pas toi qu'on admire, ce n'est pas toi qu'on regarde ; c'est cet éclat étranger qui fascine les yeux du monde. Et on adore non point ta personne, mais l'idole de ta fortune, qui paraît dans ce superbe appareil par lequel tu éblouis le vulgaire[1].

(Sermon sur l'Honneur.)

III

L'ambitieux. — Assur[2] s'est élevé comme un grand arbre, comme les cèdres du Liban. Le ciel l'a nourri de sa rosée ; la

---

1. « ... Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage : l'on écoute tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusqu'à toi, qui n'es qu'un fat. » (La Bruyère, *Du mérite personnel.*)

2. Les critiques littéraires s'accordent à croire que, sous le nom biblique d'Assur, c'est le portrait de Fouquet que Bossuet a voulu faire.

terre l'a engraissé de sa substance ; les puissances l'ont accablé de leurs bienfaits. Il suçait de son côté le sang du peuple. C'est pourquoi il s'est élevé superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons. Les oiseaux du ciel faisaient leurs nids sur ses branches. Les familles de ses domestiques, les peuples se mettaient à couvert sous son ombre. Un grand nombre de créatures, et les grands et les petits, étaient attachés à sa fortune. Ni les cèdres, ni les pins, c'est-à-dire les plus grands de la Cour, ne l'égalaient pas...

Autant que ce grand arbre s'était poussé en haut, autant semblait-il avoir jeté en bas de fortes et profondes racines.

Voilà une grande fortune ; un siècle n'en voit pas beaucoup de semblables. Mais voyez sa ruine et sa décadence. Parce qu'il s'est élevé superbement, et qu'il a porté son faîte jusqu'aux nues, et que son cœur s'est enflé dans sa hauteur, pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine. Je l'abattrai d'un grand coup, et le porterai par terre. Il viendra une disgrâce et il ne pourra plus se soutenir. Il tombera d'une grande chute. Tous ceux qui se reposaient sous son ombre se retireront de lui, de peur d'être accablés sous sa ruine »... Cependant on le verra couché tout de son long sur la montagne, fardeau inutile de la terre ; ou s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille ; ou Dieu frappera son fils unique, et le fruit de son travail passera en des mains étrangères ; ou Dieu lui fera succéder un dissipateur, qui, se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens dont l'amas ne lui a coûté aucunes peines, se jouera des sueurs d'un homme insensé qui se sera perdu pour le laisser riche ; et devant la troisième génération, le mauvais ménage et les dettes auront consumé tous ses héritages. Les branches de ce grand arbre se verront rompues dans toutes les vallées. Je veux dire ces terres et ces seigneuries qu'il avait ramassées comme une province, avec tant de

soin et de travail, se partageant en plusieurs mains, et tous ceux qui verront ce grand changement diront en levant les épaules et regardant avec étonnement les restes de cette fortune ruinée : Est-ce là que devait aboutir toute cette grandeur formidable au monde ? Est-ce là ce grand arbre dont l'ombre couvrait toute le terre ? Il n'en reste plus qu'un tronc inutile. Est-ce là ce fleuve impétueux ? qui semblait devoir inonder toute la terre ? Je n'aperçois plus qu'un peu d'écume[1]. O homme, que penses-tu faire ? Et pourquoi te travailles-tu vainement[2] ?

(*Sermon sur l'Ambition.*)

IV

Cromwell. — Un homme s'est rencontré[3] d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance ; mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui

---

1. Cf. Racine :

> J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
> Pareil au cèdre, il cachait dans les Cieux
> Son front audacieux ;
> Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
> Fouler aux pieds ses ennemis vaincus :
> Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus !

2. Ce portrait de l'ambitieux rappelle, par la magnificence des images, la splendeur du style, l'imprévu des contrastes, le portrait célèbre de Zénobie, dans La Bruyère.

3. Massillon semble s'être souvenu de ce portrait de Cromwell quand il a tracé, dans l'Oraison funèbre du Dauphin, celui de Guillaume d'Orange.

a présentées [1] ; enfin un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne font-ils pas quand il plaît à Dieu de s'en servir ! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples et de prévaloir contre les rois. Car, comme il eut aperçu que, dans ce mélange infini de sectes qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom [2]. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude ; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu était indignée, ni cette lon-

---

1. Cf. Tite-Live : « C'est le rôle d'un homme de tête et d'un général de ne pas laisser échapper la fortune qui s'offre à lui, et de faire tourner à son but les occasions que le hasard lui présente. *Et id est viri et ducis non deesse fortunæ præbenti se, et oblata casu flectere ad consilium.* »

(*Hist.*, XXVIII, 44.)

2. Comme l'histoire des Révolutions confirme cette observation aussi vraie que profonde !

gue tranquillité qui a étonné l'univers. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Église [1].

(Oraison funèbre de Henriette-Marie de France.)

---

1. C'est le cas de citer, à propos de Cromwell et du rôle providentiel que Bossuet lui attribue, ce passage célèbre de Balzac, auquel les événements qui s'accomplissent sous nos yeux font un si éloquent commentaire : « Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre, tout est César : elle peut faire par un enfant, par un nain, par un eunuque ce qu'elle a fait par les géants et par les héros, par les hommes extraordinaires. Dieu lui-même dit de ces gens-là qu'il les envoie dans sa colère et qu'ils sont les verges de sa fureur. » (*Socrate chrétien*, Disc. VIII.) — A côté de ce portrait de Cromwell peint par Bossuet, on pourrait placer celui qu'ont tracé Victor Hugo, dans la préface de son drame de *Cromwell*, et Guizot dans son Discours sur la Révolution d'Angleterre. Victor Hugo, après avoir critiqué Bossuet, — Victor Hugo ne pouvait guère admirer quelqu'un en dehors de lui, — ne trouve aucun trait à ajouter à ceux dont l'orateur de l'oraison funèbre d'Henriette-Marie de France a peint le Protecteur. Nous ne le citerons donc pas. Mais nous reproduirons en partie le portrait de Cromwell par Guizot, dont le jugement ne saurait être suspecté : « Le plus fougueux des sectaires, le plus actif des révolutionnaires, le plus habile des soldats ; également prêt et ardent à parler, à prier, à conspirer, à combattre ; expansif avec un abandon plein de puissance, et menteur, au besoin, avec une hardiesse intarissable, qui frappait ses ennemis mêmes de surprise et d'embarras ; passionné et grossier, hasardeux et sensé, mystique et pratique, sans limite dans les perspectives de l'imagination, sans scrupules dans les nécessités de l'action ; voulant à tout prix le succès ; plus prompt que personne à en discerner et à en saisir les moyens, et donnant à tous, amis et ennemis, la conviction que nul ne réussirait si bien et n'irait si loin que lui. » — *Et encore :* « Pendant dix-huit ans, toujours en scène et toujours vainqueur, il avait tour à tour jeté le désordre et rétabli l'ordre, fait et châtié la révolution, renversé et relevé le gouvernement dans son pays. A chaque moment, dans chaque situation, il

V

Cardinal de Retz [1]. — Cet homme si fidèle aux particuliers, si redoutable à l'État [2]; d'un caractère si haut qu'on ne pou-

---

démêlait avec une sagacité admirable les passions et les intérêts dominants, pour en faire les instruments de sa propre domination, peu soucieux de se démentir pourvu qu'il triomphât d'accord avec l'instinct public, et donnant pour réponse aux incohérences de sa conduite l'unité ascendante de son pouvoir. Exemple unique peut-être que le même homme ait gouverné les événements les plus opposés et suffi aux plus diverses destinées. Et dans le cours de cette carrière si forte et si changeante, incessamment en butte à toute sorte d'ennemis et de complots, Cromwell eut de plus cette faveur du sort que jamais sa vie ne fut effectivement attaquée ; le souverain contre lequel était écrit le pamphlet : *Tuer n'est pas assassiner*, ne se vit jamais en face d'un assassin. Le monde n'a pas connu d'exemple de succès à la fois si constants et si contraires, ni d'une fortune si invariablement heureuse au milieu de tant de luttes et de périls. »

(*Histoire de la Révolution d'Angleterre. La République et Cromwell*, t. II, liv. VIII.)

1. Il faut lire, après ce portrait si vivant du Cardinal de Retz, celui qu'a tracé du même personnage la plume mordante et incisive de la Rochefoucauld. Il est trop long pour que nous puissions le reproduire ici. On le trouvera en tête des *Maximes* dans l'édition des *Grands écrivains de la France*. Madame de Sévigné, en l'envoyant à sa fille, lui disait (lettre du 19 juin 1675) : « ... On est si lassé de louanges en face, qu'il y a du ragoût à pouvoir être assuré qu'on n'a pas eu dessein de vous faire plaisir, et que voilà ce qu'on dit, quand on dit la vérité toute nue, toute naïve. » Elle écrit encore, le 3 juillet suivant : « Ce qui me le fit trouver bon, et le montrer au Cardinal, c'est qu'il n'a jamais été fait pour être vu..... Notre Cardinal trouva le même plaisir que moi à voir que c'était ainsi que la vérité forçait à parler de lui, quand on ne l'aimait guère, et qu'on croyait qu'on ne le saurait jamais. »

2. On l'appelait le *petit Catilina*. Du reste, le Cardinal professait a plus vive admiration pour le célèbre agitateur romain dénoncé avec tant de véhémence et de courage par Cicéron.

vait ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi; ferme génie que nous avons vu, en ébranlant l'univers, s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée, ainsi qu'il eut le courage de le reconnaître dans le lieu le plus éminent de la Chrétienté ; et enfin comme peu capable de contenter ses désirs ; tant il connut son erreur et le vide des grandeurs humaines ! Mais pendant qu'il voulait acquérir ce qu'il devait un jour mépriser, il remua tout par de secrets et puissants ressorts ; et, après que tous les partis furent abattus, il sembla encore se soutenir seul, et seul encore menacer le favori victorieux de ses tristes et intrépides regards [1].

(Oraison funèbre de Michel Le Tellier.)

VI

Condé. — Je l'ai vu, et ne croyez pas ici que j'use d'exagération, je l'ai vu vivement ému des périls de ses amis ; je l'ai vu simple et naturel, changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choses comme dans les plus importantes ; dans les accommodements, calmer les esprits aigris avec une patience et une douceur qu'on n'aurait jamais attendue d'une humeur si vive, ni d'une si haute élévation. Loin de nous les héros sans humanité ! Ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, comme

---

1. La Rochefoucauld : « La haine pour les favoris n'est autre chose que l'amour de la faveur. Le dépit de ne la pas posséder se console et s'adoucit par le mépris que l'on témoigne de ceux qui la possèdent ; et nous leur refusons nos hommages, ne pouvant pas leur ôter ce qui leur attire ceux de tout le monde. »

(*Maximes*, LV.)

font tous les objets extraordinaires ; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes [1]. La grandeur qui vient par dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix ; et les grands dont la bonté n'est pas le partage [2], par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire des douceurs de la société.

Jamais homme ne les goûta mieux que le prince dont nous parlons ; jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçait les villes et qui gagnait les batailles ? Quoi ! il semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre ! Reconnaissez le héros qui, toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paraître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes : comme un fleuve majestueux et bienfaisant qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les

---

1. Cette belle pensée, si profondément humaine et évangélique, devrait être méditée tous les jours par tous ceux qui détiennent une parcelle d'autorité quelconque.

2. « Quand notre humanité à l'égard de nos frères ne serait payée que par le plaisir de faire des heureux et de soulager ceux qui souffrent, en faudrait-il davantage pour un bon cœur ? Quiconque n'est pas sensible à un plaisir si vrai, si touchant, si digne du cœur, il n'est pas né grand, il ne mérite pas même d'être homme... » (Massillon, *Petit Carême.*)

campagnes en les arrosant, qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle, que lorsque avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours. Telle a été la douceur et telle a été la force du prince de Condé.

Avez-vous un secret important, versez-le hardiment dans ce noble cœur : votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce prince que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grâce, c'est lui qui paraît l'obligé [1] ; et jamais on ne vit de joie ni si vive, ni si naturelle que celle qu'il ressentait à faire plaisir... Avec lui, la vertu eut toujours son prix. Il la louait jusque dans ses ennemis. Toutes les fois qu'il avait à parler de ses actions, et même dans les relations qu'il en envoyait à la Cour, il vantait les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre : chacun avait son rang dans ses discours, et, parmi ce qu'il donnait à tout le monde, on ne savait où placer ce qu'il avait fait lui-même [2]. Sans envie, sans faste, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi, et qu'il fortifiât une place ; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisît ses amis dans ces superbes allées au bruit de tant de jets d'eau

---

1. Montaigne a exprimé cette même pensée avec une très grande délicatesse : « Si en l'amitié de quoy je parle l'un pouvait donner à l'autre, ce serait celuy qui recevrait le bienfait qui obligerait son compagnon. » (*Essais*, I, 27.)

2. Fléchier rend le même hommage à Turenne, dans l'Oraison funèbre de ce grand capitaine : « Qui fit jamais de si grandes choses? Qui les dit avec plus de retenue? Remportait-il quelque avantage, à l'entendre, ce n'était pas qu'il fût habile ; mais l'ennemi s'était trompé. Rendait-il compte d'une bataille, il n'oubliait rien, sinon que c'était lui qui l'avait gagnée. »

qui ne se taisaient ni jour, ni nuit, c'était toujours le même homme, et sa gloire le suivait partout. Qu'il est beau, après les combats et le tumulte des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles et cette gloire tranquille, qu'on n'a point à partager avec le soldat non plus qu'avec la fortune ; où tout charme et rien n'éblouit ; qu'on regarde sans être étourdi ni par le son des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par les cris des blessés ; où l'homme paraît tout seul aussi grand, aussi respecté que lorsqu'il donne des ordres, et que tout marche à sa parole !...

Si jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut être éclairé et voir tranquillement toutes choses, c'est dans ces rapides moments d'où dépendent les victoires, et dans l'ardeur du combat. Partout ailleurs il délibère ; docile, il prête l'oreille à tous les conseils : ici, tout se présente à la fois ; la multitude des objets ne le confond pas ; à l'instant le parti est pris ; il commande et il agit tout ensemble, et tout marche en concours et en sûreté. Le dirai-je ? Mais pourquoi craindre que la gloire d'un si grand homme puisse être diminuée par cet aveu ? Ce n'est plus ces promptes saillies qu'il savait si vite et si agréablement réparer, mais enfin qu'on lui voyait quelquefois dans les occasions ordinaires ; vous diriez qu'il y a en lui un autre homme à qui sa grande âme abandonne de moindres ouvrages, où elle ne daigne se mêler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on vit naître tout à coup je ne sais quoi de si net, de si posé, de si vif, de si ardent, de si doux, de si agréable pour les siens, de si hautain et de si menaçant pour les ennemis, qu'on ne sait d'où lui peut venir ce mélange de qualités si contraires[1].

(Oraison funèbre de Louis de Bourbon.)

---

1. Cf. le Portrait d'Emile, dans La Bruyère, que presque toutes les clefs prétendent être celui de Condé. La Bruyère s'est visiblement inspiré de Bossuet (*Du mérite personnel*, 32). — C'est peut-être de ce portrait d'Emile que Vauvenargues a pu dire que les

VII

Parallèle de Condé et de Turenne. — Ç'a été, dans notre siècle, un grand spectacle de voir, dans le même temps et dans les mêmes campagnes, ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés ; tantôt à la tête de corps séparés ; tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes pensées, que par les ordres que l'un recevait de l'autre ; tantôt opposés front à front, et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance : comme si Dieu, dont souvent, selon l'Écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campements, que de belles marches, que de hardiesses, que de précautions, que de périls, que de ressources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires ? L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations ; celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité ; celui-là, d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur,

---

portraits de la Bruyère n'étaient ni aussi grands, ni aussi élevés que ceux de Bossuet; on peut ajouter : ni aussi ressemblants. Rien n'est plus vif, rien n'est plus précis et plus exact que la peinture de Bossuet. Avec quel soin ne distingue-t-il pas les réflexions profondes, les vifs et continuels efforts de Turenne (voyez à la suite de ce portrait le parallèle de Turenne et de Condé), des soudaines illuminations et de l'instinct admirable de Condé ! L'éloge de La Bruyère a de beaux traits, mais il pousse quelquefois l'hyperbole trop loin. Il conviendrait aussi bien à l'un qu'à l'autre ; et plusieurs critiques même ont cru, à tort, qu'il s'agissait, dans toute la 2e partie, de Turenne.

et fait attendre quelque chose d'extraordinaire ; mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie : l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie ; l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osait l'attaquer. L'un, enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune ; l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées.

Et, afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un, emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas Machabée ; l'armée le pleure comme son père, et la cour et tout le peuple gémit : sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps ; l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit, en publiant les louanges de Dieu, et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie, que de la douceur de sa mort.

Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre ! C'est ce qu'a vu notre siècle.

(Oraison funèbre de Louis de Bourbon.)

VIII

Le Magistrat prévaricateur. — Non, non, ne le croyez pas, que la justice habite jamais dans les âmes où l'ambition

domine[1] : toute âme inquiète et ambitieuse est incapable de règle ; l'ambition a fait trouver ces dangereux expédients où, semblable à un sépulcre blanchi, un juge artificieux ne garde que les apparences de la justice. Ne parlons pas des corruptions qu'on a honte d'avoir à se reprocher ; parlons de la lâcheté ou de la licence d'une justice arbitraire, qui, sans règle et sans maxime, se tourne au gré d'un ami puissant[2] ; parlons de la complaisance, qui ne veut jamais ni trouver le fil, ni arrêter le progrès d'une procédure malicieuse. Que dirai-je des difficultés qu'on suscite dans l'exécution[3], lorsqu'on n'a pu refuser la justice à un droit trop clair ? Lorsque le juge veut s'agrandir, et qu'il change en une souplesse de cour le rigide et inexorable ministère de la justice, il fait naufrage contre ces écueils. On ne voit dans ses jugements qu'une justice imparfaite, semblable, je ne craindrai pas de le dire, à la justice de Pilate : justice qui fait semblant d'être vigoureuse à cause qu'elle résiste aux tentations médiocres, et peut-être aux clameurs d'un peuple irrité ; mais qui tombe et disparaît tout à coup, lorsqu'on allègue, sans ordre même et mal à propos, le nom de César. Que dis-je le nom de César ? Ces âmes prostituées à l'ambition ne se mettent pas

---

1. « Quelle idée vous formez-vous d'un ambitieux préoccupé du désir de se faire grand ? Si je vous disais que c'est un homme ennemi par profession de tous les autres hommes, j'entends de tous ceux avec qui il peut avoir quelque rapport d'intérêt, un homme à qui la prospérité d'autrui est un supplice... »

(Bourdaloue, *Sermon sur l'Ambition.*)

2. « Nos loix, disait Rabelais, sont comme toiles d'araignées : les simples moucherons et petits papillons y sont pris ; les gros taons malfaisans les rompent et passent à travers. »

3. « Le devoir des juges, dit La Bruyère, est de rendre la justice ; leur métier, de la différer. Quelques-uns savent leur devoir, et font leur métier. »

(*De quelques usages*, 43.)

à si haut prix[1] : tout ce qui parle, tout ce qui approche, ou les gagne, ou les intimide, et la justice se retire d'avec elles.

(Oraison funèbre de Michel Le Tellier.)

IX

Le juge intègre. — Il sait que si la prudence du souverain magistrat est obligée quelquefois, dans les cas extraordinaires, de suppléer à la prévoyance des lois, c'est toujours en prenant leur esprit[2] ; et enfin qu'on ne doit sortir de la règle qu'en suivant un fil qui tienne, pour ainsi dire, à la règle même. Consulté de toutes parts, il donne des réponses courtes, mais décisives, aussi pleines de sagesse que de dignité ; et le langage des lois est dans son discours. Par toute l'étendue du royaume chacun peut faire ses plaintes, assuré de la protection du prince ; et la justice ne fut jamais ni si éclairée, ni si secourable..... La multitude, la variété, la difficulté des affaires n'étonnèrent jamais ce grand magistrat : il n'y avait rien de plus difficile, ni aussi de plus hasardeux que de le surprendre ; et dès le commencement de son ministère, cette irrévocable sentence sortit de sa bouche, que le crime de le

---

1. Bourdaloue : « Combien de familles ruinées parce que le bon droit, attaqué par une partie redoutable, n'a point trouvé de protection ! Combien de procès mal fondés, néanmoins hautement gagnés, parce que les sollicitations, la cabale, les brigues ont prévalu ! » — Hélas ! qui oserait dire que la magistrature, aujourd'hui, est plus probe, plus honnête, plus désintéressée, plus indépendante ? Les mœurs judiciaires n'ont peut-être jamais été plus corrompues, et le Pouvoir n'a peut-être jamais exercé une tyrannie plus odieuse sur les magistrats chargés de rendre la justice.

2. L'*esprit* de la loi, par opposition à la *lettre* de la loi. C'est le cas de rappeler qu'ici surtout la *lettre* tue, et que *l'esprit* vivifie ; et qu'en s'en tenant servilement à la lettre, on risque de commettre les plus graves injustices : *Summum jus, summa injuria.*

tromper serait le moins pardonnable. De quelque belle apparence que l'iniquité se couvrît, il en pénétrait les détours ; et d'abord il savait connaître, même sous les fleurs, la marche tortueuse de ce serpent. Sans châtiment, sans rigueur, il couvrait l'injustice de confusion, en lui faisant seulement sentir qu'il la connaissait.....

Sa justice n'était pas moins prompte qu'elle était exacte[1]. Sans qu'il fallût le presser, les gémissements des malheureux plaideurs, qu'il croyait entendre nuit et jour, étaient pour lui une perpétuelle et vive sollicitation..... Selon cette parole du Sage : « La justice vaut mieux devant Dieu que de lui offrir des victimes ». Car quelle plus sainte hostie, quel encens plus doux, quelle prière plus agréable, que de faire entrer devant soi la cause de la veuve, que d'essuyer les larmes du pauvre oppressé, et de faire taire l'ini-

---

1. « Il savait, dit Fléchier, qu'un juge doit rendre compte non seulement de son travail, mais encore de son loisir ; qu'il est également coupable de laisser triompher la malice des uns, ou languir la misère des autres ; qu'il doit racheter le temps et abréger les mauvais jours que le procès donne à des misérables qui ne sont pas moins ruinés par la longueur des procédures, que par l'erreur des jugements. » (*Oraison funèbre de Le Tellier.*)

— Il n'en était pas toujours ainsi : « *Orante*, dit La Bruyère, plaide depuis dix ans entiers en règlement de juges pour une affaire juste, capitale, et où il y va de toute sa fortune : elle saura peut-être dans cinq années quels seront ses juges, et dans quel tribunal elle doit plaider le reste de sa vie. »

(*De quelques usages*, 41.)

Rabelais conclut par cette réflexion l'histoire de maître Janotus et de son procès contre la Sorbonne : « L'arrest sera donné es prochaines calendes grecques, c'est-à-dire jamais... Les articles de Paris chantent que Dieu seul peut faire choses infinies. Nature rien ne fait immortel... Mais ces avalleurs de frimars font les procès, devant eux pendans, et infinis et immortels... » La longueur des procès est de tous les abus de justice le plus continuellement dénoncé par les prédicateurs et les écrivains satiriques de tous les temps.

quité par toute la terre!.... Dans les audiences vulgaires, l'un, toujours précipité, vous trouble l'esprit ; l'autre, avec un visage inquiet et des regards incertains, vous ferme le cœur ; celui-là se présente à vous par coutume ou par bienséance, et il laisse vaguer ses pensées sans que vos discours arrêtent son esprit distrait ; celui-ci, plus cruel encore, a les oreilles bouchées par ses préventions, et, incapable de donner entrée aux raisons des autres, il n'écoute que ce qu'il a dans son cœur. A la facile audience de ce sage magistrat, et par la tranquillité de son favorable visage, une âme agitée se calmait. C'est là qu'on trouvait « ces douces réponses qui apaisent la colère », et « ces paroles qu'on préfère aux dons ». Il connaissait les deux visages de la justice : l'un facile dans le premier abord ; l'autre sévère et impitoyable, quand il faut conclure. Là, elle veut plaire aux hommes, et également contenter les deux partis ; ici, elle ne craint ni d'offenser le puissant, ni d'affliger le pauvre et le faible.....

(Oraison funèbre de Le Tellier.)

X

Il y a des gens qui promettent tout, ou par faiblesse, parce qu'ils n'ont pas la hardiesse de résister en face, ou par légèreté, ou par tromperie. Ils n'osent vous dire qu'ils ne veulent pas se corriger, et, quoique peu résolus à vous obéir, ils vous disent : « Seigneur, je m'en vais. » Ils vous appellent : « Seigneur ». Ils ont un certain respect, ils sont en apparence prompts à obéir ; ils ne disent pas : « J'irai », mais « je vais ». Vous diriez qu'il va marcher, et que tout est fait. Cependant il n'obéit pas : il ne bouge pas de sa place, ou parce qu'il veut vous tromper, ou, ce qui est pis, parce qu'il se trompe lui-même, et se croit plus de volonté et plus de courage qu'il n'en a.

(Méditations sur l'Évangile.)

XI

On en voit qui passent leur vie à tourner un vers, à arrondir une période ; en un mot, à rendre agréables des choses, non seulement inutiles, mais encore dangereuses, comme à chanter un amour feint ou agréable, et à remplir l'univers des folies de leur jeunesse égarée. Aveugles admirateurs de leurs ouvrages, ils ne peuvent souffrir ceux des autres : ils tâchent, parmi les grands, dont ils flattent les erreurs et les faiblesses, de gagner des suffrages pour leurs vers. S'ils remportent, ou qu'ils s'imaginent remporter l'applaudissement du public, enflés de ce succès ou vain, ou imaginaire, ils apprennent à mettre leur félicité dans des voix confuses, dans un bruit qui se fait dans l'air, et prennent rang parmi ceux à qui le Prophète adresse ce reproche : « Vous qui vous réjouissez dans le néant. » Que si quelque critique vient à leurs oreilles, avec un dédain apparent et une douleur véritable, ils se font justice à eux-mêmes : de peur de les affliger, il faut bien qu'une troupe d'amis flatteurs prononce pour eux et les assure du public. Attentifs à son jugement, où le goût, c'est-à-dire ordinairement la fantaisie et l'humeur, a plus de part que la raison, ils ne songent pas à ce sévère jugement où la vérité condamnera l'inutilité de leur vie, la vanité de leurs travaux, la bassesse de leurs flatteries, et à la fois le venin de leurs mordantes satires ou de leurs épigrammes piquantes ; plus que tout cela les douceurs et les agréments qu'ils auront versés sur le poison de leurs écrits, ennemis de la piété et de la pudeur.....

Il a contenté l'oreille ; il a étalé le beau tour de son esprit, le beau son de sa voix, et la vivacité de ses expressions : c'est assez à la poésie. Il ne croit pas que la vérité lui soit nécessaire.

(*Traité de la Concupiscence,* ch. XVIII.)

XII

Le jeune homme. — Vous dirai-je ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans? Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux[1], ne leur permet rien de rassis et de modéré. Dans les âges suivants on commence à prendre son pli, les passions s'appliquent à quelques objets, et alors celle qui domine ralentit du moins la fureur des autres : au lieu que cette verte jeunesse n'ayant rien encore de fixe ni d'arrêté, en cela même qu'elle n'a point de passion dominante par-dessus les autres, elle est emportée, elle est agitée tour à tour de toutes les tempêtes des passions, avec une incroyable violence[2]. Là, les folles amours, là le luxe, l'ambition et le vain désir de paraître exercent leur empire sans résistance. Tout s'y fait par une chaleur inconsidérée; et comment accoutumer à la règle, à la solitude, à la discipline, cet âge qui ne se plaît que dans le mouvement et dans le désordre, qui n'est presque jamais dans une action composée, et « qui n'a honte que de la modération et de la pudeur? *Et pudet non esse impudentem.* »

---

1. « La jeunesse, dit La Rochefoucauld, est une ivresse continuelle : c'est la fièvre de la raison (*Maximes*, 271). — Platon, parlant du jeune homme, dit que « sa nature ardente ne peut demeurer en repos » (*Des Lois*, liv. II). — Cette comparaison du jeune homme avec un vin fumeux a été faite par le poète comique grec Alexis, des œuvres duquel il ne reste que quelques fragments : « L'homme, de sa nature, est en quelque sorte semblable au vin. Il faut que le vin nouveau et le jeune homme jettent leur premier bouillon. »

2. Dans le panégyrique de saint Benoît, Bossuet parle aussi de « cet âge ardent où je ne sais quoi commence à se remuer dans le cœur, que la contagion des mauvais exemples et sa propre inquiétude précipitent à toute sorte d'excès ».

Certes quand nous nous voyons penchants sur le retour de notre âge, que nous comptons déjà une longue suite de nos ans écoulés, que nos forces se diminuent, et que le passé occupant la partie la plus considérable de notre vie, nous ne tenons plus au monde que par un avenir incertain ; ah ! le présent ne nous touche plus guère. Mais la jeunesse qui ne songe pas que rien lui soit encore échappé, qui sent sa vigueur entière et présente, ne songe aussi qu'au présent et y attache toutes ses pensées. Dites-moi, je vous prie, celui qui croit avoir le présent tellement à soi, quand est-ce qu'il s'adonnera aux pensées sérieuses de l'avenir ? Quelle apparence de quitter le monde, dans un âge où il ne nous présente rien que de plaisant ? Nous voyons toutes choses selon la disposition où nous sommes : de sorte que la jeunesse, qui semble n'être formée que pour la joie et pour les plaisirs, ah ! elle ne trouve rien de fâcheux ; tout lui rit, tout lui applaudit. Elle n'a point encore d'expérience des maux du monde, ni des traverses qui nous arrivent : de là vient qu'elle s'imagine qu'il n'y a point de dégoût, de disgrâce pour elle. Comme elle se sent forte et vigoureuse, elle bannit la crainte et tend les voiles de toutes parts à l'espérance qui l'enfle et qui la conduit [1].

(Panégyrique de Saint Bernard.)

---

1. On lirait avec intérêt, après ce portrait du jeune homme par Bossuet, le portrait qu'en fait Aristote (*Rhét.* II, 12), et dont il semble bien que Bossuet se soit souvenu. Gandar fait ce rapprochement et ajoute : « A mesure qu'il s'abandonne à son génie, Bossuet relève la rigueur toute philosophique de sa pensée, par une variété de tours et une souplesse d'expressions qu'Aristote n'a pas connues,... et surtout par cette noble image du navire aux voiles hardies, enflées par l'espérance, Bossuet rivalise avec les poètes, il unit à la grâce de Virgile la hardiesse des Psaumes. »

(Gandar, *Bossuet orateur*, 127.)

XIII

Luther. — Martin Luther, augustin de profession, docteur et professeur en théologie dans l'université de Wittemberg, donna le branle à ces mouvements. Les deux partis de ceux qui se sont dits *réformés*, l'ont également reconnu pour l'auteur de cette nouvelle réformation. Ce n'a pas été seulement les luthériens, ses sectateurs, qui lui ont donné à l'envi de grandes louanges. Calvin admire souvent ses vertus, sa magnanimité, sa constance, l'industrie incomparable qu'il a fait paraître contre le Pape : « C'est la trompette, ou plutôt c'est le tonnerre, c'est la foudre qui a tiré le monde de sa léthargie : ce n'était pas Luther qui parlait, c'était Dieu qui foudroyait par sa bouche[1]. »

Il est vrai qu'il eut de la force dans le génie, de la véhémence dans ses discours, une éloquence vive et impétueuse, qui entraînait les peuples et les ravissait; une hardiesse extraordinaire quand il se vit soutenu et applaudi, avec un air d'autorité qui faisait trembler devant lui ses disciples; de sorte qu'ils n'osaient le contredire ni dans les grandes choses, ni dans les petites.

(*Histoire des variations*, livre I.)

XIV

Calvin. — Je ne sais si le génie de Calvin se serait trouvé aussi propre à échauffer les esprits, et à émouvoir les peuples, que le fut celui de Luther : mais, après les mouvements excités, il s'éleva en beaucoup de pays, principalement en France,

---

1. *Calv. 2 def. Vestph. opusc.*, fol. 785, 787 et seq. (note de Bossuet).

au-dessus de Luther même, et se fit le chef d'un parti qui ne cède guère à celui des luthériens.

Par son esprit pénétrant et par ses décisions hardies, il raffina sur tous ceux qui avaient voulu en ce siècle-là faire une église nouvelle, et donna un nouveau tour à la réforme prétendue... Se voir exposé aux yeux de toute l'Europe comme sur un grand théâtre; s'y voir par son éloquence dans les premiers rangs ; et s'y être fait un nom et une autorité qu'on respecte dans un grand parti : Calvin ne s'en peut taire; c'est pour lui un doux appât; et c'est celui qui a fait tous les hérétiques...

Rien ne le flattait davantage que la gloire de bien écrire; et Vestphale, luthérien, l'ayant appelé déclamateur : « Il a beau faire, dit-il, jamais il ne le persuadera à personne; et tout le monde sait combien je sais presser un argument, et combien est précise la brièveté avec laquelle j'écris. »

C'est se donner en trois mots la plus grande gloire que l'art de bien dire puisse attirer à un homme... Donnons-lui donc, puisqu'il le veut tant, cette gloire d'avoir aussi bien écrit qu'homme de son siècle : mettons-le même, si l'on veut, au-dessus de Luther : car encore que Luther eût quelque chose de plus original et de plus vif, Calvin, inférieur par le génie, semblait l'avoir emporté par l'étude. Luther triomphait de vive voix; mais la plume de Calvin était plus correcte, surtout en latin; et son style, qui était plus triste, était aussi plus suivi et plus châtié. Ils excellaient l'un et l'autre à parler la langue de leur pays; l'un et l'autre étaient d'une véhémence extraordinaire; l'un et l'autre par leurs talents se sont fait beaucoup de disciples et d'admirateurs; l'un et l'autre enflés de ces succès ont cru pouvoir s'élever au-dessus des Pères ; l'un et l'autre n'ont pu souffrir qu'on les contredît, et leur éloquence n'a été en rien plus féconde qu'en injures.

(*Histoire des variations*, liv. IX.)

XV

Carlostadt et Luther. — Carlostadt, si nous en croyons les luthériens, était un homme brutal, ignorant, artificieux pourtant et brouillon, sans pitié, sans humanité, et plutôt juif que chrétien... [Dans un sermon que Luther] prêcha à Iène, en présence de Carlostadt, il ne manqua pas de le traiter de séditieux. C'est par là que commença la rupture. J'en veux ici raconter la mémorable histoire, comme elle se trouve parmi les œuvres de Luther, comme elle est avouée par les luthériens, et comme les historiens protestants l'ont rapportée. Au sortir du sermon de Luther, Carlostadt le vint trouver à l'Ourse-Noire, où il logeait... Là, parmi d'autres discours, et après s'être excusé le mieux qu'il put sur la sédition, Carlostadt déclara à Luther qu'il ne pouvait souffrir son opinion de la présence réelle. Luther avec un air dédaigneux le défia d'écrire contre lui, et lui promit un florin d'or s'il l'entreprenait. Il tira le florin de sa poche. Carlostadt le met dans la sienne. Ils touchèrent en la main l'un de l'autre, en se promettant mutuellement de se faire bonne guerre. Luther but à la santé de Carlostadt et du bel ouvrage qu'il allait mettre au jour. Carlostadt fit raison, et avala le verre plein : ainsi la guerre fut déclarée à la mode du pays, le 22 août 1524. L'adieu des combattants fut mémorable. « *Puissé-je te voir sur la roue !* » dit Carlostadt à Luther. — « *Puisses-tu te rompre le col avant que de sortir de la ville* »[1]. — L'entrée n'avait pas été moins agréable. Par les soins de Carlostadt, Luther, entrant dans Orlemonde, *fut reçu à grands coups de pierres, et presque accablé de boue*. Voilà le nouvel Évangile ; voilà les actes des nouveaux apôtres[2].

(*Histoire des variations*, liv. II.)

---

1. *Epist. Luth. ad. Argent.*, tom. VII, fol. 302 (note de Bossuet).
2. Nous pourrions citer, toujours dans cette *Histoire des Varia-*

XVI

Jean-Baptiste. — Voici le Prédicateur qui réclame votre audience. Il a raison de dire, en se définissant lui-même, qu'il est une voix, parce que tout parle en lui : sa vie, ses jeûnes, ses austérités, cette pâleur, cette sécheresse de son visage, l'horreur de ce cilice de poils de chameau qui couvre son corps, et de cette ceinture de cuir qui serre ses reins, sa retraite, sa solitude, le désert affreux qu'il habite; tout parle, tout crie, tout est animé. Tels devraient être les prédicateurs... A voir ce prédicateur si exténué, ce squelette, cet homme qui n'a point de corps, dont le cri néanmoins est si perçant, on pourrait croire qu'en effet ce n'est qu'une voix... Mais au bruit de cette voix, non seulement le désert est ému, mais les villes sont troublées, les peuples tremblants, les provinces alarmées. On voit accourir aux pieds de saint Jean-Baptiste toute la Judée saisie de frayeur, tant il annonce fortement aux hommes les sévères jugements de Dieu qui les pressent et qui les poursuivent : « Race de vipères !... »

(Sermon sur la véritable conversion, IVe dim. de l'Avent.)

---

tions, plusieurs autres portraits, entre autres, au livre V, celui du « doux et sincère » Mélanchthon, et, au livre VIII, celui de « l'ambitieux » Cranmer, deux merveilleuses études d'âmes. Dans l'oraison funèbre d'Henriette-Marie de France, le portrait de Charles Ier. Nous y renvoyons nos lecteurs.

XIII

Les Femmes

I

Les femmes n'ont pas moins de penchant à être vaines par leur esprit que par leur corps. Souvent les lectures qu'elles font avec tant d'empressement, se tournent en parures vaines et en ajustements immodestes de leur esprit : souvent elles lisent par vanité, comme elles se coiffent.

(Sermon sur les Obligations de l'état relig.)

II

Qui pourrait raconter tous les artifices dont les femmes se servent pour attirer les regards? Et encore quels sont ces regards? Et puis-je en parler dans cette chaire? Non, c'est assez de vous dire que les regards qui leur plaisent ne sont pas des regards indifférents; ce sont de ces regards ardents et avides qui boivent à longs traits, sur leurs visages, tout le poison qu'elles ont préparé pour les cœurs : ce sont ces regards qu'elles aiment [1].

(Sermon pour une vêture : Mlle de Bouillon.)

---

1. Bourdaloue, lui aussi, avec une liberté de langage toute apostolique, et une énergie que les prédicateurs d'aujourd'hui ne connaissent plus guère, reproche aux femmes et aux filles du siècle « ces artifices de la vanité humaine employés à relever les agréments d'une beauté pernicieuse ». (*Sermon sur l'Impureté.*)

III

Quel est leur égarement quand la gloire les possède ? Je ne daignerai ici vous représenter la faiblesse de celles qui mettent toute leur gloire dans la parure ; qui s'imaginent être assez ornées, quand elles amassent autour de leur corps ce qu'il y a de plus curieux ou de plus rare dans l'art ou dans la nature... Parlons plutôt de celles qui, fières par leur beauté ou par la supériorité de leur génie, sont d'autant plus captives de la gloire, qu'elles pensent que pour l'acquérir elles n'ont besoin que de leurs personnes et de leurs propres avantages. C'est par là qu'elles prétendent se faire un empire qui se soutient de soi-même sans aucun secours emprunté. Ah ! le malheureux empire ! Et peuvent-elles en être orgueilleuses, quand elles songent à quel joug et à quelle honte les destinent leurs propres captifs ? Et toutefois elles se flattent de cette souveraineté. En effet, l'image en est éclatante. Les hommes ne méprisent rien tant que la flatterie et la servitude. Pour elles, on peut descendre à tout ce que la servitude a de plus bas, et la flatterie de plus servile et de plus rampant, jusqu'à les traiter de « divinités »[1] ; et ce titre, que les flatteurs n'ont jamais donné aux plus grands monarques sans offenser les oreilles des courtisans les plus dévoués, se prodigue tous les jours à ces idoles avec l'applaudissement de tout le beau monde. Pour elles enfin on croit tout permis ; et le monde, tant il est aveugle et sensuel, excuse en leur faveur non seulement la folie et l'extravagance, mais

1. « La femme, a écrit un auteur contemporain, est la plus grande mystification que Dieu ait jamais faite à l'homme. Il y a six mille ans, pour le moins, que la femme conte à l'homme la même bourde, et que l'homme s'y laisse prendre : « Adore-moi, « tu seras Dieu... » L'homme adore, et il est bête. »
(H. Meillach.)

encore le crime et la perfidie : tout est permis pour leur plaire et les servir.

Quel est, après cela, leur vanité et leur emportement ? C'est ce que je n'entreprends pas de vous expliquer. Aussi mettent-elles toute leur vertu dans leur fierté. Le dirai-je dans cette chaire ? Leur chasteté même est un orgueil[1]; elles craignent plutôt d'abaisser leur gloire, que de souiller leur vertu et leur innocence. Ce n'est pas leur honnêteté qu'elles veulent conserver, mais leur supériorité et leurs avantages[2]. Et certes, si elles aimaient la vertu, se plairaient-elles à faire naître tant de désirs qui lui sont contraires[3] ? Et les verrions-nous se piquer non moins de corrompre dans les autres la chasteté, que de la garder en elles-mêmes ? C'est par là qu'elles se rendent coupables de l'idolâtrie publique ? J'appelle ainsi les attachements criminels qui déshonorent la face du christianisme et mettent tant de fausses divinités en la place du Dieu véritable. Tertullien disait autrefois aux

---

1. « L'honnêteté des femmes est souvent l'amour de leur réputation et de leur repos. »

(La Rochefoucauld, *Maximes* 205.)

2. « La sévérité des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté. »

(Ibid., 204.)

3. Bourdaloue vient de flétrir la scandaleuse liberté de langage qu'affectent certains hommes. Il continue : « Mais qu'est-ce de voir des femmes dans le christianisme s'accoutumer à de semblables discours, en faire un divertissement et un jeu, en aimer la raillerie et les équivoques, se plaire à les entendre, ou ne témoigner là-dessus qu'une fausse répugnance, et d'un air qui, bien loin d'arrêter la licence, ne sert qu'à la rendre encore plus hardie et qu'à l'exciter ! » — Plus loin, il parle « de ces douceurs vraies ou fausses, témoignées à un homme mondain, dont on entretient par là les criminelles espérances, pour être un jour responsable de ses iniquités les plus secrètes » ; — « de ces habillements immodestes, que ni la coutume ni la mode n'autoriseront jamais, parce que ni la mode ni la coutume ne feront jamais de prescription contre le droit divin. » (*Sermon sur l'Impureté*).

sculpteurs qui fabriquaient les idoles : « *Tu colis idola qui facis ut coli possint.* Tu es coupable du crime d'adorer les idoles, toi qui es cause qu'on les peut adorer. »

Et vous, superbes beautés, vaines idoles du monde, pensez-vous être innocentes de l'idolâtrie que vous faites régner sur la terre ? C'est vous qui ornez l'idole, vous qui parez l'autel profane, vous-même qui recevez l'encens et agréez le sacrifice d'abomination[1]. Bien plus, vous ne fabriquez pas seulement l'idole, comme ceux dont parle Tertullien, mais vous-même vous êtes l'idole que le monde adore : et non seulement le soin de vous montrer et de plaire, mais encore ces complaisances, et cette gloire cachée, et ce secret triomphe de votre cœur dans les damnables victoires que vous remportez, en attirent sur vous tout le crime.

(Pour une Profession d'une Dlle que la Reine avait aimée.)

IV

Le plus grand malheur des femmes c'est qu'ordinairement le désir de plaire est leur passion dominante[2] ; et comme,

---

1. « Les dames chrétiennes sont maintenant plus païennes que les païennes mêmes en ce qui regarde l'immodestie et le luxe de leurs habits... Elles semblent n'être sur la terre et n'avoir une âme que pour servir leur corps. Combien en voit-on uniquement occupées à le parer, à le nourrir, à l'embellir, à le plâtrer ! Combien en feraient, s'il leur était possible, l'idole du monde, et en font, sans y penser, une victime de l'enfer. »

(*Sermon pour la fête de sainte Geneviève.*) (*Sermon sur la cérémonie des Cendres.*)

2. « Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire et sur l'opinion qu'elle a de sa beauté... » Dans un autre passage de ce même chapitre, La Bruyère insiste sur ce désir de plaire qui est la *passion dominante* des femmes. Il cherche à distinguer la femme galante de la femme coquette : « Une femme galante,

pour le malheur des hommes, elles n'y réussissent que trop facilement, il ne faut pas s'étonner si leur vanité est souvent extrême, étant nourrie et fortifiée par une complaisance presque universelle. Qui ne voit avec quelle pompe elles étalent cette beauté qui ne fait que colorer la superficie ? Que si elles se sentent dans l'esprit quelques avantages plus considérables, combien les voit-on empressées à les faire éclater dans leurs entretiens ! Et quel paraît leur triomphe, lorsqu'elles s'imaginent charmer tout le monde ? C'est la raison principale pour laquelle, si je ne me trompe, on les exclut des sciences ; parce que, quand elles pourraient les acquérir, elles auraient trop de peine à les porter [1]...

(*Panégyrique de sainte Catherine.*)

---

dit-il, veut qu'on l'aime ; il suffit à une coquette d'être trouvée aimable et de passer pour belle. Celle-là cherche à engager, celle-ci se contente de plaire. La première passe successivement d'un engagement à un autre ; la seconde a plusieurs amusements tout à la fois ; ce qui domine dans l'une c'est la passion et le plaisir, et dans l'autre c'est la vanité et la légèreté. »

(La Bruyère, *Des Femmes.*)

1. « Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ? Par quelles lois, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages ? Ne se sont-elles pas, au contraire, établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la faiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté... Mais à quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes, qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, aient sur eux cet avantage de moins. » (La Bruyère, *Des Femmes*, 49.) — Montaigne leur donne ce conseil : « Si les dames bien nées me croient, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses : elles cachent et couvrent leurs beaultez soubs des beaultez étrangères... que leur fault-il, que vivre aymées et honorées ? Elles n'ont et ne sçavent que trop pour cela... Avecques cette science, elles commandent à baguette, et régentent les régents et l'eschole. » (*Essais*, III.) — On connaît l'opinion de

V

Voyez cette femme amoureuse de sa fragile beauté, qui se fait à elle-même un miroir trompeur, où elle répare sa mai-

---

Molière sur ce point. Veut-on savoir ce que pensait là-dessus J. de Maistre ? C'est si joliment dit que nous ne résistons pas au plaisir de le citer. Dans une lettre à sa fille, Mlle Constance, il lui écrit : « ... Voltaire a dit, à ce que tu me dis (car, pour moi, je n'en sais rien : je ne l'ai jamais tout lu, et il y a trente ans que je n'en ai pas lu une ligne), que *les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes*, etc. ; c'est un compliment fait à quelque jolie femme, ou bien c'est une des cent mille et mille sottises qu'il a dites dans sa vie. La vérité est précisément le contraire. *Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre...* ; mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela : c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde : *un honnête homme et une honnête femme...* Quant à la science, c'est une chose très dangereuse pour les femmes. On ne connaît presque pas de femmes savantes qui n'aient été ou malheureuses ou ridicules par la science. Elle les expose habituellement au *petit* danger de déplaire aux hommes et aux femmes (pas davantage) : aux hommes, qui ne veulent pas être égalés par les femmes ; et aux femmes, qui ne veulent pas être surpassées. La science, de sa nature, aime à paraître ; car nous sommes tous orgueilleux. Or, voilà le danger : car la femme ne peut être savante impunément qu'à la charge de cacher ce qu'elle sait, avec plus d'attention que l'autre n'en met à le montrer... Juge ce qu'il en est d'une petite demoiselle qui s'avise de monter sur le trépied pour rendre des oracles ! Une coquette est plus aisée à marier qu'une savante ; car, pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare ; au lieu que, pour épouser la coquette, il ne faut qu'être fou, ce qui est très commun... »

Dans une autre lettre à sa fille, J. de Maistre revient encore sur ce même sujet : « L'erreur de certaines femmes est d'imaginer que, pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des hommes. Il n'y a rien de plus faux... Permis aux poètes de dire : « *Les femmes sont arrivées à la perfection dans tous les arts dont*

greur extrême et rétablit ses traits effacés [1] ; ou qui fait peindre dans un tableau trompeur ce qu'elle n'est plus, et s'imagine reprendre ce que les ans lui ont ôté [2] : telle est la séduction, telle est la faiblesse de la louange, de la réputation, de la gloire.

(*Traité de la Concupiscence*, ch. XVII.)

---

elles se sont occupées. » Je t'ai fait voir ce que cela vaut... Au reste, ma chère enfant, il ne faut rien exagérer ; je crois que les femmes, en général, ne doivent point se livrer à des connaissances qui contrarient leurs devoirs ; mais je suis fort éloigné de croire qu'elles doivent être parfaitement ignorantes. Je ne veux pas qu'elles croient que Pékin est en France, ni qu'Alexandre le Grand demanda en mariage une fille de Louis XIV. La belle littérature, les moralistes, les grands orateurs, etc., suffisent pour donner aux femmes toute la culture dont elles ont besoin... »

1. « Si les femmes étaient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé et aussi plombé qu'elle se le font par le rouge et par la peinture dont elle se fardent, elles seraient inconsolables. »

(La Bruyère, *Des femmes*, 6.)

2. Qui s'efforce, comme dit Racine,

A réparer des ans l'irréparable outrage.

(*Athalie.*)

XIV

Faux dévots, Hypocrites, Flatteurs.

I

Les faux dévots et les hypocrites sont les plus pernicieux ennemis de Dieu, qui combattent contre lui sous ses étendards. Nul ne ravilit davantage l'honneur de la piété que l'hypocrite qui la fait servir d'enveloppe et de couverture à sa malice[1]. Nul ne viole la sainte majesté de Dieu d'une manière plus sacrilège que l'hypocrite qui, s'autorisant de son nom auguste, lui veut donner part à ses crimes, et le choisit pour protecteur de ses vices, lui qui en est le censeur. Nul donc ne trouvera Dieu juge plus sévère que l'hypocrite qui a entrepris de le faire en quelque façon son complice[2].

---

1. « Hypocrisie, qui, sous prétexte de perfection, vas à la destruction, et qui, sous ombre de ne vouloir rien de médiocre dans le culte de Dieu, anéantis visiblement, quoique insensiblement, le culte de Dieu ; — hypocrisie, qui sous l'austérité des paroles, caches les actions les plus basses et les plus honteuses, et qui, sous le masque d'une fausse régularité, insultes à la véritable et solide piété !... »

(Bourdaloue, *Sermon sur le Jugement de Dieu.*)

2. « Les autres pécheurs, connus dans le monde pour ce qu'ils étaient, en cela même qu'ils auront été connus, auront déjà été à demi jugés, et déjà, par avance, auront essuyé une partie de l'humiliation que leur doit causer le jugement de Dieu ; — mais l'hypocrite, à qui il faudra quitter le masque de cette fausse gloire, dont il s'était toujours paré ;... mais quiconque aura su l'art de tromper, et qui alors se trouvera dans la nécessité affreuse

Mais ne parlons pas toujours de ceux qui contrefont les religieux. Le monde a encore d'autres hypocrites [1]. N'y a-t-il

---

de faire une réparation solennelle à la vérité : ah ! chrétiens, c'est pour ceux-là que le jugement de Dieu aura quelque chose de bien désolant. » (Id., *loc. cit.*)

1. Bourdaloue nous fait connaître lui aussi ces autres hypocrites et les marque d'un trait : « Cette femme qui aura passé pour vertueuse et dont les commerces viendront à être publiés ; ce magistrat que l'on aura cru un exemple d'intégrité et dont les injustices seront mises dans un plein jour ; ce prétendu homme d'honneur dont on verra les fourberies ; cet ami, sur qui l'on comptait, dont les lâches trahisons seront éclaircies et vérifiées ; etc., etc. » (Id., *loc. cit.*)

— Cf. La Rochefoucauld : « Il y a, dans les afflictions, diverses sortes d'hypocrisie : dans l'une, sous prétexte de pleurer la perte d'une personne qui nous est chère, nous nous pleurons nous-mêmes ; nous regrettons la bonne opinion qu'elle avait de nous ; nous pleurons la diminution de notre bien, de notre plaisir, de notre considération. Ainsi les morts ont l'honneur des larmes qui ne coulent que pour les vivants. Je dis que c'est une espèce d'hypocrisie, à cause que, dans ces sortes d'afflictions, on se trompe soi-même. Il y a une autre hypocrisie qui n'est pas si innocente, parce qu'elle impose à tout le monde : c'est l'affliction de certaines personnes qui aspirent à la gloire d'une belle et immortelle douleur. Après que le temps, qui consume tout, a fait cesser celle qu'elles avaient en effet, elles ne laissent pas d'opiniâtrer leurs pleurs, leurs plaintes et leurs soupirs ; elles prennent un personnage lugubre, et travaillent à persuader, par toutes leurs actions, que leur déplaisir ne finira qu'avec leur vie. » (*Maximes*, 223.)

Citons encore ces réflexions, si profondément vraies, que nous empruntons à M. Maurice Donnay, de l'Académie française, dans ses très intéressantes Conférences sur Molière : « Tartuffe nous remplit d'horreur, d'effroi et de dégoût, parce qu'il symbolise à nos yeux l'hypocrisie, la religieuse et toutes les autres, philosophique, scientifique, politique, sociale, humanitaire. Comme l'a très bien dit Alfred Capus, un homme riche et heureux qui prêche la révolte sociale sans s'être préalablement dépouillé de ses biens, n'est peut-être pas un imposteur moins dangereux que celui de Molière. A la place de : peut-être, il faut dire : certainement. Débarrassons la comédie de toute son exégèse, Tartuffe

pas des hypocrites d'honneur, des hypocrites d'amitié, des hypocrites de probité et de bonne foi, qui en ont toujours à la bouche les saintes maximes, mais pour être seulement des lacets aux simples et des pièges aux innocents ; si accommodants, si souples et si adroits, qu'on donne dans leurs filets, et ceux mêmes qui les connaissent ?... Ils ont assez estimé la vertu[1] pour la faire servir de prétexte, de montre et de parade, et ne l'ont pas toutefois assez estimée pour la faire servir de règle.

(Sermon sur le Jugement dernier, 1er dimanche de l'Avent.)

II

Hypocrite ! La plus mauvaise hypocrisie, c'est de condamner tout le monde[2]. On fait par là le vertueux, on prétend

---

pour nous est l'hypocrite ; c'est-à-dire l'homme le plus néfaste dans toutes les classes et dans tous les partis, pour sa classe et pour son parti, que ce soit un faux dévot, un mauvais prêtre, un politicien arriviste, un général antimilitariste, un débauché féministe, un patron anarchiste ou un agent de change collectiviste..... »

1. « L'hypocrise, a dit La Rochefoucauld, est un hommage que le vice rend à la vertu ». (Ibid., 218.) — Vauvenargues : « L'utilité de la vertu est si manifeste, que les méchants la pratiquent par intérêt. » Et encore : « Quand le vice veut procurer quelque grand avantage au monde, pour surprendre l'admiration, il agit comme la vertu. »

2. « Hypocrisie, qui, par un raffinement d'orgueil déguisé sous le nom de zèle, condamnes tout le genre humain, et n'as de charité pour personne ; — hypocrisie, qui, pour parvenir à tes fins, remues toutes sortes de ressorts, formes toutes sortes d'intrigues, emploies toutes sortes de moyens, ne trouvant rien d'injuste dès qu'il te peut être utile, ni rien qui ne soit permis dès qu'il sert à ton avancement et à ton progrès... »

(Bourdaloue, *Sermon sur le Jugement dernier.*)

faire admirer la régularité de ses mœurs, la sévérité de sa doctrine ; c'est un homme incorruptible qui ne flatte et qui n'épargne personne ; mais, l'hypocrite qu'il est, il ne songe pas seulement à se corriger. Il épilogue sans cesse sur les défauts les plus légers des autres, et il ne songe pas seulement aux vices énormes qui l'accablent. Il n'y a point d'hommes plus indulgents pour eux-mêmes que ces impitoyables censeurs de la vie des autres [1].

(Méditations sur l'Évangile.)

---

1. Comme Alceste, par exemple, cet implacable redresseur de torts, cet impitoyable censeur de la vie des autres, qui ne sait pas se défendre d'une grande faiblesse de cœur pour une coquette comme Célimène, ce qui lui vaut de son ami Philinte cette réplique :

. . . . Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture, où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez ?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il me semble,
Vous et le genre humain, si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux :
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage...

(*Misanthrope*, act. I, sc. I.)

La même mésaventure arrive à Arsinoë qui, avec un ton de Tartuffe, fait la leçon à Célimène, et s'attire de la bouche de celle-ci cette verte riposte. C'est la réponse du berger à la bergère :

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre ;
Un tel avis m'oblige, et loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnaître à l'instant la faveur
Par un avis aussi qui touche votre honneur.
. . . .
Là, votre pruderie et vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle ;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
. . . .
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,

III

Tout homme qui consulte fait l'homme de bien ; car il fait semblant de chercher la vérité. Mais sous ce bel extérieur on cache souvent beaucoup d'artifice ; on tend des pièges aux autres ; on en tend jusqu'à soi-même : et il n'y a rien qui soit plus mêlé de fraude que les consultations, parce que chacun veut qu'on lui réponde selon sa passion [1].

(Méditations sur l'Évangile.)

Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures :
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.

Et la leçon continue avec cette même ironie perfide, avec cette même aigreur féminine. C'est un commentaire parfait du passage de Bossuet que nous citons. — Comparez encore le portrait d'*une femme prude,* dans La Bruyère (III, 48), et cet autre passage que nous empruntons au même chapitre :

«... Elles (*les prudes*) outrent l'austérité et la retraite... Il y a chez elles une émulation de vertu et de réforme qui tient quelque chose de la jalousie : elles ne haïssent pas de primer dans ce nouveau genre de vie, comme elles faisaient dans celui qu'elles viennent de quitter par politique ou par dégoût. »

(La Bruyère, *Des Femmes,* 43.)

— Voyez la *Macette,* de Régnier, satire XIII :

La fameuse Macette à la cour si connue...

1. « Rien n'est moins sincère, dit La Rochefoucauld, que la manière de demander et de donner des conseils : celui qui en demande paraît avoir une déférence respectueuse pour les sentiments de son ami, bien qu'il ne pense qu'à lui faire approuver les siens, et à le rendre garant de sa conduite ; et celui qui conseille paye la confiance qu'on lui témoigne d'un zèle ardent et désintéressé, quoiqu'il ne cherche le plus souvent, dans les conseils qu'il donne, que son propre intérêt ou sa gloire. »

(*Maximes,* 116.)

IV

Les Pharisiens se faisaient de grandes franges, ou dilataient les bords de leurs robes, comme gens bien attentifs à la loi de Dieu, qui dilataient ce qui était destiné à en rappeler la mémoire. C'est tout ce que Dieu en aura : une vaine parade, une ostentation, une exactitude apparente aux petits préceptes aisés, un mépris manifeste des grands[1], et un cœur livré aux rapines et à l'avarice...

(Méditations sur l'Évangile.)

V

On fait aisément les actes de piété qui ne font point de peine. On parera un autel ; on y placera les reliques ; tout y sera propre et orné ; on bâtira des églises et des monastères : les actions de piété éclatantes, loin de rebuter, on s'en fait honneur. Venons à la pratique de la piété et à la mortification des sens, on n'y veut pas entendre[2]...

(Méditations sur l'Évangile.)

---

1. « La perfection, et par conséquent la vraie piété... c'est cette plénitude de fidélité qui réunit tout et qui embrasse tout, le précepte et le conseil : le précepte par devoir, et le conseil par amour ; le précepte, parce que c'est l'ordre de Dieu, et le conseil, parce que c'est le gré de Dieu. »

(Bourdaloue, *Sermon sur la vraie et la fausse piété.*)

2. « Ne regardons point cette dévotion pharisienne comme un fantôme que la loi de Jésus-Christ a dissipé. Elle subsiste... Une femme est la première à toutes les assemblées ; elle a l'usage de la méditation, et elle aspire à l'oraison la plus relevée : mais venez à la contrarier dans une rencontre ; vous la trouverez fière, hautaine, impatiente et aigre, se prévalant de sa vie régulière et de son exacte vertu pour vouloir être d'ailleurs en liberté de faire

VI

Par quelle erreur de l'esprit humain arrive-t-il qu'on observe la loi en partie, et qu'on ne l'observe pas tout entière ; qu'on en observe les petites choses, et qu'on omet les plus grandes, comme la justice, la miséricorde, la bonne foi ?... Que le monde est plein de ces fausses piétés ! Ils ne voudraient pas qu'il manquât un *Ave Maria* à leur chapelet... Mais les rapines, mais les médisances, mais les jalousies, ils les avalent comme de l'eau : scrupuleux dans les petites obligations, larges sans mesure dans les autres.

(Méditations sur l'Évangile. — Dernière semaine.)

VII

Voici le comble de l'hypocrisie : des actions de piété pour donner couleur au crime [1].

(Méditations sur l'Évangile, id.)

---

tout ce qui lui plaît et selon qu'il lui plaît. — Il faut que chacun souffre de ses caprices et tour à tour essuie ses chagrins... Sur cela, mes chers auditeurs, que puis-je faire autre chose que de reprendre l'anathème lancé par Jésus-Christ, et de redire après lui : *Væ vobis!* Malheur à vous qui faisant état d'être à Dieu, et de vous avancer dans le service de Dieu, voulez porter votre vol aux plus hauts degrés de la sainteté, tandis que vous en négligez les fondements. » (Id., *loc. cit.*)

1. C'est le cas de Tartuffe et d'Onuphre et aussi de don Juan. « L'hypocrisie est un vice à la mode, dit celui-ci, et tous les vices à la mode passent pour des vertus... Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui ; ... Je ne pardonnerai jamais, et garderai tout doucement une haine irréconciliable ; ... Je me ferai le vengeur de la vertu opprimée... etc.

(Molière, *Le Festin de Pierre*, act. v, sc. II.)

— Tartuffe va encore plus loin dans la dissimulation :

VIII

O malheur des malheurs ! La flatterie nous obsède et nous environne ; je dis les grands et les petits : car les hommes sont si faibles, qu'ils ont une condescendance presque universelle, et qu'ils répandent les flatteries sur toutes les têtes [1]. Nous achevons de nous perdre parmi les complaisances que l'on a pour nous ; les flatteurs nous donnent le dernier coup ; et comme le dit saint Paulin, ils mettent le comble à l'iniquité par leurs louanges injustes et artificieuses.

Que dirai-je ici, et quel remède pourrai-je trouver contre un poison si subtil ! Il ne suffit pas d'avertir les hommes de se tenir sur leurs gardes, — car qui ne se tient pas pour tout averti ! Où sont ceux qui ne craignent pas les embûches de la flatterie ? Mais en les craignant on y tombe, et le flatteur

---

Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière ;
Il faisait des soupirs, de grands élancements,
Et baisait humblement la terre à tous moments...
(Molière, *Tartuffe*, I, 5.)

« Un homme dévot n'est ni avare, ni violent, ni injuste, ni même intéressé ; Onuphre n'est pas dévot, mais il veut être cru tel, et par une parfaite, quoique fausse, imitation de la piété, ménage sourdement ses intérêts... »

(La Bruyère : *De la mode*, 24.)

— Il y a une autre sorte d'hypocrisie qui consiste à ne pas oser paraître croyant et vertueux quand on a le bonheur de l'être. On l'appelle le *respect humain*, que Bossuet définit quelque part « ce vain fantôme des âmes infirmes ».

1. Tel Philinte à qui Alceste reproche si durement son « universelle condescendance » :

Allez, vous devriez mourir de pure honte !...
De protestations, d'offres et de serments
Vous chargez la fureur de vos embrassements ;
Et quand je vous demande, après, quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme...
(Molière, *Misanthrope*, act. I, sc. 1.)

nous tourne en tant de façons, qu'il est malaisé de lui échapper. De dire avec cet Ancien qu'on le reconnaîtra par une certaine affectation de plaire en toute rencontre, ce n'est pas aller à la source ; c'est parler de l'artifice le plus vulgaire et du fard le plus grossier de la flatterie. Celle de la Cour est bien plus subtile. Elle sait non seulement avoir de la complaisance, mais encore résister et contredire, pour céder plus agréablement en d'autres rencontres. Elle imite non seulement la douceur de l'ami, mais encore jusqu'à sa franchise et sa liberté [1] ; et nous voyons tous les jours que pendant que nous triomphons d'être sortis des mains d'un flatteur, un autre nous engage insensiblement, que nous ne croyons plus flatteur, parce qu'il flatte d'une autre manière : tant l'appât est délicat et imperceptible, tant la séduction est puissante !

Donc pour arracher la racine d'un mal si pernicieux, allons au principe. Ne parlons plus des flatteurs qui nous environnent au dehors : parlons d'un flatteur qui est au dedans, par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos passions sont des flatteuses, nos plaisirs sont des flatteurs, surtout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir [2] ; et tant que nous écouterons ce flatteur caché, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres : car les flatteurs du dehors, âmes vénales et prostituées, savent bien

---

1. Plutarque a écrit un traité intitulé : *Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'ami* : « Voyez, dit-il, le singe ; il n'est pas propre à garder la maison des larrons comme le chien, ni à porter sur son dos comme le cheval, ni à labourer la terre comme le bœuf. Ainsi en est-il du flatteur. » — Horace fait une autre comparaison non moins humiliante pour le flatteur :

« Ut matrona meretrici dispar erit atque
Discolor, infido scurræ distabit amicus. »

Il y a entre un flatteur et un véritable ami, la même différence qu'il y a entre une honnête femme et une courtisane. (*Epît.*, I, XVIII.)

2. « L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs. »
(La Rochefoucauld, *Maximes*, 2.)

connaître la force de cette flatterie intérieure. C'est pourquoi ils s'accordent avec elle, ils agissent de concert et d'intelligence ; ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette complaisance de notre amour-propre [1], dans cette secrète intrigue de notre cœur, que nous ne pouvons nous tirer de leurs mains, ni reconnaître leur tromperie. Que si nous voulons les déconcerter et rompre cette intelligence, voici l'unique remède : un amour généreux de la vérité, un désir de nous connaître nous-mêmes tels que nous sommes à quelque prix que ce soit. Quelle honte et quelle faiblesse que nous voulions tout connaître excepté nous-mêmes ! Que les autres sachent nos défauts, qu'ils soient la fable du monde, et que nous seuls ne les sachions pas [2] !

(Sermon sur la Charité fraternelle. — Sermon sur le Respect de la Vérité.)

IX

Ah ! que l'amitié de la créature est trompeuse dans ses apparences, corrompue dans ses flatteries, amère dans ses changements, accablante dans ses secours à contre-temps, et

---

1. « La flatterie est une fausse monnaie, qui n'a de cours que par notre vanité » (Id., 158). Et Pascal : « On nous traite comme nous voulons être traités : nous haïssons la vérité, on nous la cache ; nous voulons être flattés, on nous flatte ; nous aimons à être trompés, on nous trompe. » (*Pensées*, II, 8.)

— « *Je sais que tu me flattes,* disait quelqu'un, *mais tu ne m'en plais pas moins.* »

2. « Les faux honnêtes gens sont ceux qui déguisent leurs défauts aux autres et à eux-mêmes ; les vrais honnêtes gens sont ceux qui les connaissent parfaitement, et les confessent. »

(La Rochefoucauld, *Maximes*, 202.)

— Ce passage se trouve, à quelques variantes près, dans les deux sermons indiqués ci-dessus, et dont nous avons un peu mêlé les textes.

dans ses commencements de constance qui rendent l'infidélité plus insupportable.

(3e Sermon pour le Vendredi-Saint.)

X

C'est toujours l'intérêt qui fait les flatteurs[1] ; et c'est pourquoi ce même Judas que le démon de l'intérêt possède, s'abandonne, par même raison, à celui de la flatterie. Il salue Jésus, et il le trahit. Il l'appelle son maître, et il le vend. Il le baise, et il le livre à ses ennemis. C'est l'image parfaite d'un flatteur qui n'applaudit à toute heure à celui qu'il nomme son maître et son patron, que pour trafiquer de lui...

Toutes leurs louanges sont des pièges, toutes leurs complaisances sont des embûches. Ils font des traités secrets dans lesquels ils nous comprennent sans que nous le sachions ; ils s'allient avec Judas : « Que me donnerez-vous, et je vous le mettrai entre les mains ? » Ainsi ordinairement ils nous vendent, et assez souvent ils nous livrent. Défions-nous donc des louanges et des complaisances des hommes[2]. Regardez bien ce flatteur qui épanche tant de parfums sur votre tête : savez-vous qu'il ne fait que couvrir son jeu, et que par cette immense profusion de louanges, qu'il vous donne à pleines

---

1. « On n'aime point à louer, et on ne loue jamais personne sans intérêt... » (La Rochefoucauld, *Maximes*, 114.)

2. Molière s'est souvent raillé de ces « donneurs d'embrassades frivoles, » qui ne répondent à aucun sentiment vrai. Nous avons déjà cité ces vers :

De protestations, d'offres et de serments
Vous chargez la fureur de vos embrassements;
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme... »

(*Misanthrope*, I, sc. 1.)

Bourdaloue parle à peu près comme Molière : « On dit communément, et on a raison de dire : « L'ami de tout le monde n'est ami de personne. Il y a en effet des gens de ce caractère : ils vous

mains, il achète la liberté de décrier votre conduite[1], ou même de vous trahir sans être suspect ? Qui ne te haïrait, ô flatterie ! corruptrice de la vie humaine, avec tes perfides embrassements et tes baisers empoisonnés ?

(3e Sermon pour le Vendredi-Saint.)

XI

Les Princes ont des ennemis contre lesquels ils n'ont jamais l'épée tirée : ce sont les flatteurs[2]. Contre ceux-là le prince n'est jamais sur ses gardes : ce sont cependant les plus proches, et c'est l'une des épreuves de la vertu. Il faut qu'un roi soit au-dessus des louanges ; et il ne doit en être

---

aperçoivent, ils viennent à vous avec un visage ouvert, vous tendent les bras, vous saluent, vous embrassent, vous font les plus belles offres de service. Mais enfin, après mille protestations d'amitié, ils vous quittent, et demandent au premier qu'ils rencontrent comment vous vous appelez, et qui vous êtes. »

(*Pensées diverses.*)

1. « La vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle ; on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie ; et peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il en parle alors sincèrement et sans passion » (Pascal, *Pensées*, II, 8). — Et La Rochefoucauld : « Les hommes ne vivraient pas longtemps en société, s'ils n'étaient les dupes les uns des autres » (*Maximes*, 87). — « Je mets en fait, dit Pascal, que, si tous les hommes savaient exactement ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde » (*Pensées*, VI, 57).

2. Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la vengeance céleste,

a dit Racine (*Phèdre*, IV, sc. VI). — Tacite avait dit, avec son énergique concision : *Pessimorum inimicorum genus, laudantes* (*Agricola*, XLI). Et Massillon : « Le flatteur traite le remords de faiblesse, enhardit la timidité du crime, et lui ôte la seule ressource

touché qu'autant qu'il a sujet de craindre d'être blâmé. On traite délicatement les princes pour leur inspirer de loin *causas odii.*

(Pensées chrétiennes et morales, XXVIII.)

XII

On me loue, on me blâme, on me tient pour indifférent, on me méprise, on ne me connaît pas, ou l'on m'oublie : tout cela ne me touche pas. Je n'en suis pas moins ce que je suis. L'homme se veut mêler d'être créateur ; il me veut donner un être dans son opinion ou dans celle des autres[1] ; mais cet être qu'il me veut donner, est un néant. Car qu'est-ce qu'un être qu'on me veut donner, et qui néanmoins n'est pas en moi, sinon une illusion, une ombre, une apparence, c'est-à-dire, dans le fond, un néant ? Qu'est-ce que mon ombre, qui me suit toujours, tantôt derrière, tantôt à côté ? Est-ce mon être, ou quelque chose de mon être ? Rien de tout cela. Mais cette ombre semble marcher et se remuer avec moi ; ce n'en est pas plus mon être. Ainsi en est-il du jugement des hommes, qui veut me suivre partout, me peindre, me figurer, me faire mouvoir à sa fantaisie, et il croit par là me donner

---

qui pourrait les ramener à la pudeur de l'ordre et à la raison... On aurai dû établir les mêmes peines pour l'adulation que pour la révolte. » — Rapprochez de cette pensée de Massillon le caractère de Narcisse (Racine, *Britannicus*), tel qu'il se révèle particulièrement dans la scène 2e de l'acte II, et dans la scène 4e de l'acte IV. Comme le « Monstre naissant », que Racine a voulu peindre en Néron, se développe sous les perfides et criminelles flatteries de ce courtisan infâme !

1. « Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir et à conserver cet être imaginaire, et nous négligeons le véritable. »

(Pascal, *Pensées,* II, 1.)

une sorte d'être. Mais au fond, je le sens bien, ce n'est qu'une ombre, qu'une lumière changeante qui me prend tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, allonge, apetisse, augmente, diminue cette ombre qui me suit, la fait paraître en diverses sortes en ma présence, et la fait aussi disparaître en se retirant tout à fait sans que je perde rien du mien.

Et qu'est-ce que cette image de moi-même que je vois encore plus expresse, et en apparence plus vive dans cette eau courante? Elle se brouille, et souvent elle s'efface elle-même, elle disparaît quand cette eau est trouble. Qu'ai-je perdu? Rien du tout, qu'un amusement inutile. Ainsi en est-il des opinions, des bruits, des jugements fixes, si vous voulez, où les hommes avaient voulu me donner un être à leur mode. Cependant, non seulement je m'y amusais comme à un jeu, mais encore je m'y arrêtais comme à une chose sérieuse et véritable; et cette ombre, et cette image fragile me troublait et m'inquiétait en se changeant; et je croyais perdre quelque chose. Désabusé maintenant d'une erreur dont jamais je ne me devais laisser surprendre, et encore moins entêter, je me contente d'une vie cachée, et je consens que le monde me laisse tel que je suis. Qu'on est tranquille alors! Encore un coup, qu'on est heureux!

O homme qui me louez, que voulez-vous faire? Je ne parle pas de vous, homme malin, qui me louez artificieusement par un côté pour me montrer mon faible de l'autre; ou qui me donnez froidement de fades, de faibles louanges qui sont pires que des blâmes[1]; ou qui me louez fortement, peut-être pour

1. La Rochefoucauld : « Nous choisissons souvent des louanges empoisonnées qui font voir, par contre-coup, en ceux que nous louons, des défauts que nous n'osons découvrir d'une autre sorte. » (*Maximes*, 145.)

— Du même : « Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile à la louange qui les trahit. »

— Et encore : « Il y a des reproches qui louent, et des louanges

m'attirer de l'envie, ou pour me mener où vous voulez par la louange, ou pour faire dire que j'aime à être loué, et ajouter ce ridicule, le plus grand de tous, aux autres que j'ai déjà[1] ! Ce n'est pas de vous que je parle, louangeur faible ou malin ; je parle à vous, qui me louez de bonne foi, et c'est à vous que je demande : « Que voulez-vous faire de moi ? Me cacher mes défauts, m'empêcher de me corriger, me faire fou de moi-même, m'enfler de mon prétendu mérite[2] ? De là, me le

---

qui médisent » (*loc. cit.* 147, 148). — Tacite dit de Vitellius : « Les oreilles du Prince étaient ainsi faites, que les conseils utiles lui étaient insupportables ; il n'écoutait que ceux qui lui étaient agréables, dussent-ils lui nuire. *Ita formatis Principis auribus, ut aspere quæ utilia, nec quidquam nisi jucundum et læsurum acciperet* » (*Hist.* III, LVI).

1. C'est le cas de répéter après Erasme (*Eloge de la Folie*) : « Qui peut s'enorgueillir des éloges qu'il reçoit, quand Homère a chanté les Grenouilles et les Rats ; ... Favorinus, la Fièvre quarte ; Sénèque, l'Empereur Claude, et Lucien, l'Ane? » — Et nous pourrions ajouter : Erasme, la Folie.

2. C'est ainsi, au rapport d'Horace, que procédait Eutrapélus quand il voulait perdre quelqu'un :

« ..... Eutrapelus, cuicumque nocere volebat,
Vestimenta dabat pretiosa.....

(*Epît.*, I, XVIII.)

Ajoutons ici, comme correctif, cette pensée de La Bruyère : « Il y aurait une espèce de férocité à rejeter indifféremment toute sorte de louanges : l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous sincèrement des choses louables » (*De la soc. et de la conv.*). Et celle-ci de Vauvenargues : « Ceux qui feignent de mépriser la gloire pour donner toute leur estime à la vertu, privent la vertu même de sa récompense, et de son plus ferme soutien. Les hommes sont faibles, timides, paresseux, légers, inconstants ; les plus vertueux se démentent. Si on leur ôte l'espoir de la gloire, ce puissant motif, quelle force les soutiendra contre les exemples du vice, contre les légèretés de la nature, contre les promesses de l'oisiveté ? Dans ce combat si douteux de l'activité et de la paresse, du plaisir et de la raison, de la liberté et des devoirs, qui fera pencher la balance ? Qui portera l'esprit à ces nobles efforts, où la vertu, supérieure

faire perdre, et m'attirer, trois ou quatre fois, de la bouche du Sauveur cette terrible sentence : En vérité, en vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense ! »

Taisez-vous, ami dangereux ; montrez-moi plutôt mes faiblesses, ou cessez du moins de m'empêcher d'y être attentif, en m'étourdissant du bruit de vos louanges..... « Vous n'êtes « pas fait, vous, dit-on, pour cet oubli du monde, pour cette « obscurité où vous passez votre vie, pour cette nullité de « votre personne, s'il est permis de parler ainsi. Vous étiez « né pour toute autre chose, ou vous méritiez toute autre « chose. Que n'occupez-vous quelque place comme celui-ci, « comme celle-là, qui n'ont rien au-dessus de vous ? » — Mais pour qui voulez-vous que je l'occupe ? Pour moi ou pour les autres ? Si c'est seulement pour les autres, je n'en ai donc pas besoin pour moi ; je n'en voudrais pas si on me comparait avec les autres. Mais n'est-il pas bien plus véritable de me regarder moi-même par rapport avec moi-même, que de m'attacher bassement à l'opinion d'autrui, et d'en faire dépendre mon bonheur[1] ? Allez, laissez-moi jouir de ma vie cachée. — « Il ne faut point vous ensevelir avec ce mérite « et ces autres distinctions de votre personne ; faites paraître « vos talents ; car pourquoi les enterrer et les enfouir ? » — De quels talents me parlez-vous ? Et à qui voulez-vous que je les fasse paraître ? Aux hommes ? Est-ce là un digne objet de mes vœux ?... Mais à quels hommes, encore un coup, voulez-vous que je paraisse ? Aux hommes vains et pleins d'eux-mêmes, ou aux hommes vertueux et pleins de Dieu ? Les premiers méritent-ils qu'on cherche à leur plaire ? Si les der-

---

à soi-même, franchit les limites mortelles de son court essor, et d'une aile forte et légère échappe à ses liens ? »

(1er Disc. sur la Gloire.)

1. « Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes, et dans l'opinion des hommes, que nous connaissons flatteurs, peu sincères, sans équité, pleins d'envie, de caprices et de préventions : quelle bizarrerie ! » (La Bruyère : *De l'homme.*)

niers méritent qu'on leur plaise, ils méritent encore plus qu'on les imite... Ces vertus qu'on veut montrer sont de vaines et fausses vertus ; on aime à cacher les véritables, car on y cherche son devoir et non pas l'approbation d'autrui, la vérité et non l'apparence, la satisfaction de la conscience et non des applaudissements ; à être parfait et heureux, et non à le paraître aux autres. Celui à qui il ne suffit pas d'être parfait et heureux, ne sait ce que c'est que perfection et félicité... — « Dites ce que vous voudrez ; il est beau de savoir forcer l'estime des hommes[1], de se faire une place où l'on se fasse regarder ; ou si l'on y est par son mérite, par sa naissance, par son adresse, en quelque sorte que ce soit, y étaler toutes les richesses d'un beau naturel, d'un grand esprit, d'un génie heureux, et vaincre enfin l'envie, ou la faire taire. C'est une fumée, si vous le voulez, disait quelqu'un ; mais elle est douce, c'est le parfum, c'est l'encens des dieux de la terre. » — Est-ce aussi celui du Dieu du Ciel ?... Laissez-moi donc être terre et cendre à mes yeux, terre et cendre dans le corps, quelque beau, quelque sain qu'il soit ; encore plus terre et cendre au dedans de l'âme, c'est-à-dire un pur néant, plein d'ignorance, d'imprudence, de légèreté, de témérité, de corruption, de faiblesse, de vanité, d'orgueil, de jalousie, de lâcheté, de mensonge, d'infidélité, de toutes sortes de misères. Car si je n'ai pas tout cela à l'extrémité, j'en ai les principes, les semences ; j'en ressens, dans l'occasion, les effets funestes... Voilà donc les talents que vous voulez que j'étale ?... Non, non, ma vie est cachée : laissez-moi dans mon néant !...

(Discours sur la vie cachée en Dieu.)

---

1. « Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, et de n'être pas dans l'estime d'une âme ; et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime. » (Pascal, *Pensées*, I, 5.)

XIII

C'est une parole digne de Caïn, que de dire : « Ce n'est pas à moi à garder mon frère. » Croyons, au contraire, que nos amis sont à notre garde; qu'il n'y a rien de plus cruel que la complaisance que nous avons pour leurs vices; que nous taire en ces rencontres, c'est les trahir ; et que ce n'est pas le trait d'un ami, mais l'action d'un barbare, que de les laisser tomber dans un précipice, faute de lumière, pendant que nous avons en main un flambeau que nous pourrions leur mettre devant les yeux... Usez de la liberté que le nom d'amitié vous donne ; ne cédez pas, ne vous rendez pas ; soutenez vos justes sentiments, parlez à votre ami, en ami ; jetez-lui quelquefois, au front, des vérités toutes sèches qui le fassent rentrer en lui-même; ne craignez point de lui faire honte, afin qu'il se sente pressé de se corriger, et que, confondu par vos reproches, il se rende enfin digne de louanges.

Mais avec cette fermeté et cette rigueur, gardez-vous bien de sortir des bornes de la discrétion. Je hais ceux qui se glorifient des avis qu'ils donnent, qui veulent s'en faire honneur plutôt que de le servir. Pourquoi le reprenez-vous, ou pourquoi vous en vantez-vous devant tout le monde? C'était une charitable correction, et non une insulte outrageuse que vous aviez à lui faire... N'épargnez pas le vice, mais épargnez la pudeur, et que votre discrétion fasse sentir au coupable que c'est un ami qui parle.

(Sermon sur la charité fraternelle.)

XV

Incrédules et Esprits forts

I

Que je méprise ces philosophes qui, mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général, d'où le reste se développe comme il peut! Comme s'il avait à notre manière des vues générales et confuses, et comme si la souveraine intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières, qui seules subsistent véritablement.

(Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.)

II

Déplorable aveuglement! Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui, détaché de toute autre cause et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre, avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité : c'est Jésus-Christ et son Église. Il a mis dans cette Église une autorité seule capable d'abaisser l'orgueil et de relever la simplicité, et qui, également propre aux savants et aux ignorants, imprime aux uns et aux autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu, ces rares génies[1]? Qu'ont-ils vu plus que les autres? Quelle igno-

---

1. « Les esprits-forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie? Quelle plus grande faiblesse que d'être incertain quel est le prin-

rance est la leur! et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits[1]! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'il y succombent, et que les autres, qui les ont vues, les ont méprisées? Ils n'ont rien vu; ils n'entendent rien; ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie; et ce misérable partage ne leur est pas même assuré[2]. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice et à la vertu, quelle idole! Que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, et encore ce qu'il a créé capable d'un bon et d'un mauvais choix, qui leur dira ou ce qui lui plaît, ou ce qui l'offense, ou ce qui

---

cipe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connaissances, et quelle en doit être la fin? » (La Bruyère, *des Esprits forts.*)

— Comme il faudrait citer à chaque instant ce chapitre des « Esprits forts » de la Bruyère, nous conseillons de le lire parallèlement à ce chapitre de Bossuet.

1. Cette indignation de Bossuet contre les incrédules rappelle le passage célèbre de Pascal: « Qu'ils apprennent au moins quelle est la religion qu'ils combattent, avant que de la combattre... Il faudrait, pour la combattre, qu'ils criassent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour la chercher partout... » Mais « on sait assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de quelque livre de l'Écriture, et qu'ils ont interrogé quelque ecclésiastique sur les vérités de là foi. » — Les incrédules et esprits forts d'aujourd'hui se contentent de beaucoup moins, tout en ayant les mêmes prétentions: ils étudient la religion dans Voltaire, ou même, sans remonter si haut, dans les journaux qui font profession d'impiété. On peut avoir confiance dans leurs lumières et dans leur loyauté! Tout cet article IX de Pascal est à rapprocher du passage de Bossuet.

2. Cf. Pascal: « Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage. Voilà mon état, plein de misère, de faiblesse, d'obscurité. » (Id., *loc. cit.*)

l'apaise? Par où ont-ils deviné que tout ce qu'on pense de ce premier Être soit indifférent, et que toutes les religions qu'on voit sur la terre lui soient également bonnes? Parce qu'il y en a de fausses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable? ou qu'on ne puisse plus connaître l'ami sincère, parce qu'on est environné de trompeurs? Est-ce peut-être que tous ceux qui errent sont de bonne foi? L'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis par ses préventions à des lumières plus pures? Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugements humains, et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice, dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle? Que s'il est une telle justice souveraine, et par conséquent inévitable; divine, et par conséquent infinie, qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature, et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel[1]? Où en sont

---

1. Le R. P. Monsabré développe, avec cette raison éloquente qui caractérise son apologétique, ces pensées de Bossuet : « Le sens commun dit que, pour se produire à l'état de croyance universelle, la vérité terrible de l'éternité des peines a dû être inscrite dans notre nature en même temps que la loi éternelle qui éclaire la conscience du genre humain : le code pénal en même temps que le code criminel de la vie morale.

« Cette considération se renforce d'une analogie que nous rencontrons dans la justice humaine, et à laquelle saint Thomas a donné l'autorité de sa haute raison. Dans l'intérêt de l'ordre social, qu'elle doit maintenir et venger, la justice humaine applique à certains crimes comme une réduction de la peine éternelle... Or, pourquoi ce qui se peut faire dans l'ordre social, qui est un ordre inférieur, limité et temporaire, ne pourrait-il pas se faire dans l'ordre moral qui est un ordre supérieur, universel, éternel; dans l'ordre divin, ordre suréminent qui contient tous les ordres? S'il y a dans cet ordre divin, où tout se tient par l'amour, des actes capables de briser tous les liens d'amour, pourquoi n'y aurait-il pas aussi une exclusion perpétuelle, un châtiment perpétuel? Pourquoi ne verrais-je pas dans l'action indica-

donc les impies? Et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin se plonger dans l'abîme de l'athéisme, et mettront-ils leur repos dans une fureur, qui ne trouve presque point de place dans les esprits[1]? Qui leur

---

tive, qui dérive de nos instincts de justice, une image réduite de l'action vindicative de Dieu? »... Un peu plus loin, l'orateur met sur les lèvres de l'impie l'objection que Bossuet résout en passant : *Qui nous dira?*... Écoutez Monsabré : « Mais non, mais non, me dira-t-on, il n'y a pas de proportion : une peine éternelle porte en soi le redoutable caractère de l'infini, et tout est fini dans nos prévarications... » — Messieurs, cette objection, spécieuse pour un grand nombre d'esprits, repose sur deux faux principes. Le premier c'est que la peine éternelle est une peine infinie. Ces deux termes : éternel et infini, ne sont équivalents que pour ceux qui s'arrêtent à la superficie des mots ; mais pour qui les pénètre, ils demeurent à une incommensurable distance. Si la peine était infinie, il serait impossible à Dieu lui-même d'en varier l'intensité selon le nombre et l'énormité des crimes qu'il châtie ; ce qui est contraire à notre foi : car, qui dit infini, dit ce qui ne peut être ni augmenté ni diminué... Le second faux principe est celui-ci : que nos fautes procédant d'une cause terminée ne peuvent avoir aucun caractère qui ressemble à l'infini. Car « le péché, dit saint Thomas, bien qu'il ait une cause finie, prend, de la perfection qu'il outrage, une sorte d'infinité... Mais parce que l'homme est incapable de supporter l'intensité de cette peine, Dieu établit la proportion du côté de la durée »...

(Monsabré, *Conférences de Notre-Dame, Carême de 1889*, 2e Conférence.)

1. Cette *fureur*, cette folie que Bossuet déclare incompréhensible, Pascal nous la décrit avec une puissance de touche incomparable : « C'est donc assurément un grand mal que d'être dans ce doute ; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher, quand on est dans ce doute ; et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble bien malheureux et bien injuste. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature. »

(Pascal, *Pensées*, art. IX.)

résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom ! Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras. Les absurdités où ils tombent en niant la religion deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne ; et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs[1]. Qu'est-ce donc après tout, messieurs, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et, en un mot, un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire qui ne peut souffrir une autorité légitime ? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens. L'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse. Comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés, et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout, et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion, qu'il a si longtemps révérée ; il se met au rang des gens désabusés ; il insulte en son cœur aux faibles esprits qui ne font que suivre les autres, sans rien trouver par eux-mêmes ; et, devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son Dieu[2].

(Oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves.)

---

1. Bossuet dit dans son *Discours sur l'Histoire universelle :* « Quels monstres d'opinions se faut-il mettre dans l'esprit, quand on veut secouer le joug de l'autorité divine, et ne régler ses sentiments, non plus que ses mœurs, que par sa raison égarée ! »

(*Chap.* XXVII.)

2. « Dieu nous fera voir que tout ce désordre de notre infidélité n'aura point eu d'autres principes qu'une ignorance criminelle dont nous aurons vécu, sans nous être jamais appliqués à une étude sérieuse de notre religion. Et certes, rien, pour l'ordinaire, de plus ignorant, en matière de religion, que ce qu'on appelle les libertins du siècle. Dieu nous fera voir et nous reprochera que, tandis que nous avons été si rebelles à sa parole, nous avons été

III

Je me perds, mon Sauveur, je me perds encore un coup ! Non point dans la hauteur de vos mystères, car je les crois sans les comprendre, et je ne vous demande pas, à l'exemple des incrédules, comment vous pouvez les accomplir ; mais je me perds dans l'égarement des hommes, et dans la perversité de leurs voies, parce que je vois qu'ils aiment mieux raffiner sur vos paroles, pour en éluder la force, que d'y croire simplement et de vivre[1].

(Méditations sur l'Evangile.)

IV

Cette Puissance suprême qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très bon, a fait néanmoins les créatures meilleures les unes que les autres. Elle a fait des animaux admirables par leur grandeur ; elle a fait les insectes et les

---

sur mille articles les plus dociles à la parole des hommes. »

(Bourdaloue, *Sermon sur le Jugement dernier*.)

Les incrédules, les prétendus esprits-forts ont-ils beaucoup changé depuis Bourdaloue et Bossuet ?

1. A rapprocher ce beau passage de Louis Veuillot, dans *Les Libres-Penseurs* : « S'il y a quelque chose de curieux et d'insondable dans les mystères de l'humanité, c'est cette folle inimitié d'un être aussi petit que l'homme, aussi petit surtout que certains hommes, contre la majesté de cette œuvre de Dieu : l'Église catholique. Quel mal leur a-t-elle fait ? et quel bien ne leur a-t-elle pas fait ? Ils ne l'ont pas inventée, c'est vrai ; elle ne se prête pas à leurs combinaisons, c'est vrai encore ; et sa grandeur les écrase, c'est vrai toujours ! Mais, pauvre petit être, qui te force à te faire écraser ? Tu peux vivre si tranquille, ouvrant tes petites mains au pain de chaque jour, ton petit esprit à la lumière, ta petite âme à l'éternité !... »

oiseaux qui semblent méprisables par leur petitesse. Elle a fait ces grands arbres des forêts qui subsistent des siècles entiers ; elle a fait les fleurs des champs qui passent du matin au soir[1]. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles ne l'a pas voulu envier aux moindres ; mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leurs chants ; et ces fleurs dont la beauté est si tôt flétrie, elle les habille si superbement durant ce petit moment de leur être, que Salomon, dans toute sa gloire, n'a rien de comparable à cet ornement[2]. Vous hommes, qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur lesquelles les yeux tou-

---

1. Racine :

> Il donne aux fleurs leur aimable peinture,
> Il fait naître et mûrir les fruits ;
> Il leur dispense avec mesure
> Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
> . . . .
> Aux petits des oiseaux, Dieu donne leur pâture,
> Et sa bonté s'étend sur toute créature.

(*Athalie*, I, 12.)

2. « Nec Salomon in omni gloria sua vestiebatur sicut unum ex illis. » (Luc. XII, 27).

« L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur ; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration ; le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, me faisait souvent redire à moi-même : Non, Salomon, dans toute sa gloire, ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux. »

(Rousseau, *Lettre à M. de Malesherbes*.)

jours vigilants de sa providence paternelle ne soient pas ouverts[1] ?..

Que s'il vous paraît quelque désordre, s'il vous semble que la récompense court trop lentement à la vertu, et que la peine ne poursuit pas d'assez près le vice, songez à l'éternité de ce premier Être[2] : ses desseins, conçus dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années ni des siècles qu'il voit passer devant lui comme des moments; et il faut la durée entière du monde pour développer tout à fait les ordres d'une sagesse si profonde[3].

---

1. La Providence, dans les *Méditations* de Lamartine, tient à peu près le même langage à l'homme qui murmure contre elle :

> Tu n'étais pas encor, créature insensée,
> Déjà de ton bonheur j'enfantais le dessein;
> Déjà, comme son fruit, l'éternelle pensée
> Te portait dans son sein.
> . . . .
> Et toi, dont mon souffle est la vie;
> Toi, sur qui mes yeux sont ouverts,
> Peux-tu craindre que je t'oublie,
> Homme, roi de l'univers?
> Crois-tu que ma vertu sommeille?
> Non, mon regard immense veille
> Sur tous les mondes à la fois !...

(*Premières Médit.*, VII.)

2. Horace a dit :

> Raro antecedentem scelestum
> Deseruit pede pœna claudo.

« Le criminel a beau fuir, rarement le châtiment, quoique boiteux, le laisse échapper. » — J.-J. Rousseau voit dans ce désordre apparent, non pas une cause de révolte, mais la preuve d'une autre vie : « Quand je n'aurais d'autre preuve, dit-il, de l'immortalité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais : tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. » (*Loc. cit.*)

3. Rappelons-nous le mot de saint Augustin qui explique merveilleusement tous ces mystères : *Patiens quia æternus*. Dieu est patient parce qu'il a l'éternité pour lui.

Et nous, misérables mortels, nous voudrions, en nos jours qui passent si vite, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies! Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, et tout ce que sa justice destine aux méchants [1]. Il ne serait pas raisonnable; laissons agir l'Éternel suivant les lois de son éternité; et bien loin de la réduire à notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans son étendue.

(Sermon sur la Providence.)

V

Que je suis étonné quand j'entends des hommes profanes qui, dans la nation la plus florissante de la chrétienté, s'élèvent ouvertement contre l'Évangile! Les entendrai-je toujours et les trouverai-je toujours dans le monde, ces libertins déclarés, esclaves de leurs passions, et téméraires censeurs des conseils de Dieu, qui, tout plongés qu'ils sont dans les

---

1. La Bruyère, dans le chap. des *Esprits forts*, expose avec une grande force ce même argument : « Les méchants prospèrent pendant qu'ils vivent. » — « Quelques méchants, je l'avoue. » — « La vertu est opprimée, et le crime impuni sur la terre. » — « Quelquefois, j'en conviens. » — « C'est une injustice. » — « Point du tout; il faudrait, pour tirer cette conclusion, avoir prouvé qu'absolument les méchants sont heureux, que la vertu ne l'est pas, et que le crime demeure impuni; il faudrait du moins que ce peu de temps où les bons souffrent et où les méchants prospèrent eût une durée, et que ce que nous appelons prospérité et fortune ne fût pas une apparence fausse et une ombre vaine qui s'évanouit; que cette terre, cet atome, où il paraît que la vertu et le crime rencontrent si rarement ce qui leur est dû, fût le seul endroit de la scène où se doivent passer la punition et les récompenses. »

choses basses, se mêlent de décider hardiment des plus relevées[1]?... O Dieu, les verrai-je toujours triompher dans les compagnies, et empoisonner les esprits par des railleries sacrilèges[2]? Mais, hommes doctes et curieux, si vous voulez discuter la religion, apportez-y du moins et la gravité et le poids que la matière demande[3]. Ne faites point les plaisants

---

1. « Je voudrais voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu : il parlerait du moins sans intérêt, mais cet homme ne se trouve point. »

(La Bruyère, *Les Esprits forts.*)

2. Bourdaloue montre comment de la raillerie on arrive à l'incrédulité. Il faut citer cette fine analyse : « Leur libertinage de créance commence d'abord par où ? Que sais-je ? Par quelques railleries qu'ils font de certaines dévotions populaires : cela leur semble léger, et peut-être est-il tel qu'il leur paraît. Mais laissez croître ce petit grain ; bientôt ils ne craignent point de censurer les dévotions reçues et approuvées de l'Église : c'est quelque chose de plus..... Enfin ils ne considèrent plus la religion que comme une police extérieure, nécessaire pour contenir les peuples : maxime pleine d'abomination. Cela, joint aux réflexions qu'ils font sur les événements du monde, les fait douter s'il y a une Providence..... Ne sachant plus s'il y a une Providence, ils ne savent pas trop ni s'il y a un Dieu, ni s'ils ont une âme spirituelle capable de le posséder, parce que tout cela leur devient incertain : dernier comble de l'impiété. »

(*Sermon sur la parfaite observation de la Loi.*)

Ailleurs il se plaint, non plus seulement des libertins, mais aussi de ceux qui n'ont pas le courage de protester contre leurs attaques et leurs railleries « Comment me persuaderai-je que vous auriez la force de tenir contre les menaces des tyrans et contre les efforts des persécuteurs de l'Évangile... quand, au lieu de vous élever contre l'audace de ces libertins qui, par leurs discours impies, osent profaner en votre présence ce qu'il y a de plus vénérable et de plus divin dans la religion, vous les écoutez avec attention, souvent avec plaisir... »

(*Sermon pour la fête de saint Thomas.*)

3. « J'exigerais de ceux qui vont contre le train commun et les grandes règles, qu'ils sussent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires, et de ces arguments qui emportent conviction. » (La Bruyère, *Des Esprits forts.*)

mal à-propos, dans des choses si sérieuses et si vénérables. Ces importantes questions ne se décident pas par vos demi-mots et par vos branlements de tête, par ces fines railleries que vous nous vantez, et par ce dédaigneux sourire. Pour Dieu, comme disait cet ami de Job, ne pensez pas être les seuls hommes, et que toute la sagesse soit dans votre esprit dont vous nous vantez la délicatesse. Vous qui voulez pénétrer les secrets de Dieu, çà, paraissez, venez en présence, développez-nous les énigmes de la nature [1]. Choisissez ou ce qui est loin, ou ce qui est près, ou ce qui est à vos pieds, ou ce qui est bien haut suspendu sur vos têtes ! Quoi ! partout votre raison demeure arrêtée ! Partout ou elle gauchit, ou elle s'égare, où elle succombe ! Cependant vous ne voulez pas que la foi vous prescrive ce qu'il faut croire. Aveugle, chagrin et dédaigneux, vous ne voulez pas qu'on vous guide et qu'on vous donne la main. Pauvre voyageur égaré et présomptueux, qui croyez savoir le chemin, qui vous refusez la conduite, que voulez-vous qu'on vous fasse ? Quoi ! voulez-vous donc qu'on vous laisse errer ? Mais vous vous irez engager dans des détours infinis, dans quelque chemin perdu ; vous vous jetterez dans quelque précipice. Voulez-vous qu'on vous fasse entendre clairement toutes les vérités divines ? Mais considérez où vous êtes et en quelle basse région du monde vous avez été relégué. Voyez cette nuit profonde, ces ténèbres épaisses qui vous environnent, la faiblesse, l'imbécillité, l'ignorance de votre raison [2]. Concevez que ce n'est pas ici la région de l'intelligence. Pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'en attendant

1. Cet éloquent défi a été bien souvent porté aux incrédules, sans qu'il ait jamais été sérieusement relevé.

2. Tout ce passage rappelle la célèbre apostrophe de Pascal : « Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante, taisez-vous, nature imbécile ! Apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre Maître votre condition véritable que vous ignorez. Écoutez Dieu ! » (*Pensées*, VIII, 1.)

que Dieu se montre à découvert ce qu'il est, la foi vienne à votre secours, et vous apprenne du moins ce qu'il en faut croire ?

(Sermon sur la Divinité de la Religion, 2e dimanche de l'Avent.)

VI

Athées et Libertins. — Il y a, en premier lieu, les athées et les libertins, qui disent ouvertement que les choses vont au hasard et à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans conduite supérieure. Insensés, qui dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par lequel subsiste toute la nature[1].

---

1. Fénelon, La Bruyère, les plus grands poètes, les plus grands philosophes, les plus grands savants, en particulier les astronomes, ont signalé l'ordre du monde comme une preuve de l'existence de Dieu. Chateaubriand écrit : « Il est un Dieu : les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent ; l'insecte bourdonne ses louanges ; l'éléphant le salue au milieu du jour ; l'oiseau le chante dans le feuillage ; la foudre fait éclater sa puissance ; et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : Il n'y a point de Dieu. » (*Génie du christianisme*, liv. V, ch. II.)

Victor Hugo :

Tout frissonnant d'amour, d'extases, de splendeurs,
L'hymne universel chante au fond des profondeurs
Avec toutes les fleurs et toutes les étoiles ;
Il chante Dieu rêvant sous les flamboyants voiles ;
Il chante ; il est superbe, éclatant, triomphant...
Il adore et bénit.

(*Les quatre vents de l'esprit.*)

Képler : « Heureux, écrit le grand astronome, ceux à qui il a été donné de s'élever vers les Cieux !... Il est grand notre Seigneur ! Ciel, soleil, lune, planètes, proclamez sa gloire, n'importe quelle est la langue par laquelle vous pouvez exprimer vos impressions ! Proclamez sa gloire, harmonies célestes... »

Faye n'était pas moins religieux : « Comme notre intelligence

La terre porte peu de tels monstres [1] ; les idolâtres mêmes et les infidèles les ont en horreur. Et lorsque dans la lumière

---

ne s'est pas faite elle-même, il doit exister une Intelligence supérieure d'où la nôtre dérive. Nous ne risquons pas de nous tromper en la considérant comme l'auteur de toute chose, en rapportant à elle ces splendeurs des cieux qui ont éveillé notre pensée. Quant à nier Dieu, c'est comme si de ces hauteurs on se laissait choir lourdement sur le sol. » (Faye, *Origine du monde.*)

Tout le monde sait que Newton mettait chapeau bas et inclinait la tête toutes les fois qu'il prononçait le nom de Dieu.

1. Dans son Sermon sur le *Jugement dernier*, Bossuet revient sur ce sujet, en modifiant à peine ce texte : « Il y a peu de ces monstres ; le nombre en est petit parmi les hommes, quoique, hélas ! nous pouvons dire avec tremblement qu'il n'en paraît que trop dans le monde. » — « L'athéisme estant une proposition comme desnaturée et monstrueuse, difficile aussi et malaysée d'establir en l'esprit humain, pour insolent et desreglé qu'il puisse estre, il s'en est veu assez, par vanité, et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et réformatrices du monde, en affecter la profession par contenance ; qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantée en leur conscience... Hommes bien misérables et escervelez, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent ! » (Montaigne, *Apol.*, p. 16.)

— « Je sens qu'il y a un Dieu, dit La Bruyère, et je ne sens pas qu'il n'y en ait point ; cela me suffit ; tout le raisonnement du monde m'est inutile... — Mais il y a des esprits forts qui se défont de ces principes. — C'est une grande question s'il s'en trouve de tels, et quand il en serait ainsi, cela prouve seulement qu'il y a des monstres. — L'athéisme n'est point. »

— Lacordaire n'admettait pas davantage qu'on pût nier cette vérité primordiale de l'existence de Dieu. Il a touché une fois cette question, et voici en quels termes délicats et sublimes : « Jusqu'ici je l'ai dédaignée [cette question] comme inutile. J'ai cru qu'il ne fallait pas démontrer à un fils l'existence de son père, et que qui ne le connaît pas, ne mérite pas de le connaître. Mais le cours de la pensée m'a contraint de vous en dire quelque chose, et toutefois, en faisant à l'ordre logique cette concession, je n'ai pas voulu vous laisser penser que j'eusse pour but de satisfaire au besoin de votre cœur, ni du peuple et du siècle où nous vivons. Grâces à Dieu, nous croyons en Dieu, et si je doutais

du christianisme on en découvre quelqu'un, on en doit estimer la rencontre malheureuse et abominable. Mais que

---

de votre foi, vous vous lèveriez pour me repousser du milieu de vous; les portes de cette métropole s'ouvriraient d'elles-mêmes sur moi, et le peuple n'aurait besoin que d'un regard pour me confondre, lui qui, tout à l'heure, au milieu de l'enivrement de sa force, après avoir renversé plusieurs générations de rois, portait dans ses mains soumises, et comme associée à son triomphe, l'image du Fils de Dieu fait homme (*L'orateur fait allusion aux événements du 24 février 1848. Et comme l'assemblée éclate en applaudissements, il poursuit*) : N'applaudissons pas, MM., la parole de Dieu; croyons-la, aimons-la, pratiquons-la, c'est la seule acclamation qui monte jusqu'au ciel et qui soit digne de lui. »

(*Confér. de Notre-Dame de Paris*, XLV.)

— Ceux-là mêmes qui se proclament athées ont parfois des aveux qui permettent de croire qu'ils n'ont pas réussi à complètement déraciner cette croyance au fond de leur cœur. Lisez ces étranges vers que M. Richepin met dans la bouche du diable :

Êtes-vous bien athée?
Êtes-vous très certain que Dieu n'existe point?
Si Dieu n'est rien, pourquoi lui montrez-vous le poing?
Si ce n'est qu'un brouillard dont votre âme est trompée,
Pourquoi dans ces vapeurs donner des coups d'épée?
Don Quichotte chargeait pour frapper un géant
Sur un moulin; mais vous, c'est contre le néant
Que vous vous colletez avec l'ombre. C'est drôle!
Si Dieu n'existe pas, vous jouez un sot rôle;
Vous n'êtes qu'un roseau pensant... comme mon stick.
Donc, au fond, vous croyez à Dieu, voilà le hic.
Vous ne l'avouez pas : la honte est pitoyable.
Vous y croyez, *my dear*. J'y crois bien, moi, le diable!

(*Les blasphèmes.*)

— Un autre poète, qui s'enorgueillit de la même maladie, trahit le fond de son âme dans cette invocation, qui équivaut à un acte de foi :

Mon Dieu, dans ses rages infimes,
Dans ses tourments, dans ses repos,
Dans ses peurs, dans ses pantomimes,
L'âme vous hèle à tout propos
Du plus profond de ses abîmes!
Quand la souffrance avec ses limes

l'homme de plaisir prenne garde que Dieu ne le livre tellement à la tyrannie des sens, qu'à la fin il vienne à croire que ce qui n'est pas sensible n'est pas réel ; que ce qu'on ne voit, ni ne touche, n'est qu'une ombre et un fantôme ; et que, les idées sensibles prenant le dessus, toutes les autres ne paraissent douteuses ou tout-à-fait vaines : car c'est là que sont conduits insensiblement ceux qui laissent dominer les sens et ne pensent qu'à les satisfaire.

On en voit d'autres qui ne viennent pas jusqu'à cet excès de nier la Divinité ; mais qui, pressés et incommodés, dans leurs passions déréglées, par ses lois qui les contraignent, par ses menaces qui les étonnent, par la crainte de ses jugements qui les trouble, désireraient que Dieu ne fût pas, qui voudraient pouvoir croire que Dieu n'est qu'un nom. Ils voudraient pouvoir réduire au néant[1] cette source féconde de l'être, et disent dans leur cœur, non par persuasion, mais par désir : *Non est Deus* : il n'y a point de Dieu...

Corrode mon cœur et mes os,
Malgré moi, je crie à vos cimes :
Mon Dieu !

Aux coupables traînant leurs crimes,
Aux résignés pleurant leurs maux,
Arrivent toujours ces deux mots,
Soupir parlé des deuils intimes,
Vieux refrain des vieilles victimes :
Mon Dieu !

Darwin se défend de l'athéisme, comme on se défend d'une sottise ou d'un crime : « Je n'ai jamais été un athée; je n'ai jamais nié l'existence de Dieu », dit-il.

Heureusement pour eux, du reste, il est bien peu de ces fanfarons d'impiété et d'athéisme qui ne donnent, à leur dernier jour, un démenti à toutes leurs fanfaronnades.

3. Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté,

dit Racine, qui éclaire ainsi d'un trait rapide et profond les replis cachés d'une conscience à la fois perverse et inquiète. Bossuet nous y fait descendre pas à pas.

Je viens à une troisième manière de dire que Dieu n'est pas, de laquelle nous ne pourrons pas nous excuser... Quand vous déchirez en secret ceux que vous caressez en public ; quand vous les percez de cent plaies mortelles par les coups incessamment redoublés de votre dangereuse langue ; quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vraisemblance à vos histoires malicieuses ; quand vous violez le sacré dépôt du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance qui vous obligeait à penser aux siens ; combien prenez-vous de précautions pour ne point paraître ? Combien regardez-vous à droite et à gauche ? Et si vous ne voyez pas de témoin qui puisse vous reprocher votre lâcheté dans le monde, si vous avez tendu vos pièges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites : « Qui nous a vus ? »... N'est-ce pas manifestement le compter pour rien, et dire en son cœur insensé : « Il n'y a point de Dieu ? »

(1er Sermon pour le 1er dimanche de l'Avent.)

VII

Quels monstres d'opinions se faut-il mettre dans l'esprit quand on veut secouer le joug de l'autorité divine, et ne régler ses sentiments, non plus que ses mœurs, que par sa raison égarée !

(*Discours sur l'Histoire universelle*, ch. XXVII.)

VIII

D'où est née cette troupe de libertins que nous voyons s'élever si hautement au milieu du christianisme, contre les vérités du christianisme ? Ce n'est pas qu'ils soient irrités de

ce qu'on leur propose à croire des mystères incroyables, ils n'ont jamais pris la peine de les examiner sérieusement ; que Dieu engendre dans l'éternité ; que le Fils soit égal au Père ; que les profondeurs du Verbe fait chair soient telles que vous voudrez, ce n'est pas ce qui les tourmente ; ils sont prêts à croire ce qu'il vous plaira, pourvu qu'on ne les presse pas sur ce qu'il leur plaît : à la bonne heure ! Que les secrets de la prédestination soient inpénétrables ; que Dieu, en un mot, soit et fasse tout ce qu'il lui plaira dans le ciel, pourvu qu'il les laisse sur la terre contenter leurs passions à leur aise...

(Sermon pour le samedi de la Passion.)

IX

« A Dieu ne plaise, dites-vous ; je suis chrétien, ne me traitez pas d'impie. Ne me dites rien des libertins : je les connais : tous les jours je les entends discourir, et je ne remarque dans tous leurs discours qu'une fausse capacité, une curiosité vague et superficielle, ou, pour parler plus franchement, une vanité toute pure ; et, pour fond, des passions indomptables, qui, de peur d'être réprimées par une trop grande autorité, attaquent l'autorité de la loi de Dieu, que par une erreur naturelle à l'esprit humain, ils croient avoir renversée, à force de le désirer. » — Je les reconnais à ces paroles ; vous ne pouviez pas me peindre plus au naturel leur caractère léger, et leurs bizarres pensées. J'entends ce que me dit votre bouche ; mais que me disent vos œuvres ? Pourquoi marchez-vous dans les mêmes voies ? Pourquoi vous vois-je aussi éblouis des grandeurs humaines, aussi enivrés de la faveur et aussi touchés de son ombre, et aussi délicats sur le point d'honneur, aussi entêtés de folles amours, aussi occupés de votre plaisir, et, ce qui en est une suite, aussi durs à la misère des autres, aussi jaloux en secret du progrès de ceux

que vous trouvez à propos de caresser en public, aussi prêts à sacrifier votre conscience à quelque grand intérêt, après l'avoir défendue, peut-être pour la montre et pour l'apparence, dans les intérêts médiocres ? Avouons la vérité ; faibles chrétiens, ou libertins déclarés, nous marchons également dans les voies de perdition, et tous ensemble nous renonçons par notre conduite à l'espérance de la vie future.

(4e Sermon pour le jour de Pâques.)

X

Les incrédules s'écrient : « Comment tout le monde n'a-t-il pas cru, s'il y a eu tant et de si grands miracles ? » Ils n'entendent pas le profond attachement du cœur humain à ses sens, et aux affaires qui les flattent. D'où suit une indifférence prodigieuse pour le salut. Ce qui fait qu'on ne daigne pas s'appliquer à ce qui se passe qui y a rapport, ni s'en enquérir ; et que ceux qui l'ont vu, s'étourdissent eux-mêmes pour n'y pas croire ; de peur qu'en y croyant ils ne soient forcés de renoncer à tout ce qu'ils aiment, et d'embrasser une vie qui leur paraît si insupportable et si triste[1]...

---

1. On a dit : le Miracle c'est la signature de Dieu.
— Comme la foi paraîtrait facile, si elle n'était pas si étroitement unie à la morale, et si elle n'imposait pas des devoirs souvent pénibles ! « Nous n'aimons pas que Dieu vienne nous régler, éclairer notre ignorance, gourmander nos mauvais instincts, et réprimer notre orgueil et nos bas appétits. Dieu nous gêne et, afin de nier son intervention, nous cherchons à écarter le signe éminent, souverain, infaillible qui nous la manifeste. Ce n'est pas le miracle qui nous tourmente et qui nous répugne, mais bien Dieu qu'il faudrait recevoir comme un maître et dont il faudrait subir les si nombreuses et si diverses prétentions. L'homme avec ses passions est capable de tout, et si cette innocente vérité : deux et deux font quatre, pouvait prouver aujourd'hui qu'il faut abais-

L'effort qu'il faut faire contre ses sens et contre soi-même, pour se donner à la vérité et à Dieu, est si grand, que, plutôt que de le faire, ils aiment mieux étouffer la grâce et l'inspiration qui les y porte, et s'aveugler eux-mêmes.

(Méditations sur l'Évangile : Préparation à la dernière Semaine, VI[e] Jour.)

XI

L'homme a eu l'audace de disputer à Dieu tous les avantages de sa nature, et il me serait aisé de vous faire voir qu'il n'y a aucun de ses attributs qui n'ait été l'objet de quelque blasphème. Mais de toutes ses perfections infinies, celle qui a été exposée à des contradictions plus opiniâtres, c'est sans doute cette Providence éternelle qui gouverne les choses humaines. Rien n'a paru plus insupportable à l'arrogance des libertins que de se voir continuellement observés par cet œil toujours veillant de la Providence divine : il leur a paru, à ces libertins, que c'était une contrainte importune de reconnaître qu'il y eût au ciel une force supérieure qui gouvernât tous nos mouvements, et châtiât nos actions déréglées avec une autorité souveraine. Ils ont voulu secouer le joug de cette Providence qui veille sur nous, afin d'entretenir dans l'indépendance une liberté indocile, qui les porte à vivre à leur fantaisie, sans crainte, sans retenue, sans discipline.

(Sermon sur la Providence : 3[e] dimanche après Pâques.)

---

ser l'orgueil de sa raison, veiller sur les écarts de son cœur, étouffer dans d'énergiques étreintes les révoltes insensées des appétits sensuels, vivre pieusement, sobrement, justement, chastement, avant un mois, je vous en donne ma parole, on aurait publié cent volumes pour prouver qu'il est impossible que deux et deux fassent quatre... »

(Mgr Gibier, *Jésus-Christ et son œuvre.*)

XII

Considérez ces grands et puissants génies ; ils ne savent tous ce qu'ils font. Ne voyons-nous pas tous les jours manquer quelque ressort à leurs grands et vastes desseins, et que cela ruine toute l'entreprise ? L'événement des choses est ordinairement si extravagant et revient si peu aux moyens que l'on y avait employés, qu'il faudrait être aveugle pour ne voir pas qu'il y a une Puissance occulte[1] et terrible qui se plaît de renverser les desseins des hommes, qui se joue de ces grands esprits qui s'imaginent remuer tout le monde et qui ne s'aperçoivent pas qu'il y a une raison supérieure qui se sert et se moque d'eux, comme ils se servent et se moquent des autres[2].

(Sermon sur la Loi de Dieu.)

XIII

Concevons un certain état de l'âme où il semble que la lumière se retire. A force de la mépriser, on cesse de la sentir : un nuage épais nous la couvre : nos passions, que nous

---

1. Bossuet se souvient de Lucrèce :

Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit.....

« Tant il est vrai qu'une puissance occulte se joue des événements humains » (V. 1232.)

2. La même idée se retrouve à la fin du *Discours sur l'Histoire universelle* : « C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus... En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens. »

(IIIe part., ch. VIII.)

laissons croître, nous la vont entièrement dérober ; marchons, tant qu'il nous reste une petite étincelle. Quelle horreur d'être enveloppé dans les ténèbres, au milieu de tant de précipices ! C'est ton état, ô âme, si tu laisses éteindre ce reste de lumière qui te luit encore pour un moment.

Etrange état ! on va, car il faut aller, et notre âme ne peut pas demeurer sans mouvement. On va donc ; et on ne sait où l'on va. On croit aller à la gloire, aux plaisirs, à la vie, au bonheur : on va à la perdition et à la mort. On ne sait où l'on va, ni jusqu'à quel point on s'égare. On s'éloigne jusqu'à l'infini de la droite voie, et on ne voit plus la moindre trace, ni la moindre route par où l'on y puisse être ramené. État trop ordinaire dans la vie des hommes. Hélas ! Hélas ! c'est tout ce qu'on en peut dire. C'est par des cris, c'est par des gémissements et par des larmes, et non point par des paroles qu'il faut déplorer cet état.

« Il ne sait où il va. » — Aveugle, où allez-vous ? Quelle malheureuse route enfilez-vous ? Hélas ! Hélas ! revenez pendant que vous voyez encore le chemin. Il avance : ah ! quel labyrinthe et combien de fallacieux et inévitables détours va-t-il rencontrer ! Il est perdu : je ne le vois plus ; il ne se connaît plus lui-même, et ne sait où il est : il marche pourtant toujours, entraîné par une espèce de fatalité malheureuse, et poussé par des passions qu'il a rendues indomptables. — Revenez ! — Il ne peut plus ; il faut qu'il avance. Quel abîme lui est réservé ! quel précipice l'attend ! De quelle bête sera-t-il la proie ! sans secours, sans guide, que deviendra-t-il ? Hélas ! Hélas [1] !

(Méditations sur l'Évangile : dernière semaine, XVIIe jour.)

---

1. L'âme de Bossuet passe tout entière dans ces phrases émues, toutes pleines de frémissements intérieurs, vibrantes et comme chargées d'humanité. On croirait entendre Pascal, disant : « Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des

XIV

Que les impies nous disent de bonne foi s'ils sont assurés de ce qu'ils pensent ; si le consentement universel, si le changement si soudain de tant de peuples, le commencement si saint et si simple de la religion laisse aucun lieu de douter de la divinité de son origine ? Qu'ils se regardent sur le point de passer à l'éternité, et qu'ils voient dans quelle disposition ils voudraient se trouver à ce dernier moment. Étrange aveuglement de l'homme, qui, tout penchant qu'il est à la mort, ne veut prendre qu'à l'extrémité les sentiments d'un mourant qu'elle inspire.

Vous vous plaignez de ce que Dieu ne vous a pas communiqué son secret[1] ! A qui voulez-vous que Dieu le dise ? Quoi ! Qu'il parle à l'oreille à chacun, ou qu'il se montre à tout le monde ? Pourquoi vous plutôt qu'un autre ? Choisissez quels hommes vous désireriez que Dieu envoyât pour vous faire entendre sa parole. Ce sont de ceux-là qu'il a pris. Où en trouveriez-vous de plus sincères, de plus propres à vous persuader[2] ? Et comment pouvez-vous leur prêter ce com-

---

malheurs, et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leurs principales et leurs plus sérieuses occupations. »

— Nous sommes loin de la sécheresse de cœur, de la dureté égoïste de La Rochefoucauld qui ose écrire : « Je suis peu sensible à la pitié, et je voudrais ne l'y être point du tout. »

1. Bossuet dit ailleurs : « Écoutez, esprits téméraires et follement curieux qui dites : Nous voudrions voir, nous voudrions entendre toutes les vérités de la foi... C'est ici le temps de se purifier, et non encore celui de voir. Laissez traiter vos yeux malades ; souffrez qu'on les nettoie, qu'on les fortifie ; après, si vous ne pouvez encore supporter le grand jour, vous jouirez de la douceur accommodante d'une clarté tempérée. »

(*Sermon pour la fête de Tous les Saints*.)

2. C'est de ces hommes-là que Pascal a dit : « Il faut croire aux histoires dont les témoins se font égorger. »

(*Pensées*, XXIV, 46.)

plot : Venez, leur faites-vous dire, associons-nous ; inventons une belle fable : disons que ce crucifié est le Fils de Dieu. Mais si cela est véritable, comme tant de faits vous le prouvent, quelle est votre opiniâtreté de refuser de vous soumettre ?

(Pensées chrétiennes et morales.)

XV

Les esprits même les plus déréglés ne rejettent pas l'idée de la Divinité, pour n'avoir point à se reprocher un aveuglement trop visible. Un Dieu qu'on fait à sa mode, aussi patient, aussi insensible que nos passions le demandent, n'incommode pas. La liberté qu'on se donne de penser tout ce qu'on veut, fait qu'on croit respirer un air nouveau. On s'imagine jouir de soi-même et de ses désirs ; et dans le droit qu'on pense acquérir de ne se rien refuser, on croit tenir tous les biens, et on les goûte par avance.

(Oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves.)

XVI

« Donnez-moi la foi, et je quitte tout[1] ; persuadez-moi de la vie future, et j'abandonne tout ce que j'aime pour une si belle espérance. » — Eh ! quoi, homme, pouvez-vous penser que tout soit corps et matière en vous ? Quoi, tout meurt ?

---

1. « J'aurais bientôt quitté les plaisirs, disent-ils, si j'avais la foi. Et moi, je vous dis : Vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté les plaisirs. Or, c'est à vous à commencer. Si je pouvais, je vous donnerais la foi. Je ne puis le faire, ni partant éprouver la vérité de ce que vous dites. Mais vous pouvez bien quitter les plaisirs, et éprouver si ce que je dis est vrai. »

(Pascal, *Pensées*, X, 1.)

tout est enterré? Le cercueil vous égale aux bêtes? Il n'y a rien en vous qui soit au-dessus? Je le vois bien, votre esprit est infatué de tant de belles sentences, écrites si éloquemment en prose et en vers, qu'un Montaigne, je le nomme, vous a débitées ; qui préfèrent les animaux à l'homme, leur instinct à notre raison, leur nature simple, innocente et sans fard, c'est ainsi qu'on parle, à nos raffinements et à nos malices. Mais dites-moi, subtil philosophe, qui vous riez si finement de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connaître Dieu? Connaître une première nature, adorer son éternité, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'abandonner à sa providence, obéir à sa volonté, n'est-ce rien qui nous distingue des bêtes? Tous les saints ont-ils vainement espéré en Dieu, et n'y a-t-il que les épicuriens qui aient bien connu ce que c'est que l'homme? Plutôt ne voyez-vous pas que si une partie de nous-mêmes tient à la nature sensible, celle qui connaît et aime Dieu, qui, conséquemment, est semblable à Lui, puisque Lui-même se connaît et s'aime, dépend nécessairement de plus hauts principes? Et donc, que les éléments nous redemandent tout ce qu'ils nous prêtent, pourvu que Dieu puisse aussi nous redemander cette âme qu'il a faite à sa ressemblance! Périssent toutes les pensées que nous avons données aux choses mortelles ; mais que ce qui était né capable de Dieu soit immortel comme Lui. Par conséquent, homme sensuel, qui ne renoncez à la vie future que parce que vous craignez les justes supplices, n'espérez plus au néant[1]; non, non,

1. « Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour faire gloire d'être dans cet état, dans lequel il semble incroyable qu'une seule personne puisse être..... Ce sont des gens qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté..... Or, quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme qu'il a donc secoué le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions..... Pense-t-il nous avoir portés par là à avoir désormais bien de la

n'y espérez plus : voulez-le, ne le voulez pas, votre éternité est assurée[1]. Et certes, il ne tient qu'à vous de la rendre heureuse ; mais si vous refusez ce présent divin, une autre éternité vous attend ; et vous vous rendrez digne d'un mal éternel, pour avoir perdu volontairement un bien qui le pouvait être.

Entendez-vous ces vérités ? Qu'avez-vous à leur opposer? Les croyez-vous à l'épreuve de vos frivoles raisonnements et de vos fausses railleries ? Murmurez et raillez tant qu'il vous plaira : le Tout-Puissant a ses règles qui ne changeront ni pour vos murmures, ni pour vos bons mots ; et il saura bien vous faire sentir, quand il lui plaira, ce que vous refusez maintenant de croire. Allez, courez-en les risques ; montrez-vous brave et intrépide, en hasardant tous les jours votre éternité. Ah ! plutôt, chrétiens [2], craignez de tomber en ses

---

confiance en lui, et à en attendre des consolations, des conseils et des secours dans tous les besoins de la vie ? Prétendent-ils nous avoir bien réjouis, de nous dire qu'ils tiennent que notre âme n'est qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content? Est-ce une chose à dire gaiement ? Et n'est-ce pas une chose à dire tristement au contraire, comme la chose du monde la plus triste?... »

(Pascal, *Pensées*, IX, 1.)

1. Tout ce passage rappelle le fameux *pari* de Pascal pour ou contre la foi. « Il faut parier, dit-il, cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué. » -- « Voulez-le, ne le voulez pas, dit Bossuet, votre éternité est assurée... » Platon avait exprimé à peu près la même idée dans son « Dialogue sur l'immortalité de l'âme » : «... Si, comme il me le semble, l'âme est en effet une substance immortelle, il me paraît que la chose vaut la peine qu'on hasarde d'y croire ; car c'est une belle et sublime expérience à tenter, et combien il serait à désirer qu'on pût s'en laisser séduire et enchanter ! » (*Phédon*, LXIII, traduction de Z. Thurot.)

2. « Rien n'accuse davantage une extrême faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu... Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu ! » (Pascal, *Pensées*, IX.) — L'on doute de Dieu dans une pleine santé... quand

mains terribles! Remédiez aux désordres de cette conscience gangrenée... Quoi! Ne voulez-vous rien espérer que dans cette vie? Ah! ce n'est point la raison, c'est le dépit et le désespoir qui inspirent de telles pensées. S'il était ainsi, si toutes nos espérances étaient renfermées dans ce siècle, on aurait quelque raison de penser que les animaux l'emportent sur nous.

(3e Sermon pour la fête de Tous les Saints.)

XVII

L'impie demande : « Pourquoi Dieu est-il? » Je lui réponds : Pourquoi Dieu ne serait-il pas? Est-ce à cause qu'il est parfait, et la perfection est-elle un obstacle à l'être? Erreur insensée : au contraire, la perfection est la raison d'être. Pourquoi l'imparfait serait-il, et le parfait ne serait-il pas? C'est-à-dire pourquoi ce qui tient plus du néant, serait-il, et que ce qui n'en tient rien du tout ne serait pas? Qu'appelle-t-on parfait? Un être à qui rien ne manque. Qu'appelle-t-on imparfait? Un être à qui quelque chose manque. Pourquoi

---

on devient malade... l'on croit en Dieu », dit La Bruyère. — « Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. » (Pascal, *Pensées*, IX.)

Vois-tu ce libertin, en public intrépide,
Qui prêche contre un Dieu que dans son âme il croit?
Il irait embrasser la vérité qu'il voit.
Mais de ses faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainsi Dieu que par poltronnerie.

(Boileau, *Epît.* III.)

« Je m'expliquerais l'athée poète, l'athée insolent envers Dieu, s'il ne mourait pas, ou s'il ne mourait que quand il le veut bien; mais se donner des airs de braver le suprême pouvoir qui vous retranche la vie quand il lui plaît, par tant de moyens dédaigneux, et qui ne prend pas même la peine de vous envoyer la foudre, — j'en suis émerveillé. »

(Louis Veuillot, *Les libres-penseurs*, I, 2.)

l'Être à qui rien ne manque ne serait-il pas, plutôt que l'être à qui quelque chose manque[1] ? D'où vient que quelque chose est, et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit, si ce n'est parce que l'être vaut mieux que le rien, et que le rien ne peut pas prévaloir sur l'être, ni empêcher l'être d'être. Mais par la même raison, l'imparfait ne peut valoir mieux que le parfait, ni être plutôt que lui, ni l'empêcher d'être. Qui peut donc empêcher que Dieu ne soit, et pourquoi le néant de Dieu que l'impie veut imaginer dans son cœur insensé, pourquoi, dis-je, ce néant de Dieu, l'emporterait-il sur l'être de Dieu, et vaut-il mieux que Dieu ne soit pas, que d'être ?

O Dieu, on se perd dans un si grand aveuglement. L'impie se perd dans le néant de Dieu qu'il veut préférer à l'être de Dieu, et lui-même cet impie ne songe pas à se demander à lui-même pourquoi il est. Mon âme, âme raisonnable, mais dont la raison est si faible, pourquoi veux-tu être, et que Dieu ne soit pas? Hélas! vaux-tu mieux que Dieu? Ame faible, âme ignorante, dévoyée, pleine d'erreur et d'incertitude dans ton intelligence, pleine dans ta volonté, de faiblesse, d'égarement, de corruption, de mauvais désirs, faut-il que tu sois, et que la certitude, la compréhension, la pleine

---

1. « En même temps que je reconnais l'imperfection de mon être, disait V. Cousin, je conçois un être parfait qui est le principe du mien. »

— Balmès : « Si quelque chose existe, quelque chose de nécessaire a toujours existé, et l'on ne saurait désigner un instant où il a été vrai de dire : il n'y a rien. » (*Philosophie fond.*, ch. 1.) — Herbert Spencer : « Il est une vérité qui doit devenir toujours plus lumineuse, c'est qu'il existe un être inscrutable, partout manifesté, dont on ne peut concevoir ni le commencement ni la fin. Au milieu des mystères de la nature, qui deviennent d'autant plus obscurs qu'on les fouille plus profondément par la pensée, se dresse une certitude absolue, à savoir que nous sommes en présence de la force infinie et éternelle, d'où procèdent toutes choses. »

connaissance de la vérité, et l'amour immuable de la justice et de la droiture ne soit pas ?

(*Elévations sur les Mystères*, 1re sem., 1re élév.)

XVIII

Considérez, je vous prie, l'entreprise de ces pêcheurs (les apôtres). Jamais prince, jamais empire, jamais république n'a conçu un dessein si haut. Sans aucune apparence de secours humain, ils partagent le monde entre eux pour le conquérir. Ils se sont mis dans l'esprit de changer par tout l'univers les religions établies, et les fausses et la véritable, et parmi les Gentils et parmi les Juifs. Ils veulent établir un nouveau culte, un nouveau sacrifice, une loi nouvelle, parce que, disent-ils, un homme qu'on a crucifié en Jérusalem l'a enseigné de la sorte[1]...

Mais voyons par quels artifices ils se concilieront les esprits. Venez, disent-ils, servir Jésus-Christ : quiconque se donne à lui, sera heureux quand il sera mort ; en attendant, il faudra souffrir les dernières extrémités. Voilà leur doctrine et voilà leurs preuves ; voilà leur fin, voilà leurs moyens.

---

1. Bossuet se rencontre avec Pascal dans cette démonstration de la divinité de l'Église. Ce sont les mêmes arguments : « Il est prédit qu'alors l'idolâtrie serait renversée, que ce Messie abattrait toutes les idoles, et ferait entrer les hommes dans le culte du vrai Dieu... A cela s'opposent tous les hommes, non seulement par l'opposition naturelle de la concupiscence, mais par-dessus tous, les rois de la terre s'unissent pour abolir cette religion naissante... Tout ce qu'il y a de grand sur la terre s'unit, les savants, les sages, les rois. Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent. Et nonobstant toutes ces oppositions, ces gens simples et sans force résistent à toutes ces puissances... et ôtent l'idolâtrie de toute la terre. »

(*Pensées*, art. XVIII, *passim.*)

Dans une si étrange entreprise, je ne dis pas avoir réussi comme ils ont fait ; mais avoir osé espérer, c'est une marque invincible de la vérité. Il n'y a que la vérité ou la vraisemblance qui puisse faire espérer les hommes. Qu'un homme soit avisé, qu'il soit téméraire, s'il espère, il n'y a point de milieu : ou la vérité le presse, ou la vraisemblance le flatte ; ou la force de celle-là le convainc, ou l'apparence de celle-ci le trompe. Ici tout ce qui se voit étonne, tout ce qui se prévoit est contraire, tout ce qui est humain est impossible. Donc, où il n'y a nulle vraisemblance, il faut conclure nécessairement que c'est la seule vérité qui soutient l'ouvrage. Que le monde se moque tant qu'il voudra : encore faut-il que la plus forte persuasion qui ait jamais paru sur la terre, et dans la chose la plus incroyable, et parmi les épreuves les plus difficiles, et dans les hommes les plus incrédules et les plus timides, dont le plus hardi a renié lâchement son maître, ait une cause apparente. La feinte ne va pas si loin, la surprise ne dure pas si longtemps, la folie n'est pas si réglée[1].

Car enfin poussons à bout le raisonnement des incrédules et des libertins. Qu'est-ce qu'ils veulent penser de nos saints pêcheurs ? Quoi ? Qu'ils avaient inventé une belle fable qu'ils

---

1. « Pascal : « Les apôtres ont été trompés ou trompeurs. L'un ou l'autre est difficile. Car il n'est pas possible de prendre un homme pour être ressuscité... » — « L'hypothèse des apôtres fourbes est bien absurde. Qu'on la suive tout au long ; qu'on s'imagine ces douze hommes, assemblés après la mort de Jésus-Christ, faisant le complot de dire qu'il est ressuscité : ils attaquent par là toutes les puissances. Le cœur des hommes est étrangement penchant à la légèreté, aux changements, aux promesses, aux biens. Si peu qu'un de ceux-là se fût démenti par tous ces attraits, et, qui plus est, par les prisons, par les tortures et par la mort, ils étaient perdus. Qu'on suive cela. »

(*Ibid.*, art. XIX, 1.)

Lacordaire, et, après lui, Monsabré, ont tiré un merveilleux parti de toutes ces preuves, que Bossuet ne fait qu'indiquer.

se plaisaient d'annoncer au monde? Mais ils l'auraient faite plus vraisemblable[1]. Que c'étaient des insensés et des imbéciles qui ne s'entendaient pas eux-mêmes? Mais leur vie, mais leurs écrits, mais leurs lois et la sainte discipline qu'ils ont établie, et enfin l'événement même, prouvent le contraire. C'est une chose inouïe, ou que la finesse invente si mal, ou que la folie exécute si heureusement: ni le projet n'annonce des hommes rusés, ni le succès, des hommes dépourvus de sens. Ce ne sont pas ici des hommes prévenus, qui meurent pour des sentiments qu'ils ont sucés avec le lait. Ce ne sont pas ici des spéculatifs et des envieux, qui ayant rêvé dans leur cabinet sur des choses imperceptibles, sur des mystères éloignés des sens, font leurs idoles de leurs opinions et les défendent jusqu'à mourir. Ceux-ci ne nous disent pas : Nous avons pensé, nous avons médité, nous avons conclu. Leurs pensées pourraient être fausses, leurs méditations mal fondées, leurs conséquences mal prises et défectueuses. Ils nous disent : Nous avons vu, nous avons ouï, nous avons touché de nos mains, et souvent, et longtemps, et plusieurs ensemble, ce Jésus-Christ ressuscité des morts[2]. S'ils disent la vérité, que

---

1. Cf. J.-J. Rousseau : « Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente ; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire ; il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet... L'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » (*Vicaire Savoyard*, IIe partie.)

2. Lisez ces remarques du Cardinal Wiseman sur l'Evangile : « Par quel prodige des hommes sans instruction avaient-ils pu créer un caractère qui s'éloignait si fort de leur type national, un caractère en désaccord avec tous ces traits que la coutume, l'éducation, la religion et la nature semblaient avoir consacrés comme les plus beaux? Comment des écrivains si divers, tels que saint Mathieu et saint Jean, tout en rapportant des faits différents,

reste-t-il à répondre ? S'ils inventent, que prétendent-ils ? Quel avantage, quelle récompense, quel prix de tous leurs travaux ? S'ils attendaient quelque chose, c'était ou dans cette vie, ou après leur mort. D'espérer pendant cette vie, ni la haine, ni la puissance, ni le nombre de leurs ennemis, ni leur propre faiblesse ne le souffre pas. Les voilà donc réduits aux siècles futurs ; et alors, ou ils attendent de Dieu la félicité de leurs âmes, ou ils attendent des hommes la gloire et l'immortalité de leur nom. S'ils attendent la félicité que promet le Dieu véritable, il est clair qu'ils ne pensent pas à tromper le monde ; et si le monde veut s'imaginer que le désir de se signaler dans l'histoire ait été flatter ces esprits grossiers jusque dans leurs bateaux de pêcheurs, je dirai seulement ce mot : si un Pierre, si un André, si un Jean, parmi tant d'opprobres et tant de persécutions, ont pu prévoir de si loin la gloire du christianisme, et celle que nous leur donnons, je ne veux rien de plus fort pour convaincre tous les esprits raisonnables que c'étaient des hommes divins, auxquels et l'Esprit de Dieu, et la force toujours invincible de la vérité faisaient voir dans l'extrémité de l'oppression la victoire très assurée de la bonne cause.

Voilà ce que fait voir la vocation des pêcheurs : elle montre que l'Église est un édifice tiré du néant, une création, l'œuvre d'une main toute-puissante. Voyez la structure, rien de plus grand ; le fondement, c'est le néant même. Si le néant y paraît, c'est donc une véritable création : on y voit quelques parties brutes pour montrer ce que l'art a opéré. Si c'est Dieu, bâtissons dessus, ne craignons pas !

(Panégyrique de saint André, apôtre.)

---

arrivent-ils cependant à peindre la même figure et à représenter le même modèle ? Nulle autre explication possible : les évangélistes doivent avoir copié un même modèle vivant, et l'accord des traits moraux qu'ils lui donnent ne peut résulter que de l'exactitude avec laquelle ils les ont dessinés, chacun de leur côté. »

XIX

Croyez-vous avec une pleine certitude que Jésus-Christ soit véritablement envoyé de Dieu? Quelle raison pourriez-vous avoir de ne pas croire? N'a-t-on pas vu en lui toutes les marques que les prophètes et les patriarches avaient données du Christ qui devait venir? N'a-t-il pas fait tous les miracles qu'il fallait faire, et dans toutes les circonstances qu'il les fallait faire, en témoignage certain qu'il était celui qu'on devait attendre, et le véritable envoyé de Dieu?

Quel autre que lui a donné aux hommes une morale si sainte, si pure, si parfaite! et qui a pu dire comme lui : *Je suis la lumière du monde*? Où trouverons-nous plus de charité envers les hommes; de plus saints exemples, un plus beau modèle de perfection; une autorité plus douce, plus insinuante, plus ferme; une plus grande condescendance pour les faibles, pour les pécheurs, jusqu'à s'en rendre l'avocat, l'intercesseur, la victime [1]? C'est ce qu'il explique lui-même par ces aimables paroles : *Venez à moi, vous tous qui êtes oppressés et affligés, et je vous soulagerai; approchez, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est doux, et mon fardeau est léger*. Il faut à l'homme un joug, une loi,

---

1. J.-J. Rousseau rend hommage à la beauté morale de Jésus-Christ en des termes tels qu'on dirait qu'il s'est inspiré de Bossuet : « Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs, quelle grâce touchante dans ses instructions! Quelle élévation dans ses maximes! Quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! Quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation?... » Et le philosophe de Genève conclut ainsi : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu. »

une autorité, un commandement : autrement, emporté par ses passions, il s'échapperait à lui-même. Tout ce qu'il y avait à désirer, c'est de trouver un maître comme Jésus-Christ, qui sût adoucir la contrainte, et rendre le fardeau léger. Où trouverons-nous la consolation, l'encouragement, et les paroles de vie éternelle, si nous ne les trouvons pas dans sa bouche ? Croyez-vous bien tout cela ?

(Méditations sur l'Evangile. La Cène, 2e partie, LXIXe jour.)

XX

Un philosophe de notre siècle disait que l'existence d'une première cause et d'un premier être frappait d'abord les esprits, en considérant les merveilles de la nature[1]; qu'elle semblait échapper, lorsqu'on entrait un peu plus avant dans ce secret, mais qu'enfin elle revenait, pour n'être plus ébran-

---

1. C'est la preuve la plus ordinaire, celle qui frappe le plus. Les écrivains sacrés ont été les premiers à s'en servir. Voyez David, dans les Psaumes : « *Cæli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.* Les Cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie l'œuvre de ses mains. » — Dans le livre de Job, Dieu lui-même ne dédaigne pas de s'en servir pour établir son existence et sa Providence : « Qui a posé les fondements de la terre ?.... Qui a renfermé la mer dans son lit?... Qui a précipité la pluie et tracé la voie au tonnerre?... »

(Voir même chapitre, n° VI, page 303.)

Le savant entomologiste J.-H. Fabre, qui a étudié avec tant de conscience et de bonheur les merveilles de la nature et particulièrement les instincts et les mœurs des insectes, et dont l'ouvrage tout entier est comme un hymne magnifique de foi en Dieu et en la Providence, conclut ainsi l'un de ses plus beaux chapitres : « Je ne puis pas dire que je crois en Dieu : je le vois. Sans Lui, je ne comprends rien ; sans Lui, tout est ténèbres. Non seulement j'ai conservé cette conviction, mais je l'ai.... aggravée ou améliorée, comme vous voudrez.... Je considère l'athéisme comme une lubie. »

lée, en pénétrant jusqu'au fond[1]. A plus forte raison pouvons-nous dire que les grandes vérités de la religion, telles que sont celles de la grâce qui nous convertit et nous inspire en toutes choses, gagnent d'abord un cœur chrétien; qu'en pénétrant la superficie d'une vérité si profonde on trouve les doutes, parmi lesquels elle semble comme disparaître pour un temps, sans néanmoins que le cœur en soit éloigné; qu'enfin, entrant dans le fond, elle revient et plus ferme et plus claire, en sorte que non seulement elle ne peut plus être ébranlée, mais encore qu'on est capable d'y amener ceux qui l'ignorent, et de renverser ceux qui la combattent[2].

(*Défense de la Tradition et des saints Pères*, VI, 15.)

---

1. Ceci revient au mot si connu de Bacon : « Peu de science éloigne de la religion, beaucoup de science y ramène. »

2. Est-ce la vérité que cette peinture des trois phases d'où — selon que ses œuvres l'ont porté en haut ou en bas — l'homme sort, presque toujours, croyant ou incroyant? Un témoin inattendu s'est fait le garant de Bossuet pour répondre qu'il avait dit vrai, c'est Napoléon. Dans les camps et sur le trône, celui-là a trop songé à l'univers pour avoir eu le temps de songer à lui-même, à ce qu'il sera quand il ne sera plus; rejeté à Sainte-Hélène hors de la vie, il a rassemblé dans cet effrayant silence ses impressions et ses souvenirs, et il a retrouvé les trois étapes qu'avait marquées Bossuet : « L'homme lancé dans la vie se demande : D'où viens-je? Qui suis-je? Où vais-je? Ce sont autant de questions mystérieuses qui nous précipitent vers la religion. Nous courons au devant d'elle, notre penchant naturel nous y porte... » C'est le premier acte que suit bien vite le second : Les doutes se glissent et s'amassent, on ne peut s'en défaire et on ne peut s'y tenir; douter est encore plus difficile que croire. La raison est en détresse. Elle se replie douloureusement, elle s'écrie : « Religion! Religion! O enfants des hommes! » Le dernier acte du drame s'impose, il faut un dénouement : « On croit à Dieu parce que tout le proclame autour de nous, et que les plus grands esprits y ont cru, non seulement Bossuet, dont c'était le métier, mais encore Newton, Leibnitz qui n'y avaient que faire. Mais on ne sait que penser de la doctrine qu'on nous enseigne, et nous nous retrouvons la montre qui va sans connaître son horloger. » Le

XXI

Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions; tantôt il leur lâche la bride, et par là, il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants ? il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs? il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance : il leur fait prévenir les maux qui menacent les États, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances ; il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même; elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice toujours infaillible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin. Quand il veut lâcher le dernier et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Égypte [1], autrefois si sage, marche

---

monologue de Sainte-Hélène s'achève en phrases entrecoupées où, comme la femme prête à enfanter, la pensée haletante se débat : « J'ai eu besoin de croire, j'ai cru... Peut-être croirai-je de nouveau aveuglément ? Dieu le veuille! Je n'y résiste assurément pas, je ne demande pas mieux ; je conçois que ce doit être un grand et vrai bonheur... » (*Mémorial de Sainte-Hélène.*)

1. Est-ce seulement de l'Égypte que l'on pourrait dire ce qu'en dit Bossuet dans son incomparable langage? Il est un autre peuple, hélas ! autrefois fidèle au Christ et à l'Église, sur lequel Dieu, pour le punir, semble avoir répandu cet esprit de vertige et d'erreur que l'on peut regarder comme le funeste avant-coureur de la chute des peuples aussi bien que des rois.

« Quand la religion est détruite chez un peuple, dit avec infini-

enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils ; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse, quand il lui plaît, le sens égaré ; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres, tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose, pour lui renverser le sens, que ses longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains, est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin ; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

(*Discours sur l'histoire universelle,* Part. III, ch. VIII.)

---

ment d'éloquence et de raison M. de Tocqueville, dans son ouvrage *La Démocratie en Amérique*, le doute s'empare des portions les plus hautes de l'intelligence et il paralyse toutes les autres. Chacun s'habitue à n'avoir que des notions confuses et changeantes sur les choses qui intéressent le plus ses semblables et lui-même. On défend mal ses opinions ou on les abandonne ; et comme on désespère de pouvoir, à soi seul, résoudre les grands problèmes que la vie humaine présente, on se réduit lâchement à n'y point songer. Un tel état ne peut manquer d'énerver les âmes : il détend les ressorts de la volonté et prépare les citoyens à la servitude. Pour moi, je suis persuadé que l'homme, s'il n'a pas la foi, il faut qu'il serve ; que s'il est libre, il faut qu'il croie.

« S'il n'a pas la foi, il faut qu'il serve : ils ont servi et servent bassement ces hommes et ces peuples qui, n'ayant pas reconnu le Maître du ciel, ont jeté leurs consciences aux pieds des maîtres de rechange, et, par tous les genres d'avilissement, ont provoqué et mérité tous les genres de tyrannie.

« S'il est libre, il faut qu'il croie : qu'il croie, et il saura à quelle

XXII

Je me suis levé pendant la nuit pour voir vos cieux qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez fondées. Qu'ai-je vu, ô Seigneur, et quelle admirable image des effets de votre lumière infinie ! Le soleil s'avançait, et son approche se faisait connaître par une céleste blancheur qui se répandait de tous côtés : les étoiles étaient disparues, et la lune s'était levée avec son croissant, d'un argent si beau et si vif, que les yeux en étaient charmés. Elle semblait vouloir honorer le soleil, en paraissant claire et illuminée par le côté qu'elle tournait vers lui ; tout le reste était obscur et ténébreux ; et un petit demi-cercle recevait seulement dans cet endroit-là un ravissant éclat par les rayons du soleil, comme du père de la lumière. Quand il la voit de ce côté, elle reçoit une teinte de lumière : plus il la voit, plus sa lumière s'accroît. Quand il la voit tout entière, elle est dans son plein ; et plus elle a de lumière, plus elle fait honneur à celui d'où elle lui vient. Mais voici un nouvel hommage qu'elle rend à son céleste illuminateur. A mesure qu'il approchait, je la voyais disparaître ; le faible croissant diminuait peu à peu ; et quand le soleil se fut montré tout entier, sa pâle et débile clarté, s'évanouissant, se perdit dans celle du grand astre qui paraissait, dans laquelle elle fut comme absorbée. On voyait bien qu'elle ne pouvait avoir perdu sa lumière par l'approche du soleil qui l'éclairait ; mais un

---

autorité légitime il doit obéir. Qu'il croie, et dans sa foi il trouvera la mesure et la limite du droit : du droit de lui sur les autres et des autres sur lui. Il saura surtout que le droit de l'homme expire où commence le droit de Dieu. Les hommes et les peuples libres étaient des croyants. »

petit astre cédait au grand, une petite lumière se confondait avec la grande ; et la place du croissant ne parut plus dans le ciel, où il tenait auparavant un si beau rang parmi les étoiles.

Mon Dieu, lumière éternelle, c'est la figure de ce qui arrive à mon âme quand vous l'éclairez. Elle n'est illuminée que du côté que vous la voyez : partout où vos rayons ne pénètrent pas, ce n'est que ténèbres ; et quand ils se retirent tout à fait, l'obscurité et la défaillance sont entières. Que faut-il donc que je fasse, ô mon Dieu, sinon de reconnaître de vous toute la lumière que je reçois ? Si vous détournez votre face, une nuit affreuse nous enveloppe, et vous êtes seul la lumière de notre vie !.....

(*Traité de la concupiscence,* XXXII.)

XVI

Riches et Pauvres

I

... C'est une fausse imagination des âmes simples et ignorantes, qui n'ont pas expérimenté la fortune, que la possession des biens de la terre rend l'âme plus libre et plus dégagée. Par exemple, on se persuade que l'avarice serait tout à fait éteinte, que l'on n'aurait plus d'attache aux richesses, si l'on en avait ce qu'il faut. Ah! c'est alors, disons-nous, que le cœur, qui se resserre dans l'inquiétude du besoin, reprendra sa liberté tout entière dans la commodité et dans l'aisance. Confessons la vérité devant Dieu : tous les jours nous nous flattons de cette pensée; mais certes nous nous abusons, notre erreur est extrême. C'est une folie de s'imaginer que les richesses guérissent l'avarice[1], ni que cette eau puisse étan-

---

1. Bossuet dit dans le Sermon pour le deuxième dimanche de l'Avent : « Ce misérable hydropique te fait pitié, parce que tu le vois toujours boire sans que sa soif puisse être étanchée ; et tu regardes sans douleur cet avare, cet ambitieux, dont l'un hume sans cesse de la fumée, et l'autre emploie tout son âge à entasser des biens qu'il perdra tous en un seul moment, sans que ni l'un ni l'autre puisse jamais éteindre la soif de ses passions infinies ! N'est-ce pas être dépourvu de sens ? ? »

— Horace s'était déjà servi de la même comparaison pour démontrer cette même vérité que les richesses non seulement ne corrigent pas de l'avarice, mais au contraire l'augmentent :

Si tibi nulla sitim finiret copia lymphæ,
Narrares medicis; quod, quanto plura parasti,
Tanto plura cupis, nulline faterier audes ?

« Si nul breuvage ne pouvait apaiser ta soif, tu appellerais le

cher cette soif. Nous voyons par expérience que le riche, à qui tout abonde, n'est pas moins impatient dans ses pertes, que le pauvre à qui tout manque. Et je ne m'en étonne pas : car il faut entendre que nous n'avons pas seulement pour tout notre bien une affection générale, mais que chaque petite partie attire une affection particulière ; ce qui fait que nous voyons ordinairement que l'âme n'a pas moins d'attache, que la perte n'est pas moins sensible dans l'abondance que dans la disette.....

(Sermon sur l'*Impénitence finale*.)

II

Il y a une avarice sordide[1], une avarice noire et ténébreuse, qui enfouit les trésors, qui n'en repaît que sa vue, et qui en interdit l'usage à ses mains.

---

médecin ; et parce que plus tu possèdes, plus tu désires posséder, tu n'oses confier ton mal à personne ? »

(*Epît.*, II, 2.)

Et c'est en vingt endroits de ses œuvres que le poète moraliste constate cette maladie de la convoitise toujours de plus en plus exigeante :

Crescentem sequitur cura pecuniam
Majorumque fames.

« Les soucis augmentent avec les richesses, et aussi la soif d'en avoir davantage ». (*Odes*, III, 16.)

De même Juvénal : *Crescit amor nummi, quantum ipsa pecunia crescit.* (*Sat.* XIV, 131.)

— Aristophane fait dire à Chrémyle, dans le *Plutus* : « Quand on a treize talents, on désire avec plus d'ardeur en avoir seize ; — ce vœu est-il accompli, on en veut quarante, et l'on se plaint avec aigreur de n'avoir pas de quoi subsister. »

1. Comme celle d'Harpagon, par exemple ; ou celle de cet avare dont parle Martial, « *cujus laxas arca flagellat opes* », dont le coffre torture les trésors en les tenant étroitement enfermés.

(Martial, *Epigr.*, lib. II, XXX.)

— C'est celle aussi que flétrit saint Basile, dont les théories sur

Mais il y a encore une autre avarice qui dépense, qui fait bonne chère, qui n'épargne rien à ses appétits... Elle mérite le nom d'avarice parce que c'est une avidité qui veut dévorer tous ses biens, qui donne tout à ses appétits, et qui ne veut rien donner aux nécessités des pauvres et des misérables[1]... Prenez garde à cette avarice du cœur, à cette avidité; modérez vos passions, et faites un fonds aux pauvres sur la modération de vos vanités[2]. Pourquoi agrandir tes greniers?

---

la richesse sont si hardies, pas plus cependant que ne l'est l'Évangile, quand s'adressant à un riche égoïste : « Quel mal fais-je, dis-tu, en gardant et en enfermant ce qui m'appartient ? » — « Dis-moi, qu'est-ce qui t'appartient ? Où as-tu pris ce que tu as quand tu es venu au monde ? Tu es comme celui qui, entré dans un théâtre, voudrait empêcher les autres d'y entrer à leur tour, et qui accaparerait pour lui seul ce qui est pour l'usage de tous : tels sont les riches. Si chacun se contentait de ce qui lui est nécessaire et abandonnait aux autres son superflu, il n'y aurait ni riche ni pauvre. » (Sermon v., *De divitiis et paupertate.*)

— De même saint Jean Chrysostome : « L'avare est le geôlier et non le maître de son argent ; il en est l'esclave et non le possesseur : il donnerait plutôt de sa chair que du trésor qu'il tient enfoui. Comme s'il avait reçu la rigoureuse défense d'y toucher, il le garde et le respecte avec une extrême assiduité ; on dirait que ce n'est pas son bien, mais le bien d'un autre, tant il s'en abstient ! » (*Homélies au peuple d'Antioche*, 2e homélie.)

— *Quo mihi fortunam, si non conceditur uti?*

« A quoi bon la fortune, si l'on n'en use point ? »

demande Horace? (Epît. I, v. 12.) Ce que Lafontaine a traduit :

L'usage seulement fait la possession,

et il ajoute :

Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux,
Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux. »

1. « C'est mal posséder que de mal user », dit S. Augustin.

2. ... « Qu'a prétendu Dieu en vous donnant ces biens temporels ? N'a-t-il pas eu d'autre dessein que de vous distinguer, que

Je te montre un lieu convenable où tu mettras tes richesses plus en sûreté. Laisse un peu déborder ce fleuve ; laisse-le se répandre sur les misérables : mais pourquoi tout donner à tes appétits? « Mon âme, dis-tu, repose-toi, mange et bois longtemps à ton aise. » — Regarde de quels biens tu repais ton âme ; de même, dit saint Basile, que si tu avais une âme de bête.

(Sermon sur la Charité envers les Nouvelles Catholiques.)

III

Il n'y a rien qui soit plus perdu que ce que vous employez à contenter un insatiable. Or, telle est votre convoitise ; c'est un gouffre toujours ouvert « qui ne dit jamais : c'est assez ! » Plus vous jetez dedans, plus il se dilate ; tout ce que vous lui donnez ne fait qu'irriter ses désirs... La première chose qui nous fait connaître son avidité infinie, c'est qu'elle compte pour rien tout le nécessaire[1]. Cela est trop commun, et, par conséquent, ne la touche pas...

---

de vous mettre à votre aise, que de vous faire vivre dans l'abondance, pendant que les autres souffrent? Ah! mes chers auditeurs, rien n'est plus éloigné de ses intentions ; et ce serait faire outrage à sa providence, de penser qu'il eût borné là toutes ses vues. En vous donnant les biens temporels, il prétend que vous en soyez les distributeurs, et qu'au lieu de les resserrer par une avarice criminelle, vous les répandiez avec largesse sur les pauvres et les misérables. »

(Bourdaloue, *Panég. de S. Jean l'Evang.*)

1. Ce qui dépasse nos besoins, dit saint Jean Chrysostome, est stérile et superflu. » (Homélies au peuple d'Antioche, *loc. cit.*)

— Cicéron donne une règle pleine de sagesse : « *Non esse cupidum, pecunia est ; — non esse emacem, vectigal est ; — contentum vero suis rebus esse, maximæ sunt certissimæque divitiæ* : Ne pas avoir de passion, c'est de l'argent comptant ; — ne pas aimer la dépense est un beau revenu ; — être content de ce que l'on a, c'est la plus grande et la plus solide richesse. »

IV

Quand on regarde l'argent comme un instrument pour acquérir d'autres biens, par exemple pour acheter des plaisirs ou s'avancer dans les grandes places du monde, on n'est pas avare, on est sensuel, ambitieux. Celui qui n'ose toucher à son argent, qui n'en est que le triste gardien, et semble ne se réserver aucun droit que celui de le regarder[1], est proprement celui qu'on appelle avare... C'est pour lui comme une chose sacrée dont il ne se permet pas d'approcher ses mains. Tout cœur passionné embellit dans son imagination l'objet de sa passion[2]. Celui-ci donne à son or et à son argent un éclat que la nature ne lui donne pas; il est ébloui de ce faux éclat; la lumière du soleil, qui est la vraie joie des yeux, ne lui paraît pas si belle. Et que lui sert de posséder ce qui, demeurant hors de lui, ne peut remplir son intérieur? Quel bien lui

---

1. Ce malheureux...
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
Il avait dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant d'autre déduit
Que d'y ruminer jour et nuit...

2. Cela est vrai de l'argent comme de tout le reste. On sait avec quel art Molière a développé cette maxime :

L'amour pour l'ordinaire est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable.
Ils comptent les défauts pour des perfections
Et savent y donner de favorables noms :
La pâle est au jasmin en blancheur comparable,
La noire à faire peur, une brune adorable ;
La maigre a de la taille et de la liberté.
La grasse est dans son port pleine de majesté,
. . . .
C'est ainsi qu'un amant dont l'amour est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

revient-il de tant de richesses[1]?... Et cependant comme si c'était un grand bien, on ne s'en rassasie jamais... Ne dites point que tout ce bien que vous vous plaisez à avoir devant vos yeux soit à vous; vous n'avez rien en vous-même de quoi le saisir et vous l'approprier; vous ne savez pour qui vous le gardez; il vous échappe malgré vous par cent manières différentes, ou par la rapine, ou par le feu, ou enfin, sans remède, par la mort, et il passera avec aussi peu de solidité, et une semblable illusion, à un possesseur inconnu, qui peut-être ne vous sera rien, quand ce serait votre fils, puisqu'un mort n'a plus rien à soi; et que ce fils, pour qui vous avez tant travaillé, non seulement ne vous servira de rien dans ce séjour des morts où vous allez, mais, sur la terre, à peine se souviendra-t-il de vos soins et croira avoir satisfait à tous ses devoirs, quand il aura fait semblant de vous pleurer quelques jours et se sera paré d'un deuil très court[2].

---

1. Boileau pose la même question, et il y répond :

Et pourquoi cette épargne enfin? — L'ignores-tu?
Afin qu'un héritier, bien nourri, bien vêtu,
Profitant d'un trésor en tes mains inutile,
De son train quelque jour embarrasse la ville...

(*Satire*, VIII, 85 et ss.)

2. Cf. saint Jean Chrysostome : « Rien n'est perfide et trompeur comme les richesses!... » Toute cette 2e Homélie serait à lire, comme un éloquent commentaire à cette page de Bossuet.

— « Nous ressemblons, dit Massillon, à ces soldats insensés qui au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer des ennemis, se chargent avidement de leurs habits; et à peine en sont-ils revêtus qu'un coup mortel leur ôte, avec la vie, cette folle décoration dont ils venaient de se parer. »

(Massillon, *Carême*, jeudi de la 4e sem.)

— « Il n'y a peut-être pas un homme aisé à qui des héritiers avides, et souvent ses propres enfants, ne souhaitent la mort en secret.... Nous trouvons notre avantage dans le préjudice de nos semblables, et la perte de l'un fait la prospérité de l'autre. »

(J.-J. Rousseau, *Disc. sur l'inégalité des conditions*.)

— Une sentence de Publius Syrus : *Heredis fletus sub persona risus est*. (Le rire est sous le masque d'un héritier qui pleure.)

Qu'y a-t-il de plus insensé que de se tant tourmenter pour se repaître de vent?

(*Traité de la Concupiscence,* ch. IX.)

V

On ne peut se rendre maître des choses, en les possédant toutes; il faut s'en rendre le maître en les méprisant toutes.

(*Pensées chrétiennes et morales*, XXI.)

VI

Plus on a, plus on veut avoir[1] : on agit par humeur; l'humeur subsiste toujours : de là vient qu'on ne se contente jamais. La perte est plus sensible aux riches qu'aux pauvres; et le désir d'avoir est aussi plus ardent dans les premiers. Il faut, en effet, qu'il soit plus ardent parce que la facilité est plus grande. Si l'on a tant d'ardeur lorsque le chemin était difficile, à plus forte raison quand on le trouve aplani. Ainsi la possession des richesses augmente le désir d'en amasser[2].

(*Ibid.*)

---

1. Semper avarus eget.

(Hor., *Epît.*, I, II.)

2. Juvénal nous fait une peinture énergique d'un de ces riches avares chez qui la possession des richesses augmente le désir d'en amasser de nouvelles : « ... L'homme dont je parle est honoré du vulgaire comme un habile artisan de fortune. Sous les mains d'un pareil ouvrier, les richesses vont toujours croissant. Oui, mais elles s'accroissent par tous les moyens, et notre forgeron ne quitte pas un instant le soufflet et l'enclume..... Voyez-le châtier l'estomac de ses serviteurs et retrancher leur part de nourriture... Lui-même se privera; il réservera pour le lendemain les restes d'un hachis, et gardera pour un autre repas un plat de fèves ou des débris de quelque boisson avancée..... Un mendiant ramassé

VII

... Quel service leur devons-nous rendre (aux pauvres)? En quoi sommes-nous tenus de les assister?... Le service que vous devez aux nécessiteux, c'est de porter avec eux une partie du fardeau qui les accable. L'apôtre saint Paul ordonne aux fidèles de « porter les fardeaux les uns des autres, *alter alterius onera portate* ». Les pauvres ont leur fardeau, et les riches aussi ont le leur. Les pauvres ont leur fardeau ; qui ne le sait pas? Quand nous les voyons suer et gémir, pouvons-nous ne pas reconnaître que tant de misères pressantes sont un fardeau très pesant, dont leurs épaules sont accablées? Mais encore que les riches marchent à leur aise, et semblent n'avoir rien qui leur pèse, sachez qu'ils ont aussi leur fardeau. Et quel est ce fardeau des riches? Chrétiens, le pourrez-vous croire? Ce sont leurs propres richesses. Quel est le fardeau des pauvres? C'est le besoin. Quel est le fardeau des riches? C'est l'abondance. « Le fardeau des pauvres, dit saint Augustin, c'est de n'avoir pas ce qu'il faut; et le fardeau des riches, c'est d'avoir plus qu'il ne faut... »

Quoi donc? Est-ce un fardeau incommode que d'avoir trop de biens? Ah! que j'entends de mondains qui désirent un tel fardeau dans le secret de leurs cœurs ! Mais qu'ils arrêtent ces désirs inconsidérés. Si les injustes préjugés du siècle les empêchent de concevoir en ce monde combien l'abondance pèse, quand ils viendront en ce pays où il nuira d'être trop

---

sous les ponts refuserait de s'asseoir à une pareille table. Est-ce un bonheur que d'être riche à ce prix? N'est-ce pas plutôt une fureur manifeste, une véritable frénésie, que de vivre dans la misère pour mourir opulent? Tandis que le sac s'enfle et se grossit, l'amour de l'argent croît à mesure que l'argent s'entasse. Moins on possède, moins on désire..... »

(*Satire* XIV, 114-140.)

riches, quand ils comparaîtront à ce tribunal où il faudra rendre compte non seulement des talents dispensés, mais encore des talents enfouis, et répondre à ce juge inexorable non seulement de la dépense, mais encore de l'épargne et du ménage, alors ils reconnaîtront que les richesses sont un grand poids, et ils se repentiront vainement de ne s'en être pas déchargés... Riches, portez le fardeau du pauvre, soulagez sa nécessité; aidez-le à soutenir les afflictions sous le poids desquelles il gémit[1]; mais sachez qu'en le déchargeant vous travaillez à votre décharge. Lorsque vous lui donnez, vous diminuez son fardeau, et il diminue le vôtre; vous portez le besoin qui le presse, il porte l'abondance qui vous surcharge[2]. Communiquez entre vous mutuellement vos fardeaux, « afin que les charges deviennent égales », *ut fiat æqualitas*, dit saint Paul. Car quelle injustice que les pauvres portent tout le fardeau, et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules !

S'ils s'en plaignent et s'ils en murmurent contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire, c'est avec

---

1. Quelle profonde psychologie dans cette boutade d'Alphonse Karr : « Il n'y a presque jamais que les pauvres de généreux. Les riches ne peuvent pas donner : ils ont tant de besoins, tant de superfluités nécessaires, ces pauvres riches ! »

2. — « Comme riche, vous avez non seulement ce qu'il vous faut, mais au-delà de ce qu'il vous faut; et le pauvre n'a pas le nécessaire. Or, pour le pourvoir de ce nécessaire qu'il n'a pas, vous emploierez ce superflu que vous avez; si bien que l'un soit le supplément de l'autre. Par cette compensation, tout sera égal. »

(Bourdaloue, *Sermon sur l'Aumône.*)

— « Une certaine inégalité dans les conditions, qui entretient l'ordre et la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loi divine; une trop grande disproportion, et telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage, ou la loi des plus forts. Les extrémités sont vicieuses et partent de l'homme : toute compensation est juste et vient de Dieu. »

(La Bruyère, *Les Esprits forts,* 49.)

quelque couleur de justice[1]; car étant tous pétris d'une même masse, et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue[2], pourquoi verrions-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence, et de l'autre la tristesse, et le désespoir, et l'extrême nécessité, et encore le mépris et la servitude? Pourquoi cet homme si fortuné vivrait-il dans une telle abondance, et pourrait-il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité étudiée, pendant que ce misérable, homme toutefois aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille, ni soulager la faim qui le presse?

Dans cette étrange inégalité, pourrait-on justifier la Providence de mal ménager les trésors que Dieu met entre des égaux, si par un autre moyen elle n'avait pourvu au besoin

---

1. Bossuet ne craint pas d'exprimer à diverses reprises cette pensée que beaucoup peut-être trouveront audacieuse. Dans le Sermon sur les *Dispositions relativement aux nécessités de la vie*, il dit avec plus de force encore et de précision : « Les murmures des pauvres sont justes. Pourquoi cette inégalité des conditions? Tous formés d'une même boue, nul moyen de justifier ceci, sinon en disant que Dieu a recommandé les pauvres aux riches et leur a assigné leur vie sur leur superflu, *ut fiat æqualitas*, comme a dit saint Paul. »

Massillon, prêchant dans la chapelle de Versailles, parle en ces termes à son brillant auditoire : « Les paysans naissent pour souffrir, pour porter le poids du jour et de la chaleur, pour fournir de leurs peines et de leurs sueurs à vos plaisirs et à vos profusions, pour traîner, si j'ose parler ainsi, comme de vils animaux, le char de votre grandeur et de votre indolence. »

(*Petit Carême.*)

— Citons ici cette parole des Livres Saints si terrible pour le mauvais riche, pour le riche avare : « Celui qui arrache à un homme le pain qu'il a gagné à la sueur de son front est comme un homme qui assassine son prochain. » (Eccl. XXXIV, 26.)

2. « Votre âme et votre corps sont d'eux-mêmes indifférents à l'état de batelier ou à celui de duc ; et il n'y a nul bien naturel qui les attache à une condition plutôt qu'à une autre. »

(Pascal, *Disc. sur la Condition des Grands.*)

des pauvres et remis quelque égalité entre les hommes[1] ? C'est pour cela qu'il a établi son Église, où il reçoit les riches, mais à condition de servir les pauvres ; où il ordonne que

---

1. Bourdaloue : « Selon la première loi de nature, remarque saint Ambroise, tous les biens devaient être communs. Comme tous les hommes sont également hommes, l'un, par lui-même et de son fonds, n'a pas des droits mieux établis que ceux de l'autre, ni plus étendus. Ainsi il paraissait naturel que Dieu, les ayant créés, et voulant, après le bienfait de la création, leur fournir à tous, par celui de la conservation, l'entretien et la subsistance nécessaires, leur abandonnât les biens de la terre pour en recueillir les fruits selon ses nécessités présentes, et selon que les différentes conjonctures le demanderaient. » — M. Faugère, qui dans son étude sur *Bourdaloue, sa prédication et son temps*, cite ce passage, ajoute : « Qu'on ne s'effraie pas d'entendre Bourdaloue prononcer ces paroles hardies. Il constate la possibilité et la vraisemblance de la communauté des biens dans la création parfaite, telle qu'elle était sortie des mains de Dieu ; mais il sait que les conditions de la société humaine ont été irrémédiablement changées par la chute, et il se hâte d'établir la nécessité actuelle d'un partage inégal..... Quelle dure loi cependant que cette répartition capricieuse qui met d'un côté toutes les jouissances et toutes les facilités de la richesse, de l'autre toutes les souffrances et toutes les angoisses de la pauvreté! « Mais, providence de mon Dieu, s'écrie Bourdaloue, que vous êtes aimable et bienfaisante, lors même que vous semblez plus rigoureuse et plus sévère ; et que vous savez bien rendre par vos soins paternels ce que vous ôtez selon les conseils de votre adorable sagesse ! En effet, chrétiens, qu'a fait Dieu en faveur du pauvre ? Il a établi le précepte de l'aumône. Il a dit au riche ce que saint Paul, son interprète et son apôtre, disait aux premiers fidèles : Vous ferez part de vos biens à vos frères ; car, dès que ce sont vos frères, vous devez vous intéresser pour eux, je vous l'ordonne. » — Ajoutons encore ces paroles éloquentes du même orateur qui tant se rapprochent des arguments de Bossuet : « Vous outragez, vous déshonorez, je dis plus, vous détruisez en quelque sorte, vous anéantissez la Providence de Dieu, parce qu'autant qu'il est en vous, vous la rendez imparfaite et défectueuse ; parce que vous autorisez contre elle les plaintes et les murmures des pauvres; parce que vous leur

l'abondance supplée au défaut, et donne des assignations aux nécessiteux sur le superflu des opulents...

(Sermon sur l'éminente dignité des pauvres.)

VIII

Voyez le miracle de la pauvreté : les riches étaient étrangers ; mais le service des pauvres les naturalise, et leur sert à expier la contagion qu'ils contractent parmi leurs richesses. Par conséquent, ô riches du siècle ! prenez tant qu'il vous plaira des titres superbes ; vous les pouvez porter dans le monde : dans l'Église de Jésus-Christ, vous êtes seulement serviteurs des pauvres [1].

(Ibid.)

IX

Je parle maintenant à vous qui vivez dans les richesses et dans l'abondance. Ne vous persuadez pas que Dieu vous ait

---

donnez un spécieux prétexte de l'accuser, de la blasphémer, de la renoncer. » (S. *sur l'Aumône*. V. Faugère, *op. cit.*, 309-315.)

— Cette thèse sur les devoirs du riche, quelle âme toute pétrie de tendresse et de compassion pour les pauvres elle révèle dans cet évêque que quelques historiens n'ont pas craint de qualifier de dur et d'impitoyable ! Bossuet n'a jamais négligé l'occasion de se faire, ainsi qu'il s'appelle lui-même, « l'avocat des pauvres ». On peut voir en particulier, les Sermons sur l'*Aumône*, sur les *Nécessités de l'Aumône*, sur *Les Bontés et les Rigueurs de Dieu*, sur l'*Eminente dignité des Pauvres*, sur *Jésus-Christ, objet de scandale*, sur l'*Impénitence finale*, sur *La Passion de N.-S. J.-C.* ; *le Panégyrique de saint Paul*, *de saint François d'Assise*..... Le grand Évêque s'est montré sur ce point, on peut le dire, le digne disciple de saint Vincent de Paul.

1. « Malheur aux pauvres ! » a sottement dit Lamennais, effondré dans le cloaque démocratique. « Pauvreté, rayon de Dieu ! » a dit Barbey d'Aurevilly, se souvenant de l'Évangile.

ouvert ses trésors avec une telle libéralité, pour contenter votre luxe : c'est qu'il a dessein d'éprouver si vous avez un cœur chrétien, c'est-à-dire un cœur fraternel et un cœur compatissant[1]... De là cette abondance dans votre maison, de là cette affluence de biens, de là ce bonheur, ce succès, ce cours fortuné de vos affaires. Il veut voir, chrétien, si ton cœur avide engloutira tous ces biens pour ta propre satisfaction ; ou bien, si le dilatant par la charité, il fera couler ses ruisseaux sur les pauvres et les misérables[2]...

C'est ici qu'il nous faut entendre la malédiction des grandes fortunes. L'abondance, la prospérité a coutume d'endurcir le cœur de l'homme : l'aise, la joie, l'affluence remplissent l'âme de sorte qu'elles en éloignent tout le sentiment de la

---

1. « Il pourrait leur envoyer [aux pauvres] ses saints anges, mais il est plus juste qu'ils soient assistés par les hommes qui sont leurs semblables », dit encore Bossuet, dans le *Sermon sur l'éminente dignité des Pauvres*. — Et on a accusé, écrit sur cette phrase un commentateur de Bossuet, de n'avoir jamais parlé pour les pauvres, l'homme qui donne en faveur de la charité un pareil argument !

Un critique littéraire, Paul Albert, a osé écrire que Bossuet « ne sait que frapper, blesser, écraser ». C'est à croire, quand on lit de pareils jugements, que ces critiques littéraires n'ont jamais lu Bossuet, et qu'ils ne l'apprécient qu'à travers leurs préjugés.

2. « En vous donnant les biens temporels, dit Bourdaloue, Dieu prétend que vous en soyez les distributeurs, et qu'au lieu de les resserrer par une avarice criminelle, vous les répandiez avec largesse sur les pauvres et les misérables. Tel est l'ordre qu'il a établi ; et cette largesse n'est point un conseil ni une œuvre de surérogation, mais un précepte rigoureux et une loi indispensable ; car tandis que les pauvres gémissent, se persuader qu'on puisse faire ou des épargnes, ou des dépenses dans une autre vue que de pourvoir à leurs besoins ;... ne pas rabattre quelque chose de son luxe pour les faire subsister... c'est ce qui ne peut s'accorder avec les principes de notre religion ; et il n'y aurait plus d'Évangile, si l'on pouvait ainsi se sauver. »

(*Panég. de saint Jean l'Evang.*)

misère des autres[1], et mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source de la compassion. C'est pourquoi le divin Apôtre

---

1. Cf. *Sermon sur l'Impénitence finale*, 3e point. Ce passage s'y retrouve mot à mot. Puis Bossuet ajoute : « C'est ici la malédiction des grandes fortunes ; c'est ici que l'esprit du monde paraît le plus opposé à l'esprit du christianisme : car qu'est-ce que l'esprit du christianisme ? esprit de fraternité, esprit de tendresse et de compassion, qui nous fait sentir les maux de nos frères, entrer dans leurs intérêts, souffrir de tous leurs besoins. Au contraire, l'esprit du monde, c'est-à-dire l'esprit de grandeur, c'est un excès d'amour-propre qui, bien loin de penser aux autres, s'imagine qu'il n'y a que lui. »

— Nous citerons ici ces très belles et très chrétiennes réflexions d'un philosophe contemporain : « La misère humaine éveille dans l'âme de qui la contemple un sentiment très particulier : la pitié. Je ne parle pas d'une pitié hautaine, dédaigneuse, méprisante, qui écrase du regard en secourant. Je ne parle pas non plus d'une sensibilité vaine. Je parle de la pitié cordiale qui est la vraie. Être à l'abri du mal et se sentir ému de la misère des autres jusqu'à la partager et à la porter avec eux, c'est très beau et très grand. Par là, une ineffable communication s'établit entre des êtres que tout sépare. L'inégalité la plus profonde se trouve comblée. Entre avoir et n'avoir pas, quel abîme ! Et par la pitié, celui qui a verse ce qu'il a et se verse lui-même dans celui qui n'a pas ; il prend pour lui, autant que faire se peut, la souffrance d'autrui, il la soulage, il y remédie par une action bienfaisante qui est efficace, même si les circonstances la rendent presque impuissante, parce qu'elle procède du cœur et qu'étant affectueuse elle a une vertu consolatrice et réparatrice. La pitié lie les âmes entre elles. Par la pitié se forme une cité des âmes, « une cité où tous les habitants s'aiment ». Serait-ce une des raisons explicatives du mal que cette merveille dont le mal est la condition : l'humaine pitié pour l'humaine misère ? »

(Ollé-Laprune, *Le prix de la vie*, ch. XV.)

— « Pourquoi, demande J.-J. Rousseau, les riches sont-ils si durs envers les pauvres ? — C'est qu'ils n'ont pas peur de le devenir. »

— Bourdaloue : « Idolâtres de vos sens, et tout occupés de vous-mêmes, vous n'avez d'attention que pour vous-mêmes, de sentiment que pour vous-mêmes. Que le pauvre pâtisse dans la

parlant des fortunés de la terre, de ceux qui s'aiment eux-mêmes, et qui vivent dans les plaisirs, dans la bonne chère, dans le luxe, dans les vanités, les appelle « cruels et impitoyables[1], sans affection, sans miséricorde, amateurs de leurs

---

disette, que le malade languisse sur la paille, que la veuve chargée d'enfants et percée de leurs cris ressente toutes leurs douleurs et ne puisse répondre à leurs gémissements que par ses larmes, comme ce sont des maux étrangers et qui n'approchent point de vous, pourvu que votre sensualité soit satisfaite, pourvu que votre corps ait toutes ses commodités et toutes ses aises, vous êtes contents et vous ne pensez guère si les autres le doivent être. Mais Dieu y pense! et viendra le temps où il saura vous y faire penser malgré vous, quand, pour la justification de sa providence, il vous demandera raison du pauvre, quand il vous jugera sans miséricorde comme vous avez rejeté le pauvre sans compassion. » (*Sermon sur l'aumône.*)

— « L'héroïsme du pauvre, c'est d'immoler l'envie; c'est d'être lui-même assez haut au-dessus de sa pauvreté, pour ne pas même vouloir s'informer si la richesse est gagnée bien ou mal.

L'héroïsme du riche, c'est, tout en connaissant le droit du pauvre, de l'aimer et d'aller à lui.

Héroïsme? n'est-ce pas là le simple devoir?

Sans doute, mais c'est justement parce qu'il y a devoir, que le cœur se resserre. Triste infirmité de notre nature! Nous n'aimons guère que celui à qui nous ne devons rien, l'être abandonné, désarmé, qui n'allègue nul droit contre nous. Il faut des deux côtés que le cœur s'élargisse! » (Michelet.)

— La Bruyère a flétri avec la dernière énergie ces riches sans cœur, en qui l'amour de l'or a éteint tout sentiment de la misère d'autrui. Voir en particulier les Chap. sur *les Biens de fortune* et sur *l'Homme*. Citons seulement ce passage : « Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu ; capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir et de ne point perdre ; enfoncées et comme abîmées dans les contrats, les titres et les parchemins. De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent. »

(*Des Biens de fortune*, 58.)

1. Bourdaloue parle des « avarices portées jusqu'à la cruauté la plus impitoyable ».

— Cf. Bossuet : « Sachez que l'oppression des faibles et des

voluptés ». Voilà une merveilleuse contexture de qualités différentes.

Vous croyiez peut-être, que cet amour des plaisirs ne fût que tendre et délicat; ou bien plaisant et flatteur; mais vous n'aviez pas encore songé qu'il fût cruel et impitoyable. Mais c'est que le saint Apôtre, pénétrant par l'esprit de Dieu dans les plus intimes replis de nos cœurs, voyait que ces hommes voluptueux, attachés excessivement à leurs propres satisfactions, deviennent insensibles aux maux de leurs frères; c'est pourquoi il dit qu'ils sont sans affection, sans tendresse et sans miséricorde; ils ne regardent qu'eux-mêmes : « Qu'est-ce que toute cette multitude? Têtes de nul prix, et gens de néant. » Penser aux intérêts des autres, leur délicatesse ne le permet pas. Chacun ne compte que soi; et, tenant tous les autres dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le reste des hommes.

(Sermon sur la charité envers les Nouvelles Catholiques.)

X

Entrez dans les familles de la plus haute condition; pénétrez au dedans de ces palais magnifiques : le dehors brille,

---

innocents n'est pas tout le crime de la cruauté. Le mauvais riche nous fait bien connaître qu'outre cette ardeur furieuse qui étend les mains aux violences, elle a encore la dureté qui ferme les oreilles aux plaintes, les mains au secours et les entrailles à la compassion. C'est, Messieurs, cette dureté qui fait des voleurs sans dérober, et des meurtriers sans verser du sang. Tous les saints Pères disent, d'un commun accord, que ce riche inhumain de notre Evangile a dépouillé le pauvre Lazare, parce qu'il ne l'a pas revêtu; qu'il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri. Et cette dureté meurtrière est née de son abondance et de ses délices. » (*Sermon sur l'Impénitence finale.*)

— Il faudrait citer une bonne partie du Théâtre d'Emile Augier

mais le dedans n'est que misère ; partout un état violent, des dépenses que la folie universelle a rendues comme nécessaires ; des revenus qui ne viennent point ; des dettes qui s'accumulent et qu'on ne peut payer ; une foule de domestiques dont on ne sait lequel retrancher ; des enfants qu'on ne peut pourvoir ; on souffre et on cache sa souffrance : non seulement on est pauvre, selon sa condition, mais pauvre honteux ; et l'on fait souffrir d'autres pauvres, je veux dire des créanciers pauvres, prêts à faire banqueroute et à la faire frauduleusement. Voilà ce qu'on appelle les riches de la terre ; voilà ces gens qui éblouissent les yeux de tout le genre humain.

(Sermon sur les obligations de l'état religieux.)

XI

Que l'homme est riche ! Son argent vaut tout ce qu'il veut, sa volonté y donne le prix [1]. Un liard vaut mieux que les plus

---

qui s'est attaqué avec beaucoup de courage et de force aux vices engendrés par la « maudite soif de l'or », *auri sacra fames*, comme dit Horace. Voyez, par exemple, *Ceinture dorée*, *Maître Guérin*, *Les Effrontés*, *Lionnes pauvres*, *La Contagion*, etc.

— Juvénal, après avoir flétri avec son énergie coutumière la hideuse convoitise, continue : « De là tous les crimes ; aucune passion humaine n'a distillé plus de poisons, n'a aiguisé plus de poignards que l'insatiable désir d'une fortune sans mesure : car celui qui souhaite la richesse veut l'acquérir en un jour ; et quel respect des lois, quelle crainte, quelle pudeur peuvent contenir l'impatience de l'avarice ? »

Inde fere scelerum causæ.....

(*Sat.*, XIV, 173-178.)

1. Tout le monde ne sait pas donner ; la libéralité est tout un art, une vraie science. La Rochefoucauld a dit : « Assez de gens méprisent le bien, mais peu savent le donner. » (*Maximes*, CCCI.) — La Bruyère : « La libéralité consiste moins à donner beaucoup

riches présents. Manquez-vous d'argent? Un verre d'eau froide vous sera compté, et on ne veut pas même vous donner la peine de la chauffer. N'avez-vous pas un verre d'eau à donner? Un désir, un soupir, un mot de douceur, un témoignage de compassion, si tout cela est sincère, il vaut la vie éternelle!

Oh! que l'homme est riche, et quels trésors il a en main!

(Méditations sur l'Évangile.)

XII

Dans le fond tout est égal entre nous : la distinction superficielle qui nous élève les uns au-dessus des autres,

---

qu'à donner à propos. » (*Du Cœur*, 46.) Le même : « C'est rusticité que de donner de mauvaise grâce : le plus fort et le plus pénible est de donner; que coûte-t-il d'y ajouter un sourire? » (*De la Cour*, 45.) Corneille avait déjà dit dans *le Menteur* (act. I, sc. 1) :

Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne :
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

Il faut se garder de donner à la façon du paysan d'Horace :

...... « Vescere, sodes. » —
« Jam satis est. » — « At tu, quantumvis tolle. » — « Benigne. »
— « Non invisa feres pueris munuscula parvis. »
— « Tam teneor dono, quam si dimittar onustus. »
— « Ut libet : hæc porcis hodie comedenda relinques. » —

Et le poète ajoute cette réflexion profondément vraie :

Hæc seges ingratos tulit et feret omnibus annis.

Est-il nécessaire de traduire cette jolie anecdote? « Mangez (de ces poires), mon ami, mangez-en! » — Grand merci, j'en ai toute ma suffisance! » — « Vous pouvez en prendre à volonté! » — « Vous êtes trop bon! » — « Emportez-en, vous régalerez vos marmots. » — « Je vous remercie autant que si j'en emportai plein mes poches. » — Tant pis! si vous n'en voulez pas, les cochons les mangeront. » — Cette façon de donner ne peut faire et n'a jamais fait que des ingrats. » (Hor., *Ep.* I, 7.)

Je ne sais qui a donné de la charité cette définition très belle sous sa forme humoristique : L'art de laisser tomber son portemonnaie dans la poche d'un pauvre.

regarde l'ordre du monde, mais ne change rien dans le fond. Nous sommes tous formés d'une même boue ; nous portons tous également l'image de Dieu dans notre âme...

Le riche qui fait meilleure chère, qui est mieux vêtu, mieux logé, n'en est pas plus grand pour cela ; au contraire, dans le fond il est plus pauvre, parce qu'il s'est fait des besoins de ce que la nature ne demandait pas. Il serait et plus riche et plus heureux, s'il ne lui fallait que ce qui contente le pauvre.

(Méditations sur l'Évangile : La Cène, IIe part., LVIIIe jour.)

XIII

Parmi les cris furieux de ces pauvres impudents et insatiables (*les passions intérieures*), se peut-il faire que vous entendiez la voix languissante des pauvres qui tremblent devant vous, qui, accoutumés à surmonter leur pauvreté par leur travail et par leurs sueurs, se laissent mourir de faim, plutôt que de découvrir leur misère ? C'est pourquoi ils meurent de faim ; oui, Messieurs, ils meurent de faim dans vos terres, dans vos châteaux, dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos hôtels. Nul ne court à leur aide : hélas ! ils ne vous demandent que le superflu, quelques miettes de votre table, quelques restes de votre grande chère. Mais ces pauvres que vous nourrissez trop bien au dedans épuisent tout votre fonds. La profusion, c'est leur besoin ; non seulement le superflu, mais l'excès même leur est nécessaire ; et il n'y a plus aucune espérance pour les pauvres de Jésus-Christ, si vous n'apaisez ce tumulte et cette sédition intérieure : et cependant ils subsisteraient, si vous leur donniez quelque chose de ce que votre prodigalité répand, ou de ce que votre avarice ménage[1]...

---

1. Entendez saint Basile : « N'êtes-vous pas un égoïste, un avare et un voleur, vous qui rendez propre à vous seul ce que

Dans les provinces éloignées, et même dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs et de tant d'excès, une infinité de familles meurent de faim et de désespoir : vérité constante, publique, assurée. O calamité de nos jours[1] ! Quelle joie pouvons-nous avoir? Faut-il que nous voyions de si grands malheurs ? Et ne nous semble-t-il pas qu'à chaque moment tant de cruelles extrémités que nous savons, que nous entendons de toutes parts, nous reprochent devant Dieu et devant les hommes ce que nous donnons à nos sens, à notre curiosité, à notre luxe ? Qu'on ne demande plus maintenant jusqu'où va l'obligation d'assister les pauvres : la faim a tranché le doute, le désespoir a terminé la question ; et nous sommes réduits à ces cas extrêmes où tous les Pères et tous les théologiens nous enseignent d'un commun accord, que si l'on n'aide le prochain selon son pouvoir, on est coupable de sa mort, on rendra compte à Dieu de son sang, de son âme, de tous les excès où la fureur de la faim et du désespoir le précipite[2].

---

vous avez reçu pour le communiquer et le distribuer à plusieurs? Si on appelle voleur celui qui dérobe un habillement, doit-on donner un autre nom à celui qui, pouvant, sans se nuire, habiller un homme qui est nu, le laisse pourtant tout nu ? Le pain que vous retenez chez vous et dont vous avez trop, est aux pauvres qui meurent de faim ; les habillements que vous gardez dans votre armoire sont à ceux qui sont nus ; les souliers qui moisissent chez vous sont à ceux qui n'en ont pas ; l'argent que vous cachez dans la terre est à ceux qui sont ruinés. » — Ailleurs le même Père dit : « J'en ai vu plusieurs qui jeûnaient, qui priaient Dieu, qui soupiraient par le repentir de leurs péchés, et enfin qui faisaient paraître toutes les marques de la piété chrétienne, mais sans qu'il leur en coutât rien, et sans donner un denier aux pauvres. A quoi leur servait la pratique des autres vertus, puisqu'il est certain que sans l'aumône le reste ne saurait nous ouvrir le royaume des cieux ? »

1. L'année 1662 fut marquée par une disette dont les relations contemporaines nous ont conservé le souvenir.

2. Ce tableau lamentable, où l'on sent toute l'angoisse qui

Qui nous donnera que nous entendions le plaisir de donner la vie? ..... Ah! que ce plaisir est saint[1] ! Oh! que c'est un plaisir vraiment royal! Sire, Votre Majesté aime ce plaisir ; elle en a donné des marques sensibles, qui seront suivies de plus grands effets. C'est aux sujets à attendre, et c'est aux rois à agir. Eux-mêmes ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent, mais ils rendront compte à Dieu de tout ce qu'ils peuvent. Sire, c'est tout ce qu'un sujet peut dire à Votre Majesté. Il faut dire le reste à Dieu.....

(Sermon sur l'Impénitence finale.)

étreint l'âme de ce vrai ministre de Jésus-Christ qu'était Bossuet, rappelle la page fameuse de La Bruyère dont on a tant abusé contre l'Ancien Régime : « L'on voit certains animaux farouches, etc. » (*De l'Homme*, 178). Mais on sent que La Bruyère a poussé son tableau au noir pour en tirer des effets de style, et frapper l'imagination. Tont récemment, un auteur contemporain discutait avec infiniment de bon sens et de raison les exagérations de l'auteur des *Caractères* : « Est-il vrai, écrit M. le Goffic, que la misère ait été si grande aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, que les paysans surtout, pendant ces deux siècles aient été si malheureux en France? Je ne dis pas que La Bruyère ait inventé ces « animaux farouches ». Ils existaient de son temps, — et ils existent encore du nôtre. Le spectacle pitoyable qu'il eut sous les yeux, nous pouvons nous le donner tous les jours en parcourant la campagne. Mais, de ce qu'il y a des misérables parmi nos journaliers agricoles, en faut-il conclure que toute la classe paysanne est plongée dans la plus affreuse misère? On protesterait contre une généralité si excessive. Et, tout de même, je crois qu'il faut en prendre et en laisser dans le couplet de La Bruyère. » Et M. Le Goffic multiplie les raisons, qui sont péremptoires.

1. Bossuet parle comme parlait saint Vincent de Paul dans la fameuse péroraison où il supplie les dames chrétiennes de venir au secours des petits orphelins. Tous les deux font valoir le même argument pour émouvoir les âmes de leurs auditeurs : « Hé, mesdames, disait le grand Vincent de Paul, est-il pour des âmes bien nées un plaisir plus doux que de consoler les affligés, que d'essuyer leurs larmes, que de leur rendre le calme, la paix, la santé, la vie ; que d'être, après Dieu, leur espérance, leur refuge, leur bonheur? Servez ici de témoins, vous qui l'avez goûté ce plaisir si pur, ce plaisir si digne d'un cœur chrétien ... »

XIV

Les excès (de la vanité) sont criminels en tout temps... Mais le peut-on maintenant souffrir dans ces extrêmes misères où, le ciel et la terre fermant leurs trésors, ceux qui subsistaient par leur travail sont réduits à la honte de mendier leur vie ; où, ne trouvant plus de secours dans les aumônes particulières, ils cherchent un vain refuge dans les asiles publics de la pauvreté, je veux dire les hôpitaux, où par la dureté de nos cœurs ils trouvent encore la faim et le désespoir ? Dans ces états déplorables, peut-on songer à orner son corps, et ne tremble-t-on pas de porter sur soi la subsistance, la vie, le patrimoine des pauvres ?

(Sermon de l'intégrité de la Pénitence.)

XV

Bossuet vient de représenter Jésus mourant sur la croix : Arrêtez les yeux sur Jésus, et laissez-vous attendrir par la vue de ces divines blessures. Je ne vous demande pas pour cela, Messieurs, que vous contempliez attentivement quelque peinture excellente de Jésus-Christ crucifié. J'ai une autre peinture à vous proposer, peinture vivante et parlante, qui porte une expression naturelle de Jésus mourant. Ce sont les Pauvres dans lesquels je vous exhorte de contempler aujourd'hui la Passion de Jésus. Vous n'en verrez nulle part une image plus naturelle. Jésus souffre dans les pauvres ; il languit, il meurt de faim dans une infinité de pauvres familles [1].

---

1. Cf. Bossuet : « Combien de malades dans Metz ! Il semble que j'entends autour de moi un cri de misère : ne voulez-vous pas avoir pitié ? Leur voix est lasse, parce qu'elle est infirme : moins je les entends, et plus ils me percent le cœur. Mais si leur

Voilà donc, dans les pauvres, Jésus-Christ souffrant ; et nous y voyons encore, pour notre malheur, Jésus-Christ abandonné, Jésus-Christ délaissé, Jésus-Christ méprisé. Tous les riches devraient courir pour soulager de telles misères, et on ne songe qu'à vivre à son aise, sans penser à l'amertume et au désespoir où sont abîmés tant de chrétiens.

Voilà donc Jésus délaissé ; voici quelque chose de plus. Jésus se plaint par son Prophète de ce que « l'on a ajouté à la douleur de ses plaies » ; de ce que « dans sa soif extrême on lui a donné du vinaigre ». N'est-ce pas donner du vinaigre aux pauvres que de les rebuter, de les maltraiter, de les accabler dans leur misère et dans leur extrémité déplorable ? Ah ! Jésus, que nous voyons, dans ces pauvres peuples, une image trop effective de vos peines et de vos douleurs ! Sera-ce en vain, Chrétiens, que toutes les chaires retentiront des cris et des gémissements de nos misérables frères, et les cœurs ne seront-ils jamais émus de telles extrémités[1] ?

(IIIe Sermon pour le Vendredi Saint.)

XVI

La mort révèle les secrets des cœurs. Vous, riches, vous qui vivez dans les joies du monde, si vous saviez avec quelle facilité vous vous laissez prendre aux richesses que vous

---

voix n'est pas assez forte, écoutez Jésus-Christ qui se joint à eux : Ingrat, déloyal, nous dit-il, tu manges et tu te reposes à ton aise; et tu ne songes pas que je suis souffrant en telle maison, que j'ai la fièvre en cette autre, et que partout je meurs de faim, si tu ne m'assistes, Qu'attendez-vous, cruels, pour subvenir à la pauvreté de ce misérable ? »

1. « Voyez tous ces pauvres malades : offrez-lui ces victimes vivantes et raisonnables, conservées et soulagées par vos charités et par vos aumônes. Ils sont dans la fournaise de la pauvreté et de la maladie : que n'y descendez-vous avec la rosée de vos aumônes ? » (Bossuet, *1er Sermon pour la fête de Tous les Saints.*)

croyez posséder ! si vous saviez par combien d'imperceptibles liens elles s'attachent et, pour ainsi dire, elles s'incorporent à votre cœur, et combien sont forts et pernicieux ces liens que vous ne sentez pas, vous entendriez la vérité de cette parole du Sauveur : « Malheur à vous, riches ! » et vous pousseriez, comme dit saint Jacques, « des cris lamentables et des hurlements à la vue de vos misères ». Mais vous ne sentez pas un attachement si déréglé. Le désir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation et du mouvement. Mais, dans la possession, on trouve, comme dans un lit, un repos funeste ; et on s'endort dans l'amour des biens de la terre, sans s'apercevoir de ce malheureux engagement. C'est où tombe celui qui met sa confiance dans les richesses ; je dis même dans les richesses bien acquises.

Mais l'excès de l'attachement, que nous ne sentons pas dans la possession, se fait, dit saint Augustin, sentir dans la perte[1]. C'est là qu'on entend ce cri d'un roi malheureux, d'un Agag outré contre la mort, qui lui vient ravir tout à coup, avec la vie, sa grandeur et ses plaisirs : « *siccine separat amara mors ?* Est-ce ainsi que la mort amère vient rompre tout à coup de si doux liens ? » Le cœur saigne ; dans la douleur de la plaie, on sent combien ces richesses y tenaient ; et le péché que l'on commettait par un attachement si excessif se découvre tout entier.

(Oraison funèbre de Michel de Tellier.)

XVII

La Pauvreté a cela de commun avec le vice, qu'elle nous fait rougir ; de même que si être pauvre c'était être extrêmement criminel.

(Panégyrique de saint François d'Assise.)

---

1. Juvénal l'avait dit avant saint Augustin :
Ploratur lacrymis amissa pecunia veris.

XVIII

Nous nous contentons des biens de la terre, non pas tant parce qu'ils sont de vrais biens, que parce que nous les croyons tels : semblables à ces pauvres hypocondriaques dont la fantaisie blessée se repaît du simulacre et du songe d'un vain et chimérique plaisir. Ici vous me direz peut-être : Ah ! ne m'ôtez point cette erreur agréable ; elle m'abuse, mais elle me contente ; c'est une tromperie, mais elle me plaît [1]. Certes, je vous y laisserais volontiers, si je ne voyais, que, par ce moyen, quoique vous vous imaginiez d'être heureux, vous êtes dans une condition déplorable.

(Sermon sur la Loi de Dieu.)

---

1. En lisant ces réflexions de Bossuet on pense aussitôt à l'histoire de ce pauvre fou d'Argos qu'Horace conte si gentiment :

..... Fuit haud ignobilis Argis
Qui se credebat miros audire tragædos.
. . . .
..... « Pol, me occidistis, amici,
Non servastis », ait, cui sic extorta voluptas
Et demptus per vim mentis gratissimus error.

« Un très honorable habitant d'Argos, aux heures où le théâtre est vide, allait tout heureux s'asseoir à la meilleure place, s'imaginant voir jouer et entendre de merveilleuses tragédies qu'il applaudissait avec enthousiasme. En tout le reste, il se tenait dans les plus correctes limites de la vie réelle : il était bon voisin, hôte aimable, excellent mari, bon même à ses esclaves qui buvaient sans peur le vin de son amphore ! Une pierre à ses pieds, il l'évitait ; un puits sur sa route, il faisait un détour. Voici, cependant, grâce à ses proches, qu'à force de soins, de médecins et d'ellébore, ce brave homme un jour se trouva guéri de sa folie et rendu au bon sens : « Par Pollux, dit-il, mes amis, vous m'avez tué bien loin de me guérir, car vous m'avez ôté tout plaisir en m'arrachant de force ma douce et charmante illusion. »

(Hor., *Epît.*, II ,2, 128-140.)

XIX

Le docte et éloquent saint Jean Chrysostome[1] nous propose une belle idée pour connaître les avantages de la pauvreté sur les richesses. Il nous représente deux villes, dont l'une ne soit composée que de riches, l'autre n'ait que des pauvres dans son enceinte; et il examine ensuite laquelle des deux est la plus puissante. Si nous consultions la plupart des hommes sur cette proposition, je ne doute pas que les riches ne l'emportassent ; mais le grand saint Chrysostome conclut pour les pauvres; et il se fonde sur cette raison, que cette ville de riches aurait beaucoup d'éclat et de pompe, mais qu'elle serait sans force et sans fondement assuré. L'abondance ennemie du travail, incapable de se contraindre, et par conséquent toujours emportée dans la recherche des voluptés, corromprait tous les esprits et amollirait tous les courages par le luxe, par l'orgueil, par l'oisiveté. Ainsi les arts seraient négligés, la terre peu cultivée, les ouvrages laborieux, par lesquels le genre humain se conserve, entièrement délaissés; et cette ville pompeuse, sans avoir besoin d'autres ennemis, tomberait enfin par elle-même, ruinée par son opulence. Au contraire, dans l'autre ville où il n'y aurait que des pauvres, la nécessité industrieuse, féconde en inventions et mère des arts profitables, appliquerait les esprits par le besoin, les aiguiserait par l'étude, leur inspirerait une vigueur mâle par l'exercice de la patience[2]; et, n'épargnant pas les

---

1. Si l'on veut comparer Bossuet à son modèle, on constatera facilement combien l'Évêque de Meaux est supérieur à l'Évêque d'Antioche. La pensée de saint Chrysostome se traîne et se délaie en de menus détails. Celle de Bossuet est rendue avec la précision et la vigueur qui lui sont habituelles.

(V. Saint Chysostome, *Hom. XI* : Des riches et des pauvres.)

2. Bossuet dit en parlant du peuple romain : « La pauvreté n'était pas un mal pour eux ; au contraire, ils la regardaient

sueurs, elle achèverait les grands ouvrages qui exigent nécessairement un grand travail. C'est à peu près ce que nous dit saint Jean Chrysostome au sujet de ces deux villes différentes. Il se sert de cette idée pour adjuger la préférence à la pauvreté[1].

(Sermon sur l'Eminente dignité des Pauvres.)

---

comme un moyen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu. » (*Hist. univ.*, III, 6.)

— Horace (*Od.* III, 2) recommande aux futurs soldats de Rome de s'exercer à souffrir la pauvreté — *angustam pauperiem pati* — qui est institutrice de vaillance et de courage. — Et l'on connaît le mot de Lucain qui appelle la pauvreté *fecunda virorum*, féconde en héros.

1. La Bruyère a établi, lui aussi, un beau parallèle entre la Richesse et la Pauvreté; il a fait la même *supposition* que saint Jean Chrysostome et Bossuet. « Si vous faites cette supposition, dit l'auteur des *Caractères*, que tous les hommes qui peuplent la terre sans exception soient chacun dans l'abondance, et que rien ne leur manque, j'infère de là que nul homme qui est sur la terre n'est dans l'abondance et que tout lui manque. Il n'y a que deux sortes de richesses, et auxquelles les autres se réduisent, l'argent et les terres : si tous sont riches, qui cultivera les terres, et qui fouillera les mines? Ceux qui sont éloignés des mines ne les fouilleront pas, ni ceux qui habitent des terres incultes et minérales ne pourront pas en tirer des fruits. On aura recours au commerce, et on le suppose. Mais si les hommes abondent de biens, et que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail, qui transportera d'une région à une autre les lingots et les choses échangées? qui mettra des vaisseaux en mer? qui se chargera de les conduire? qui entreprendra des caravanes? On manquera alors du nécessaire et des choses utiles. S'il n'y a plus de besoins, il n'y aura plus d'arts, plus de sciences, plus d'inventions, plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de possessions et de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes, et à ne pouvoir être secourus les uns des autres, rend les lois frivoles et inutiles, entraîne une anarchie universelle, active la violence, les injures, les massacres, l'impunité.........

« Mais si vous établissez que de tous les hommes répandus dans

XX

O riches du siècle, vous avez tort de traiter les pauvres avec un mépris si injurieux : afin que vous le sachiez, si

---

le monde, les uns soient riches et les autres pauvres et indigents, vous faites alors que le besoin rapproche naturellement les hommes, les lie, les réconcilie : ceux-ci servent, obéissent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent ; ceux-là jouissent, nourrissent, secourent, protègent, gouvernent : tout ordre est rétabli, et Dieu se découvre. » (Esprits forts, 48.)

— Aristophane met un plaidoyer *pro domo* très éloquent dans la bouche de la Pauvreté. En voici quelques passages : « ... Que Plutus recouvre la vue, et se donne à tous également, personne ne voudra plus faire aucun métier ni apprendre aucun art. Ces deux conditions de la vie ainsi détruites, qui voudra forger le fer, construire des vaisseaux, coudre des vêtements, fabriquer des roues, couper le cuir, faire de la brique, blanchir, corroyer ou sillonner la terre, pour en tirer les dons de Cérès, si chacun peut vivre oisif et négliger tous ces travaux ?..... Tu n'auras ni lit pour te coucher (où en trouverais-tu ?), ni tapis (qui voudra en faire, s'il a de l'or ?), ni parfums pour la toilette de ta jeune épouse, ni étoffes brochées et teintes en pourpre pour sa parure... Moi, au contraire, je pourvois abondamment à tout ce qui vous manque, et, telle qu'une maîtresse vigilante, je force l'artisan, par l'indigence et le besoin, à travailler pour gagner sa vie..... Vois les orateurs dans les républiques : tant qu'ils sont pauvres, la justice préside à leur conduite envers le peuple et envers l'État ; mais une fois enrichis des dépouilles publiques, ils deviennent injustes, ils trahissent le peuple, ils attaquent le gouvernement démocratique. — D'où vient donc, lui dit Chrémyle, que les hommes te fuient ? — C'est que je les rends meilleurs, répond la Pauvreté. Regarde les enfants ; ils fuient leurs pères, qui ne veulent que leur bien, dès qu'ils font mine de les reprendre : tant il est difficile de distinguer ce qui est bon ! »

(Aristophane, *Plutus*, V, 510 et ss. Traduction d'Artaud.)

Toutes ces bonnes raisons n'empêchent pas la Pauvreté d'être maudite et... envoyée au diable.

— A côté de ces panégyriques de la Pauvreté, on ne lira pas sans intérêt le touchant éloge qu'en fait Dante, lorsque, au Chant

nous voulions monter à l'origine des choses, nous trouverions peut-être qu'ils n'auraient pas moins de droit que vous

---

XI du *Paradis*, il célèbre le Mariage de François d'Assise et de la Pauvreté : « Malgré la répugnance de son Père, François aima cette femme [la Pauvreté], à qui, comme à la mort, les hommes n'ouvrent jamais leur porte avec plaisir. Il l'épousa devant l'autorité spirituelle et en présence même de son père. De jour en jour, il l'aima davantage. Cette femme, veuve de son premier époux depuis mille et cent ans et plus, avait vécu jusqu'alors dans la retraite et l'obscurité... En vain, pleine d'une patience admirable, elle était montée sur la Croix avec Jésus-Christ, son époux, tandis que Marie, propre mère de Jésus-Christ, s'était contentée d'embrasser le pied de la Croix. » — A son tour, François d'Assise célèbre, en des chants enflammés, la fidélité de cette épouse du Christ. Il se disait son chevalier, et il s'en allait par les collines de l'Ombrie, criant à la nature entière son amour et ses transports : « Seigneur, ayez pitié de moi et de ma Dame la Pauvreté. C'est elle qui vous reçut dans l'Étable et dans la Crèche, et qui, vous accompagnant tout le long de votre vie, prit soin que vous n'eussiez pas où reposer la tête. Quand vous commençâtes la grande guerre de votre Rédemption, c'est elle qui vint s'attacher à vous comme un écuyer fidèle ; elle se tint à vos côtés pendant le combat, et elle ne se retira point quand les disciples prenaient la fuite. Enfin, tandis que votre mère elle-même, à cause de la hauteur de la croix, ne pouvait plus atteindre jusqu'à vous, en ce moment, ma Dame la Pauvreté vous embrassa de plus près que jamais. Et pendant que vous mouriez de soif, elle eut soin qu'on vous refusât un peu d'eau ; en sorte que ce fut dans les étroits embrassements de cette épouse que vous rendîtes l'âme. Oh ! qui donc n'aimerait ma Dame la Pauvreté par-dessus toutes choses ? »

— Nous n'hésitons pas à citer encore, après ces magnifiques éloges de la Pauvreté, une page splendide de l'un des plus éloquents Évêques du siècle dernier, Mgr Berteaud, évêque de Tulle. « Le pauvre, disait ce grand Évêque, est le fils de Dieu, débarrassé par la Providence de la plupart des pièges que tend à l'homme la créature, depuis la chute d'Adam ; sa résidence de passage est déjà comme un semblant de son portique éternel ; il n'est pas l'esclave du luxe et de la matière ; il use des choses de ce monde, il n'en jouit pas. Son corps n'est pas caressé, choyé outre

aux biens que vous possédez. La nature, ou plutôt, pour parler plus chrétiennement, Dieu, le Père commun des hommes, a donné dès le commencement un droit égal à tous ses enfants sur toutes les choses dont ils ont besoin pour la conservation de leur vie. Aucun de nous ne se peut vanter d'être plus avantagé que les autres par la nature ; mais l'insatiable désir d'amasser n'a pas permis que cette belle fraternité pût durer longtemps dans le monde. Il a fallu venir au partage et à la propriété, qui a produit toutes les querelles et tous les procès : de là est né ce mot de mien et de tien [1],

---

mesure, amolli et altéré, il reste l'instrument de l'âme ; il peut porter, sans plier sous le faix, l'épreuve de la faim et du froid, la souffrance et les maladies. Son âme, plus à l'abri des tentations de l'orgueil, de l'ambition, est plus docile à la vérité et aux mouvements de la grâce. L'ignorance du pauvre elle-même préserve du malheur de pécher contre le Saint-Esprit ; on ne le voit pas, artisan de sophismes et serviteur du mensonge, amasser des nuages, pour cacher Dieu à ses frères. Ils veulent, disent-ils, faire disparaître les pauvres et supprimer la pauvreté ? Savent-ils ce qu'ils disent ? Leurs desseins sont impies ; s'ils pouvaient les réaliser, ils enlèveraient au monde sa plus belle décoration ; il n'y a rien de plus beau ici-bas que l'humilité, la douceur et la patience du pauvre. Otez du monde la pauvreté, et du même coup vous risquez d'éteindre la vie divine dans les âmes ; la vie divine plonge en grande partie ses racines dans la pauvreté, par la charité, par le dévouement, par la patience, par la prière enfin. Sans les pauvres nous n'aurions pas le Verbe, nous n'aurions pas Jésus-Christ, tel que nous l'adorons et l'aimons, gagnant son pain à la sueur de son front ou vivant d'aumônes, n'ayant pas une pierre où reposer sa tête ; nous n'aurions pas l'étable de Bethléem, ni la Vierge Marie, ni les Saints qui se sont faits pauvres pour l'amour de Jésus et de Marie. L'Église n'aurait ni ses apôtres qui laissaient tout pour s'attacher à Jésus-Christ, ni ses martyrs qui se dépouillaient de leurs biens pour apprendre à mourir, ni les Vierges qui servent les pauvres pour suivre de plus près l'Agneau. »

(*Mgr Berteaud*, par Mgr Breton, Recteur de l'Institut catholique de Toulouse, p. 163.)

1. Cf. Pascal : « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants ; c'est là ma place au soleil. Voilà le commencement et

cette parole si froide, dit l'admirable saint Jean Chrysostome ; de là cette grande diversité de conditions, les uns vivant dans l'affluence de toutes choses, les autres languissant dans une extrême indigence. C'est pourquoi plusieurs des saints Pères ayant eu égard, et à l'origine des choses, et à cette libéralité générale de la nature envers tous les hommes, n'ont pas fait de difficulté d'assurer que c'était en quelque sorte frustrer les pauvres de leur propre bien, que de leur désirer celui qui nous est superflu.

Je ne veux pas dire par là que vous ne soyez que les dispensateurs des richesses que vous avez ; ce n'est pas ce que je prétends. Car ce partage de biens s'étant fait d'un commun consentement de toutes les nations, et ayant été autorisé par la loi divine, vous êtes les maîtres et les propriétaires de la portion qui vous est échue : mais sachez que, si vous en êtes les véritables propriétaires selon la justice des hommes, vous ne devez vous considérer que comme dispensateur devant la justice de Dieu, qui vous en fera rendre compte. Ne vous persuadez pas qu'il ait abandonné le soin des pauvres : encore que vous les voyiez destitués de toutes choses, gardez-vous bien de croire qu'ils aient tout à fait perdu ce droit si naturel qu'ils ont de prendre dans la masse commune tout ce qui leur est nécessaire. Non, non, ô riches du siècle, ce n'est pas pour vous seuls que Dieu fait lever son soleil, ni qu'il arrose la terre, ni qu'il fait profiter dans son sein une si grande diversité de semences : les pauvres y ont leur part aussi bien que vous. J'avoue que Dieu ne leur a donné aucun fonds en propriété ; mais il leur a assigné leur subsistance sur les biens que vous possédez, tout autant que vous êtes de

---

l'image de l'usurpation de toute la terre. » On sait que Pascal avait donné pour titre à ce passage audacieux, ces deux mots : *Mien, tien*. Bossuet n'est pas un *révolutionnaire* comme Pascal. Il est l'homme de la raison, étant l'homme de la théologie.

riches[1]. Ce n'est pas qu'il n'eût bien le moyen de les entretenir d'une autre manière, lui sous le règne duquel les animaux, même les plus vils, ne manquent d'aucune des choses convenables à leur subsistance : ni sa main n'est point raccourcie, ni ses trésors ne sont point épuisés ; mais il a voulu que vous eussiez l'honneur de faire vivre vos semblables.

---

1. On lira certainement avec plaisir cette page dans laquelle Mgr Gerbet, l'illustre Évêque de Perpignan, expose, avec autant d'éloquence que de logique, cette même doctrine : « A côté de la loi de justice commutative, qui maintient rigoureusement le droit de propriété, le christianisme place la loi de charité fraternelle, qui impose le devoir de venir en aide à ceux qui souffrent, et de proportionner les secours aux besoins. Supprimez le droit de propriété, vous arrivez au chaos social. Abolissez le devoir de l'assistance, vous tombez dans une barbarie égoïste. La Religion ne saurait sans doute tolérer que la possession des biens terrestres fût assimilée à un banquet désordonné, où tous les rangs seraient confondus, où les positions justement acquises seraient renversées. Mais elle repousse aussi cette comparaison inhumaine, que quelques économistes ont eu le triste courage de soutenir, et qui représente les hommes déshérités de la fortune comme arrivant trop tard dans la salle d'un repas, où toutes les places sont prises, et dont les portes sont impitoyablement fermées à leurs besoins. Dans une société où les préceptes divins seraient fidèlement observés par tous ses membres, nul ne pourrait arriver trop tard aux agapes de la Providence. Elles ne sont pas l'égalité, mais elles sont la gradation, et les régions sociales, où le superflu se développe, sont tenues de réserver, en faveur des indigents, une place au nécessaire. » — Un peu plus loin, le grand Évêque continue : « Quand on réfléchit sur la masse que forme l'ensemble des fortunes particulières, on a lieu de croire qu'à tous les degrés de l'aisance sociale, il y a, en dehors des convenances légitimes de chaque famille, de chaque situation, une immense profusion de parcelles d'or, dont l'emploi, soumis aux règles de la théologie morale, constituerait le trésor de l'indigence. Malheureusement, beaucoup d'hommes s'inquiètent trop peu de ces règles, et ne voient que des conseils là où il y a des devoirs. »

(Mandement sur *l'Amour du prochain*, pour le Carême de 1863.)

Quelle gloire, en vérité, Chrétiens, si nous la savions bien comprendre[1] !

(Panégyrique de saint François d'Assise.)

---

1. Avec quelle énergique éloquence, l'un des plus éminents Conférenciers de Notre-Dame dénonçait à ses contemporains le honteux et criminel égoïsme de la richesse ! Hélas ! ce scandale social, à mesure que le catholicisme perd de son influence, s'étend et multiplie ses ravages. « Nous avons vu les débauches de l'industrialisme, les orgies du mercantilisme, les crimes de l'agiotage s'étalant au soleil. Nous avons vu des miracles d'égoïsme aussi grands que les miracles de la fortune, et les uns et les autres grandissant dans des proportions effrayantes. Nous avons vu des richesses colossales s'élevant, à la honte de l'humanité, sur des ruines immenses; nous avons vu des opulences toutes composées de misères, et des félicités pleines de larmes faisant monter jusqu'au ciel les gémissements des pauvres et des petits. Nous avons vu un égoïsme forcené habitant des maisons d'or, mangeant à une table que Sardanapale eût trouvée splendide, dormant sur des lits somptueux, autrefois réservés aux rois comme un ornement secondaire de la royauté ; cet égoïsme, nous l'avons vu, du sein de son luxe fabuleux, assis sur ses millions, déchaîner contre les victimes de la spéculation l'hydre dévorante de l'usure ; nous l'avons vu attirant à lui dans l'ombre, loin des regards de la publicité et de la surveillance des États, les persécutés de la fortune, et les naufragés de la richesse, prêts à tomber dans l'abîme du désespoir ; nous l'avons vu, en feignant de les sauver, les enfoncer dans l'abîme, sous prétexte de leur refaire une fortune, bénéficier de leurs malheurs et les dépouiller jour par jour et heure par heure, sous le couvert d'un prêt bienveillant et d'un service fraternel ; nous l'avons vu enfin, cet affreux vampire, dévorer ses victimes, manger jusqu'à la dernière parcelle de leur subsistance, sucer jusqu'à la dernière goutte de leur sang et jusqu'à la moelle de leurs os!..... Ce sont là, si vous voulez, des exceptions monstrueuses, mais voici le phénomène dans son ensemble : l'oligarchie de la fortune sans foi s'élevant, s'élevant toujours, comme une ironie du XIXe siècle, devant le paupérisme prolétaire; le monde millionnaire face à face avec le monde misérable ; l'extrême opulence se rencontrant au même point de l'espace et du temps avec l'extrême indigence, et, entre l'une et l'autre, l'extinction de l'amour et le progrès de la haine creusant

des abîmes de séparation que l'humanité chrétienne n'avait jamais connus ; en un mot, le paganisme de la richesse devant le paganisme de la misère ; des hommes possédant à eux seuls de quoi nourrir des cités, se proclamant humanitaires et s'estimant grands philanthropes, parce qu'ils laissent tomber comme une miette de leur festin dans le sein du pauvre Lazare. Où doit nous conduire cet égoïsme sans cœur et sans entrailles, poussant son char doré à travers les débris de tant de fortunes et le spectacle de tant de misères ? C'est ce que j'ignore. Mais ce qui brille à nos yeux d'un lugubre éclat et d'une lamentable évidence, c'est que cette concentration et cette ascension de la richesse égoïste creuse de plus en plus profond l'abîme du paupérisme. »

(R. P. Félix, *Le progrès par le christianisme*, IV[e] Confér., année 1866.)

— On le voit, la tradition des Pères de l'Église, si éloquemment, si énergiquement continuée par Bossuet, n'est pas près de s'éteindre. De tout temps, la Religion catholique s'est préoccupée du sort des faibles; elle a voulu que la société humaine, ses mœurs, ses institutions, ses lois fussent pénétrées du sentiment de la solidarité nécessaire, obligatoire de tous ses membres. Il est vrai que, selon la parole célèbre de saint Paul à Philémon, l'Église ne provoque point des transformations brusques et violentes, qu'elle ne désire pas que les difficultés soient résolues par des catastrophes... « Comment se fait-il, s'écriait dernièrement, en s'adressant aux auditeurs de Notre-Dame, le P. Etourneau, comment se fait-il que vous soyez tous en train de dresser des plans, de caresser des rêves, de fabriquer des lois, de forger des chaînes, d'aiguiser peut-être des glaives, et que personne parmi vous ne songe à s'adresser à ces deux nobles forces qui s'appellent la conscience et la liberté humaine ? »

(*Thérapeutique Évangélique du mal*, 2[e] Confér.)

XVII

La Cour

I

Qu'est-ce que la vie de la Cour? Faire céder toutes ses passions au désir d'avancer sa fortune. Qu'est-ce que la vie de la Cour? Dissimuler tout ce qui déplaît, et souffrir tout ce qui offense, pour agréer à qui nous voulons. Qu'est-ce encore que la vie de la Cour? Étudier sans cesse la volonté d'autrui, et renoncer pour cela, s'il est nécessaire, à nos plus chères pensées. Qui ne sait pas cela ne sait pas la Cour[1].

---

1. « Le reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sait point la cour : il n'y a sorte de vertu qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot. — Un homme qui sait la cour est maître de son geste, de ses yeux, et de son visage ; il est profond, impénétrable ; il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentiments. Tout ce grand raffinement n'est qu'un vice, que l'on appelle fausseté, quelquefois aussi inutile au courtisan pour sa fortune, que la franchise, la sincérité et la vertu. »

(La Bruyère, *De la Cour*, 1 et 2.)

Massillon n'est pas moins sévère : « Que de bassesses pour parvenir ! Il faut paraître non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation, on encense et on adore l'idole qu'on méprise ; bassesse de lâcheté, il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, et les recevoir presque comme des grâces ; bassesse de dissimulation, point de sentiments à soi, et ne penser que d'après les autres ; bassesse de dérèglement, devenir les complices et peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons... Ce n'est point là une peinture imaginée ;

Vous avez grand tort de dire que Dieu vous demande l'impossible; bien loin d'exiger de vous l'impossible, il ne vous demande que ce que vous faites : Faites pour la justice ce que vous faites pour la vanité; vous vous contraignez pour la vanité, contraignez-vous pour la justice ; vous vous êtes tant de fois surmonté vous-mêmes pour servir à la vanité, ah ! surmontez-vous quelquefois pour servir à la justice. C'est beaucoup se relâcher, pour un Dieu, de ne demander que l'égalité ; néanmoins il se réduit là. Encore se réduira-t-il beaucoup au-dessous ; car quoi que vous fassiez pour son service, quand aurez-vous égalé les peines de ceux que la nécessité engage au travail ; l'ambition, aux intrigues de la Cour ; l'amour infâme et déshonnête, à des lâchetés inouïes ; l'honneur, aux emplois de la guerre ; l'avarice, à des voyages immenses et à un exil perpétuel de leur patrie ; et, pour passer aux choses de nulle importance, le divertissement, la chasse, le jeu, à des veilles, à des fatigues, à des inquiétudes incroyables ? Et quand je vous parle de Dieu, vous commencez à ne rien pouvoir ; vous m'alléguez sans cesse le tempérament et cette complexion délicate : où était-elle dans ce carnaval ? Où est-elle lorsque vous passez les jours et les nuits à jouer votre bien et celui des pauvres ? Elle est revenue dans le Carême ; il n'y a que ce qui regarde l'intérêt de Dieu que vous appelez impossible. Ah ! j'atteste le ciel et la terre que vous vous moquez de lui, lorsque vous parlez de la sorte ; et que, quoi que puisse dire votre lâcheté, le peu qu'il demande de vous est beaucoup plus facile que ce que vous faites.

(1er Sermon pour le Dimanche de la Passion).

---

ce sont les mœurs des cours et l'histoire de la plupart de ceux qui y vivent. » (*Petit Carême*, 1er Sermon.)

— Les choses n'ont guère changé depuis, si elles ne sont pas devenues pires, pour les courtisans du pouvoir, ou de la faveur populaire.

II

Les pécheurs étant convaincus, par la force et par la douceur de la grâce de Jésus-Christ, qu'il n'est pas impossible de changer de vie, nous font une autre demande : si cela se peut à la Cour, et si l'âme y est en état de pouvoir goûter ces douceurs célestes ? Que cette question est embarrassante ! Si nous en croyons l'Évangile, il n'y a rien de plus opposé que Jésus-Christ et le monde ; et, de ce monde, la partie la plus éclatante, et par conséquent la plus dangereuse, chacun sait assez que c'est la Cour. Comme elle est le principe et le centre de toutes les affaires du monde, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appâts, y étale toute la pompe. Là, se trouvent les passions les plus fines, les intérêts les plus délicats, les espérances les plus engageantes : quiconque a bu de cette eau, il s'entête ; il est tout changé par une espèce d'enchantement ; c'est un breuvage charmé qui enivre les plus sobres, et la plupart de ceux qui en ont goûté ne peuvent plus goûter autre chose; en sorte que Jésus-Christ ni ses vérités ne trouvent presque plus de place en leurs cœurs[1].....

O Cour vraiment auguste et royale, que je puisse voir tomber par terre l'ambition qui t'emporte, les jalousies qui te partagent, les médisances qui te déchirent, les querelles qui t'ensanglantent, les délices qui te corrompent, l'impiété qui te déshonore !

(Sermon sur l'Efficacité de la Pénitence.)

---

1. Toutefois Bossuet accorde que le salut n'est pas impossible à la cour ; mais « que de difficultés ! » « quelle violence on doit s'y faire ! » — C'est aussi le sentiment de Bourdaloue : « Dieu donne des grâces à la cour qu'il ne donnerait pas hors de la cour... »
(Sermon pour le 10e dimanche après la Pentecôte.)

III

A l'exemple de Jésus-Christ crucifié, pardonnons à nos ennemis, et songeons qu'il n'y a point de Pâque pour nous sans ce pardon nécessaire. Je sais que ce précepte évangélique n'est guère écouté à la Cour : les vengeances sont infinies; et quand on ne les pousserait pas par ressentiment, on se sentirait obligé de le faire par politique[1]. On croit qu'il est utile de se faire craindre ; et on pense qu'on s'expose trop quand on est d'humeur à souffrir.

(4e Sermon pour le Vendredi Saint.)

IV

Certes, je ne m'étonne plus que François de Paule ait tant de fois passé au milieu des flammes, sans en avoir été offensé ; ni de ce que, domptant la fureur de ce terrible détroit de Sicile, fameux par tant de naufrages, il ait trouvé sur son seul manteau l'assurance que les plus adroits nautoniers ne pouvaient trouver dans leurs grands navires. La Cour qu'il a surmontée, a des flammes plus dévorantes, elle a des écueils plus dangereux, et, bien que les inventions hardies de

---

1. « Des hommes même justement illustres, de grands ministres que l'on voudrait croire au-dessus de ces sentiments misérables, se jalousent comme des ambitieux vulgaires, et se font « une application continuelle de perdre » ceux qui leur déplaisent. On sait l'acharnement de Colbert contre Fouquet. Il ne haïssait pas moins Louvois, qui le lui rendait bien. Tous deux pourtant s'unissent pour faire tomber Pomponne du ministère des affaires étrangères... Les intérêts les plus pressants de l'État sont peu de chose quand il s'agit de satisfaire ses vengeances ou ses ressentiments personnels », etc., etc. Tous ces traits sont empruntés à Saint-Simon. (Feugère, *Bourdaloue*, p. 376.)

l'expression poétique n'aient pu nous représenter la mer de Sicile si horrible que la nature l'a faite, la Cour a des vagues plus furieuses, des abîmes plus creux, et des tempêtes plus redoutables. Comme c'est de la Cour que dépendent toutes les affaires, et que c'est aussi là qu'elles aboutissent, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appâts, y étale toute sa pompe. Là, est l'empire de l'intérêt; là, est le théâtre des passions; là, elles se montrent les plus violentes; là, elles sont les plus déguisées.

Voici donc François de Paule dans un nouveau monde. Il regarde ce mouvement, ces révolutions, cet empressement éternel, et uniquement pour des biens périssables, et pour une fortune qui n'a rien de plus assuré que sa décadence; il croit que Dieu ne l'a amené en ce lieu, que pour connaître mieux jusqu'où se peut porter la folie des hommes.

Doux attraits de la Cour! Combien avez-vous corrompu d'innocents[1]! Ceux qui vous ont goûtés ne peuvent presque goûter autre chose. Combien avons-nous vu de personnes, je dis même des personnes pieuses, qui se laissaient comme entraîner à la Cour, sans dessein de s'y engager? Oh! non, ils se donneront bien de garde de se laisser ainsi captiver. Enfin l'occasion s'est présentée belle, le moment fatal est venu, la

---

1. Bourdaloue dans son sermon pour la fête de saint François de Paule fait de la cour un tableau qui ressemble de très près à celui qu'en fait Bossuet. Pour Bourdaloue, la cour *est le siège de l'orgueil, le centre de la corruption du monde, une école d'impiété*, un lieu où règnent *l'intérêt, l'orgueil, les adversions, les animosités, les envies, tout ce qui peut envenimer un cœur et l'endurcir*. Dans le Sermon sur *la Fausse Conscience*, il accentue encore ses reproches : « C'est à la cour, dit-il, où s'aveuglent le plus aisément et se pervertissent les consciences même les plus éclairées et les plus droites... A force de vivre à la cour, à force d'en respirer l'air et d'en écouter le langage, on s'accoutume à l'iniquité... et, par un progrès insensible, de chrétien qu'on était, on devient peu à peu tout mondain et presque païen. »

vague les a poussés, et les a emportés ainsi que les autres. Ils n'y étaient venus, disaient-ils, que pour être spectateurs de la comédie ; à la fin, à force de la regarder, ils en ont trouvé l'intrigue si belle, qu'ils ont voulu jouer leur personnage. La piété même s'y glisse, souvent elle ouvre des entrées favorables ; et après que l'on a bu de cette eau, tout le monde le dit, les histoires le publient, l'âme est toute changée par une espèce d'enchantement : c'est un breuvage charmé qui enivre les plus sobres.

(2e Panégyrique de Saint François de Paule.)

V

O Cour!..... aussitôt qu'il arrive le moindre embarras, tout fuit, tout s'alarme, tout est étonné, ou l'on garde tout au plus un certain dehors, afin de soutenir, pour la forme, quelque apparence d'amitié trompeuse, et quelque dignité d'un nom si saint... C'est le faible des amis du monde de nous vouloir aider, selon leur humeur, et non pas selon nos besoins.

(3e Sermon pour le Vendredi-Saint.)

VI

La Cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant il n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez, vous trouverez partout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité ; et, dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir[1]...

---

1. « Il y a un pays où les joies sont visibles, mais fausses, et les

C'est à la Cour qu'on peut connaître par expérience le faible des grands politiques, leurs volontés changeantes ou leurs paroles trompeuses ; la diverse face des temps, les amusements des promesses, l'illusion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années et les intérêts, et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché, ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres.

(Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.)

---

chagrins cachés, mais réels. Qui croirait que l'empressement pour les spectacles, que les éclats et les applaudissements aux théâtres de Molière et d'Arlequin, les repas, la chasse, les ballets, les carrousels couvrissent tant d'inquiétudes, de soins et de divers intérêts, tant de craintes et d'espérances, des passions si vives et des affaires si sérieuses. » (La Bruyère, *De la Cour*, 63.)

XVIII

Grands et Courtisans

I

Surtout ceux que Dieu a mis dans les grandes places — comme leur dignité n'a rien de plus relevé que cette glorieuse obligation d'être l'exemple du monde — doivent souvent considérer ce que pense l'univers dont ils sont le plus beau spectacle, et ce que pensera la postérité, qui ne les flattera plus quand la mort les aura égalés au reste des hommes. Et comme la gloire véritable ne peut jamais être forcée, ils doivent en poser les fondements sur une vertu solide, qui s'attache à ne se démentir jamais, et à marcher constamment dans les voies droites.

(Sermon sur l'Honneur.)

II

Combien en avons-nous vus qui se plaisent de faire les grands par la licence du crime, qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris de toutes les lois, à qui la pudeur même semble indigne d'eux, parce que c'est une espèce de crainte! Ah! si je pouvais vous ouvrir ici le cœur d'un Nabuchodonosor ou d'un Balthazar, dans l'histoire sainte, d'un Néron, d'un Domitien, dans les histoires profanes, vous verriez avec horreur et tremblement ce que fait dans les grandes places l'oubli de Dieu[1], et cette terrible

---

1. ... « Tous les emportements, toute la violence et toute la vanité des grands vient de ce qu'ils ne connaissent point ce qu'ils

pensée de n'avoir rien sur sa tête ! C'est là que la convoitise va tous les jours se subtilisant, et renviant sur soi-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom : et tout cela se soutient à la face du genre humain. Pendant que tout le monde applaudit, on se résout facilement à se faire grâce ; et dans cette licence infinie, on compte parmi ses vertus tous les péchés qu'on ne commet pas, tous les crimes dont on s'abstient. Et quelle est la cause de tous ces désordres? La grande puissance, féconde en crimes[1], la licence, mère de tous les excès.

(Sermon sur l'Impénitence finale.)

---

sont : étant difficile que ceux qui se regarderaient intérieurement comme égaux à tous les hommes, et qui seraient bien persuadés qu'ils n'ont rien en eux qui mérite ces petits avantages que Dieu leur a donnés au-dessus des autres, les traitassent avec insolence. Il faut s'oublier soi-même pour cela, et croire qu'on a quelque excellence réelle au-dessus d'eux... »

(Pascal, *Discours sur la condition des Grands.*)

« Un maître du monde qui ne craindra pas Dieu, a dit un profond penseur du siècle dernier, que voulez-vous qu'il devienne, sinon un fou qui se laissera persuader qu'il est Dieu? Pendant trois siècles la possession de quelques légions toujours indociles, mais devant qui tremblait la bassesse universelle, a fait craquer la cervelle des empereurs romains. » (L. Veuillot, *Parfums de Rome.*)

1. Cicéron : « Facillime ad res injustas impellitur, ut quisque altissimo animo est, gloriæ cupiditate. »

Et encore : « Maxime adducuntur plerique, ut eos justitiæ capiat oblivio, cum in imperiorum, honorum, gloriæ cupiditatem inciderunt. » (*De officiis*, I, xx, 65. — I, viii, 26.)

— Cf. Bossuet, *Sermon sur la Loi de Dieu :* « D'où vient que les Néron, les Caligula et ces autres monstres du genre humain se sont laissés aller à des actions si brutales et si furieuses? N'est-ce pas par la licence effrénée de faire tout ce qu'ils ont voulu? » — C'est Louis XIV lui-même qui a dit : « Quand on fait tout ce que l'on veut, il n'est pas aisé de ne vouloir que ce que l'on doit » (*Mémoires*, t. II, p. 81). Comparez encore ce passage de M. Thiers

III

O Dieu clément et juste! Vous avez fait les grands de la terre pour servir de pères à vos pauvres. Votre Providence a pris soin de détourner les maux de dessus leur tête, afin

---

sur Napoléon : « Qui donc eût pu prévoir que le sage de 1800 serait l'insensé de 1812 et de 1813? Oui, on aurait pu le prévoir, en se rappelant que la toute-puissance porte en soi une folie incurable, la tentation de tout faire quand on peut tout faire, même le mal après le bien. »

(*Hist. du Consulat et de l'Empire*, liv. LXII.)

— Après avoir donné dans le texte une première rédaction de ce beau passage de Bossuet, nous voulons en donner en note une seconde. Il sera très intéressant de faire la comparaison entre l'une et l'autre : « Si Dieu ne fait un miracle, la licence des grandes fortunes n'a pas de limites... C'est de là que naissent ces péchés régnants, qui ne se contentent pas qu'on les souffre ni même qu'on les excuse, mais qui veulent encore qu'on leur applaudisse. C'est là qu'on se plaît de faire le grand par le mépris de toutes les lois et en faisant une insulte publique à la pudeur du genre humain. Ah! si je pouvais ici vous ouvrir le cœur d'un Nabuchodonosor ou d'un Balthasar, ou de quelque autre de ces rois superbes qui nous sont représentés dans l'Histoire Sainte, vous verriez avec horreur et tremblement ce que peut, dans un cœur qui a oublié Dieu, cette terrible pensée de n'avoir rien qui vous contraigne. C'est alors que la convoitise va tous les jours se subtilisant et enchérissant sur elle-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont pas de nom. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'au milieu de tous ces excès, souvent on s'imagine être vertueux parce que, dans une licence qui n'a point de bornes, on compte parmi ses vertus tous les vices dont on s'abstient; on croit faire grâce à Dieu et à sa justice de ne la pousser pas tout à fait à bout. L'impunité fait tout oser; on ne pense ni au jugement, ni à la mort même, jusqu'à ce qu'elle vienne, toujours imprévue, finir l'enchaînement des crimes, pour commencer celui des supplices. »

— Lisez, après ce passage de Bossuet, cette page non moins élo-

qu'ils pensassent à ceux du prochain ; vous les avez mis à leur aise et en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfants; et leur grandeur, au contraire, les rend dédaigneux, leur abondance secs, leur félicité insensibles ; encore qu'ils voient tous les jours non tant des pauvres

---

quente, et qu'on dirait prophétique, du P. Félix : « Un jour, quelques-uns de ces scélérats, tels que l'athéisme en engendre partout comme une postérité légitime et digne de lui, seront portés par le flot des révolutions et le souffle des événements au sommet le plus haut de ces sociétés sans Dieu : et là, à ce point central où la politique moderne tend à faire tout converger, ils mettront sur tous ces ressorts à la fois leur main farouche, devenue par l'injure de l'événement une main omnipotente. Et que vont faire ces brigands heureux, armés de toutes les puissances du progrès matériel ? Ecoutez : ils vont ordonner à tous les télégraphes d'envoyer partout et à la même heure le même signe de mort ; ils vont commander à la vapeur, comme à une messagère, de transporter partout, avec la rapidité de l'oiseau, tous les instruments et tous les exécuteurs des vengeances populaires ; une armée de bourreaux sortis de tous les carrefours de la révolution triomphante va se lever et marcher comme un seul homme, au signal donné par un despote de bas étage, sorti lui-même, hier, comme un démon de l'enfer, des antres de la démagogie sanglante ! Et alors que deviendra, que pourra devenir du moins, en quelques semaines, voire même en quelques jours, ce temple magnifique de la civilisation matérielle arrivée à son sommet le plus élevé? Un immense abattoir d'hommes, construit par quelques scélérats pour assassiner les honnêtes gens !... Car ne vous y trompez pas, ce progrès matériel grandissant dans un peuple sans religion et sans Dieu, n'est plus que l'arme mise aux mains du plus fort pour écraser le plus faible. Toutes les questions sont ramenées à une question, à une question de coups de fusil, de coups de canon, de guillotine, de poignard, de couteau, ou de casse-tête, selon l'état social où se produira ce phénomène. Et que pourra-t-il être, je vous prie, l'état social d'un peuple où l'athéisme trônera, assis en souverain sur le char du progrès matériel? »

(P. Félix, Confér. de Notre-Dame : *Le Progrès par la religion.* — 2e Conf. Décadence par l'athéisme.)

et des misérables que la misère elle-même et la pauvreté en personne pleurante et gémissante à leur porte[1].

(Sermon sur l'Impénitence finale.)

IV

Ce n'est pas sans raison que le Fils de Dieu nous instruit à craindre les grands emplois ; c'est qu'il sait que la puissance est le principe le plus ordinaire de l'égarement ; qu'en l'exerçant sur les autres, on la perd souvent sur soi-même; enfin qu'elle est semblable à un vin fumeux qui fait sentir sa force aux plus sobres. Celui-là seul est maître de ses volontés[2] qui

---

1. Bossuet a insisté bien des fois sur cette dureté qu'engendrent la jouissance, la volupté, l'amour des plaisirs. On a pu s'en rendre compte en lisant le chap. V, sur l'*Amour des Plaisirs*. Lisez encore ceci : « L'oppression des faibles et des innocents n'est pas tout le crime de la cruauté. Le mauvais riche nous fait bien connaître qu'outre cette ardeur furieuse qui étend les mains aux violences, elle a encore la dureté qui ferme les oreilles aux plaintes, les mains au secours et les entrailles à la compassion. C'est cette dureté qui fait des voleurs sans dérober, et des meurtriers sans verser le sang. »

— Et encore, dans ce même Sermon : « C'est le génie de la volupté, dit Bossuet : elle se plaît à opprimer le juste et le pauvre, le juste qui lui est contraire, le pauvre qui doit être sa proie ; c'est-à-dire, on la contredit, elle s'effarouche ; elle s'épuise elle-même, il faut bien qu'elle se remplisse par des pilleries ; et voilà cette volupté si commode, si aisée et si indulgente, devenue cruelle et insupportable. »

(*Sermon sur l'Impénitence finale.*)

2. Comme Auguste quand, mettant un frein à ses ressentiments pour ne laisser en son cœur de place qu'à la clémence, il dit à Cinna :

Je suis maître de moi comme de l'univers ;
Je le suis, je veux l'être !...

(Corneille, *Cinna*, Ve act.)

— « La vraye liberté, a dit Montaigne, c'est pouvoir toutes choses sur soy. »

saura modérer son ambition; qui se croira assez puissant pourvu qu'il puisse régler ses désirs, et être assez désabusé des choses humaines pour ne point mesurer sa félicité à l'élévation de sa fortune.

(Sermon sur l'Ambition.)

V

Que peut servir la puissance à une volontée déréglée, sinon qu'étant misérable en voulant le mal, elle le devient encore plus en l'exécutant?

(Sermon sur l'Ambition.)

VI

Comme c'est le naturel du genre humain d'être plus sensible au mal qu'au bien, aussi les grands s'imaginent que leur puissance éclate bien plus par des ruines que par des bienfaits ; de là les guerres, de là les carnages, de là les entreprises hautaines de ces ravageurs de provinces que nous appelons conquérants. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges, ne sont sur la terre que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée : aussi Dieu ne nous les envoie-t-il que dans sa fureur. Leurs victoires font le deuil et le désespoir des veuves et des orphelins ; ils triomphent de la ruine des nations et de la désolation publique, et c'est par là qu'ils font paraître leur toute-puissance.

(Fragment sur l'Ambition.)

VII

« Je suis ; toute la menue populace n'est rien. Ce n'est pas vivre : il n'y a que moi sur la terre ! » — Ils n'ont garde de

s'inquiéter de l'état des autres, ou de se mettre en peine de leurs besoins. Ah ! leur délicatesse ne le souffre pas !...

Mais, quand ils n'agiraient pas comme chrétiens, le dépôt de la puissance que Dieu leur confie, les oblige indispensablement de penser aux autres et de pourvoir à leur bien ; s'ils portent sur le front le caractère de sa puissance, ils doivent aussi porter sur leurs mains le caractère de sa libéralité. Car ce n'est pas en vain que Dieu fait luire sur eux un rayon de cette puissance toujours bienfaisante : s'ils sont en ce point semblables à Dieu, « ils doivent, dit saint Grégoire de Nazianze, se faire les dieux des hommes, en procurant leur bien de tout leur pouvoir ». Mais où en trouverons-nous sur la terre ? Nous voyons assez d'ostentation, assez de dais, assez de balustres, assez de marques de grandeur ; mais ceux qui se parent de tant de splendeurs ce ne sont pas des dieux ; ce ne sont pas des images vivantes de la puissance divine ; ce sont des idoles muettes qui ne parlent point pour le bien des hommes. La terre est désolée, les pauvres gémissent, les innocents sont opprimés : l'idole est là qui hume l'encens, qui reçoit les adorations, qui voit tomber les victimes à ses pieds, et n'étend pas son bras pour faire le bien... Est-ce pour recevoir des hommages[1] que vous êtes élevés si haut?...

(Fragment sur l'Ambition.)

---

1. Bourdaloue : « Dieu en vous distinguant et en vous élevant, a-t-il prétendu vous entretenir dans l'oisiveté, vous faire vivre dans le repos, fournir à toutes vos commodités, vous abandonner à vous-mêmes et à tous les désirs, à tous les ressentiments de votre cœur ? N'a-t-il fait le monde que pour vous ? Ou n'est-ce pas pour le gouvernement et le bon ordre du monde qu'il vous a choisis ? » (*Sermon sur l'Ambition.*)

— Cf. de Bonald : « Les hommes ne sont élevés, par leur rang et leur fortune, au-dessus des autres que pour les servir ; les honneurs sont des *charges*, c'est-à-dire des fardeaux et elles en portent le nom ; des *offices*, c'est-à-dire des devoirs, *officium* ; en un mot, tout ce qui est grand ne l'est que pour servir tout ce qui

VIII

Que les Puissants songent au bien! L'un des biens c'est l'exemple : un bien pour eux et un bien pour nous [1]. C'est un don qui les enrichit ; c'est un présent qui retourne à eux. Il ne faut pas pour cela un grand travail : ils n'ont qu'à se remplir de lumière, elle viendra à nous d'elle-même.

(Ibid., sur l'Ambition.)

IX

Rien de plus grand, dans les Grands, que cette noble obligation de vivre mieux que les autres. Car ce qu'ils feront de bien ou de mal dans une place si haute, étant exposé à la vue de tous, sert de règle à tout leur empire.

(Sermon sur les Devoirs des Rois.)

X

La naissance, qui flatte l'orgueil des hommes, n'est rien ; c'est le mérite de nos ancêtres, qui n'est point le nôtre ; c'est se parer du bien d'autrui. De plus, ce n'est presque jamais qu'un vieux nom oublié dans le monde, avili par beaucoup de gens sans mérite, qui n'ont pas su le soutenir. La noblesse

---

est faible et petit, et de là sont venus les mots *servir*, *service*, employés à désigner, dans la langue des peuples chrétiens seulement, les plus hautes fonctions du ministère public. »

1. Sénèque : « *Nemo sibi tantum errat ; sed alii erroris causa et auctor est.* L'homme ne s'égare pas seulement pour lui-même ; il est cause et auteur d'égarement pour autrui. »

(*De vita beata*, chap. I.)

n'est souvent qu'une pauvreté vaine, ignorante et grossière, oisive qui se pique de mépriser tout ce qui lui manque : est-ce là de quoi avoir le cœur si enflé[1] ?

(Sermon sur les Obligations de l'état religieux.)

---

1. Montaigne : « Les ames des empereurs et des savatiers sont jectées à mesme moule... ; ils sont menez et ramenez en leurs mouvements par les mêmes ressorts que nous sommes aux nostres... ; ils veulent aussi legièrement que nous, mais ils peuvent plus ; pareils appétits agitent un ciron et un éléphant. »

(*Apol.*, p. 74.)

— Un descendant d'Harmodius reprochait à Iphicrate l'obscurité de sa naissance : « Ma noblesse, répliqua ce grand homme, commence en moi ; la vôtre finit en vous. »

— La Bruyère : « S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez. » (*Du mérite personnel*, 21.)

— Cf. Juvénal, satire VIIIe. Les mots profonds, mordants abondent dans cette satire, contre les faux nobles, contre les indignes :

... Nobilitas sola est atque unica virtus.

« Il n'y a de noblesse que la vertu. »

... Quis enim generosum dixerit hunc, qui
Indignus genere, et præclaro nomine tantum
Insignis ?

« J'appellerais noble un indigne rejeton qui n'a d'autre mérite qu'un nom trop éclatant ? »

— « Je pense, dit Rabelais, que plusieurs sont aujourd'huy empereurs, rois, ducs, princes et papes en la terre, lesquels sont descendus de porteurs de rogatons et de costrets. Comme, au rebours, plusieurs sont gueux de l'hostiaire (*mendiant aux portes*), souffreteux et misérables, lesquels sont descendus de sang et de ligne des grands rois et empereurs..... » (I, 1.)

Erasme avait dit avant Rabelais, avec moins de grâce poétique et plus de rudesse morale : « Si quelqu'un s'avisait d'ôter les masques, sous le monarque dépouillé de sa couronnne apparaîtrait un faquin. — Tu n'es qu'un bâtard et qu'un roturier, car tu n'as pas ombre de vertu ; et sans vertu qu'est-ce que ta noblesse ? » (Cité par Stopfer, *Rabelais*, p. 128.)

— « Si l'on vante la noblesse, si l'on fait honneur à quelqu'un

XI

Ces idoles que tout le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées ! La gloire, il est vrai, les défend de quelques faiblesses ; mais la gloire les défend-elle de la gloire même ? Ne s'adorent-elles pas secrètement ? Ne veulent-elles pas être adorées ? Que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre ! Et que peut se refuser la faiblesse humaine pendant que tout le monde lui acorde tout ? N'est-ce pas là qu'on apprend à faire servir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, et la vertu, et la religion et le nom de Dieu ? La modération que le monde affecte n'étouffe pas les mouvements de la vanité : elle ne sert qu'à les cacher ; et plus elle ménage le dehors, plus elle livre le cœur aux sentiments les plus délicats et les plus dangereux de la fausse gloire. On ne compte plus que soi-même, et on dit au fond de son cœur : « Je suis, et il n'y a que moi sur la terre. »

XII

Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devrait donc faire comme le fond de notre cœur, et devrait être, en même temps,

---

de pouvoir compter jusqu'à sept générations d'ancêtres riches, le philosophe estime qu'une telle admiration est le fait de gens à la vue courte et étroite, impuissante à porter toujours leurs regards sur l'humanité tout entière, et à calculer que chacun de nous a des milliers d'ancêtres, foule innombrable, où se trouvent pêle-mêle riches et mendiants, rois et esclaves, Grecs et Barbares. »

(Platon, *Théétète*, 24-25.)

le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix ; et les Grands dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité[1], demeurent privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire des douceurs de la société[2].

(Oraison funèbre de Condé.)

XIII

Si les Grands ont peu de justice, c'est qu'ils ne peuvent

---

1. « La fausse grandeur est farouche et inaccessible : comme elle sent son faible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paraître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire ; elle se laisse toucher et manier, elle ne perd rien à être vue de près, plus on la connaît, plus on l'admire. Elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel ; elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir ; elle rit, joue et badine, mais avec dignité ; on l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue. Son caractère est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paraissent grands et très grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits. » (La Bruyère, *Du mérite personnel.*)

2. « ..... Puisqu'il est vrai que dans un si étrange commerce, ce que l'on pense gagner d'un côté, on le perd de l'autre, ne reviendrait-il pas au même de renoncer à toute hauteur et à toute fierté, qui convient si peu aux faibles hommes, et de composer ensemble, de se traiter tous avec une mutuelle bonté, qui, avec l'avantage de n'être jamais mortifiés, nous procurerait un aussi grand bien que celui de ne mortifier personne ? »

(Id., *De l'homme.*)

s'appliquer cette première loi de l'équité naturelle : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même », à cause qu'ils s'imaginent que tout leur est dû, et que leur orgueil ne peut consentir à se mettre en égalité avec les autres. Pour cela, il faut qu'ils descendent et qu'ils se mettent à la place du faible ; qu'ils voient en cet état ce qu'ils voudraient leur être fait; mais ils ne peuvent se résoudre à s'imaginer qu'ils sont peu de chose, ni à se mettre en la place du petit. C'est néanmoins en quoi consiste la véritable grandeur. Ils sont élevés au-dessus des autres pour soutenir leurs besoins, et entrer dans leur justes sentiments contre ceux qui les oppriment.

(*Pensées chrétiennes et morales*, XXVII.)

XIV

Il n'y a point de tentation égale à celle de la Puissance, ni rien de plus difficile que de se refuser quelque chose quand les hommes vous accordent tout, et qu'ils ne songent qu'à prévenir ou même à exciter vos désirs.

(*Politique tirée de l'Ecriture Sainte*, IX, Ier Propos.)

XV

Il est difficile aux Grands de connaître la vérité. Les hommes, et surtout les Grands, ne sont pas si heureux que la vérité aille à eux d'elle-même, ni d'un seul endroit, ni qu'elle perce tous les obstacles qui les environnent. Trop de gens ont intérêt qu'ils ne sachent pas la vérité tout entière ; et souvent ceux qui les environnent s'épargnent les uns les autres, pour ainsi dire, à la pareille. Souvent même on craint de leur découvrir des vérités importunes qu'ils ne veulent pas

savoir. Ceux qui sont toujours avec eux se croient souvent obligés de les ménager ou par prudence, ou par artifice. Il faut qu'ils descendent de ce haut faîte de grandeur, d'où rien n'approche qu'en tremblant ; et qu'ils se mêlent en quelque façon parmi le peuple pour reconnaître les choses de près, et recueillir deçà et delà les traces dispersées de la vérité.

(*Politique tirée de l'Ecriture Sainte*, VIII, IVe Propos.)

XVI

Le devoir et le grand emploi des Grands du monde est de protéger hautement le bon droit et l'innocence. Car c'est trahir la justice que de travailler faiblement pour elle ; et l'expérience nous fait assez voir qu'une résistance trop molle ne fait qu'affermir le vice et le rendre plus audacieux. Les méchants n'ignorent pas que leurs entreprises hardies leur attirent nécessairement quelque embarras ; mais après qu'ils ont essuyé une légère tempête qui s'est élevée, ils pensent avoir payé tout ce qu'il doivent à la justice ; ils défient après cela le ciel et la terre, et ne profitent de cette disgrâce que pour mieux prendre dorénavant leurs précautions. Ainsi, il faut résister à l'iniquité et soutenir la justice avec une force invincible, et c'est dans cette vigueur à maintenir la justice, que réside la grandeur et la majesté.

(Fragment sur l'Ambition.)

XVII

Ceux que Dieu a mis dans les grandes places, comme leur dignité n'a rien de plus relevé que cette glorieuse obligation d'être l'exemple du monde, doivent souvent considérer ce que pense l'univers, dont ils sont le plus beau spectacle, et

ce que pensera la postérité, qui ne les flattera plus quand la mort les aura égalés au reste des hommes ; et comme la gloire véritable ne peut jamais être forcée, ils doivent en poser les fondements sur une vertu solide, qui s'attache à ne se démentir jamais, et à marcher constamment dans les voies droites.

(Sermon sur l'Honneur.)

XVIII

Dieu, qui a formé les hommes d'une même terre pour le corps, et a mis également dans leurs âmes son image et sa ressemblance, n'a pas établi entre eux tant de distinctions, pour faire d'un côté des orgueilleux et de l'autre des esclaves et des misérables. Il n'a fait des grands que pour protéger les petits ; il n'a donné sa puissance aux rois que pour procurer le bien public et pour être le support du peuple.

(*Politique tirée de l'Ecriture sainte*, III, 3.)

XIX

Le Roi

I

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux Rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse ; il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user, comme il fait lui-même, pour le bien du monde ; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême[1]. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non seulement

---

1. Cf. *Discours sur l'Histoire universelle* : « Dieu tient du plus haut des Cieux les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions; tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain... C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples... C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, bien qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les

par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples.

(Oraison funèbre de Henriette-Marie de France.)

II

De tous les hommes vivants, aucuns ne doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus présente, ni plus avant imprimée, que les Rois. Car comment pourraient-ils oublier Celui dont ils portent toujours en eux-mêmes une image si vive, si expresse, si présente ? Le Prince sent en son cœur cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance de commander. Il voit qu'il ne fait que mouvoir les lèvres, et aussitôt que tout se remue d'une extrémité du royaume à l'autre ; et combien donc doit-il penser que la puissance de Dieu est active ! Il pénètre les intrigues, les trames les plus secrètes ; « les oiseaux du ciel lui rapportent tout » ; il a même reçu de Dieu, par l'usage des affaires, une certaine expérience qui fait penser qu'il devine ; et quand il a pénétré les trames les plus secrètes, avec ses mains longues et étendues il va prendre ses ennemis aux extrémités du monde, et les déterre, pour ainsi dire, du fond des abîmes, où ils cherchaient un vain asile. Combien donc lui est-il facile de s'imaginer que les mains et les regards de Dieu sont inévitables !

Mais quand il voit les peuples soumis, obligés à lui obéir non seulement « pour la crainte, mais encore pour la conscience », comme dit l'apôtre ; peut-il jamais oublier ce qui est dû au Dieu vivant et éternel, à qui tous les cœurs parlent, pour qui toutes les consciences n'ont plus de secret ? C'est là, c'est là sans doute que tout ce qu'inspire le devoir, tout ce

---

temps, et prévient tous les conseils. » (III[e] part., ch. VIII.) — Toute la doctrine de Bossuet sur l'autorité royale est résumée dans ces lignes.

qu'exécute la fidélité, tout ce que feint la flatterie, tout ce que le prince exige lui-même de l'amour, de l'obéissance, de la gratitude de ses sujets, lui est une leçon perpétuelle de ce qu'il doit à son Dieu, à son Souverain[1]....

(Sermon sur les Devoirs des Rois).

III

Comme les autres hommes, les Rois ont à combattre leurs passions ; par-dessus les autres hommes, ils ont à combattre leur propre puissance. Car comme il est absolument nécessaire à l'homme d'avoir quelque chose qui le retienne, les

---

1. Le Roi, quelque absolu qu'il soit, est soumis, et plus que tout autre, à la loi de Dieu : la volonté de Dieu sera la règle de la sienne. — Bourdaloue ne craint pas de dire — et Bossuet aussi bien que Bourdaloue — que si le roi voulait contraindre ses sujets à violer les lois divines, le devoir de ceux-ci serait, non pas de se révolter, mais de ne pas obéir. « Craignez de leur déplaire, dit-il, j'y consens, et vous le devez ; mais ne le craignez jamais, quand il faudra leur déplaire pour ne pas déplaire à Dieu. » Les historiens qui ont exagéré la doctrine du droit divin uniquement pour la rendre odieuse, lui ont attribué cette maxime aussi impie qu'inhumaine, que « les peuples sont faits pour les rois ». Jamais ni Bossuet, ni Bourdaloue n'ont rien dit de pareil. L'un et l'autre disent sans cesse tout le contraire. Les rois sont faits pour les peuples et pour Dieu. « Les rois ne sont après tout que des hommes faits pour les autres hommes, disait Bourdaloue en présence de Louis XIV, et ce n'est pas pour eux-mêmes qu'ils sont rois, mais pour les peuples. » (*S. sur l'ambition.*) Du reste, Bossuet, théoricien du droit divin, est une de ces légendes d'autant plus difficiles à détruire qu'on ne sait sur quoi elles reposent. Cherchez dans la *Politique tirée de l'Écriture sainte* quelque chose qui justifie cette légende, vous ne trouverez rien. Vous y trouverez l'éloge de la monarchie héréditaire, et c'est tout. On y trouve même ceci, qui paraît assez audacieux pour un sujet du plus absolu des monarques, que « la loi se fait par le consentement de la nation ».

puissances, sous qui tout fléchit, doivent elles-mêmes se servir de bornes... Et voici, dans une sentence de saint Grégoire, la vérité la plus nécessaire que puisse jamais entendre un Roi chrétien : « Nul ne sait user de la puissance, que celui qui la sait contraindre. » Celui-là sait maintenir son autorité comme il faut, qui ne souffre ni aux autres de la diminuer, ni à elle-même de s'étendre trop[1] ; qui la soutient au dehors, et qui la réprime au dedans ; enfin qui, se résistant à lui-même, fait, par un sentiment de justice, ce qu'aucun autre ne pourrait entreprendre sans attentat. Mais que cette épreuve est diffi-

---

1. Bossuet indique, dans cette phrase, la différence essentielle qui existe entre le pouvoir *absolu* et le pouvoir *arbitraire*. Il y revient avec toutes les précisions et tous les développements nécessaires au livre IV de la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, et qui peut se résumer dans ces deux propositions : Il n'y a point de force coactive contre le prince ; — les rois ne sont pas pour cela affranchis des lois. Voici comment de Bonald définit à son tour ces deux termes d'*absolu* et d'*arbitraire*, que plusieurs, observe Bossuet, affectent de confondre afin de rendre l'autorité royale odieuse et insupportable. « Le pouvoir absolu est un pouvoir indépendant des hommes sur lesquels il s'exerce ; le pouvoir arbitraire est un pouvoir indépendant des lois en vertu desquelles il s'exerce. Tout pouvoir est nécessairement indépendant des sujets qui sont soumis à son action ; car s'il était dépendant des sujets, l'ordre des êtres serait renversé : les sujets seraient le pouvoir, et le pouvoir le sujet. Pouvoir et dépendance s'excluent mutuellement comme rond et carré. Mais le pouvoir s'exerce en vertu de certaines lois qui constituent le mode de son existence, et déterminent sa nature ; et quand il manque à ses propres lois, il attente à sa propre existence, il se dénature et tombe dans l'arbitraire ... Ainsi le pouvoir public est indépendant de ses sujets ; mais s'il les opprime, lui dont le devoir est de les défendre de l'oppression, il est coupable aux yeux de Dieu, juge suprême des rois, et qui les punit par les propres passions qu'ils ont déchaînées. » Voyez Bossuet : *Politique tirée de l'Écriture sainte*, liv. VIII, Art. II, ce qu'il dit du gouvernement arbitraire, et demandez-vous si notre pays ne tend pas de plus en plus vers cette forme abjecte de gouvernement.

cile! Que ce combat est dangereux! Qu'il est malaisé à l'homme, pendant que tout le monde lui accorde tout, de se refuser quelque chose ! Qu'il est malaisé à l'homme de se retenir, quand il n'a d'obstacle que de lui-même !

(Sermon sur le Devoir des Rois.)

IV

O pauvreté et impuissance des Rois qui peuvent faire leurs serviteurs riches, puissants, fortunés, mais qui ne peuvent pas les faire heureux !

(Sermon pour une Profession.)

V

Les hommes, qui n'ont tous qu'un même père, doivent s'aimer comme frères. A Dieu ne plaise qu'on croie que les Rois soient exempts de cette loi, ou qu'on craigne qu'elle ne diminue le respect qui leur est dû. Dieu marque distinctement que les rois qu'il donnera à son peuple « seront tirés du milieu de leurs frères » ; un peu après : « ils ne s'élèveront point au-dessus de leurs frères par un sentiment d'orgueil » ; et c'est à cette condition qu'il leur promet un long règne.

(*Politique tirée de l'Écriture sainte*, liv. I.)

VI

Bien que leur puissance vienne de Dieu, ils ne doivent pas croire qu'ils en soient les maîtres pour en user à leur gré ; mais ils doivent s'en servir avec crainte et retenue, comme d'une chose qui leur vient de Dieu et dont Dieu leur demandera compte. Ils doivent trembler en se servant de leur puis-

sance, et songer combien horrible est le sacrilège d'employer au mal une puissance qui vient de Dieu.

... Dieu n'a fait des Grands que pour protéger les petits ; il n'a donné sa puissance aux Rois que pour procurer le bien public, et pour être le support du peuple...

(*Ibid.,* liv. III, art. II, *loc. cit.*)

VII

Le Prince inutile au bien du peuple, est puni aussi bien que le tyran.

(*Ibid.*, loc. cit.)

VIII

Le Prince ne doit rien donner à son ressentiment et à son humeur. Ce n'est pas être puissant que de n'avoir pu résister à la tentation de la puissance ; et quand on en a abusé, on sent toujours en soi-même qu'on ne la méritait pas.

(*Ibid.*, loc. cit.)

IX

Les violences et les cruautés toujours détestables, le sont encore plus dans les princes établis pour les empêcher et les punir... Dieu se montre impitoyable pour eux. Et ceux qui oppriment le peuple et l'épuisent par de cruelles vexations doivent craindre la même vengeance, puisqu'il est écrit : « Le pain est la vie du pauvre : qui le lui ôte est un homme sanguinaire. »

(*Ibid.*, loc. cit.)

X

Le gouvernement est doux de sa nature ; et le Prince ne doit être rude, qu'y étant forcé par les crimes. Hors de là, il lui convient d'être bon, affable, indulgent, en sorte qu'on sente à peine qu'il soit le maître. Les Rois sont-ils faits pour autre chose que pour être aimés ? Et combien cela leur est facile !...

(*Ibid.*, loc. cit.)

XI

Il ne faut pas seulement que le Roi soit bon ; la fermeté aussi est une qualité royale. Non seulement la fermeté contre les périls, mais encore la fermeté contre les artifices de ses favoris, et contre l'ascendant qu'ils prennent sur lui. Plus il est facile au roi d'exécuter ses desseins, plus il doit être difficile à se laisser ébranler pour les prendre. Le Prince aisé à mener et trop prompt à se résoudre, perd tout. Mais autant qu'il faut être lent à se résoudre, autant faut-il être ferme, quand on s'est déterminé avec connaissance.

(*Ibid.*, loc. cit.)

XII

Pour établir cette puissance qui représente la sienne, Dieu met sur le front des souverains et sur leur visage une marque de divinité. C'est pourquoi le patriarche Joseph ne craint point de jurer par la tête et par le salut de Pharaon comme par une chose sacrée, et il ne croit pas outrager Celui qui a dit : « Vous jurerez seulement au nom du Seigneur », parce qu'il a fait dans le prince une image mortelle de son immor-

telle autorité. « Vous êtes des dieux[1], dit David, et vous êtes tous enfants du Très-Haut » ; mais, ô dieux de chair et de sang ! ô dieux de terre et de poussière ! vous mourrez comme des hommes. N'importe, vous êtes des dieux[2], encore que vous mouriez, et votre autorité ne meurt pas ; cet esprit de royauté passe tout entier à vos successeurs et imprime partout la même crainte, le même respect, la même vénération. L'homme meurt, il est vrai ; mais le roi, disons-nous, ne meurt jamais. L'image de Dieu est immortelle.

(Sermon sur les Devoirs des rois.)

---

1. Ce même passage se retrouve à peu près dans les mêmes termes dans le *Sermon sur l'Ambition*, et aussi dans la *Politique tirée de l'Écriture sainte*.

2. En appliquant aux rois cette expression qui, même avec l'énergique correctif que Bossuet lui ajoute, pourrait paraître hyperbolique, il faut se souvenir quel sens lui donne Bossuet. Nous le trouvons dans l'art. II du liv. III de la *Politique* : « Reconnaissez le grand mystère de Dieu dans vos personnes... Soyez des dieux à vos sujets : c'est-à-dire, gouvernez-les comme Dieu gouverne, d'une manière noble, désintéressée, bienfaisante, en un mot, divine. » Voyez aussi de quelle leçon il accompagne cette « flatterie », dans le *Sermon sur l'Ambition* : « Chrétiens, pensons aux inconstances, aux légèretés, aux trahisons de la fortune. Mais ceux dont la puissance suprême semble être au-dessus de son empire, sont-ils au-dessus des changements ? Dans leur jeunesse la plus vigoureuse, ils doivent penser à la dernière heure qui ensevelira toute leur grandeur. « Je l'ai dit : Vous êtes des dieux, et vous êtes tous enfants du Très-Haut. » Ce sont les paroles de David, paroles grandes et magnifiques ; toutefois écoutez la suite : Mais, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, « vous mourrez comme des hommes », et toute votre grandeur tombera par terre. Songez donc, ô Grands de la terre, non à l'éclat de votre puissance, mais au compte qu'il en faut rendre, et ayez toujours devant les yeux la majesté de Dieu présente. » Est-ce ainsi que parlent les flatteurs et les courtisans ? En dehors de l'Église, est-ce ce langage que l'on tient aux « Grands » de notre démocratie ?

XIII

La justice[1], c'est la véritable vertu des monarques, et l'unique appui de la majesté... Le vulgaire appelle majesté une certaine prestance et une pompe extérieure qui l'éblouit ; mais les sages savent bien comprendre que la majesté est un éclat qui rejaillit principalement de la justice...

C'est sa justice qui fait craindre le Roi, de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu et plus circonspect. Les bons respirent sous sa protection, les méchants appréhendent ses yeux et ses bras ; et il résulte de ce beau mélange une certaine révérence qui a je ne sais quoi de religieux, et dans laquelle consiste le véritable caractère de la majesté[2].

---

1. Voici comment Bossuet définit la justice : « Quand je nomme la justice, je nomme en même temps le lien sacré de la société humaine, le frein nécessaire de la licence, l'équitable tempérament de l'autorité et le soutien de la sujétion... La justice est la vertu principale et le commun ornement des personnes publiques et particulières ; elle commande dans les uns, elle obéit dans les autres ; elle renferme chacun dans ses limites ; elle oppose une barrière invincible aux violences et aux entreprises... » et lui donne comme « principales ministres, la constance, la prudence et la bonté. »

(Sermon sur la Justice.)

Et encore : « La vertu qui nous inspire une volonté invincible de rendre à chacun ce qui lui appartient et de donner à chacun suivant son mérite. »

(*Connaissance de Dieu et de soi-même*, I, § XIX.)

2. Passage à peu près semblable dans le *Sermon sur la Justice*, à la fin du 1er point. Cette phrase rappelle le mot célèbre : « Que les bons se rassurent, et que les méchants tremblent ! » Hélas ! ne voit-on pas quelquefois cette devise appliquée à rebours, par certains gouvernements ? — On la retrouve encore sous une forme à peine différente, dans le Sermon sur les *Devoirs des*

Après avoir fait son devoir en soutenant la justice, la puissance a encore une dernière obligation qui est celle de soulager la misère. En effet, ce n'est pas en vain que Dieu fait luire sur les Grands du monde un rayon de sa Puissance toujours bienfaisante. Ce grand Dieu, en les revêtant de l'image de sa gloire, les a aussi obligés à imiter sa bonté[1] ; et ainsi ils doivent se montrer des dieux en secourant les affligés et les misérables. C'est une indignité insupportable de porter le nom de Dieu, sans soutenir un si grand nom par de grands bienfaits : et de là les Grands de la terre peuvent aisément comprendre qu'ils seront des idoles inanimées, et non des images vivantes de l'invisible majesté de Dieu, s'ils se contentent de humer l'encens, de recevoir les adorations, de voir tomber les victimes à leurs pieds, sans cependant étendre le bras pour faire du bien aux hommes et soulager leurs misères.

(Fragment sur l'Ambition.)

XIV

O Rois, aimez la justice[2] ! mais pour pratiquer la justice, connaissez la vérité ; et pour connaître la vérité, mettez-vous

---

Rois : « Aimez la justice : qu'aucuns ne craignent sous votre empire, sinon les méchants ; qu'aucuns n'espèrent, sinon les bons. »

1. Michelet appelle quelque part la royauté française « la providence du peuple ».

2. Bossuet insiste sur cette vertu de justice, essentielle aux Rois, et dont aucun gouvernement ne saurait se passer. Il écrit dans la *Politique tirée de l'Ecriture Sainte* (liv. VIII, 4e prop.) : « Le crime que Dieu punit avec tant de rigueur, c'est dans Achab et dans Jézabel la volonté dépravée de disposer à leur gré, indépendamment de la loi de Dieu, qui était aussi celle du royaume, des biens, de l'honneur, de la vie d'un sujet ; comme aussi de se rendre les maîtres des jugements publics et de mettre

en état de l'apprendre..... Le désir de rendre justice met cette parole en la bouche de Salomon : « Donnez donc à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple et discerner entre le bien et le mal. » Ce cœur docile qu'il demande, n'est point un cœur incertain et irrésolu. Car la justice est résolutive, et ensuite elle est inflexible. Mais elle ne se fixe jamais qu'après qu'elle est informée, et c'est pour l'instruction qu'elle demande un cœur docile..... « Dieu lui donna (en même temps), dit l'Histoire sainte, une étendue de cœur comme le sable de la mer. » Sans cette merveilleuse étendue de cœur, on ne connaît jamais la vérité. Car les hommes et particulièrement les princes, ne sont pas si heureux que la vérité vienne à eux de droit fil pour ainsi dire et d'un seul endroit. Il faut donc un cœur étendu pour obtenir la vérité deçà et delà, partout où l'on en découvre quelque vestige. Et c'est pourquoi il ajoute : « Un cœur étendu comme le sable de la mer; c'est-à-dire capable d'un détail infini, des moindres particularités de toutes les circonstances les plus menues, pour former un jugement droit et assuré... »

Ne disons pas, Chrétiens, ce que nous pensons de Louis-Auguste; et retenant en nos cœurs les louanges que nous donnons à sa conduite, faisons quelque chose qui soit digne de ce lieu; tournons-nous au Dieu des armées et faisons une prière pour notre roi[1]...

---

en cela l'autorité royale. » — Saint Augustin dit que « les Etats d'où la justice est bannie ne sont que des bandes de brigands ». (*Cité de Dieu*, liv. IV). — Et saint Ambroise : « La force sans la justice n'est que matière d'iniquité. Plus, en effet, elle est puissante, plus elle est apte à opprimer le faible. » (*De officiis*, XVI). — Cicéron avait déjà dit des lois injustes qu'elles ne méritent pas plus le nom de lois que les complots des brigands, *non magis legis nomen attingunt, quam si latrones aliqua sanxerint*. (*De Leg.*, I, 2.)

1. C'est ainsi que Bossuet *flatte*. Et l'on répète encore, après M. de Lamartine, qu'il avait « l'âme adulatrice » ! C'est pourtant

Sire, vous savez les besoins de vos peuples, le fardeau excédant leurs forces dont ils sont chargés. Il se remue pour Votre Majesté quelque chose d'illustre et de grand, et qui passe la destinée des rois vos prédécesseurs ; soyez fidèle à Dieu, et ne mettez point d'obstacle par vos péchés aux choses qui se couvent ; portez la gloire de votre nom et celle du nom français à une telle hauteur qu'il n'y ait plus rien à vous souhaiter que la félicité éternelle.

(Sermon sur les Devoirs des Rois.)

---

lui qui, dès son premier sermon à la Cour, comme pour justifier à l'avance ses saintes et patriotiques audaces, jetait, avec une noble fierté, à son auditoire étonné, ce cri sonore et belliqueux comme un chant de clairon : « Je ne fais pas ma cour dans la chaire ; à Dieu ne plaise ! Je suis Français et chrétien ! » Et toute sa vie il a tenu parole.

XX

Pensées diverses

I

Qui peut mettre dans l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'Etat la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages élevés, mais il faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les achève, ce sont des sentiments forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits, et passent insensiblement de l'un à l'autre. Qu'est-ce qui rend notre noblesse si fière dans les combats et si hardie dans les entreprises? C'est l'opinion reçue dès l'enfance et établie par le sentiment unanime de la nation, qu'un gentilhomme sans cœur se dégrade lui-même, et n'est plus digne de voir le jour.

II

Il y a des occasions où la gloire de mourir courageusement vaut mieux que la victoire. La gloire soutient la guerre. Ceux qui savent courir pour leur pays à une mort assurée, y laissent une réputation de valeur qui étonne l'ennemi; et, par ce moyen, ils sont plus utiles à leur patrie que s'ils demeuraient en vie. C'est ce qu'opère l'amour de la gloire.

Mais il faut se souvenir que c'est la gloire de défendre son pays et sa liberté.

III

Il n'y a rien qui soit plus vain devant Dieu, ni plus criminel, que l'homme qui se glorifie de mettre les hommes sous ses pieds : il arrive souvent, dans de telles victoires, que la chute du victorieux est plus dangereuse que celle du vaincu.

IV

Si l'on est obligé d'aimer tous les hommes, et, qu'à vrai dire, il n'y ait point d'étranger pour le chrétien, à plus forte raison doit-il aimer ses concitoyens. Tout l'amour qu'on a pour soi-même, pour sa famille, et pour ses amis, se réunit dans l'amour qu'on a pour sa patrie, où notre bonheur et celui de nos familles et de nos amis est renfermé. C'est pourquoi les séditieux, qui n'aiment pas leur pays et y portent la division, sont l'exécration du genre humain. La terre ne peut pas les porter...

V

On ne doit point épargner ses biens quand il s'agit de servir la patrie. Il faut même sans hésiter exposer sa vie pour son pays. Ce sentiment est commun à tous les peuples.

VI

Il y a une fermeté qui n'est autre chose que l'opiniâtreté et l'endurcissement. Ne jamais se relâcher, s'acharner à être obéi à quelque prix que ce soit, c'est un terrible fléau de Dieu sur les rois et sur les peuples.

VII

Les bonnes maximes outrées perdent tout. Qui ne veut jamais plier, casse tout à coup.

VIII

Celui qui veut mollement, veut sans vouloir ; il n'y a rien de moins propre à exercer le commandement, qui n'est qu'une volonté ferme et résolue.

IX

Avant tout il faut être ferme contre soi-même. Le premier de tous les empires est celui qu'on a sur ses désirs. C'est la source et le fondement de toute l'autorité. Qui l'a sur soi-même, mérite de l'avoir sur les autres. Qui n'est pas maître de ses passions, n'a rien de fort, car il est faible dans le principe.

X

La plus grande de toutes les faiblesses est de craindre trop de paraître faible.

XI

Quelque chose vaut mieux encore que la force : c'est la sagesse et la raison.

XII

La véritable magnanimité, ni les louanges ne l'enflent, ni le blâme ne l'abat : la seule vérité la touche.

XIII

Ordinairement ceux que l'on méprise on ne les juge pas dignes de colère, et ce foudre de l'indignation ne frappe que sur les lieux élevés.

XIV

Les peuples ne durent qu'autant qu'il y a des élus à tirer de leur multitude.

XV

Combien en voit-on qui se servent de la philosophie, non pour se détacher des biens de la fortune, mais pour plâtrer la douleur qu'ils ont de les perdre, et faire les dédaigneux de ce qu'ils ne peuvent avoir.

XVI

Il n'y a point de petits défauts dans les âmes qui tendent à la perfection.

XVII

Pouvoir ce qu'on veut, peut convenir aux plus méchants ; vouloir ce qu'il faut, c'est le privilège inséparable des gens de bien.

XVIII

C'est à l'amour qu'il appartient d'élever les cœurs.

XIX

L'honneur qui ne vient point du cœur, n'est point un vrai honneur, mais une pure flatterie.

XX

Si la chasteté a sa pudeur, l'humilité a aussi la sienne Ces deux vertus chrétiennes ont cela de commun entre elles, que toutes deux craignent les regards ; elles croient toutes deux perdre quelque chose de leur intégrité et de leur force, quand elles s'abandonnent à la vue des hommes ; et c'est pourquoi toutes deux aiment la retraite, et embrassent la vie cachée.

XXI

Qu'il est honteux à l'homme d'être si fort attaché à des choses vaines, que les lui ôter soit un supplice !

XXII

Les plaies du cœur ont cela qu'elles peuvent être sondées jusqu'au fond, pourvu qu'on ait le courage de les pénétrer.

XXIII

Ne cachez pas la vertu comme une chose dont vous ayez honte.

XXIV

Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle pourvu qu'elle en entende seulement le nom.

XXV

Il manque un sens aux incrédules, comme aux aveugles.

XXVI

Par le travail on charme l'ennui, on ménage le temps, on guérit la langueur de la paresse et les pernicieuses rêveries de l'oisiveté.

XXVII

C'est la vraie grâce de l'aumône, en soulageant les besoins des pauvres, de dimiuuer en nous d'autres besoins, c'est-à-dire ces besoins douteux qu'y fait la délicatesse, comme si la nature n'était pas assez accablée de nécessités.

XXVIII

Croyons en l'amour d'un Dieu : la foi nous paraîtra douce, en la prenant par un endroit si tendre.

XXIX

On fait des coupables, en traitant les hommes comme tels.

XXX

« Ecoutez ! » c'est la maxime qui fait les grands hommes.

XXXI

Faites tout le bien que vous pourrez à tout le monde, mais n'attendez de récompense ni de reconnaissance que de Dieu seul.

XXXII

Il y a autant de vanité dans l'affectation de parler de ce qui nous humilie que dans celle de parler de ce qui nous relève aux yeux des hommes.

XXXIII

Dans les grandes actions, il faut uniquement songer à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu.

XXXIV

Loin de nous les héros sans humanité! Ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires, mais ils n'auront pas les cœurs.

XXXV

Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout bien ; et la source de tout mal, c'est de le mettre où il ne faut pas.

XXXVI

La vraie marque de l'innocence, ou conservée ou recouvrée, c'est la douceur.

XXXVII

Ce qui rend l'esprit aigre, c'est qu'on répand sur les autres le venin et l'amertume qu'on a en soi-même.

XXXVIII

La bonne intention sanctifie toutes les actions de l'âme, comme le regard arrêté assure et éclaire tous les pas du corps.

XXXIX

Il faut dans la parole du chrétien une sainte vivacité; il faut reprendre avec force, et quelquefois piquer jusqu'au vif, comme fait un grain de sel. Mais ne mettez pas trop de

sel ensemble ; au lieu de piquer la langue pour réveiller l'appétit, vous mettriez en feu toute la bouche.

XL

Le soleil n'en est pas plus nébuleux dans les pays où Dieu n'est pas connu ; la pluie n'en arrose pas moins abondamment les champs et les pâturages, et n'y est pas moins rafraîchissante, ni moins féconde. Ainsi « Dieu ne se laisse point sans témoignage ». Le soleil, quand il se lève, nous avertit de son immense bonté, puisqu'il ne se lève pas plus tard, ni avec des couleurs moins vives, pour les ennemis de Dieu que pour ses amis. Adorez donc, quand il se lève, la bonté de Dieu qui pardonne ; et ne témoignez pas à votre frère un visage chagrin, pendant que le ciel, et Dieu même, si l'on peut parler de la sorte, lui en montre un si serein et si doux.

XLI

Le plus bel effet de la charité, c'est d'être touché des maux d'autrui.

XLII

Les hommes veulent quelquefois être forcés, et une douce violence prépare les esprits à écouter.

XLIII

Si le soleil tout d'un coup allait disparaître, et que ce flambeau du monde s'éteignît au milieu du jour ; si le ciel se mettait en pièces, ou se retirait comme un rouleau qui se renveloppe en lui-même ; si la terre manquait sous nos pieds, et qu'un fondement si solide fût tout d'un coup réduit en poudre : quel malheur ! Tout serait perdu pour nous. Le malheur

est bien plus grand, et tout est perdu bien davantage, si le moindre des commandements de Jésus-Christ n'est pas observé.

XLIV

Déracinez l'avarice, déracinez l'ambition, déracinez l'amour du bien sensible et tout amour de la créature : c'est autant d'idoles que vous abattez dans votre cœur. Que la créature, loin d'avoir tout le cœur, n'en occupe pas la moindre partie. Donnez tout à Dieu ; fouillez jusqu'au fond, et videz votre cœur pour Dieu : il saura bien l'occuper et le remplir.

XLV

Les hommes ne trouvent juste que leurs passions ; tout est bon pour les satisfaire ; et on veut même y faire servir la puissance publique, qui est établie pour les réprimer.

XLVI

Le faux de l'homme c'est la fierté et l'orgueil, parce qu'en vérité il n'est rien, et que Dieu est seul. Bien connaître qu'il est seul, c'est la pure et seule vérité.

XLVII

La Foi est hardie : rien de plus hardi que de croire un Dieu-homme et mort. Toutes les vertus chrétiennes sont aussi hardies et entreprenantes ; car elles surmontent tous les obstacles ; elles doivent se faire en foi, et tenir de son caractère.

XLVIII

Dans les affaires du monde, le plus sage est celui que la joie emporte le moins.

XLIX

Savoir résister à ses propres volontés, c'est l'effet le plus assuré d'une raison consommée ; et ce qui prouve évidemment cette vérité, c'est que l'âge le moins capable de raison, est aussi le moins capable de se modérer et de se vaincre.

L

La charité donne libéralement parce qu'elle sent la misère, parce qu'elle s'afflige avec l'affligé, et que, soulageant le nécessiteux, elle-même se sent obligée.

LI

Rien n'irrite tant la bonté que le mépris qu'on en fait.

LII

Loin de nous les joies sensuelles qui troublent la raison, et ne permettent pas, à l'âme de se posséder ; en sorte qu'on n'ose pas dire qu'elle jouisse d'aucun bien, puisque sortie d'elle-même elle semble n'être plus à soi pour en jouir.

LIII

La gloire n'a point de corps, sinon en tant qu'elle est attachée à la vertu, dont elle n'est qu'une dépendance.

LIV

Encore que Dieu soit très haut, il est néanmoins inaccessible aux âmes qui veulent trop s'élever, et on ne l'approche qu'en s'abaissant.

LV

L'amour de Dieu quand il est dans une âme, il change tout en soi-même : il ne souffre ni douleur, ni crainte, ni espérance que celle qu'il donne.

LVI

Ne cachez jamais la vertu comme une chose dont vous ayez honte. — Ce n'est pas un moindre excès de cacher la vertu par honte, que de la produire par ostentation. Les hypocrites sont dignes de blâme et de mépris tout ensemble qui l'étalent avec art et pompeusement. Les lâches ne le sont pas moins qui rougissent de la professer, et lui donnent moins de liberté de paraître au jour, que le vice même ne s'en attribue.

LVII

C'est honorer l'orgueil que d'aller contre lui par la force ; il faut que l'infirmité même le dompte. Ce n'est pas assez qu'il succombe, s'il n'est contraint de reconnaître son impuissance ; il faut le renverser par ce qu'il dédaigne le plus.

LVIII

Que la superbe philosophie cherche de tous côtés des raisonnements contre l'amour désordonné des richesses, qu'elle les étale avec grande emphase ; combien tous ces arguments sont-ils éloignés de la force de ces deux mots : Jésus-Christ est pauvre ! Un Dieu est pauvre !

LIX

Que nous nous pardonnons aisément nos fautes lorsque la fortune nous les pardonne ! et que nous nous croyons bien-

tôt les plus éclairés et les plus habiles quand nous sommes les plus heureux et les plus élevés !

LX

Encore que la vie fût exempte de tous les maux extraordinaires, sa durée seule nous serait à charge, si nous ne faisions simplement que vivre, sans qu'il s'y mêlât quelque chose qui trompe, pour ainsi dire, le temps, et en fasse couler plus doucement les moments. De là vient le mal que nous appelons l'ennui, qui seul suffirait pour nous rendre la vie insupportable.

TABLE DES MATIÈRES

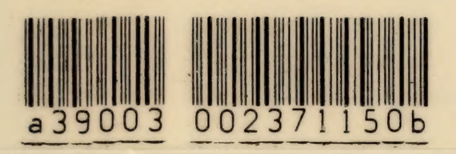
PREMIÈRE PARTIE

L'Homme

DEUXIÈME PARTIE

Les Hommes

Imprimerie E. Aubin. — Ligugé (Vienne).


a39003 002371150b